Histoire de la famille Wallon par Joseph Petit au travers de la correspondance familiale

Tome 4 – 1878 à 1880

Janvier 1878

Meilleures nouvelles de la petite Louise Wallon qui après une coqueluche avait malheureusement attrapée une fluxion de poitrine.

Par contre Madame Derbanne « est bien mal, écrit Valentine à Jeanne Petit ; je crains qu'on ne soit à la veille d'un malheur… Je suis bien aise que petit Joseph se soit enfin lancé ; quoique ne marchant pas, il ne réclamait guère de soins… Comme tu dois le sentir, ma chère Jeanne, ce n'est pas sans un sentiment de profondes douleurs que j'ai vu commencer cette année n'ayant plus autour de nous ce cher enfant qui nous remplissait de tant de bonheur par la tendresse si touchante qu'il ne cessait de nous témoigner… Plus les mois s'écoulent, plus je sens ce douloureux vide que rien ne pourra jamais combler. J'en suis presque à regretter de voir terminer cette dernière année qui, si elle nous a apporté une immense douleur, nous avait du moins procuré de si douces jouissances par les grâces charmantes de cet enfant si bien doué ! [1]

Jeanne Chevau en adressant ses vœux à Jeanne P. lui dit sa tristesse de savoir Mme Derbanne si malade. « Nous avons vu dernièrement mon oncle (Henri Wallon) lors de la mort si sainte de son vénérable ami l'abbé Rara. Nous l'avons fait bien causer de lui et de ta gentille petite fille que je regrette de ne pas connaître ».

Monseigneur Bataille, évêque d'Amiens, répond à Jeanne Petit « sa chère enfant ». « Votre lettre est trop filiale et votre souvenir trop particulièrement bon pour que je vous salue du nom solennel de « Madame ». L'excellent Mr Petit ne me le pardonnerait pas… ». Il n'a guère malheureusement le loisir d'y répondre comme il le souhaiterait… » mais mon évêché ressemble en ce moment à une forteresse dont on fait l'assaut ; mes minutes sont au pillage et j'ai sur mon bureau des pyramides qui, si vous pouviez les voir, vous toucheraient jusqu'aux larmes… Je fais des vœux bien sincères pour votre bonheur, pour celui du cher Monsieur Petit, pour ce bon et heureux petit monde qu'on appelle Henri, Pierre, Adèle et Joseph… ».

Devant se rendre à Rome en février pour la visite ad limina, il traversera Marseille « vous devinez que je me propose de compléter de vive voix ce qui manque à ma pauvre lettre… ».

Madame Wallon ne recevant pas de sa fille Marguerite la lettre annoncée craint « que ce ne soit tes migraines qui t'empêchent de m'écrire – seraient-elles devenues tellement fréquentes ? ou quelque indisposition survenue à toi ou à ta sœur ? Hâte-toi de nous tirer d'inquiétude » .

Toute la famille se porte bien. « Il y a même une sorte d'amélioration dans la santé de Mme Derbanne, mais on n'ose y compter et le médecin lui-même n'ose pas déclarer d'amélioration ».

« C'est le général (Hallier) ajoute Mr Wallon à la lettre de sa femme qui m'a parlé le 1er du retour possible à Lille et cela au moment où il me quittait et je n'ai pas pu lui dire que cela ne serait désagréable ni à moi ni à notre chère Valentine en particulier. Mais

---

[1] *Paul Deltombe, mort d'une méningite à l'âge de 4 ans (24 avril 1877).*

je ne voudrais à aucun prix prendre pour moi la responsabilité de ce changement de climat. Autant j'ai craint de vous voir aller avec tous ces petits enfants dans un climat nouveau, autant je craindrais de prendre sur moi de vous faire revenir dans le Nord. J'aurais trop peur qu'un dérangement dans la santé des enfants ne fût attribué à cette cause. Tu peux parler en ce sens au général si la conversation revenait là-dessus ; et je comprends aussi que vous aimiez autant ne revenir que pour vous fixer plus définitivement ici, au moins jusqu'à ce que Pierre arrive au grade supérieur.

Je ne serai donc absolument pour rien dans la résolution que le général pourrait prendre et, du reste, je crois bien qu'il n'en prendra que conformément à l'ordre naturel de son avancement.

Il me paraît d'ailleurs peu probable qu'au moment où il commence à connaître l'état de la région où il commande, on ait la pensée de l'appeler ailleurs.

Je crois donc bien, ma chère Marguerite, qu'à moins que Jeanne ne trouve pour toi une autre occasion, c'est moi qui t'irai chercher à Marseille ; mais s'il en est ainsi, ce ne serait pas avant le mois de mars. Notre session commence aujourd'hui et ne finira probablement que quand nous aurons voté le budget. C'est donc bien loin encore… ».

D'après ce qu'en dit Jeanne à sa mère « on ne sait encore rien du changement qui pourra se faire. Il aurait lieu sans doute au mois de mars, si tant est qu'il se fasse. Le général Hallier serait envoyé dans le Nord parce qu'on va y faire des travaux importants et, qu'ayant été 9 ans à Lille, il connaît parfaitement la région. D'un autre côté, celui qui le remplacerait ici, et qui est actuellement comme colonel à Toulon, connaît aussi très bien la direction de Marseille. Pour le bien du service, il semble que les choses devraient se faire ainsi. Pour nous, il y a du pour et du contre ; aussi attendons-nous, les événements décidés, à les prendre comme ils viendront.

Aussitôt que nous saurons quelque chose, nous vous le dirons ; mais cela n'empêcherait pas le voyage de Père ici et même le tien, ma chère Maman ; Marseille est une ville à voir je t'assure et j'ai hâte de vous faire connaître ce beau pays.

Le Capitaine Petit est parti en tournée avec le, général Hallier (9 janvier 1878). Jeanne lui donne des nouvelles des enfants qui sont très sages. Petit Pierre ayant fait la réflexion le lendemain de son départ : « Papa ne sera plus là pour nous corriger, n'est-ce pas maman ? ». Sa mère lui répond qu'elle le remplacera au besoin mais il n'y a pas eu nécessité jusqu'à présent.

Sophie Jannet raconte à Jeanne (15 janvier1878) la 1ère réception donnée par Henri Wallon dans son appartement à l'Institut « qui inaugurait un fort beau tapis, des girandoles, des arbustes du jardin d'acclimatation avec un buffet très bien garni. Ton père lui-même avait laissé ses paperasses (il n'avait plus la jouissance de son bureau poussé dans un coin) ; nous étions tous les trois à nous promener en long et en large dans les salons, attendant la compagnie. Vers 10 h, Mr et Mme Olleris arrivant, puis Mr et Mme Belin, Mr et Mme Delille et Paul, sans sa femme. Puis… personne ! Il y avait 150 personnes invitées ; on devait compter sur une cinquantaine. Les soirées de semaine amènent souvent ces déceptions ; lundi prochain, il y aura peut-être beaucoup de monde.

Mme Boutan passe encore cet hiver à Lectoure. On n'ose ramener Clément à Paris en cette saison ; la bronchite subsiste toujours, elle résiste aux remèdes, aux soins de Mme Boutan et du docteur. Je t'avoue que je suis au fond bien inquiète. Mme Boutan et Marguerite ne laissent pas voir leurs inquiétudes, mais je les devine bien. Cette bonne amie me manque bien et je suis bien triste de sa peine.

Notre cousine Sophie Desgentils est toujours dans la plus triste position. Son mari a des crises fréquentes (d'épilepsie, je crois ?) de frénésie ; dans ces moments, il la maltraite. Son courage et son dévouement ne faiblissent pas.

Je n'ai que de bonnes nouvelles à te donner de mes enfants : Victor (Puiseux) ne se ressent plus de son indisposition du mois d'octobre. Pierre et André se portent parfaitement bien et travaillent tous deux de manière à contenter leur père… ».

Le déplacement, prévu par le Général Hallier, pourrait bien se réaliser prochainement. Madame Wallon ne peut que s'en réjouir, ainsi que Valentine… Elle envoie à Jeanne toutes les amitiés des personnes venues la voir à son jour, en particulier de la Tante Jannet, de Mme Chaîne, Mr Delaporte, Mme Ollé, Mme Colin, Mme Réaume et sa fille. Elle a reçu une lettre d'Henri Wallon (fils) qui ne donne guère de meilleures nouvelles de Mme Derbanne « qui ne quitte plus sa chambre et le moindre mouvement du corps et surtout des bras lui est extrêmement pénible ; cependant elle est plus calme et n'a plus de ces crises violentes qui ont fait plusieurs fois craindre de l'y voir rester… Henri nous dit qu'il a besoin de venir la semaine prochaine passer un jour à Paris pour affaires ; si la situation de sa grand-mère lui permet, il amènera Laure, qui le désire beaucoup, avec lui.

Paul et Sophie vont bien ; leur petite Louise est beaucoup mieux et ne tousse presque plus. Adèle et ses enfants vont bien. Mme de la Gillardaie qui était venue au jour de l'an est repartie lundi. Mme Falcou en venant me voir dernièrement m'a annoncé le mariage de son fils aîné, mariage dont on paraît très content dans la famille…

Quel temps avez-vous là-bas ? Mme Croiset me disait hier qu'à Montpellier ils avaient eu 9° au-dessous du zéro.

Vous avez sans doute appris la mort de Mr Jules Lussigny père ? ».

« Je n'aurais rien à ajouter à ce que dit votre maman dans sa lettre, écrit Mr Wallon dans les marges, si elle ne parlait si brièvement de la mort de Jules Lussigny, un ami de plus de 50 ans pour moi, que j'avais revu à son dernier voyage à Valenciennes et qui, dès lors, nous donnait bien peu d'espoir de le voir vivre longtemps encore… Il était pourtant plus jeune que moi, mais de combien de plus jeunes à qui je survis ! et, avant tous les autres, ta chère petite mère, ma chère Jeanne, plus jeune aussi, et à qui je survis depuis déjà plus de 26 ans !… ».

Dans une lettre de recommandation à son beau-père, au sujet d'un adjoint du génie en retraite pour lequel il voudrait faire obtenir une bourse entière dans un lycée, le Capitaine Petit parle de son déplacement probable… « Le bruit en a déjà dû se répandre dans le Nord car j'ai reçu des cartes de visite qui ne m'auraient certainement pas été adressées sans cela ; une d'elles portait même la mention « à bientôt ».

En somme, il ne serait pas fâché ni pour sa famille ni pour lui d'un rapprochement de Paris « car si nous jouissons du soleil, nous sommes bien privés, Jeanne et moi, par l'éloignement de la famille. De Lille à Paris, ce n'est pas un voyage et Valenciennes est aux portes de Lille…

Jeanne va assez bien ; ses douleurs dans le dos ont presque disparu mais elle ne reprend pas d'embonpoint et cela m'inquiète un peu. Il semblerait cependant qu'elle est dans les meilleures conditions pour se porter tout à fait bien : le temps est superbe, Henri est absent de la maison toute la journée, les autres enfants sont sages et nous avons deux domestiques… Je ne sais pas à quoi attribuer cet amaigrissement d'autant plus qu'elle a bon appétit ?

Les enfants sont en bonne santé. Henri fait des progrès sensibles et travaille bien. Mr Barnave, chez qui il est en pension, est un de vos anciens élèves ; il m'a chargé de vous présenter ses respectueux souvenirs… ».

Jeanne croit devoir rajouter son mot pour rassurer sa mère « pour rectifier un peu les détails que Pierre donne sur ma santé. Je me porte admirablement bien maintenant ; mes douleurs de dos ont presque entièrement disparu, j'ai un appétit excellent, je dors très bien, mais Pierre s'est mis dans la tête de me peser tous les 8 jours ; dès qu'il y a quelques grammes de moins, il s'effraie… ».

L'ami Chaie-Fontaine confie au Capitaine Petit ses grandes inquiétudes au sujet de la santé de sa femme : « je suis, comme tu le comprends, bien malheureux de cette situation dont je ne sais pas encore entrevoir le dénouement favorable… ».

La construction du fort de Cormeilles le retiendra jusqu'au mois de janvier prochain « je ne sais quelle résidence demander ensuite. Je dois subordonner tous mes désirs et tous mes projets à l'état de santé de ma femme… Penses-tu rester encore longtemps à Marseille ? Si tu viens dans le courant de l'année à Paris ne manque pas de me prévenir. Je serais bien heureux de te voir. J'ai vu Quesnot ce matin. Tout le monde va bien chez lui… ».

La santé de Marguerite Wallon préoccupe de loin sa mère. Jeanne pense que ce séjour à Marseille lui fera beaucoup de bien à tous les points de vue, moral et physique. « Hélas, il n'y a qu'un point sur lequel je ne gagne rien : c'est la nourriture ! Je me fâche souvent et n'aboutis pas à grand-chose. Dois-je la laisser faire à sa guise ou insister pour la forcer à manger ? … ».

Quant à Henri « il fait des progrès et devient plus raisonnable ; son professeur en est très content. Petit Pierre apprend très facilement à lire ; c'est plaisir de lui montrer parce qu'il y met beaucoup de bonne volonté. Bélotte voudrait apprendre aussi et elle récite à sa façon « la cigale et la fourmi » ; elle fait la maman et est fort drôle. Joseph sera un petit lutin ; pour le moment il fait comme les enfants de l'asile, 36 petites manières que lui apprend sa bonne dont le petit frère fréquente l'asile. Marguerite a beaucoup de plaisir à s'en occuper parce qu'il lui fit beaucoup d'amitiés ; elle le bichonne comme une poupée ; elle le coiffe avec un petit nœud blanc ou bleu sur le côté, ce qui lui va à ravir… Veux-tu remercier mon cher Père, ma chère Maman, des petits mots qu'il veut bien ajouter de temps en temps à tes lettres. J'ai bien pensé à la peine qu'il éprouverait de la mort de Mr Jules Lussigny ; c'était un de ses amis d'enfance (on se rappelle que c'était Jules L. qui lui avait donné des leçons de danse lorsqu'il était à Normale) et ces séparations sont bien cruelles… ».

Février 1878

Les nouvelles que Valentine donne de Valenciennes sont toujours bonnes. Sa petite Marie « est toujours une douce et aimable petite fille », elle s'émancipe à l'exemple de ses aînés et fait aussi ses petites espièglerie… ».

Valentine sympathise aussi beaucoup avec Caroline Giard, la femme de Jules ; « elle est si douce et si bonne » [2]

Mgr Bataille, retenu à Valence par un mauvais rhume, ne peut mettre à exécution son projet d'aller à Marseille où il était attendu par le ménage Petit. Il se voit forcé de décommander au dernier moment sa visite par dépêche qu'il fait suivre d'une lettre exprimant ses regrets. Il trouve plus raisonnable de regagner directement Amiens… « Espérons que ce voyage pourra être repris dans de meilleures conditions et que je pourrai goûter sur votre table hospitalière la bouillabaisse de Marseille… ».

Adèle Guibert (17 février 1878) : « vous aurez appris avec peine la mort de Mme Derbanne. C'était un malheur que l'on considérait depuis longtemps comme tout proche ; depuis plus de six semaines, combien n'avait-elle pas souffert la pauvre dame ! Sa mort laisse un grand vide au milieu des siens et, certainement, lorsque nous nous retrouverons aux Dalles, nous sentirons tous plus d'une fois son absence. Je vais avoir ce

---

[2] *Jules Giard (1849-1936) a épousé en 1874 Caroline Motte. Ils ont eu sept enfants dont René Giard qui a épousé en 1904 Pauline Rivière. Jules Giard est un petit-fils de Jeanne Caffiaux (sœur de Féfé notre arrière-grand-mère) qui a épousé en 1824 Mathieu Mortamais, officier d'infanterie.*

soir par Paul – car nous dînons chez lui – des nouvelles de Laure, d'Henri, de Mme Cronier.

Paul a dû revenir de Rouen hier matin [3].

Voici le pape élu ! [4] Ce n'est pas sans émotion qu'on voit ces grands événements s'accomplir. Mais comme on les accueille avec plus de confiance et plus de tranquillité que tout ce qui se pratique dans la politique humaine… ».

Valentine D. fait part de la mort « de ce pauvre cousin Pinçon [5]. Il est mort subitement la nuit de jeudi à vendredi. Il avait une maladie de cœur il est vrai, mais il continuait d'aller régulièrement à son bureau ; la veille de sa mort, il y avait été jusqu'à sept heures du soir. Il soupa très bien en revenant, monta se coucher vers 10 h et continua à lire son journal. Vers 11 h, sa femme qui couchait dans la chambre au-dessous, entendit un peu de bruit ; elle monta aussitôt et trouva son mari pris d'une suffocation subite. Il lui dit quelques mots d'une voix très faible ; Marie s'empressa de lui donner de l'éther, de le frictionner et, comme elle lui demandait s'il se trouvait mieux, elle ne reçut pas de réponse : il était mort ! C'est un coup foudroyant pour toute cette famille et tu peux comprendre leur immense douleur. Ce pauvre cousin n'avait que 57 ans ! Son enterrement a lieu aujourd'hui et je vais y assister ».

Jeanne P. chaque fois qu'elle écrit à Paris donne naturellement des nouvelles détaillées de ses enfants et de Marguerite W. en séjour chez elle.

« Joseph fait de grands progrès en tout. Il dit tout ce qu'on veut (il a 21 mois) et balbutie déjà « Bon papa Wallon ». Il est gentil à croquer, mais il n'y aurait qu'une bouchée car… il n'est pas gros !

J'ai été un peu égoïste en gardant Marguerite plus longtemps que tu ne le pensais, mais elle se débrouille ici et tu te réjouiras certainement dans l'avenir du sacrifice que tu as fait. Elle s'exerce au dévouement je t'assure, non que je lui en donne l'exemple, car c'est ce qui me manque à moi-même, mais je la dérange cent fois le jour pour une chose ou pour une autre et c'est toujours avec une humeur charmante qu'elle s'occupe de mes enfants, des raccommodages, de la visite du linge, de la lessive etc… et qu'elle me rend une foule de petits services…

A propos, je maigris, c'est vrai ; mais je n'y vois rien d'inquiétant puisque je me prote très bien. Je crois que je suis de la nature de ma mère, d'Adèle et de Paul, par conséquent, je dois être maigre… ».

De Grignon, les nouvelles ne sont pas mauvaises : « la santé générale de Papa Petit n'est pas mauvaise, bien que l'appétit ait sensiblement diminué. Sa mine est la même, mais il se plaint souvent de l'épaule, des jambes ; alors, il devient triste surtout quand, voulant travailler à votre malle, il s'aperçoit qu'il est de suite fatigué… Nous remarquons qu'il prend souvent des mesures pour faire ce travail qui l'amuse mais qu'il les oublie aussitôt. Il n'est pas aussi bien depuis quelques semaines. Hier, nous sommes allés aux falunières, très près des bâtiments de l'Ecole, plutôt pour faire prendre l'air à Papa Petit et le faire jouir d'un rayon de soleil que pour trouver des fossiles… Il nous disait :

---

[3] *Mort vers le 12 février 1878 à Rouen de Madame Derbanne, grand-mère de Laure Wallon.*

[4] *Mort du Pape Pie ix (7 février 1878) - Election du pape Léon XIII.*

[5] *Mort le 21 ou 22 février 1878 du cousin Alfroid Pinçon (1821-1878) de la branche Henri Caffiaux.*
Il avait épousé le 9 avril 1849 Marie Caffiaux, fille d'Henri Caffiaux (frère de Féfé) et de Marie-Thérèse Dubois. Ce ménage Pinçon a eu 3 filles : Thérèse, mariée à Henri Monneuse (pas d'enfants) – Henriette (1852-1938), mariée à Edmond Claude (1844-1903) : une fille Henriette, mariée à Lucien Lerat et dont la fille Jeanne Lerat (née en 1905) est la dernière descendante des Pinçon – car la 3e fille du ménage Pinçon, Jeanne, non mariée, est morte en 1904.

« quand je commence à marcher, j'ai de la difficulté, mais une fois les jambes déliées, je me sens plus à l'aise ». Il marche bien péniblement. Nous ne voyons pas du tout Papa Petit en danger. Pierre viendra le voir au printemps et cette visite lui fera grand plaisir, ainsi qu'à nous tous, et le remontera… ».

Quant à son Père à lui, Mr Silvestre « trouve qu'il se porte bien, mais souvent il est triste et ne parle pas. Il est pénible de voir ses pauvres parents accablés par le poids des années… il semble que chaque jour arrive pour leur enlever un souffle de vie… Enfin Papa Petit est en bonnes mains ; Marie (Silvestre) le soigne admirablement bien ; il est même impossible de faire mieux ; malgré cela on ne peut jouir de la vie avec quiétude… ».

Mars 1878

Le Général Hallier va faire une tournée d'inspection en Corse. Le Capitaine Petit l'accompagne (30 mars). Une dépêche rassure Jeanne à l'arrivée à Ajaccio : « Bonne traversée – Doux mal de mer – Arrivés 4 heures du matin – Santé parfaite ». La mer a été des plus mauvaises. Après le départ de son mari, Jeanne reçoit de Gênes une lettre, elle est de Mgr Bataille qui annonce son arrivée le soir même à Marseille ; il descendra à l'Hôtel de Rome et demande à Jeanne de bien vouloir réchauffer le petit-déjeuner qu'elle avait préparé » comptant venir le prendre le lendemain matin après avoir dit sa messe chez les sœurs de l'Espérance. Après la visite des ouvrages militaires d'Ajaccio, le général et son aide de camp vont à Corte où ils arrivent le 1er avril.

Avril 1878

Après 12 heures de diligence « à travers le pays le plus pittoresque mais aussi le plus pauvre que j'ai encore vu, en sortant d'Ajaccio nous avons trouvé la route occupée par la gendarmerie ; on cherchait un Corse qui avait tiré sur le percepteur pour cause de non-dégrèvement… ».

Bien qu'on leur ait fait craindre un passage difficile au Col de Vizzavona (1145 m d'altitude) à cause de la neige, ils ont pu le traverser sans difficulté.

« L'aspect de Corte est singulier ; de grandes maisons de cinq étages, ce qui vient, paraît-il, de ce que chaque maison appartient à plusieurs propriétaires qui s'associent pour la construction. On possède même ici une chambre. Aussi personne ne s'occupe de la propreté commune et les escaliers ont un aspect repoussant. Il paraît que lorsqu'un propriétaire aisé marie une de ses filles, il lui fait construire un nouvel étage à la maison et, comme les familles sont nombreuses, les maisons se transforment peu à peu en casernes ».

Le lendemain 2 avril, ils sont à Bastia.

« Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Marguerite et les enfants. Je viens de lire dans un journal du 31 mars, le premier que nous lisons depuis notre départ, que le Ministère de la Guerre est réorganisé. Il y aura sans doute du nouveau pour nous d'ici quelques jours… ».

Mgr Bataille a passé deux jours à Marseille, « il a été extrêmement déçu de ne pas te trouver ici, d'autant plus, disait-il, qu'il avait mille excuses à te faire pour tous les dérangements que nous avait occasionnés son premier voyage. Nous avons bien parlé de toi, je t'assure, et tu ne saurais croire le vide que tu faisais ici ; tu sais si bien recevoir et animer la conversation que tu rends toujours intéressante. J'avais à m'occuper de tant de choses à table : de Monseigneur, de ton secrétaire général, de Mr l'Abbé, de la conversation, de la tenue des enfants, du service etc… et découper ! ».

Jeanne reçoit de sa sœur Adèle Guibert des nouvelles de Paris et du Nord (2 avril). Sa fille Marie qui vient d'être reçue à son examen, part avec son petit frère Jean chez sa tante de la Gillardaie à Laval ; elle ne pourra donc pas, comme Jeanne en avait suggéré l'idée à sa sœur Adèle, pour la récompenser de son succès, aller à Marseille. Elle la remercie donc de sa bonne invitation pour sa fille ; « ce serait bien tentant, mais pas tout à fait raisonnable, ma chère Jeanne ».

Elle se félicite de la décision prise enfin par son Père et sa Mère d'aller sous peu à Marseille.

Elle a reçu de Valentine D. de mauvaises nouvelles de Céline Caffiaux, leur cousine [6] « dont l'état de santé est tout à fait grave et inquiétant. J'ai peur d'une nouvelle plus triste encore. Ce serait un bien grand malheur pour sa sœur… »

Tous ses autres enfants vont bien… « les grands travaillent assez bien, les places sont bonnes. Joseph lui-même est un bon petit travailleur, un peu brouillon cependant (il n'a que 8 ans ½), mais sa maîtresse est bien contente de lui. André (qui va avoir 6 ans dans quelques jours) est au contraire très méthodique, net et précis dans le peu qu'il fait encore. « Je serai ingénieur » me dit-il tous les jours. Et peut-être ce pourrait-il être ? C'est sur lui et sur Maurice que je fonde mon espoir… ».

Tous les deux sont d'ailleurs entrés à Polytechnique et tous les deux sont sortis dans la botte : Maurice dans les Ponts et Chaussées et André dans les Tabacs. Et tous les deux ont été ingénieurs à la Cie de l'Ouest comme leur Père.

Anna suit consciencieusement ses cours de catéchisme : sa 1ère communion est fixée au 23 mai… « C'est une bien bonne enfant… ». Elle a actuellement 11 ans ½.

Après 11 heures de diligence, le Général Hallier et le Capitaine Petit sont arrivés à Bastia. « le pays est toujours très pittoresque, mais je ne serai pas fâché néanmoins de te retrouver toi et les enfants et le petit Joseph et sans doute aussi Père et Maman. Je ne parle pas de Marguerite à cause du plaisir qu'elle a dû éprouver en apprenant mes aventures maritimes ! ».

Le général et lui s'embarqueront samedi soir 6 avril pour Nice. Ils pensent arriver à Marseille dimanche soir 7 avril.

« Tu ne devineras pas qui je viens de rencontrer à Bastia ? Mr Boitel, en chair et en os, arrivant de Livourne ! Nous avons dîné ensemble avec le général. Il repart demain pour Saint-Florent. Mme Boitel est en bonne santé et sa nièce a des espérances…

Tu as sans doute vu que le Colonel Berrier [7] vient d'être nommé général ? C'est peut-être le prélude du déménagement. Mais nous avons encore du temps devant nous et tu peux te laisser aller en toute sécurité aux joies de la famille, joies que je ne tarderais pas à venir partager. Bastia est une très belle ville, toute italienne (c'est bien ce que pense Mussolini !), avec grandes maisons à 5 étages et une statue de Napoléon 1er pourvue de l'inscription latine réglementaire dont le général et moi n'avons pu faire le mot à mot ! Je soumettrais la question à Mr Wallon.

En venant ici nous avons rencontré de beaux hommes avec leur fusil. C'est un très beau type, mais seulement chez l'homme ; la femme est fatiguée, abîmée par les travaux les plus durs : elle laboure la terre, sert les maçons et elle est la véritable domestique du mari…

---

[6] *Céline Caffiaux (1835-1878), non mariée ainsi que sa sœur Emilie (1833-1898), marchande de tabac à Valenciennes étaient les deux derniers enfants d'Henri Caffiaux (1787-1869) débitant de tabac à Valenciennes, un des frères de notre grand-mère Féfé Wallon. C'étaient les cousins de nos parents.*

[7] *Sans doute le colonel de Toulon dont parlait Jeanne P. dans la lettre à son Père (début janvier 1878).*

Nous avons été quatre jours sans journaux. Je lis aujourd'hui dans le Petit Marseillais que les affaires extérieures ne vont pas très bien et que le 5% a sensiblement baissé… que va-t-il advenir ? J'ai bien peur qu'il ne survienne des complications extérieures auxquelles nous ne serons pas mêlés sans doute dès le début mais qui peuvent nous obliger à sortir de notre repos, sinon pour faire campagne au moins pour nous y préparer. Ce serait la source d'ordres urgents toujours désagréables… ».

Mme Wallon apprend à Jeanne la triste nouvelle de la mort de la cousine Céline Caffiaux (2 avril 1878) [8].

Elle s'est éteinte doucement et sans agonie, conservant jusqu'au bout sa patience et sa douceur accoutumées et priant ses frères et sœurs de la bénir au nom de ses parents. Elle a eu la suprême consolation de voir autour de son lit de mort tous ses frères et sœurs réunis oubliant à ce moment suprême tous leurs griefs et leurs petites discussions… ».

Sophie (Desgoutis, sœur de Céline) dont le mari sans être précisément en danger, ne quitte plus le lit, ayant trouver moyen de le confier pour quelques heures à des mains sûres, s'est jetée dans le chemin de fer, est arrivée à Valenciennes, a embrassé sa sœur pour la dernière fois et, toujours en courant, est revenue à Paris où elle est arrivée dans la nuit…

Valentine D. qui nous écrivait aussi, nous dépeint la douleur de cette pauvre Emilie (Caffiaux, sœur non mariée aussi de Céline avec laquelle elle vivait) et le chagrin profond qu'elle en ressent elle-même ; tu sais comme elle l'aimait tout particulièrement et quel plaisir elle trouvait dans sa société. Elle attribue cette fin prématurée [9] à l'excès de fatigue que lui donnait le commerce (sans doute le débit de tabac qu'elle tenait avec sa sœur Emilie), à elle surtout si délicate de santé et qui aurait eu besoin de tant de ménagements. On peut dire qu'elle a succombé à l'anémie et à la faiblesse.

Elle avait été traitée avec beaucoup de soin et de dévouement par notre cousin C. Descamps (pharmacien à Valenciennes – a épousé Charlotte, la fille d'Etienne Caffiaux). Elle avait reçu les sacrements samedi dernier.

Je sens combien cette triste nouvelle va aussi t'affliger… ».

Les Chambres se sont séparées hier (2 avril 1878) et ne se réuniront que le 29 de ce mois. Cela va donner à ton Père un peu plus de loisir pour son petit voyage ; je m'en réjouis avec lui. Décidément je me lance et je me fais un grand plaisir de vous revoir tous… ».

Et Mr Wallon termine la lettre en lui confirmant la visite projetée à Marseille. Mais du moment qu'on, a la certitude de voir Pierre nommé à une résidence plus proche de Paris « où il sera plus facile d'aller vous voir », il ne lui est plus nécessaire de faire avec leur mère un aussi long séjour à Marseille. Il prendra donc un billet circulaire pour faire un voyage en Italie (Naples, Venise, Milan, Turin et Rome) et rentrer directement à Paris sans repasser par Marseille.

Mr Wallon avait offert à son fils Paul W. de venir avec lui en Italie. Ce voyage que les goûts artistiques de Paul rendaient bien tentant, il y renonce… par raison, ne voulant pas laisser Sophie seule avec les enfants…

« Sophie se joignait à Etienne pour me décider, écrit-il à son Père déjà parti avec Mme Wallon pour Marseille ; je lui ai défendu de m'en reparler et suis ce soir d'une humeur atroce ! Je ne puis pas voir quelqu'un partir pour l'Italie sans enrager, sans envier

---

[8] *Mort de la cousine Céline Caffiaux à Valenciennes le 2 avril 1878. Elle n'avait que 43 ans, étant née en 1835 à Valenciennes (sauf erreur sur la date de naissance ?)*

[9] *Cela confirme bien que Céline n'avait que 43 ans.*

son sort… N'en parlons plus et crois bien, mon cher Père, que je te suis infiniment reconnaissant de ta bonne pensée… ».

Jeanne attend son Père et sa Mère qui doivent arriver « demain samedi (6 avril) à 10 h 40 ; c'est une grande joie pour moi, écrit-elle à Pierre encore à Bastia, de les recevoir chez moi ; c'est la première fois que cela m'arrive. Leur chambre est toute prête et toute gentille ; nous avons passé toute l'après-midi, Marguerite et moi, à tout organiser ; comme il restait du vernis, on a refait la salle à manger, ma chambre et les escaliers ; tout est donc frais et gai. Quel dommage que tu n'aies pas soigné un peu plus tôt ton jardin ! ». En P.S. : Je reçois une dépêche de Laurent : ordre au Général pour Lille, signé aujourd'hui, pour rejoindre immédiatement – Laurent ».

Marie Silvestre, au courant du voyage de son frère en Corse, est heureuse de le savoir revenu à Marseille en bonne santé. Elle est désolée de n'avoir pas trouvé Mme Wallon avant son départ pour Marseille ; obligée de reconduire Auguste à Arcueil elle n'a pas eu le temps de faire une autre tentative.

« Mon Père va mieux. Il sort et s'habille seul, mais il est encore très faible, d'autant plus que son alimentation ne se compose presque que de potages. Il éprouve beaucoup de difficultés à manger du pain et de la viande. Cependant nous pensons que d'ici à très peu de temps il sera aussi bien qu'on peut l'espérer. Pierre sera aussi bien content quand il saura que son Père a pu encore surmonter cette forte secousse. Je vous assure que pendant un certain temps, j'ai été très inquiète ; l'été pourra le remonter plus facilement mais je désespère qu'il soit jamais en état de voyager.

Auguste va bien ; il est sage. Nous avons reçu son bulletin de Pâques ; il est le 12e sur 27. Je vois arriver les vacances avec autant de plaisir que lui ; il me manque toujours beaucoup…

Nous faisons de vœux ardents, très ardents, pour votre prochain rapprochement. Aussitôt que vous aurez quelques nouvelles à ce sujet, faites-nous le savoir, je vous prie… ».

Céline de la Gillardaie ayant appris le prochain départ de Marseille s'en réjouit comme toute la famille (14 avril 1878). « Il ne sera pas dit que je vous laisserai quitter Marseille sans vous envoyer mes félicitations à l'occasion de votre rapprochement de tous les vôtres et même de moi… Je sais que vous avez en ce moment près de vous Mme Wallon à qui, je vous prie, de faire mes meilleurs compliments sans oublier Marguerite. J'ai aussi moi deux hôtes que j'aime bien, Marie (Guibert) et son petit frère Jean… Vous ne m'avez pas dit si Mr Petit était content de ce changement ; n'est-ce pas lui qui a tant besoin de soleil et de ciel bleu ?

Au revoir, chère amie, nous allons à la gare au-devant de mon mari qui rentre de tournée ; c'est bien souvent son lot ! Cela ne l'amuse pas extraordinairement mais il ne s'en trouve pas mal. Demain, il nous emmène, de 7 h du matin à 7 h du soi, en voiture, au grand bonheur de Marie et même de Jean… ».

Marie Guibert écrit un petit mot affectueux « à sa chère tante de Marseille ».

Apprenant à son tour l'heureuse nouvelle qu'elle attendait impatiemment, Marie Silvestre se félicite ainsi que son mari de ce prochain départ de Marseille « avant les grandes chaleurs qui sont si préjudiciables pour Jeanne et ses enfants…

A propos du voyage en Corse de son frère, elle fait la réflexion que « Pierre qui est observateur a dû faire un voyage extrêmement intéressant et curieux ; la Corse est un pays sauvage et peu civilisé. Je me propose de faire raconter à Pierre son excursion dans ses plus petits détails ; qu'il se prépare à nous faire une longue narration… ».

Elle était elle-même d'un esprit très curieux et très observateur, retenant une foule de choses sur ce qu'elle lisait ou voyait. Elle attend son fils Auguste pour les vacances de Pâques, « il est bien raisonnable et comprend bien pourquoi nous nous

sommes séparés de lui. Il nous dit lui-même : « j'aime beaucoup Grignon mais je ne voudrais pas quitter Arcueil ».

Ce prochain changement du ménage Petit et de leurs enfants de Marseille à Lille est naturellement ma joie pour toute la famille qui souffrait de cet éloignement. Aussi chacun s'empresse d'envoyer ses félicitations.

Valentine Deltombe, une des plus intéressées par ce changement qui va mettre sa sœur si près d'elle, n'est pas la dernière à l'en féliciter et à s'en féliciter.

Elle pense que sa lettre arrivera (21 avril 1878) après le départ de Mme Wallon de Marseille. Elle lui reparle de la mort « de cette chère Céline (Caffiaux) qui était une véritable sœur pour moi. Par sa douceur, sa bonté pour moi et es enfants, elle me rendait la vie très agréable ici. On ne pouvait pas être plus liées que nous l'étions ; je lui disais tout ce que je pensais et son jugement si droit [10] autant que sa bonté me la rendaient précieuse en tout. Je ne faisais rien sans lui demander conseil et, elle, si timide, si réservée, avait avec moi une expansion charmante et pleine d'entrain…

Aussi si j'éprouve un tel vide maintenant, si mon cœur se serre en pendant qu'elle n'est plus là, dans cette maison de la place où elle m'attendait avec son si bon sourire, je plains bien sincèrement toute cette famille, ses sœurs qui l'aimaient tant, cette pauvre Thérèse [11] qui la considérait comme sa mère.

La douleur dans laquelle ils sont tous plongés se conçoit ; Céline était si dévouée, si affectueuse…

Cette pauvre Emilie (Caffiaux) surtout, est bien à plaindre ; elle qui, avec sa sœur, représentait l'amitié fraternelle la plus touchante ; toutes leurs pensées, tous leurs désire étaient les mêmes. Aussi, on peut dire que la pauvre Emilie a perdu la moitié d'elle-même en perdant sa sœur. Elle est morte comme une sainte ; elle s'est éteinte doucement et avec une sérénité qui semblait annoncer le bonheur dont elle allait bientôt jouir. Sa mort qui a paru arriver si brusquement pour sa famille et bien du monde, ne m'a pas hélas ! trop surprise. Depuis de longues années, Céline était frappée d'une profonde anémie et cela joint aux fatigues de cette maison (débit de tabac) où l'on n'a jamais de repos et aux accidents qui arrivent parfois à cet âge, ont annoncé une douloureuse catastrophe. Au mois d'octobre, je te disais déjà les inquiétudes qu'elle me donnait ; l'affaiblissement de la vue était un signe bien alarmant de son affaiblissement général.

Je vais voir presque chaque jour cette pauvre Emilie qu'on entoure et aide le plus possible. Jeanne Pinson (sœur de Thérèse, elle n'était pas mariée) surtout qui est très entendue au commerce et bonne et complaisante autant qu'il est possible, est sans cesse chez elle… Je ne sais à quoi Emilie se décidera dans la suite ? car il me paraît impossible qu'elle puisse rester ainsi seule dans une maison déjà trop fatigante pour deux.

Maman est bien près de te quitter avec Marguerite qui aura passé près de toi quelques mois bien agréables. Sa santé en aura-t-elle profité enfin ? Maman me dit qu'elle va emmener ta petite Adèle pour te soulager un peu… ».

Mr Wallon a fait seul le voyage en Italie. Mme Wallon a dû rentrer directement à Paris.

---

[10] *Ce « jugement si droit » était une des grandes qualités de la famille Caffiaux, en particulier de notre grand-mère Féfé Caffiaux.*

[11] *Thérèse Pinson, sa nièce (fille de Marie Caffiaux, une des sœurs de Céline) – Thérèse avait alors 27 ans, mariée depuis 3 ans à Henri Monneuse, elle n'avait pas d'enfant. Elle n'en a jamais eu.*

« je vais aussi bien que possible quand on est arrivée aux derniers jours… d'ici une dizaine de jours, je pense, que vous recevrez la nouvelle… ». [12]

Mme Wallon est bien repartie directement pour Paris tandis que Mr Wallon faisait en Italie le voyage qu'il avait projeté. Elle a emmené avec elle la petite Bébelle pour soulager un peu sa maman pendant cette période du déménagement prochain ; Jeanne aura d'ailleurs assez à faire avec les trois garçons qui lui restent !

Dès son arrivée à Paris (23 avril 1878) elle tient à rassurer Jeanne sur son voyage et sur celui « de ta petite Adèle ». Mais elle est assez fatiguée, n'écrit qu'une dizaine de lignes et c'est Adèle Guibert qui se trouvait près d'elle lorsqu'elle avait commencé sa lettre qui se charge de la terminer.

« Je n'ajouterai aux bonnes nouvelles que maman te donne du voyage et de la sagesse de la petite Adèle que la bonne impression que m'a faite l'excellente mine de cette petite chérie que je trouve grandie et fortifiée à la fois. J'espère que j'aurai le plaisir de constater pareille chose dans mes trois neveux… Je regrette que tu n'aies pas confié à Maman ton petit Henri ; il aurait fait bon ménage avec André en t'attendant. Mais on me dit qu'il doit aller raisonnablement en classe pour débarrasser un peu sa maman… ».

Marguerite Wallon, après ces bons mois passés avec sa sœur Jeanne à Marseille, est revenue aussi à Paris avec sa mère en même temps que Bébelle.

La migraine – qu'elle a malheureusement souvent aussi – l'a empêché d'écrire dès son arrivée. Elle se rattrape le lendemain (24 avril) avec une longue lettre affectueuse comme elle sait les écrire… surtout à sa marraine ! « Je ne t'ai pas encore dit, ma chère Jeanne, combien je te suis reconnaissante pour tous les bons soins dont toi et Pierre vous m'avez entourée pendant les six heureux mois que j'ai passés avec vous ; vous m'y avez bien trop gâtée car cela me donnera une trop grande envie de recommencer et je crains bien que ce ne soit avant longtemps puisque tu te plaignais, avec raison, ma chère Jeanne, d'avoir trop de ma personne… ! Pendant ces six mois aussi j'ai eu le temps de te connaître mieux, de t'apprécier davantage et aussi de t'aimer encore plus s'il est possible… Et je vais tâcher de faire fructifier vos bonnes leçons en mangeant mieux et en étant très raisonnable… ».

De Grignon (24 avril) les Silvestre disent leur impatience et leur joie de revoir bientôt la famille Petit « Nous comptons recevoir bientôt, écrit Mr Silvestre, votre lettre nous annonçant le jour et l'heure de votre arrivée à Grignon. Vous ne vous apercevrez pas que Papa Petit a été malade car chaque jour amène son amélioration très sensible. Il a repris ses petites promenades et son appétit.

Nous pensons vous installer dans la chambre de Mr Boitel et faire un dortoir dans la salle à manger de Monsieur l'Inspecteur ; est-ce votre avis ? Madame Boitel m'a écrit et m'a parlé de la rencontre de son mari et de Pierre à Bastia. Elle m'écrit de nouveau aujourd'hui : « je suis très heureuse de penser que je vais revoir Mr et Mme Petit et qu'ils ne seront plus aussi éloignés de Paris… ».

Et reparlant de Papa Petit, il ajoute : « quelquefois il chante dans sa chambre. Hier il frappait à coups redoublés sur la malle en destination pour Lille (sans doute la malle qu'il avait fabriquée pour en faire cadeau à son fils ?). Votre séjour à Grignon exercera sur Papa Petit une influence des plus heureuses. Nous comptons les jours qui nous séparent de ce temps de bonheur… ».

Jeanne P. est bien heureuse d'apprendre le bon voyage de retour à Paris qu'a fait sa mère avec Marguerite et « sa fillette »… « qui me manque, la pauvre mignonne,

---

[12] *… la nouvelle de la naissance d'André Deltombe (14 mai 1878) – 5e enfant du ménage Célestin Deltombe – Valentine Wallon.*

malgré le tohu-bohu dans lequel nous sommes ; à chaque instant ou je l'appelle ou, le matin, si je n'entends pas sa petite voix, je me prends à penser qu'elle dort encore… ».

Hier après-midi « figure-toi toute la maison sens dessus dessous, plus un meuble n'est à sa place, Pierre emballant dans la salle à manger (pour cause de pluie), Thérésine repassant avec sa cousine tous les rideaux, toujours dans la salle à manger et… le feu prenant à cette même cheminée sans qu'on s'en aperçut si on n'avait entendu crier dehors : le feu est chez Mme Baudin ! En un instant tout le personnel de la maison descend dans cette même salle à manger, criant, pleurant, gesticulant, donnant son avis, l'eau, le soufre ruisselant de toutes parts, les tapis mouillés menaçant mes pauvres rideaux… J'ai cru un instant que tout le quartier ameuté à la porte, sous la pluie, envahirait notre domicile… le propriétaire effrayé, sa femme effrayée, les enfants pleurant… quand j'y pense, je suis prise d'un fou rire ! Enfin tout s'est terminé par l'arrivée de trois pompiers lorsque tout était à peu près fini… ! Mais la maison était un lac et il n'est pas dit que quelque adroit filou n'ait pas profité de la porte ouverte pour opérer un premier déménagement… ».

Elle aurait beaucoup de choses à raconter à sa Mère mais elle se réserve pour lorsqu'elle la reverra, puisqu'ils doivent quitter définitivement Marseille mardi prochain (30 avril 1878) pour arriver à Paris mercredi dans la matinée (1er mai).

Je suis étonné (avant ce départ de Marseille) de ne pas trouver dans la correspondance de lettres faisant allusion à une fameuse promenade en mer, avec Marguerite Wallon, pour aller visiter le château d'If. Notre mère nous l'a cependant racontée bien des fois cette fameuse promenade dans une barque de pêcheur avec Pierre et Marguerite, promenade qui aurait pu tourner au tragique sans le sang-froid du patron de la barque. Au retour, ils avaient été surpris par une bourrasque soudaine, tellement violente que Pierre et Jeanne, lisant l'inquiétude sur le visage du vieux loup de mer, n'avaient respiré qu'une fois rentrés dans le port. Et ma Mère ajoutait : « cette folle de Marguerite trouvait cela très drôle et ne cessait de rire aux éclats tout le temps que la barque était secouée par les grosses vagues arrivées subitement avec la tempête ».

Il doit bien y avoir une lettre écrite par Jeanne P. racontant cet évènement, entre les mains d'un des membres de la famille ?

Décidément Marguerite Wallon prend de plus en plus l'écriture de sa sœur Jeanne. Ce séjour de six mois auprès d'elle n'a fait qu'accentuer cette ressemblance. A 1ère vue, avant de voir à qui la lettre est adressée, je me figure tomber sur une lettre de ma Mère alors que c'est une lettre de Marguerite. « Tu vois, lui dit-elle (26 avril 1878), que je suis exacte à te donner des nouvelles de ta petite fille d'ailleurs en excellent état. Mais il est impossible de la sortir ; il ne fait que pleuvoir… quelle différence avec ce beau climat de Marseille !

Nous avons appris hier que la famille Lussigny vient encore d'être éprouvée ; il paraît que Mr Lussigny (Henri) est tombé dans son magasin [13] il y a une dizaine de jours et s'est cassé une côte ; cet accident doit être assez grave puisqu'on ne lui permet de faire aucun mouvement et qu'on le fait boire avec un chalumeau. Paul (Wallon) a du prendre de ses nouvelles aujourd'hui et nous en rapportera. Nous voyons davantage Paul ces jours-ci parce qu'il est seul ; Sophie est allée passer quelques jours à Rambouillet et revient aujourd'hui ».

---

[13] *Henri Lussigny avait (13 rue de Cléry, je crois) un magasin d'articles en toile du Nord (baptiste, mouchoirs) qui existe encore aujourd'hui (en 1939) sous la raison sociale Lussigny frères, 12 rue St Fiacre. Ma Mère (et toute la famille) avait l'habitude d'acheter ses mouchoirs dans cette excellente maison.*

Marguerite s'exagère l'importance de cet accident. Une côte cassée c'est très douloureux évidemment et, comme la souffrance vous empêche de faire le moindre mouvement, on donne à son entourage l'impression d'être dans un état très grave.

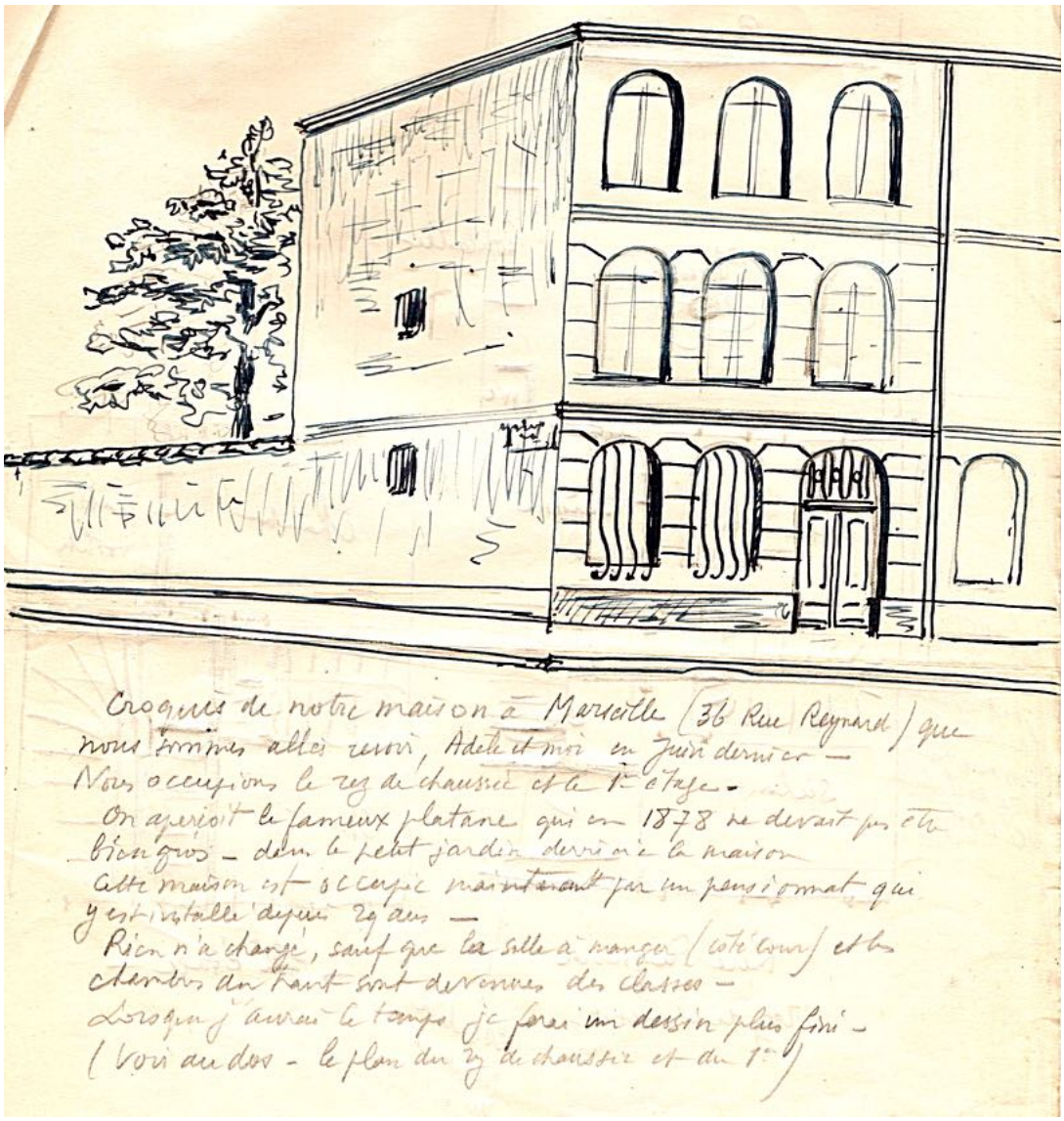
En marge, Marguerite ajoute : « aujourd'hui Geneviève a une sortie exceptionnelle pour l'élection de Papa.

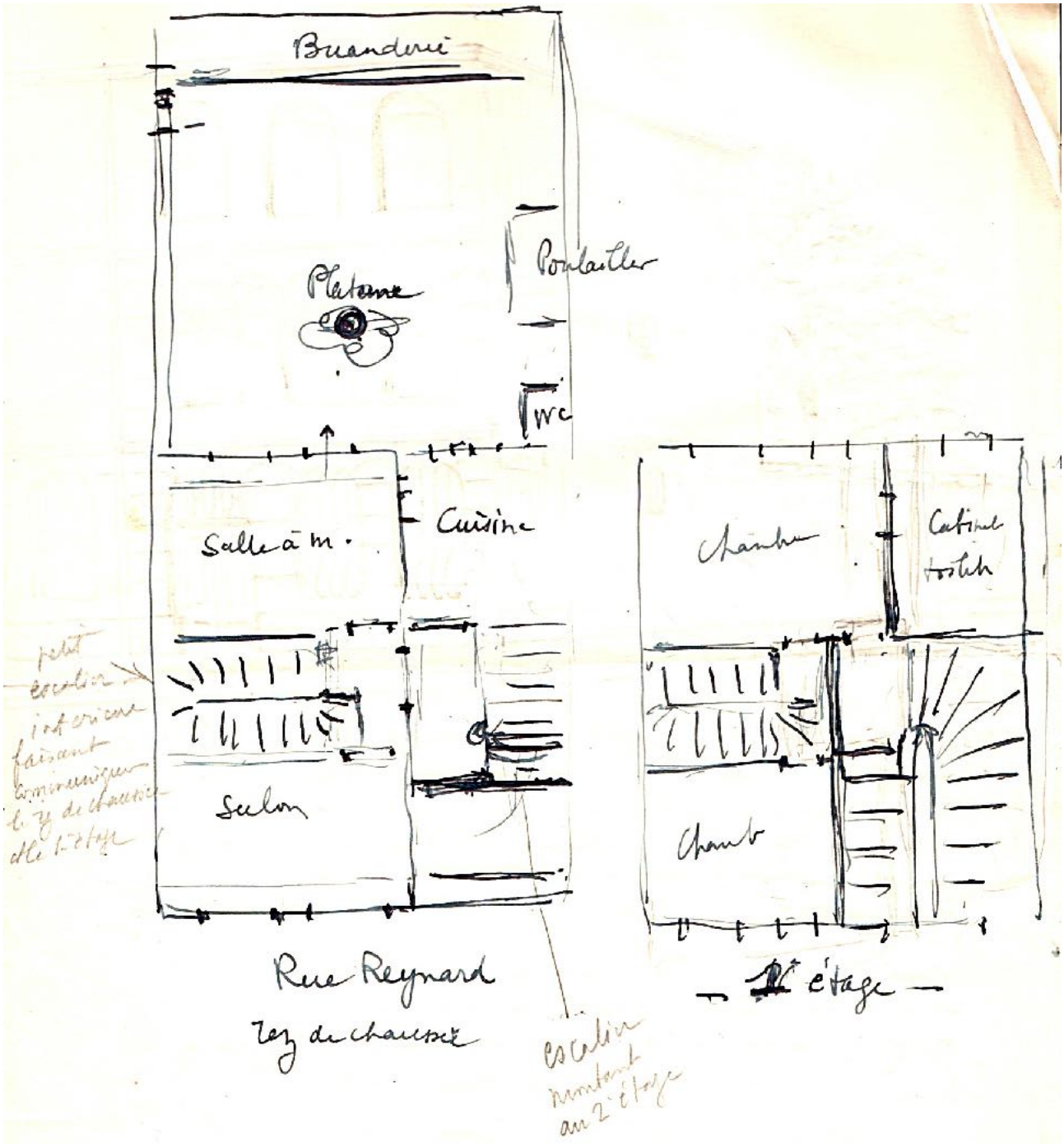
Mme Wallon donne de son côté des nouvelles. Elle se propose d'aller à Chatou voire ces dames Lussigny « qui, me dit-on, en sont très affectées et cela se conçoit… ».

« Monsieur Deltour qui est venu hier pendant que nous étions sorties, paraissait de son côté bien tourmenté de la santé de sa femme qui devient de plus en plus souffrante ; il craint pour elle une maladie de foie…

Je reçois ce matin une lettre de ton Père. Il va bien et a obtenu une audience du Saint-Père. Il est parti de Rome le jeudi soir (25 avril 1878), passera à Florence le vendredi et le samedi, sera à Venise dimanche (28 avril 1878), en repartira peut-être le lundi pour Milan, puis le mardi pour Turin et prendra à Turin le mercredi le train direct qui le mettra à Paris le jeudi matin (2 mai 1878). Nous comptons toujours te voir arriver le mercredi matin (1er mai 1878) à Paris et j'espère que tu pourras voir le même jour tes frères et sœurs. Mais ne pourrais-tu pas t'arranger de façon à coucher une nuit ici (l'intention du Capitaine Petit et de Jeanne était d'aller à Grignon) pour revoir ton Père le jeudi ? Il me semble bien que tout cela pourra s'arranger.

Croquis de la maison de Marseille :





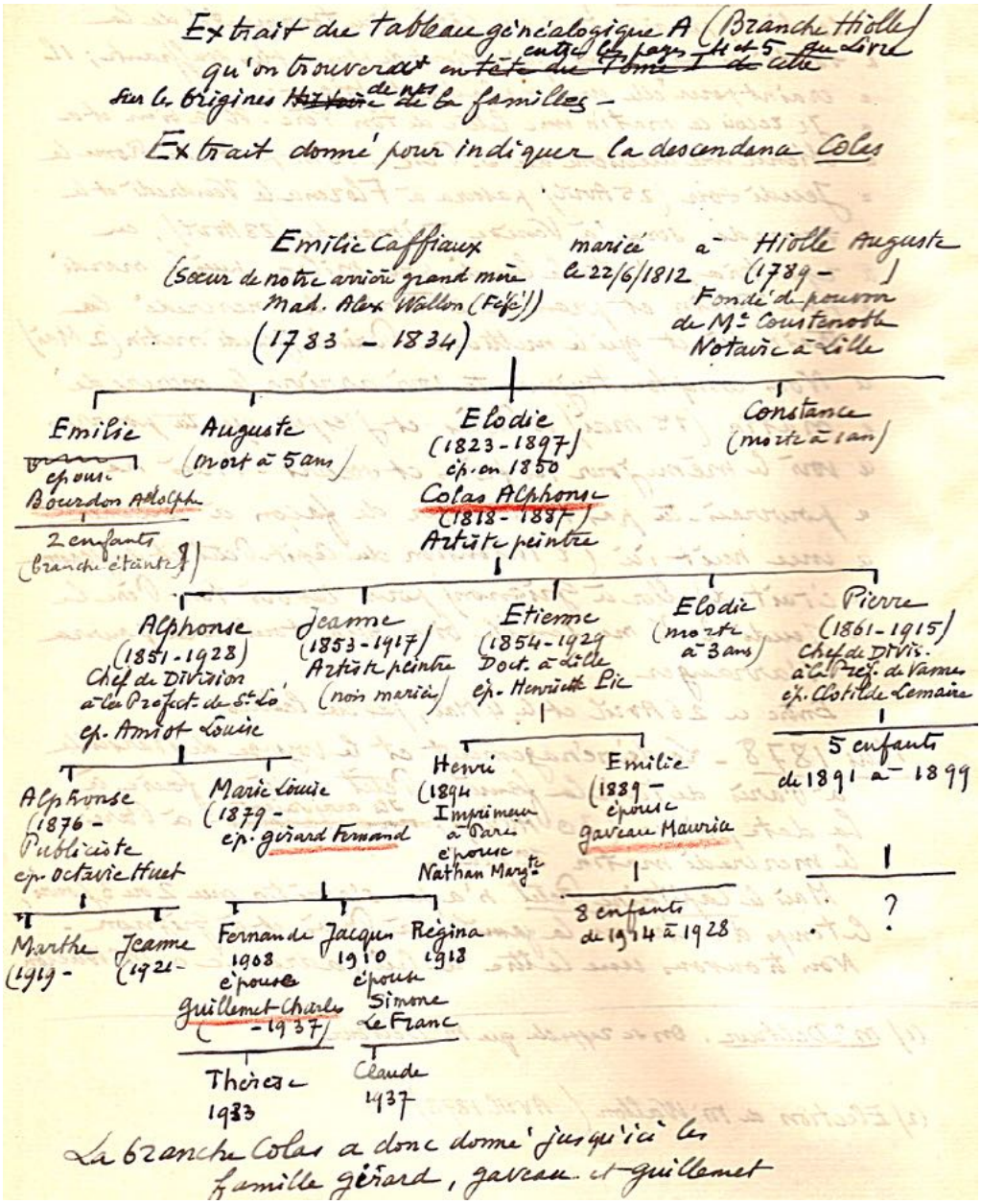
Entre ce 26 avril et le 4 mai, pas de lettres.

Mai 1878

Le déménagement et le voyage de Marseille à Paris de toute la famille Petit a dû se faire à la date prévue (30 avril 1878). Ils arrivaient à Paris le mercredi matin 1er mai.

Mais le Capitaine Petit n'a pu s'arrêter que 2 ou 3 jours, le temps d'embrasser la famille à Paris et à Grignon. Nous trouvons une lettre de lui, adressée à Mr Wallon et datée de Lille (4 mai) où l'appelait son nouveau service et le souci de trouver une nouvelle installation pour emménager et y loger sa déjà nombreuse famille.

Il a rendu visite (4 mai 1878) à Mme Colas [14], probablement la femme de l'artiste peintre qui était à même de lui donner des indications pour trouver une maison.



[14] *Descendance Colas (voir ci-dessus le tableau généalogique). Cette Madame Colas dont parle le Capitaine Petit est sans doute la femme (née Elodie Hiolle – 1823-1897) d'Alphonse Colas (1818-1887) artiste peintre. A moins que ce ne soit la jeune femme d'Alphonse Colas (1851-1928), fils du précédent – entré dans l'administration préfectorale, dont les enfants (un 3e Alphonse né en 1876 et Marie-Louise née en 1879) jouaient avec nous pendant notre 2e séjour à Lille en 1888 ou 1889. C'est la branche Colas qui a gardé le portrait de Mme Etienne Caffiaux grand-mère de Mr Wallon – portrait dont la reproduction en carte postale faite par René Giard se trouve dans le tome 1 de cette histoire.*

Parmi les maisons visitées, celle qui lui ont paru les plus satisfaisantes sont deux maisons « en dehors des fortifications, à ¼ d'heure du bureau, près d'une pension et d'une église, dans le faubourg Saint-Maurice, au milieu de la verdure. L'une est de 870F et l'autre de 1100F, mais la 2e plus vaste et avec un grand jardin magnifique est certainement la mieux.

L'accueil charmant que j'ai trouvé ici, la douceur du climat et la beauté de la campagne m'ont fait envisager sous un jour moins sombre la résidence de Lille et m'ont rendu un peu de courage, ce dont j'avais besoin, je vous l'avoue.

Mon arrivée à Lille à 10 h ½ du soir m'a parue bien triste ; mais ce soir je me sens mieux et j'espère que le voyage de Valenciennes (qu'il compte faire le lendemain) me remettra complètement en me faisant jouir, dès à présent, du voisinage de la famille ».

Ecrivant à Jeanne, il lui redit ses premières impressions de tristesse et de découragement, heureusement vite dissipées. Jeanne est à Grignon avec ses enfants.

Après avoir lu sa lettre, Jeanne s'empresse de lui remonter le moral… « tu verras que nous serons heureux là comme ailleurs ; ne serons-nous pas à deux entourés de nos chers petits moutards ? Tu vas me trouver quelque chose de bien, je n'en doute pas. Tu as du reste déjà fait tes preuves à Marseille ; aussi je m'en remets complètement à toi. Fais pour le mieux et ce sera très bien.

J'avoue que je suis comme toi bien tentée par la plus grande des maisons, surtout à cause du jardin… (c'était le souci de nos parents de faire un sacrifice pour que nous ayons toujours de l'espace et du bon air pour nous ébattre et, comme je l'ai déjà dit, nos souvenirs de galopades et de liberté dans ces jardins de province comptent parmi les meilleurs…)

C'est une vraie campagne où nos enfants pourrons prendre facilement leurs ébats sans qu'une promenade fût nécessaire ; quel soulagement pour moi !

C'est 230F en plus, mais nous ne les retrouverions-nous pas en bien-être d'abord et peut-être par l'économie du blanchissage que nous pourrions, vu la place, faire à la maison comme à Marseille ? ».

D'ailleurs « ton Père et ta sœur ont l'air d'opiner pour la plus grande maison ».

J'espère que tu auras pu aller à Valenciennes hier, si le temps était aussi beau dans le Nord qu'ici et Valentine aura été bien heureuse de te voir, car tu sais que tu es aimé on ne peut plus de tous les miens ; combien j'en suis contente et fière ! Les enfants profitent de cette absence de pluie pour courir toute la journée ; ils ont des mines superbes, petit Pierre lui-même prend des couleurs. Ils sont tous assez sages ; petit Joseph est un diable fini… Henri est très sage ; il a dès avant-hier écrit – tout seul bien entendu – une lettre pour toi. Je ne lui ai dicté que le mot « j'ai » qu'il m'a demandé. Je le cherche partout ; on m'a dit qu'il était monté pour écrire à son Père et, effectivement, se débrouillant comme toujours, je l'ai trouvé installé, encre, plume, papier, sans avoir besoin de personne. Je pense que tu sauras lire son œuvre sans traduction ? Elle me paraît assez claire…

Ton Père va assez bien ; il est toujours gai et bon pour nous. Je quitterai Grignon mercredi (8 mai) à 4 h ½, à mon grand regret, car nous y sommes bien, comme tu sais. Marie est si aimable et si bonne, mais je n'aurai pas trop de quinze jours à Paris pour tout ce que j'ai à y faire. Tache d'avoir un petit congé de huit jours pour le passer en partie dans ta famille et au milieu des miens, avec moi ensuite… Tu mériterais bien de te reposer un peu… ».

De fait que ces deux pauvres jours passés à Paris et à Grignon, après une aussi longue séparation, ont dû paraître bien courts au Capitaine Petit.

Voici jointe à sa lettre, celle du petit Henri qu'il a écrite tout seul (il aura six ans le 18 mai prochain). Elle n'est vraiment pas mal ; elle est collée ci-joint – et un mot dicté pour son Papa par le petit Pierre (mais lui n'a encore que 4 ans ½).

Au retour de la gare (8 mai) après avoir conduit sa belle-sœur et ses neveux et nièce partant pour Paris, Marie Silvestre dit à son frère combien la maison lui a paru grande et vide… Elle aurait bien voulu retenir plus longtemps Jeanne et ses enfants, mais il y avait la famille de Paris et, vraiment, elle se serait fait un scrupule d'en priver Jeanne quelques jours de plus. « Nous avons passé des moments très agréables dans l'aimable société de ta charmante famille ; l'affection que nous lui portons est partagée à Grignon par tout le monde. Je reçois beaucoup de compliments qui me font grand plaisir et on ajoute toujours : « votre frère est bien heureux d'avoir une aussi charmante femme ! ». Ces éloges me flattent d'autant plus qu'ils sont mérités et que les personnes qui sont assez aimables pour me les faire resteront toujours au-dessous de la vérité… Pour mon compte, je ne puis assez te dire combien Jeanne a été bonne et affectueuse pour moi et combien je l'aime. Je voudrais passer ma vie auprès d'elle ; elle est si parfaite que je ne pourrais que gagner à son contact ».

Quant aux enfants, ils ont beaucoup joué et sont partis en bonne santé. « Nous avons observé chez Henri, puisque c'est lui qui est le plus avancé, une très grande intelligence et une très grande finesse ; ce petit garçon, bien dirigé, vous donnera une grande satisfaction. Sa petite conversation est fort intelligente et on peut déjà causer avec lui ; il s'exprime déjà très élégamment…

Mon petit Auguste est reparti très gaiement (au collège d'Arcueil) en me promettant de bien travailler et je me fais une vraie fête de te conduire à son collège pour que tu puisses juger de l'esprit général de ce bel établissement. Je suis sûre que si Jeanne le peut, elle y viendra avec ses petits enfants. Papa va aussi bien que possible. J'ai été bien contente de le voir aussi bien pour votre arrivée. En le soignant bien j'espère que le bon Dieu nous le conservera encore de longues années ».

Très occupé par son service et ses démarches « J'ai été constamment debout et je commence à être un peu fatigué ». Le Capitaine Petit s'excuse d'être resté jusqu'à aujourd'hui (8 mai) sans écrire à Jeanne.

« Enfin tout est terminé ; le mobilier est dans la maison et dans deux ou trois jours tout sera rangé ». Malheureusement c'est la plus petite des deux maisons du faubourg Saint-Maurice que finalement il a louée.

Quand il a voulu s'entendre avec le propriétaire de la plus grande, le contrat venait d'être signé avec un autre visiteur venu avant l'arrivée du Capitaine Petit à Lille. Le propriétaire croyait que cet autre visiteur ne donnerait pas suite aux pourparlers, mais il est revenu tout de même pour retenir cette grande maison. Dommage !

Mais enfin la plus petite, celle indiquée tout d'abord par Mme Colas, n'est pas si mal ; elle est gentille, très claire et bien distribuée… et peut-être dans une meilleure situation que l'autre au point de vue communications… Le jardin n'a que 25 m sur 6 m ; le propriétaire doit le mettre en état avant l'arrivée de la famille.

« Je vais m'arranger pour que tu n'aies rien à faire en venant ici… ».

Tout le mobilier, à part quelques éraflure, est arrivée en très bon état ; le déménagement a coûté 436F « ce qui est un peu supérieur, de 60F, à ce que je pensais… ».

Mon Dieu, aujourd'hui, pour ce prix-là (et même pour un prix double) ça serait bien avantageux pour un déménagement de Marseille à Lille !

Il a pu passer la journée du dimanche (5 mai) à Valenciennes où il a trouvé tout le monde en bonne santé… « Valentine ne tardera pas à accoucher ; on croyait même que

ce serait au commencement de cette semaine-ci. Saini-Paul vient à Valenciennes j'espère qu'il poussera jusqu'à Lille… ».

Jeanne est un peu et même beaucoup déçue d'apprendre que son mari ne pense pas revenir la chercher à Paris.

Elle insiste (9 mai) pour qu'il prenne cette permission de 8 jours ; il ne peut pas se surmener ainsi sans risquer de tomber malade et puis elle est certaine que le Général (Hallier) lui donnerait raison d'insister si on le consultait. Enfin, ce voyage seule de Paris à Lille « avec ses petits colis vivants » n'est guère possible.

Vraiment, s'il n'y avait pas la première communion d'Anna (Guibert) le 23 mai, à laquelle elle serait désolée de ne pas assister, elle serait bien tentée de fixer dès à présent son départ ! Enfin, il y a l'Exposition « qu'il te faut voir et j'avoue qu'il me serait agréable de la visiter avec toi… ».

Henri P., faute de place à l'Institut est logé chez sa tante Adèle Guibert. Comme Jeanne était allée dîner chez sa sœur pour lui laisser son fils avec « sa valise », au moment du départ, Henri se mit à pleurer – il était déjà couché – voulant repartir avec sa mère… Lui ayant laissé croire qu'on était allé chercher une voiture et sa tante lui disant, pour le calmer, qu'on serait peut-être longtemps avant d'en ramener une parce que la station était loin « Oh ! non ! ma Tante, lui répondit-il, il y en a une grande rangée tout près d'ici… ». « Le gamin, ajoute Jeanne, l'avait bien remarquée en passant… ». Il s'est tout de même endormi 10 minutes après le départ de sa mère et s'est réveillé très gai et très gentil. Il s'entend très bien avec André à qui la présence d'Henri a rendu un peu de gaîté et de bonne humeur… « Ce pauvre enfant a l'air en effet bien délicat en ce moment ; il est défait ; cela fait peine et pourtant il va mieux. Je crois qu'il faut attribuer cet état maladif à une croissance trop rapide ; il a la tête de plus qu'Henri (et ils n'ont qu'un mois ½ de différence).

« Le général Hallier a-t-il trouvé un logement ? Est-il arrivé ? ».

Le 10 mai : le Capitaine Petit peut annoncer à Jeanne que tout le mobilier est installé et qu'il n'y a plus qu'à nettoyer.

Il s'inquiète de « n'avoir pas retrouver le buvard dans lequel sont nos papiers de famille ; je l'avais mis dans le tiroir de l'armoire à glace… Tu dois l'avoir ; réponds-moi à ce sujet… ».

Oui, c'est bien dans ce tiroir de l'armoire à glace que se trouvaient les papiers de famille et d'autres souvenirs qu'on nous montrait de temps à autre lorsque nous étions plus grands… D'une garnison à l'autre, ils n'ont pas changé de place. Je le vois ce grand tiroir de l'armoire à glace de la chambre de ma mère, qui se tirait difficilement tellement il était plein et se rentrait plus difficilement encore ! Je ressens, en écrivant ces lignes, toute ma curiosité d'enfant à examiner ces souvenirs de famille et en particulier une mèche de cheveux d'un blond plus que doré, dans son papier blanc replié en quatre ; mon Père, qui était assez brun de cheveux, prétendait que cette mèche était bien de lui lorsqu'il avait 3 ou 4 ans… Je me demande encore s'il ne voulait pas abuser de notre innocence ? Et pourtant ma mère en paraissait bien convaincue… Qu'est-elle devenue cette fameuse mèche ?

« Le jardin est plus grand qu'à Marseille, la maison plus commode et mieux distribuée. Je crois même que nous serons mieux dans cette maison que dans l'autre (la grande, celle qu'il voulait louer tout d'abord). Adresse tes lettres « Place aux Bleuets ».

Le lendemain (12 mai) il laisse espérer à Jeanne qu'il aura une permission « la plus longue possible » et qu'il ira la chercher. Mais cela dépendra du commencement des tournées du général qui ne sont pas encore fixées.

« Le général n'a pas encore trouvé de logement et se trouve assez embarrassé… ». Il poursuit le nettoyage de la maison et les détails d'installation. Il n'a pas

pu retourner le dimanche à Valenciennes à cause des visites officielles… « J'ai reçu partout le meilleur accueil ; le général a été reçu à bras ouverts ; il paraît heureux de se retrouver ici… ».

Marie Silvestre en remerciant Jeanne (13 mai) de ses lignes affectueuses lui redit son bonheur de l'avoir eu chez elle avec les enfants et ses regrets de ne les avoir pas gardés plus longtemps. « La maison était bien déserte après votre départ ; nous nous étions déjà habitués à cette vie si douce de famille où tous les âges sont représentés par une affection différente… ».

Mais elle compte sur la promesse de Jeanne de revenir à Grignon encore quelques jours avant de partir pour Lille. Elle y compte d'autant plus qu'elle vient de recevoir une lettre de Pierre lui disant son intention de venir à Paris d'ici une huitaine de jours.

Elle doit aller jeudi voir Auguste à Arcueil. Elle remercie Mme Wallon « de l'honneur qu'elle veut bien me faire en m'engageant à dîner » mais elle s'inquiète trop de son Père pour accepter. Il faut toujours qu'elle soit rentrée à l'heure où il se couche. Elle ne pourra donc que faire une visite dans l'après-midi à l'Institut, en revenant d'Arcueil.

« Je veux vous donner une idée de l'affaiblissement des facultés de mon Père ; j'ai eu bien de la peine à lui remettre en mémoire que Pierre est venu dernièrement le voir… ; il me répondait toujours : « il y a bien un an que je ne l'ai vu » ! Ces absences d'esprit me font peur… Il est vrai que Pierre est passé si rapidement que moi-même je m'interroge pour savoir si réellement nous l'avons vu !

Ma cousine de Crespières (Mme Degron) est venue pour vous voir vendredi ; justement ce jour-là j'étais à Versailles ; sa déception fût complète mais je vous assure que son désappointement m'a très peu touché ».

Ma tante Silvestre avait – nous ne savons pas pourquoi – peu de sympathie pour cette cousine. On se rappelle ses réflexions à l'époque où Mme Degron partait à Marseille pour y recevoir son petit-fils Henry D. venant du Japon.

Jeanne attend avec impatience l'arrivée de Pierre, annoncée pour le samedi 18 mai, pour aller avec lui visiter l'exposition où elle n'est pas retournée depuis l'ouverture, pour faire des visites à Mme Quesnot dont elle ne sait pas l'adresse et à Madame Fontaine etc. etc…

Elle doit déjeuner chez sa tante (Jannet) qui désire avoir tous les enfants.

« Jeudi (16 mai) Paul Wallon part pour Rouen avec tous les siens jusqu'à la fin de Mai ; il va faire ses quinze jours. Il n'est pas probable que je les revoie non plus qu'Henri et Laure, avant mon départ… ».

« Valentine ne se décide toujours pas à mettre son enfant au monde ! Cela va arriver de telle façon qu'elle n'aura pour le jour du baptême ni le parrain, ni la marraine choisis : Adèle a donné sa procuration à Madeleine et Paul sera aussi obligé d'envoyer son lieutenant !

Je te laisse pour aller déjeuner. Ne manque pas de m'écrire demain et arrive samedi : ce que femme veut, Dieu le veut ; n'oublie pas ce proverbe ; or je le veux absolument.

Adieu, cher Ami, pense à moi et aime moi… Quand vivrons-nous tous deux ensembles sans jamais nous séparer ? Fais mes amitiés respectueuses au général. Comment trouve-t-il l'installation que tu as choisie… Les enfants t'embrassent. Henri dit : « j'ai déjà écrit à Papa ; il est un farceur de ne pas me répondre. Dis-lui qu'il m'écrive ! ».

C'est par une lettre de Mme Silvestre écrivant à son frère que nous apprenons la naissance d'André Deltombe… « Je reçois à l'instant une lettre de Jeanne (du 15 mai) m'annonçant l'heureuse délivrance de Mme Deltombe et l'heureuse naissance du petit

André (4e enfant du ménage Deltombe, né le 14 mai 1878), cet enfant remplacera celui qu'elle a eu le malheur de perdre ».

Comme Adèle Guibert doit aller à Valenciennes pour le baptême et que Jeanne doit la remplacer pour surveiller les enfants en son absence, Mme Silvestre remettra au dimanche (19 mai) la visite qu'elle devait faire le jeudi.

Son frère devant arriver la veille (samedi 18), elle compte donc sur lui pour l'accompagner le dimanche à Arcueil voir Auguste et visiter le collège.

Mais voici une lettre de Célestin Deltombe à Pierre P. du 16 mai, sur papier à en-tête de son étude : C. Deltombe, Notaire, Valenciennes, pour annoncer cette naissance d'André, Charles, Marcel, Auguste, le mardi 14 mai 1878 : « André est … un gros garçon bien vivant ».

Paul W. et Adèle G., parrain et marraine, sont arrivés en coup de vent pour le baptême, mercredi 15, et reparti de même, Paul le soir et Adèle le 16 au matin pour s'arrêter à Douai (voir tante Barbedième) et rentrer le soir même à Paris.

Grosse déception : le 16 mai, le Capitaine Petit écrit à Jeanne une lettre plutôt noire ; il est fatigué, trop fatigué pour voyager. Il n'ira donc pas à Paris samedi « et même je serais heureux de pouvoir ne pas y aller du tout… Ce sera pour moi une nouvelle occasion de visites et de courses et j'en ai assez ». On le comprend un peu après ces deux semaines passées en démarches et en installation de sa maison, sans compter son service ! Que Jeanne fixe donc le jour de son départ aussitôt après la 1re communion d'Anna et qu'elle vienne aidée par la bonne qu'elle a provisoirement ; on lui paiera son voyage retour à Grignon.

Si cette combinaison ne peut réussir, il ira la chercher à Paris mais en faisant le voyage d'aller et de retour dans la même journée. « Par ce moyen, ajoute-t-il, je resterais toujours assis… ». Il fallait qu'il soit vraiment fatigué pour prendre cette décision qui fait bien de la peine à Jeanne.

« Comment se fait-il que tu sois à ce point démoralisé ! lui répond-elle le 17 mai ».

Elle lui propose de partir de suite, sans attendre la 1re communion d'Anna. Elle peut même voyager seule avec les enfants, sans bonne, car Henri est déjà très raisonnable et surveille bien ses frères et sa sœur, si tu redoutes la fatigue de ce petit voyage… Mais ne te tracasse dons pas comme cela. Je t'assure que je deviens très philosophe, de plus en plus tous les jours, surtout depuis que je suis revenue à l'état de santé des meilleurs : appétit parfait, sommeil excellent, mine superbe et plus d'apparence de mal dans le dos ; que veux-tu de mieux ?

Mon pauvre ami, comme je souffre d'être loin de toi en voyant combien tu es dans un triste état d'esprit : j'ai peur que tu ne sois vraiment malade ; pour peu que tu sois un peu souffrant, envoie-moi une dépêche aussitôt ma lettre reçue, et je prends le 1er train qui en suivra la réception. Je m'ennuie bien assez sans toi, sans avoir cette préoccupation de te savoir triste et malheureux ».

Cependant, s'il n'est pas trop fatigué pour venir, il ferait bien plaisir à son Père qui l'attend et à sa sœur qui compte sur lui et sur la famille… qu'il vienne au moins dimanche pour voir sa sœur qui a accepté exceptionnellement de dîner à l'Institut pour avoir le plaisir de le voir quelques heures de plus.

S'il ne peut pas venir un dimanche, c'est elle qui partira avec les enfants ce jour-là, car je ne veux pas que notre réunion ait lieu plus tard que dimanche. N'empoisonne pas ta vie par des préoccupations d'avance qui souvent ne se réalisent pas ; combien de fois t'es-tu tourmenté pour rien ? Tu te rends malheureux à plaisir… ».

Mais le lendemain arrive une lettre de la même date que celle de Jeanne (17 mai) qui s'est croisée avec cette dernière : « je t'ai écrit hier sous l'influence d'une assez

forte courbature qui, si elle avait continué, m'aurait rendu le voyage à Paris impossible. Aujourd'hui, après une bonne nuit de repos pendant laquelle j'ai pu dormir, les forces me sont revenues et, avec elle, le courage… ». Il ne pourra tout de même pas aller à Paris samedi (18 mai) mais probablement mardi (21 mai).

« Je désire bien vivement notre réunion, car la vie que je mène en ce moment m'est plus insupportable qu'on ne peut l'imaginer : la pension, la maison seule, la privation de ma famille… tout cela me donne une irritation nerveuse que j'ai peine à maîtriser.

Quant au général « il n'a pas encore trouvé d'installation en ville, même pour 3 000F. Isaure (son ordonnance) est resté à Bordeaux où il est malade à l'hôpital et tout le mobilier du général est en magasin. Tu vois que nous avons encore de la chance ».

Mais il y a une difficulté, dont il parle à mots couverts, qui l'empêcherait encore de partir s'il le pouvait. « Je n'ai pas été aussi préoccupé que tu parais le croire relativement à ce que tu sais ; néanmoins je suis heureux d'être tiré de toute incertitude… ».

Le lendemain encore il rassure Jeanne sur sa santé : « ne revient pas avant la 1re communion d'Anna. Je partirai mercredi matin (22 mai) pour te ramener le vendredi suivant (24 mai) ».

Jeanne donne des nouvelles de la famille Boutan « qui est de nouveau bien tourmentée avec la santé de Clément. Tu sais qu'il a passé tout l'hiver avec sa mère dans le Midi et qu'il devait y rester encore tout l'été. Mme Boutan l'avait laissé beaucoup mieux pour revenir auprès de son petit Auguste qui a fit avant-hier sa 1re communion. Hier, elle a reçu une lettre du médecin la pressant de revenir parce que Clément était moins bien et qu'il jugeait le séjour aux Eaux-Bonnes nécessaire dès maintenant. Puis, quelques heures après, une dépêche lui disait de partir immédiatement une pneumonie s'étant déclarée… Mme Boutan a dû arriver aujourd'hui à midi ; on attend une dépêche à son arrivée et ils sont tous bien inquiets…

Jeanne se propose de faire des visites – elle ira demain voir Mme Laurent – et de les terminer avant l'arrivée de Pierre pour qu'il n'en soit plus question une fois qu'il sera là.

Ses enfants vont bien et sont sages « sauf Mr Joseph qui a quelquefois de grosses colères. Henri me charge de te dire qu'il est très raisonnable et qu'il a eu ses six ans ce matin (18 mai) ».

C'est maintenant petit Pierre qui est chez sa tante Adèle. On attend Mme de la Gillardaie venant de Laval avec Marie G. et Jean Guibert en séjour chez elle.

Les nouvelles de Valentine sont bonnes ainsi que celles de son petit André. Elle a beaucoup plus souffert cette fois-ci mais elle se remet plus vite.

Que Jeanne se rassure sur la santé de son mari. Il va tout à fait bien et attend avec impatience le mercredi (22 mai) jour fixé pour son départ « qu'il m'est impossible malheureusement d'avancer… ».

« J'apprends avec plaisir que tes robes deviennent trop étroites ; tu vas prendre l'embonpoint des flamandes, tant mieux ! ».

En allant voire hier (19 mai) Mme Laurent, Jeanne a rencontré sur sa route « ton ami Chaïe-Fontaine qui habite maintenant tout près d'ici, 19 rue Bonaparte. Il est toujours bien inquiet de la santé de sa femme qui a, m'a-t-il dit, depuis quelques mois une maladie nerveuse. Elle est enceinte et doit accoucher dans six semaines environ. Ton ami redoute ce moment-là a cause des craintes qu'avaient occasionnées le 1er accouchement. Mme Laurent partait pour la campagne voir ses filles qui attendent de jour en jour des naissances… ».

Elle a continué ses visites chez Mme Gréard, puis à la Visitation, avant d'aller attendre à la gare de Sceaux sa belle-sœur Marie Silvestre avec laquelle elle est

retournée à la Visitation pour y voir sa sœur Marie et Marguerite Caminade. Elles sont revenues toutes deux par le Luxembourg et, en passant, Jeanne a tenté de voir Mmes Ozanam et Laporte (belle-sœur de Mme Récamier, autre amie de Jeanne). Il lui reste à aller voir Mme Quesnot. Elle a reçu la visite de Gustave Derbanne dont la femme Léonie est à la campagne.

La famille Petit est repartie à Lille avec le Capitaine Petit venu la chercher. Ils ont dû y arriver le 24 mai.

Marguerite Wallon, deux jours après le départ de la famille, écrit longuement à Jeanne… « La maison nous semble bien vide et bien triste depuis que nous ne vous avons plus ; je me sens comme exilée dans ma chambre depuis que je n'ai plus ma grosse Bébelle et mon petit chérubin… et Henri et Pierre qui étaient aussi bien gentils et avaient des réparties si amusantes. Ah ! quel dommage que tu ne sois plus là ; pourquoi faut-il que dans la vie, qui est si courte, on soit toujours séparés ! Mais je ne veux pas t'ennuyer de mes lamentations ; il vaut mieux que je te parle de choses qui t'intéressent ».

Aucune nouvelle de Rouen depuis que Paul et Sophie y sont. Elle est allée à l'exposition avec Mme de la G. qui repart à Laval à la fin du mois et s'y est beaucoup amusée.

Jeanne donne à sa Mère (29 mai) ses premières impressions sur Lille et son installation. « J'ai trouvé ma maison si parfaitement rangée qu'une fois mon linge dans les armoires, je pouvais prendre mon aiguille ou ma plume, mais je suis dans un état de paresse que je n'ai jamais connu et je crois que cela tient à cet affreux temps dont Pierre ne m'avait pas fait encore une peinture assez sombre… Cette pluie qui tombe toujours, toujours, toujours… ce ciel qui ne laisse même pas espérer voir le soleil… cette boue noire qui vous pénètre d'humidité… tout cela me donne une nostalgie dont je ne suis pas maîtresse. Jamais je ne me suis ennuyée aussi profondément ; je suis seule toute la journée, d'autant plus seule que depuis six mois je m'étais trop bien habituée à la présence de Marguerite. Pierre part dès 7 h ¼ du matin, ne rentre que pour déjeuner, repart aussitôt et ne revient qu'à 5 h ½… ».

Pourtant à son arrivée, la maison éclairée d'un pâle rayon de soleil lui a fait bonne impression ; elle est gaie et gentille, donnant d'un côté sur la campagne et de l'autre sur un parc magnifique ; de la verdure et des arbres tant qu'on en veut. La maison est bien distribuée mais moins confortable qu'à Marseille. Le salon et surtout la salle à manger sont beaucoup plus petits.

Lorsqu'elle est arrivée tout était prêt jusque dans les moindres détails et le salon orné déjà de très jolies plantes. Le déjeuner même les attendait… « aussi n'avons-nous pas accepté l'invitation du général qui voulait nous emmener déjeuner avec lui. A 1 h j'étais chez moi, à 2 h Mme Colas m'amenait une domestique et à 4 h j'avais été voir les nouvelles maîtresses d'Henri… ».

Ces maîtresses lui ont fait la meilleure impression, surtout Melle Emilie Beiley qui connaît Adèle G. . Aussi la décision a été prise de suite de faire entrer les deux garçons dès lundi matin dans cette pension : petit Pierre à l'asile et Henri en petite classe. Ils paraissent contents tous deux ; petit Pierre surtout trouve qu'on ne le conduit pas assez tôt ! Je me propose d'y mettre Adèle l'hiver, ce qu'elle demande en grâce…

La cousine Colas se montre excessivement bonne et dévouée ; elle se met elle-même à ma disposition pour me mettre au courant des usages du pays, des fournisseurs, etc… Melle Beiley fait la même chose pour tout ce qui concerne le quartier où nous habitons.

La route sur laquelle nous sommes est extrêmement fréquentée, même trop je trouve, car je ne suis pas encore habituée à dormir avec un tel tapage sous mes fenêtres ;

il y circule en quantité des équipages magnifiques soit de Lille soit de Roubaix ; on voit qu'il doit y avoir en effet de grandes fortunes par ici ».

Elle a vu cinq minutes au passage à la gare de Douai Jeanne Ch. et Frédéric Barbedièmes. Leur mère, qui avait eu la veille un accès de fièvre, n'avait pas pu les accompagner. Elle se propose d'aller sous peu à Valenciennes… dès qu'il fera beau. Mais pourra-t-il jamais faire beau dans cette région ! Les enfants vont tous les jours à leur pension sous un parapluie, en pataugeant dans la boue « et vraiment cela me fait peine de leur voir faire 4 fois par jour ces 10 minutes de chemin avec un temps pareil… ».

Juin 1878

D'après les nouvelles données par Marguerite W ? à Jeanne P. « Paul W. à Rouen n'a pas été favorisé non plus par le temps, ce qui ne l'empêche pas de remplir avec ardeur ses fonctions militaires ; sa lettre respirait l'enthousiasme d'un vrai troupier ; comme le temps est remis, je pense qu'ils auront exécuté leurs projets de voyage ; ils doivent aller au Havre, à Honfleur, de là à Villerville pour y passer quelques jours avec Henri et Laure.

Mme de la Gillardaie a dû partir aujourd'hui avec André (Guibert), hier elle a été avec Adèle G. à l'exposition avec les sept enfants, car André partant n'aurait peut-être pas eu l'occasion de voir l'exposition au moins d'ici à plusieurs mois. Il a mis hier pour la 1re fois son costume de garçon, mais j'aime mieux la forme des costumes de tes enfants ; celui-là a trop l'air du costume avec lequel on représente Robespierre et ceux de son temps. Adèle n'a pas l'intention de couper les cheveux d'André cet été puisqu'il va à Laval ; je crois qu'elle attendra jusqu'à l'été prochain.

Henri et Pierre sont-ils toujours aussi contents d'être à la pension ? Cela n'a-t-il pas fait à Henri un singulier effet que cette transition du collège à l'asile ? Tu dois être bien débarrassée maintenant surtout si Bébelle et Joseph peuvent jouer dans le jardin ; cela doit même te sembler trop calme ! Dans tes lettres parle-nous un peu de tes enfants ; tu sais combien cela nous fait plaisir. Joseph est-il toujours aussi caressant ?

Nous avons été voir aujourd'hui Mme Récamier qui nous a demandé comment tu te trouvais dans ta nouvelle demeure. Mme Dupré-Latour est encore à Paris, je ne sais pour combien de temps ».

Mme Wallon est bien inquiète de savoir Jeanne si triste et si mélancolique de vivre dans ce climat pluvieux et humide du Nord. Pour lui donner du courage, elle lui dit que sa tante (Jannet) qu'elle avait rencontré la veille chez Mme Boutan lui avait déclaré « qu'elle-même avait éprouvé les mêmes impressions en arrivant à Versailles. C'était au cœur de l'hiver, tout était couvert d'une neige épaisse qui ne se fondit qu'au bout d'une quinzaine de jours pendant lesquels elle éprouva un si profond ennui qu'elle crût ne pouvoir jamais se faire à un pareil séjour où cependant, par la suite, elle se plut tant… ».

Mr Wallon ajoute quelques lignes pour souhaiter à Jeanne un peu de soleil pour dissiper ces mauvaises impressions des premiers jours. Il lui dit « Alphonse Colas m'a écrit que son correspondant me ferait apporter un de ses tableaux à voir. Il serait plus simple que je l'allasse voir chez son correspondant ; cela éviterait des frais de déplacement, mais il ne m'a pas donné son adresse [15].

---

[15] *Alphonse Colas (1818-1887) : artiste peintre à Lille. A épousé en 1850 Elodie Hiolle, fille d'Auguste Hiolle et d'Emilie Caffiaux, sœur de Féfé. Nous avons une notice biographique faite par l'Union artistique du Nord sur Alphonse Colas. Peintre d'histoire, à laquelle est joint un catalogue de ses œuvres, surtout des œuvres d'histoire religieuse ? Il a fait aussi d'assez beaux portraits, en particulier ceux de ses ancêtres Etienne Caffiaux et Jeanne Cheval (voir reproductions en cartes postales).*

A son tour Geneviève Wallon, encore à la Visitation, donne à Jeanne des nouvelles de toutes les amies de la Visitation. « J'ai su que tu étais allé voir Mme Bernard (ancienne visitandine également, de la grande famille Bernard de Lille) qui t'a trouvée d'une simplicité toute visitandine… ».

Elle donne des nouvelles d'Amélie de Bagard et de Marie de Gabory qui vont bientôt prendre l'habit, de Marie d'Anthouard qui est entrée au postulat etc… (Marie de Gabory est la sœur de Berthe de G. qui épousera plus tard Henri Alpy).

Elle a passé hier, jour de sortie, une bien bonne journée avec sa sœur Marguerite ; « malheureusement ses migraines ne diminuent pas ! et elle a été encore obligée de se coucher avant le dîner… Marie (sa sœur religieuse) va toujours bien ; elle donne beaucoup de leçons en première et seconde surtout ».

Elle se recommande aux ferventes prières de Jeanne pour que la retraite qu'elle va commencer lui profite bien « et que je devienne vraiment pieuse et raisonnable. J'en ai d'autant plus besoin que c'est ma dernière année de couvent… ». Elle donne l'adresse de Jeanne à Lille : 145 rue de la route du Faubourg de Roubaix, en la priant de lui confirmer dans sa prochaine lettre que c'est bien son adresse exacte, ce que Jeanne d'ailleurs confirme en tête de sa lettre suivante (4 juin) à Marguerite.

Enfin ils viennent d'avoir à Lille plusieurs journées sans pluie ! « grâce à Dieu , me voilà tirée de ce mauvais moment… le rayon de soleil est venu !... et nous avons pu aller promener les enfants à l'autre bout de la ville, à l'esplanade. En revenant nous avons eu une surprise bien agréable : en passant en tramway devant la gare nous vîmes Célestin (Deltombe) et sa petite Magdeleine qui attendaient notre tramway pour venir dîner avec nous… J'ai senti alors l'agrément d'être si près de la famille et je me suis réconciliée avec Lille.

Petite Magdeleine est grande comme André (Guibert) ; elle a la tête de plus qu'Henri et elle a des couleurs qui font envie… Elle est très contente de sa domestique qui s'occupe bien des enfants ; elle est en grande admiration devant Joseph qui est de plus en plus gentil ; il a été d'une amabilité charmante pour Magdeleine qui l'aurait emmené volontiers avec elle ».

Les autres vont bien : Bébelle lui tient déjà compagnie et les deux aînés sont contents d'aller à l'asile.

« Ce qui les charme le plus dans notre nouvelle demeure, c'est la promenade que nous faisons chaque soir, depuis que le temps le permet, dans les champs. Tout auprès de la maison est la pleine campagne et ce nous sera vraiment bien agréable l'été de respirer l'air pur à pleins poumons… ».

Visite à Mme Colas qui était sortie. Pierre P. y retournera pour avoir l'adresse du correspondant d'Alphonse C. que Mr Wallon réclamait. Elle n'a pas osé entrer chez Mme Bernard ; des peintres travaillaient à la porte, elle a eu peur d'emporter avec elle une notable partie de la peinture. « Sauf Mme Colas et Mme Bernard dont je ne suis qu'à une demi-heure à pied, toutes les visites que je ferai me prendront une demi-journée ! Du reste de toutes les visites que j'ai faites hier, il n'y a que Mme de Caumont dont m'avait parlé le général et Mme Faidherbe que je verrais volontiers. Mme de Caumont est une dame veuve d'une quarantaine d'années, extrêmement distinguée et aimable ; elle a trois fils, deux jeunes gens et un petit garçon de 11 ans, tous bien élevés. Ils ont été d'une grande complaisance pour mes enfants que nous avions emmenés avec nous faire visite parce que c'était dimanche ; les aînés leur ont montré la lanterne magique, le plus jeune leur a fait des tours de physique. Les enfants étaient enchantés ; petit Joseph était dans une animation extraordinaire en voyant passer sur le drap blanc Monsieur Croquemitaine tirant l'oreille d'un petit garçon… ».

Le 12 juin Adèle G. donne des nouvelles à Jeanne : « de tes enfants tu nous donnes bonnes nouvelles et petit Pierre malgré son chagrin passager est content de sa vie d'écolier. Nous en parlions avant-hier chez mon père de ces petits enfants et Sophie me disait combien elle trouvait ton petit Henri intelligent et avancé ; c'est un enfant qui étonnera plus tard par tout ce qu'aura gagné et tout ce que produira son esprit réfléchi. Paul et Sophie sont de retour depuis vendredi. Dans ces derniers jours Sophie a perdu un de ses oncles, le frère de sa mère. Sophie est toujours assez fatiguée. J'ai de bonnes nouvelles de Céline (de la Gillardaie) qui me demandait elle-même de tes nouvelles dans sa dernière lettre. André va bien. Il a dû déjà passer deux bonnes journées à la campagne, accompagnant avec sa tante mon beau-frère dans ses tournées. Il m'a écrit une petite lettre sur une table de la mairie de l'endroit où ils se trouvaient… J'attends avec impatience et anxiété le vote de demain à l'Académie. Ce serait une satisfaction si vive pour mon Père ou au contraire une déception, quoi qu'on veuille toujours d'avance s'attendre à tout… [16]

La fête du centenaire de l'Ecole d'agriculture de Grignon a donné à Mr et Mme Silvestre, chargés de la réception, beaucoup plus de mal qu'ils ne pensaient. Cette fête qui devait avoir un caractère assez intime entre les anciens élèves de Grignon, en raison des invitations lancées « à beaucoup de personnages, écrit Matie Silvestre à Jeanne (12 juin) qui, par leurs attributions n'ont aucun rapport avec l'agriculture » s'est étendue fort loin, avec un banquet de 200 couverts.

Le côté de cette fête qui a le plus touché les Silvestre a été l'inauguration d'un buste de Mr Belle, fondateur de l'Ecole ; un fort beau discours a été prononcé dans lequel « ont été rappelés aussi les services que mon beau-père (Mr Silvestre père) a rendu à l'Ecole ; ce passage nous a fait grand plaisir ; vous savez combien mon beau-père a travaillé et avec quelle exactitude il a toujours fait son service… »

Papa Petit s'est bien promené et a bien vu la fête. Je craignais toujours qu'il ne lui arrivât un accident. Auguste et Berrier sont venus et repartis le soir même ».

Le Commandant Grillon à Maubeuge, où depuis deux ans il est chargé de la construction de forts, écrit au Capitaine Petit (26 juin) combien il est heureux de leur voisinage actuel : « vous avez deviné par les gros dossiers dont je vous ai bombardé coup sur coup que ce n'est pas le travail qui manque ici. Depuis près de 2 ans que je suis dans la région, j'ai commis de nombreux projets de forts : ceux de Lille d'abord sans programme défini ; aussi ai-je fait trop grand et mes successeurs ont dû recommencer ; puis ceux de Maubeuge où j'ai réussi, en intriguant à Paris, à faire cadrer à peu près les crédits promis avec les résultats de mes projets. Ne les ayant recommencés chacun que deux fois, je n'ai pas lieu de me plaindre, si toutefois on ne me les fait pas recommencer une 3e, ce qui serait fort désagréable pour mes trois martyrs qui ont sué de longs mois pour accoucher de vastes avant-métrés que j'ai transmis avec la formule qui livre ma tête au bourreau si mes calculs ne se vérifient pas… Mais je ne crois pas aux circulaires ministérielles, ayant trempé comme vous dans cette fabrication ; je lis entre les lignes et ne prends au sérieux ni les poils ni les grandes phrases, a fortiori quand c'est de la rhétorique de Béziat ».

Enfin pour éviter les velléités de chambardement général, il a écrit au Directeur « de prier le général Hallier de me faire appeler et d'entendre mes explications au moment où il s'occuperait du projet. Je persiste à penser que des explications verbales, appuyées de croquis à grande échelle que j'apporterais, suppléeraient à la paperasse où l'on ne peut pas tout dire et éviteraient des complications de correspondance… Je compte donc

---

[16] *Mr Wallon se présentait à l'Académie française. Il n'a pas été élu (voir page suivante l'extrait de la lettre de Mme Wallon du 14 juin).*

un peu sur vous pour hâter par cette occasion officielle le moment de vous serrer la main ».

Mme Wallon (14 juin) donne à Jeanne quelques détails sur l'élection à l'Académie française à laquelle Adèle G. faisait allusion dans sa lettre du 12 juin : « Tu sais que c'était hier jeudi qu'avait lieu à l'Académie française l'élection pour les deux fauteuils vacants de Mr Thiers et de Mr Claude Bernard. Nous n'avons pas été assez heureux pour y voir réussir ton Père. Quelques voix qui auraient dû être pour lui sont allées ailleurs ; c'était aussi un peu une affaire de parti… Enfin il a pourtant réuni assez de suffrages pour espérer qu'il sera plus heureux un peu plus tard…

Je viens de voir Adèle qui me dit attendre sous peu de jours Jeanne Barbedième (Chevau) que lors de son petit voyage à Valenciennes elle avait engagée à venir pour l'exposition. Je lui avais écrit de mon côté pour l'y engager en même temps que ta Tante et Frédéric, mais il paraît que nos lettres se sont croisées avec celle de Jeanne Chevau annonçant à Adèle son arrivée prochaine.

J'ai reçu ce matin une lettre de ma sœur Clémentine qui ne se montre pas très disposée à venir voir l'exposition. Elle me donne de bonnes nouvelles de Valentine qui se plaint fort de ne pas avoir assez souvent de nouvelles. Je compte lui écrire demain. Elle me dit aussi que Mme Jules Lussigny vient d'avoir dimanche dernier comme une petite attaque d'apoplexie ; elle ne pouvait parler et paraissait avoir un côté paralysé ; cependant elle va mieux depuis ».

Jeanne est bien contrariée de l'échec de son Père à l'Académie française mais espère aussi « comme toi, dit-elle à sa Mère (15 juin) que justice lui sera rendue à une prochaine occasion ».

Sa Mère lui avait signalé des personnes à voir, entre autres une Mme de Coster, amie de Mme Bernard, ayant des petits-enfants à peu près de l'âge des siens. Mais Jeanne ne tient guère à faire de nouvelles relations pour le moment « Je verrai souvent Mme Collas qui est vraiment bien bonne, bien aimable et très intelligente, sa fille (Jeanne, artiste-peintre comme son Père) est charmante aussi ; c'est un intérieur parfait. J'irai souvent aussi chez Mme Bernard et chez Mme de Caumont, la veuve d'un ami du général avec laquelle je sympathise beaucoup ; elle m'a fait un accueil des plus aimables ; c'est une bien bonne relation pour moi… ».

Valentine D. a été bien contente des nouvelles rapportées par Célestin D., après la visite faite avec sa petite Magdeleine à Lille. « Il a trouvé tous tes enfants bien portants, Bébelle bien grandie depuis le mois d'octobre et avec de belles couleurs qui l'embellissent encore ; ton petit Joseph a particulièrement charmé Célestin, une figure ravissante paraît-il avec son teint blanc et rose, sa chevelure noire et ses beaux yeux également noirs si expressifs. Quand je pense que depuis un mois que tu es si près de nous et que je n'ai pu encore aller t'embrasser ni te recevoir ! »

Adèle G. redonne des précisions sur l'élection à l'Académie française (18 juin). « Tu as vu que l'échec de mon Père avait été au moins aussi glorieux que possible : 15 voix sur 34. C'est une jolie minorité. Du reste je crois qu'il craignait un peu ce résultat. Ne comptant pas d'abord se présenter pour la succession de Claude Bernard, il ne s'y était décidé que sur la demande qui lui en avait été faite mais alors un peu tard ».

Marie Silvestre pense (29 juin) que « Pierre a dû reprendre sa gaîté et sa bonne humeur, maintenant que le soleil nous est revenu dans toute sa splendeur ! Mme Wallon nous disait dernièrement que Pierre était furieux contre la pluie, cela ne m'a pas étonnée sachant combien il a en horreur le temps gris. Le Père Berrol qui aime toujours beaucoup Grignon nous amènera Auguste pour la sortie mensuelle ; il a dit à Silvestre qu'il travaille bien et fera de bonnes études ».

Jeanne remerciant Mme Wallon des vœux de fêtes qu'elle lui a envoyée, lui adresse à son tour (27 juin) ses souhaits. « Tous les bons souhaits que tu formes pour moi, je les forme et à plus forte raison pour toi à l'occasion de ta fête. Que le bon Dieu continue à te bénir et qu'il t'accorde joie te bonheur dans tes enfants pour te récompenser de tout ce que tu as eu de bon et de maternel pour nous dans le cœur. Demain je prierai tout particulièrement notre Mère pour toi et je ne doute pas qu'elle t'obtienne tout ce que tu peux désirer ».

Elle s'acclimate enfin à Lille avec le beau temps revenu. Mais elle est bien fatiguée… » Je commence à craindre que ce ne soit ma position qui soit cause de la peine que j'ai à supporter la chaleur… ».

Elle vient de passer une bonne journée à Douai chez la tante Barbedième ; elle avait emmené sa petite Adèle et elle attend Frédéric Barbedième qui vient passer la journée à Lille pour assister au mariage de son ami Georges Allard.

La visite projetée à Valenciennes est remise – jusqu'au moment où le Capitaine Petit partira en inspection avec le Général Hallier, Jeanne préférant distraire sa solitude, à ce moment-là, en allant voir sa sœur Valentine.

Le propriétaire de leur maison a toutes les attentions pour elle… « Il paraît que j'ai tout à fait gagné son affection ; il m'envoie, une ou deux fois par semaine, toute une corbeille de roses de toutes nuances, ce qui ne laisse pas que d'embellir singulièrement mon petit salon… ».

Juillet 1878

Par suite d'une indisposition de sa bonne, une angine qui risque d'être contagieuse, Valentine D. après avoir offert à Jeanne P. de venir passer une quinzaine à Valenciennes avec ses enfants, trouve plus prudent de ne pas la recevoir.

Aussitôt, Jeanne lui écrit tout le plaisir qu'elle aurait à la recevoir elle et ses enfants, chez elle, à Lille.

Le Capitaine Petit est parti en inspection jusqu'au 18 juillet avec le général Hallier, d'abord à Hazebrouck et Dunkerque pour aller ensuite à Laon, Amiens et même descendre jusqu'à Compiègne.

Jeanne lui ayant exposé les combinaisons savantes pour que Valentine et ses enfants soient bien installés, Pierre espère que sa belle-sœur « restera le plus longtemps possible et ne sera pas chassée à son arrivée. On trouvera bien une combinaison nouvelle pour me donner une petite place dans un lit entre trois ou quatre enfants… ».

Le propriétaire, Mr Mullot, est toujours plein d'attentions pour Jeanne. Pensant qu'elle avait besoin de distractions pendant l'absence de son mari, il lui a envoyé quelques numéros de la Revue des deux Mondes « accompagnés d'un petit mot très aimable, se réservant de m'envoyer les numéros suivants si cela pouvait m'être agréable… ». Jeanne demande à Pierre si elle ne ferait pas bien d'aller lui faire une visite de remerciements ? « Je crois qu'il n'y aurait rien de déplacé, qu'en penses-tu ? » Mais Pierre trouve que cette visite, ils pourront très bien la faire ensemble à son retour.

Voici Valentine installée avec ses enfants. On s'imagine tout ce que ces deux sœurs pouvaient avoir à se raconter, en lisant la réflexion de Jeanne, au début de sa lettre à Pierre (8 juillet) : « J'essaie de t'écrire un mot au milieu du bavardage de Valentine et de l'animation de la petite bande ; inutile de te dire que la première fait beaucoup plus de bruit que tous les autres… » Mais au fond Jeanne ne s'en plaint pas ; elle est sûrement enchantée de ce « bavardage » auquel elle ne manquera pas de prendre sa part une fois les nouvelles envoyées à son mari.

Il est certain que la veille avec tous les préparatifs pour recevoir Valentine et « la petite bande » elle n'a pas eu une minute à elle, d'autant plus qu'elle avait passé la journée d'avant chez Mme de Caumont où elle est restée dîner avec les trois aînés.

Mais tout se passe admirablement. Il fait beau et les enfants s'amusent toute la journée dehors avec le sable « et comme ils n'ont pas encore fait assez ample connaissance, ils ne se battent pas ! Henri construit toutes sortes de choses ; tout à l'heure, il traçait ou plutôt creusait le Nil, en me prévenant que ce soir il le ferait déborder… Tu vois que tes leçons profitent… ».

Et le soir, c'est la lanterne magique aux cris de joie des plus petits surtout ; « arrivés aux verres que tu as peints, Henri avait soin de déclarer fièrement qui en était l'auteur ; il paraissait triompher pour toi. Peu de temps après tout ce petit monde est couché et rien de joli comme toutes ces petites têtes blondes et brunes reposant avec bonheur sur l'oreiller. On pourrait inscrire sur chaque porte : les blonds – les bruns… ».

Les blonds ce sont les Deltombe et les bruns les Petit.

Au cours de sa tournée, le Capitaine Petit revient souvent dans ses lettres sur la santé de Jeanne. Sa nature prévoyante lui fait redouter pour l'avenir les nouvelles charges qu'apportera dans son ménage d'officier, dont les ressources sont forcément limitées, l'arrivée d'un cinquième enfant d'ici quelques mois… ?

Mais Jeanne, en bonne mère de famille qui puise tout son courage dans sa foi et dans la confiance qu'elle met dans son mari, calme ses appréhensions.

« Je ne te parle pas de moi… pourquoi faire ? J'aimais mieux te laisser dans l'illusion le plus longtemps possible. Puisque tu tiens à le savoir, il faut mon Ami, en prendre ton parti bravement. Vois-tu le plus grand courage ne se manifeste pas seulement sur le champ de bataille ; nous avons notre champ de bataille particulier aussi et il ne faut pas que tu aies moins de bravoure que ta petite femme qui, elle, sera le plus dans la mêlée… Je m'en remets à la Providence et j'ai confiance ; jusqu'à présent, nous n'avons manqué de rien, nous aurons toujours le nécessaire, sois en sûr… Nous n'avons pas la fortune, mais tous les chers petits se portent bien ; moi-même je supporte cette nouvelle grossesse beaucoup mieux que les précédentes et mon appétit, mon sommeil ne se démentent pas un seul instant. Les enfants deviennent beaucoup plus raisonnables et, vraiment, en prenant Henri par le cœur, on en fait tout ce qu'on veut ; malgré la présence de tous ses cousins et cousines et l'attrait du jeu, qui est plus fort par conséquent, il n'en étudie pas moins ses leçons tous les jours et les sait toujours très bien. Il a presque toujours 6 et pourtant, à présent, il apprend la grammaire et ses définitions qui sont bien arides. Nous en ferons quelque chose, vois-tu. Quant à petit Pierre il a bien plus souvent bonne mine et est toujours malin. Bélotte est moins entêtée ; Joseph est de plus en plus joli et lutin et fait l'admiration de Désirée (la bonne) qui ne rêve que de lui. Quant à celui ou celle qui va nous arriver, ce ne peut manquer d'être une perfection, si j'en juge par mon petit Benjamin qui est de beaucoup le plus fort et le plus gentil de nos enfants… Va l'avenir nous réserve de bons jours avec tout ce petit monde, les grandes familles réussissent toujours… chacun sait ça… »

Ce tableau charmant de sa petite famille ne devait-il pas bien vite chasser du cœur du Capitaine Petit des soucis rendus plus vifs par l'éloignement où il se trouvait de sa « chère Jean-Jean » ?

Quant au « petit Benjamin », comme tous les derniers, il a la faveur d'être le plus admiré et le plus gâté et, pour qu'il ne soit pas tout à fait gâté, il est grand temps qu'arrive un petit frère… ou une petite sœur.

Jeanne transmet en même temps à Pierre des nouvelles de Grignon : Papa Petit va très bien en ce moment, Auguste est très sage et travaille très bien ; la maison de Neauple est enfin vendue ; on en a obtenu 45 F, prix inespéré, elle sera payée comptant ;

l'acquéreur est un homme sûr et solvable. On attend le prochain emprunt du gouvernement pour placer tout l'argent que ton Père a de disponible en ce moment.

« Présente mes respects au général contre lequel ces dames de Caumont et moi préparons une nouvelle campagne. Il faut absolument que le général pende la crémaillère ; ces dames m'ont priée de leur venir en aide ; le général peut se préparer à lutter… ».

Cette lettre a dû calmer les appréhensions du Capitaine Petit puisque Jeanne le remercie de sa réponse que nous n'avons pas… « Je te remercie de la bonne lettre que j'ai reçue hier ; j'avais tellement peur d'y trouver du découragement et du chagrin que je ne l'ouvrais qu'en tremblant… Allons tu as du courage plus que je ne croyais et tu as raison… ».

« J'ai interrompu ma lettre pour recevoir Célestin qui vient passer avec Valentine et ses enfants la journée du dimanche. Que ne peux-tu en faire autant ! Enfin dans huit jours tu seras là et nous aurons une réunion de famille bien gaie puisque tu y seras. Valentine voulait partir avant ton retour, craignant que nous ne soyons trop gênés ici, mais il y a vraiment place pour tous. Aussi comme elle se fait une fête de la perspective de tes taquineries, elle se décide à rester jusqu'à dimanche… ».

De la Fère (15 juillet), le Capitaine Petit donne de ses nouvelles : « Nous voilà arrivés au terme de notre séjour à la Fère après des courses folles aux environs sous la pluie. Aujourd'hui cependant nous avons eu beau temps et avons pu pousser une pointe jusqu'aux ruines du vieux château fort de Coucy, en traversant la magnifique forêt de Saint-Gobain. Les pays que nous avons jusqu'à présent sont splendides ; on se sent dans le terrain de Paris. Pourquoi faut-il retourner dans ces campagnes si riches mais si tristes du Nord ? Demain lundi nous serons à Saint-Quentin, après demain à Péronne et mercredi à Amiens. Nous rentrerons vraisemblablement jeudi (18 juillet) ».

Obligés pour gagner un jour d'aller très vite, le général Hallier et le Capitaine Petit ne restent que quelques heures à Amiens et le Capitaine Petit regrette de n'avoir pas eu le temps d'aller faire une visite à Mgr Bataille qu'il n'avait d'ailleurs pas trouvé à leur 1er passage dans cette ville, Mgr s'étant absenté pour assister à une messe anniversaire de sa Mère.

Le Capitaine Petit est revenu de sa tournée d'inspection avec le général Hallier le 18 juillet. Il a pu encore passer quelques jours avec Valentine qui n'est repartie avec ses enfants pour Valenciennes que le 22… quatre jours pendant lesquels Valentine a dû bien profiter des taquineries de son beau-frère, auxquelles avec sa vivacité enjouée elle ne devait pas être en reste pour répondre !

Août 1878

Jeanne doit aller à son tour avec ses enfants chez les Deltombe à Valenciennes. Mais elle attend pour y partir que les classes soient terminées et elle tient qu'Henri et Pierre assistent à la distribution des prix, estimant que cette cérémonie leur donnera de l'émulation pour l'année prochaine… « et que les impressions d'enfance sont celles qui sont les plus fortes et les plus durables ».

Elle remettra donc son départ au jeudi 8 août. De son côté le Capitaine Petit vient de repartir avec le général pour une 2e tournée d'inspection pour une huitaine de jours. Jeanne regrette que cette nouvelle absence de son mari n'ait pu coïncider avec la sienne.

Jeanne et Frédéric B. leur ont fait la surprise de venir dîner avec eux. « Jeanne Ch. Parait tout heureuse de son séjour à Paris et de l'affection que tous vous lui avez

témoignée, écrit Jeanne P. à sa Mère (1er août) ; pauvre Jeanne c'est si triste de rester ainsi veuve et sans enfants dans un âge aussi jeune… »

Jeanne P. qui se plaignait d'être négligée par sa chère petite sœur Marguerite W. reçoit enfin une lettre (1er août) des plus tendres et plus affectueuses comme toujours.

Marguerite W. souhaiterait pouvoir être auprès d'elle pour l'aider et la soulager « surtout dans ce moment-ci ». Le voyage projeté à Lille en octobre sera sans doute encore remis si Valentine et la Tante Barbedième viennent à Paris à cette époque.

Elle est bien heureuse d'apprendre qu'Henri et Pierre vont avoir des prix et remercie sa sœur de tous les détails qu'elle donne sur ses enfants… « cela me fait tant de plaisir d'entendre parler d'eux ! Je crois que je n'aimerai pas davantage mes enfants… »

Toute la famille s'apprête à aller aux Dalles, mais Sophie W. retarde son départ à cause de son Père, Mr Allard, toujours souffrant d'une forte bronchite. Elle attend qu'il soit rétabli pour l'emmener à Arras.

Une des attractions parisiennes du moment, c'est le ballon Giffard, un ballon captif qui monte à 600 mètres. Paul W. y est monté avec son petit Charles qui en est revenu ravi. « Ce ballon excite toujours la curiosité des parisiens, raconte Marguerite ; à n'importe quelle heure qu'on passe sur la place de la Concorde on y trouve toujours beaucoup de gens occupés à regarder l'ascension du ballon, car il en fait plusieurs par jour. Paul et Sophie prétendent que cette excursion en ballon leur a donné le goût de partir dans un ballon libre afin de s'élever plus haut… »

Le Capitaine (ou Commandant) Lefort écrit de Condé (3 août) sur un papier à en-tête (Génie – Direction d'Amiens – Place de Soissons- Fort de Malmaison) pour demander au Capitaine Petit s'il peut espérer recevoir bientôt approuvé par le général Hallier, son projet du Fort de Malmaison déjà approuvé en principe et verbalement par le général de Rivières ; il est désireux d'être fixé au plus vite afin de profiter de la saison pour mettre le chantier en train.

Jeanne P. partie avec ses enfants le 4 août, plus tôt qu'elle ne prévoyait, est installée à Valenciennes chez Valentine. Elle envoie de ses nouvelles à son mari qui se trouve avec le général à Dunkerque. Elle est allée rendre visite à Mme Deltombe (la mère de Célestin) et à sa cousine Emilie Caffiaux.

Le général Hallier en tournée remplit bien ses journées ; c'est à peine si le Capitaine Petit a le temps d'écrire à sa femme.

A Calais, ayant pris une voiture pour aller reconnaître un emplacement de fort à 15 km de Calais, le cheval s'est abattu en arrivant sur la hauteur, en brisant son brancard et son collier. Le général et son adjoint ont dû revenir à pied par la grande route. « Trois heures de marche forcée que nous avons faites gaillardement… ». C'est dire que le Capitaine Petit ne paraît plus du tout souffrir de sa jambe. Le lendemain, lever à 5 heures pour aller assister sur la plage de Calais aux expériences de tir avec de nouvelles bouches à feu ; neuf généraux, une foule de colonels, etc… le général Clinchant. « A 11 heures, grand déjeuner après lequel nous avons trouvé le moyen,avant de venir à Boulogne, d'aller visiter les travaux du nouveau port. Arrivés à Boulogne à 6 h ½ du soir, visite d'une batterie sur la falaise jusqu'à 8 h ½ et dîner, après lequel je t'écris ces quelques lignes… Tu vois que nous ne perdons pas de temps ! »

Il pense être libre le samedi soir d'aller passer sa journée du dimanche à Valenciennes.

« Le général résiste à toutes ces fatigues et me charge de ses amitiés pour toi ».

Des Petites Dalles où la famille se trouve réunie comme chaque année pour les grandes vacances, Mme Wallon donne des nouvelles à Jeanne P. (14 août) : « nous voici donc encore une fois installés ici et cette fois tout à fait chez nous. Ton Père paraît content

de ce qu'il a fait arranger dans la partie occupée par Mr Saillot et qui a tout à fait changé à son avantage, surtout en ce moment où tout cela est neuf. Les fenêtres ont des appuis beaucoup moins hauts que dans le reste de la maison, ce qui ajoute beaucoup à la gaîté de ces deux pièces toutes deux d'une bonne grandeur. Dans l'une, on a établi une cheminée ; il y avait une armoire et ton père en fait son cabinet moyennant un tapis et un bureau que nous avons apportés cette année. Il s'y trouve bien, loin du bruit des enfants et aussi près de la mer que possible… ».

Comme je revois mon grand-père, travaillant une partie de la journée dans cette pièce, installé à son vieux bureau d'acajou, ses papiers et ses livres autour de lui !! Lorsqu'on entrait pour lui dire bonjour on recevait une bonne bouffée d'air de mer arrivant de la fenêtre ouverte sur la plage…

« L'autre pièce est une plus grande salle à manger que celle qui est près de la cuisine et où nous descendons les jours où nous nous réunissons en famille. Les Petites Dalles sont assez peuplées cette année, mais surtout à l'hôtel où on a élevé un étage en plus, ce qui n"est pas encore suffisant. Le reste du pays l'est moins, peut-être à cause de l'exposition ? Nous ne nous en trouvons pas plus mal, mais ce qui nous manque c'est ta présence et celle de Valentine avec tous vos chers petits enfants.

Paul (Wallon) avait pensé un peu à venir nous retrouver, mais tous ses projets de travaux ne lui permettront guère de prendre de congé, si ce n'est peut-être deux ou trois jours, encore est-ce bien incertain ?

La famille Cronier est maintenant bien réduite et le vide qu'y fait la mort de cette pauvre Mme Derbanne s'y fait bien vivement sentir. Mme Cronier pour y être moins seule s'entoure souvent de quelques amies. Laure y vient le plus souvent possible, mais elle n'aime pas non plus laisser Henri seul. Dans ce moment, ils sont y pour 10 jours. Ils ne vont pas mal, l'un comme l'autre.

Nous avons dû laisser Etienne à Paris pour son concours d'agrégation. Le pauvre garçon n'y a pas été plus heureux. Après avoir passé comme santé une excellente année, n'ayant absolument rien ressenti de son ancienne indisposition (au foie), il a é été repris d'une crise quinze jours avant son concours, ce qui a forcément arrêté ses études pendant une semaine ou deux. Il a néanmoins composé avec les autres le 1er jour, mais il s'est trouvé si fatigué le soir qu'il a eu une deuxième crise pendant la nuit et s'est trouvé le lendemain tout à fait incapable de continuer… C'est donc pour lui une affaire remise à une autre année. Tu comprends combien ton Père en est contrarié ; néanmoins il a eu la bonté de n'en rien laisser paraître. Etienne est en ce moment à Chatou où il a achevé de se remettre et ne va pas tarder à se rendre aux eaux de Vittel où il espère qu'une nouvelle cure le guérira d'une manière plus radicale ».

Mme de Caumont (Marie) est à Aix-les-Bains avec son fils Henri qui a besoin de prendre les eaux. Elle a laissé ses deux autres fils Robert et Maurice à Lille, bien reconnaissante au général Hallier d'avoir bien voulu les prendre en pension chez lui. Elle demande à Jeanne P. (15 août) si son voyage à Valenciennes s'est bien passé ? « Oui, je l'espère, car Madame Deltombe a l'air si gaie que cela doit gagner tout le monde… ». Elle se plaint de la paresse de ses sœurs qui n'ont pas encore songé à lui envoyer de leurs nouvelles.

En remerciant sa mère des bas tricotés pour Henri et pour Pierre, Jeanne P. demande « si Marguerite n'en est pas empêchée par ses maux de têtes et si cela l'amuse de tricoter, ma petite « … Jeanne en aura bien besoin à sa naissance… » son désir d'avoir une fille sera exaucé, car ce sera bien la petite Jeanne qui viendra au monde en janvier prochain.

Elle demande aussi à sa Mère si son frère Paul a acheté le terrain… « nous aimerions avoir des détails sur cette affaire qui nous paraît énorme. Quel lot de terrain a-t-il ? dans quel quartier ? etc… Dans quelle région est allé mon cousin Puiseux ? »

Pierre, son mari, est toujours en inspection qui finira par Valenciennes dans le courant de la semaine prochaine, après quoi elle compte rentrer avec lui et ses enfants à Lille.

Jeanne a reçu des bonnes nouvelles des Dalles qu'elle transmet à Pierre. Henri et Laure y sont. Sophie W. est à Arras avec son Père. « Paul est tout à ses plans ; il a acheté rue Feydeau 110 à 115 m. qu'il n'a pas pu payer moins de 2 000F le mètre ; c'est, nous dit Père, le prix le plus cher qui ait été payé à Paris. Néanmoins, Paul est content de son acquisition ; il est en pourparlers pour louer le rez-de-chaussée et l'entresol 20 000F. Il espère avoir terminé sa construction pour l'hiver.

Septembre 1878

Marguerite W. s'est mise avec ardeur à tricoter bas et chaussons. « Ne crains pas de me donner de l'ouvrage, dit-elle à Jeanne (10 septembre) : je travaille avec tant d'ardeur et de bonheur quand je sais que c'est pour toi…

Tout son bavardage au sujet de la toilette de ses chers petits neveux et nièce lui font négliger de donner des nouvelles des uns et des autres… On attend aux Dalles Henri, Laure et Etienne au-devant desquels Adèle G. et ses enfants Marie, Henri et Maurice vont aller dans la voiture de Mme Cronier, en profitant de l'occasion pour visiter Fécamp.

« Laure, je crois, sera bien contente de quitter Rouen où elle souffre beaucoup de la chaleur très forte surtout dans sa maison et puis elle a besoin d'être entourée et lorsqu'elle se trouve seule à Rouen ses idées noires la reprennent de nouveau.

Sa mère vient de recevoir une lettre de Tante Jannet « tu as su sans doute que Pierre (Puiseux) était reçu à l'agrégation (des sciences – août 1878). Mon cousin (Victor Puiseux) a renoncé à voyager pendant le mois d'août pour rester avec ma Tante Jannet et Pierre, tandis qu'André P. était à Lectoure. Ils sont partis sitôt après l'examen de Pierre et sont maintenant installés pour quelque temps sur les bords du lac d'Annecy ».

Il y avait longtemps qu'Adèle G. n'avait pas donné directement de ses nouvelles à Jeanne P. rentrée maintenant à Lille avec ses enfants depuis le début du mois. Elle lui demande quelle sera la marraine choisie pour le bébé qu'elle attend ? Laure ou Valentine ?

La fin des vacances approche. Etienne W. est revenu de sa saison à Vittel tout à fait remis. Henri W ; est encore aux Dalles pour quelques jours et la famille rentrera à Paris le 2 octobre. Sa belle-sœur Céline de la G. doit venir passer quelques jours aux Dalles vers la fin du mois « afin de faire connaissance avec notre petit pays ».

D'autres nouvelles des Dalles envoyées par Marguerite W. à sa sœur Jeanne laissent entrevoir la visite de Paul W. et de Sophie à Lille ; ils ont le projet de faire un petit voyage en Belgique. Ce qui rend ce projet incertain c'est leurs enfants dont ils ne savent que faire pendant ce temps-là.

« Tu as peut-être appris que Mme Muzard (la jeune femme) va partir au Chili avec ses trois petits enfants, Edouard, Elaine et Jacques, pour accompagner son mari. Elle y restera trois ans, ce qui n'a pas l'air de lui aller beaucoup ; on dit que sa maison est louée pour l'année prochaine. On a aussi construit cette année sur le petit terrain de Fiquet qui est tout près de la maison, une espèce de petite tour qui fait un singulier effet au milieu des autres maisons mais on y a mis un balcon, ce qui ne fait pas du tout bien. Cette tour comprend une chambre à chaque étage et est déjà louée pour 1 200F l'année

prochaine. Je crois que les Petites Dalles sont maintenant moins ignorées et que s'il n'était pas si difficile d'y parvenir, elles seraient bientôt envahies ; du reste il n'y a plus beaucoup de place pour bâtir, si ce n'est à l'extrémité du village.

Madame Wallon ajoutant une page à la lettre de sa fille pour recommander à Jeanne d'éviter la fatigue avec les enfants, surtout dans ce moment lui dit : « Marguerite travaille pour toi avec ardeur mais je suis, comme elle, découragée de lui voir chaque jour mal à la tête… ».

M Camille Pignon, le beau-frère de Charles Saglier dont la disparition (8 octobre 1877) a été si vivement ressentie par nos parents qui avaient tant d'amitiés pour lui, écrit de Châtillon-sur-Seine (15 septembre) au Capitaine Petit pour se rappeler à son souvenir en s'excusant d'être resté si longtemps sans le faire… « je suis presque juge et j'ai été pris du mal de mon métier ; les justiciers disent tout bas que nous sommes des paresseux… si je ne vous ai pas écrit, je ne vous ai pas oublié et il y a dans le coin de mon cœur un compartiment secret pour vous… Quelle année pour nous, mon cher Ami ! Plus nous allons, plus nous nous trouvons tristes ; on parle de Charles, mais le vide est immense, affreux ; c'est surtout en ce temps de vacances que le deuil de la vieille maison de Châtillon est encore plus noir ! nous pensons chacun de notre côté à la même chose qui se résume en une tombe !! Voilà où nous en sommes encore depuis le 8 octobre ; c'est tout ce que je pourrais vous dire… plus je vais, plus je suis découragé ; ma femme ne me dit rien et je sens qu'elle souffre horriblement de la perte de son frère. Nous avons été pour nous secouer un peu au Tréport avec Mme Saglier, Charlotte et les enfants ; cela a fait une diversion à nos soucis, il le fallait pour les enfants. Charlotte a vu Paul (Wallon) au retour, mais je n'ai pas eu cette chance parce que j'avais été obligé de reprendre mon poste 15 jours avant le retour de ma petite colonie… Il me semble que j'ai fait un mauvais rêve depuis l'année dernière, mais il me reste comme doux et bon souvenir l'impression de votre généreuse et cordiale hospitalité alors que je passais à Marseille en homme sachant où il allait ! Vous avez été, vous et Madame Petit, bien bons pour moi ; j'en garderai toujours la reconnaissance que je tiens à vous exprimer. Si vous avez le temps, donnez-moi donc de vos nouvelles ; nous sommes de récentes connaissances mais il me semble que je suis un de vos vieux amis !! »

Paul Wallon écrit d'Arras à sa sœur Jeanne (18 septembre) : « Eh bien, nous voilà rentrés ! et depuis lundi soir à Arras. Notre gros a été tellement insupportable qu'il nous a fallu interrompre, brusquer notre petite excursion !… »

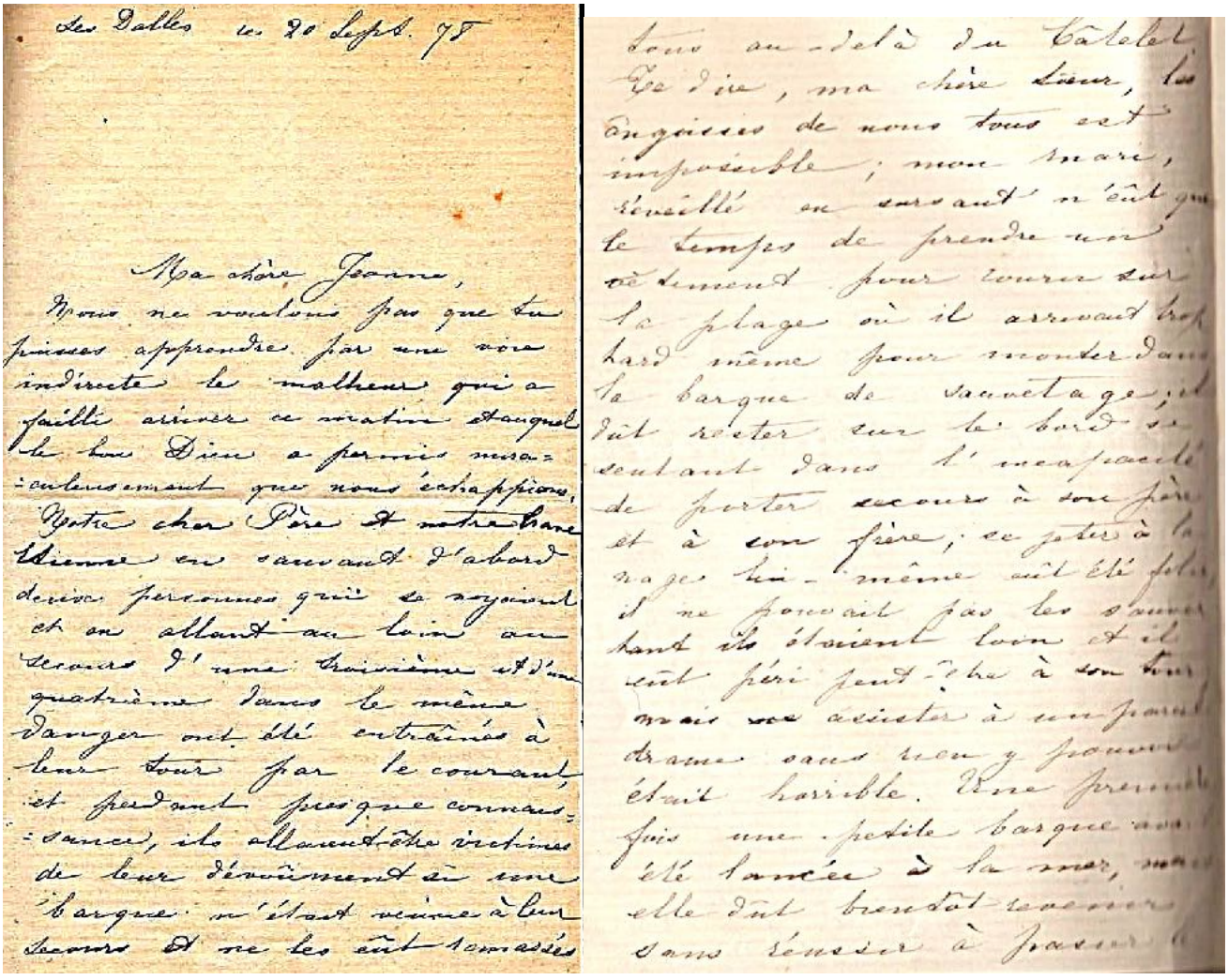
Partis avec Sophie et ses enfants, Charles et Louise, pour faire le petit voyage projeté en Belgique, ils s'étaient tous arrêtés à Lille à l'aller pour y passer une journée puis après avoir été à Gand, à Bruges et à Ostende, Sophie et lui avaient décidé le retour brusque à Arras sans s'arrêter ni à Valenciennes ni à Lille comme c'était leur intention… « Je te passes les caprices, les colères qui nous forcèrent à écourter un voyage si gaiement commencé par un temps splendide… Petite sœur a été la bonne humeur, la gaîté en personne, toujours contente, pleine d'entrain et paraissant positivement heureuse de son 1er voyage … »

Laure W. fait à Jeanne P. (20 septembre) le récit du dramatique sauvetage, le matin même aux Petites Dalles, de trois baigneurs (un monsieur et deux jeunes filles) par M. Wallon et son fils Etienne qui ont bien failli y rester avec ces trois personnes qu'un violent courant avait entraînées vers la haute mer [17].

Ci-joint sont collées cette lettre et les autres lettres de la famille racontant cet événement et ses suites. M. Wallon très épuisé d'un tel effort à son âge (il avait alors 66 ans !) s'en remit pourtant très vite et reprit le jour même son travail – *l'Histoire du Tribunal révolutionnaire* – auquel il consacrait presque tout son temps de vacance au bord de la mer. Il était même tellement absorbé par ce travail qu'une fois sorti de l'eau, il ne pût s'empêcher de dire aux personnes de la famille qui l'aidaient, en le soutenant, à remonter la plage : « j'ai bien cru que mon Tribunal révolutionnaire n'irait pas jusqu'au 9 Thermidor !… ».

Le lendemain Adèle G. écrit un peu plus longuement pour rassurer sa sœur Jeanne sur l'état de son Père : « Il est à sa table de travail comme d'habitude et pense à prendre tout à l'heure un bain en compagnie d'Henri (son fils)…».

Lettre de Laure Wallon à Jeanne Petit (20 septembre 1878) :

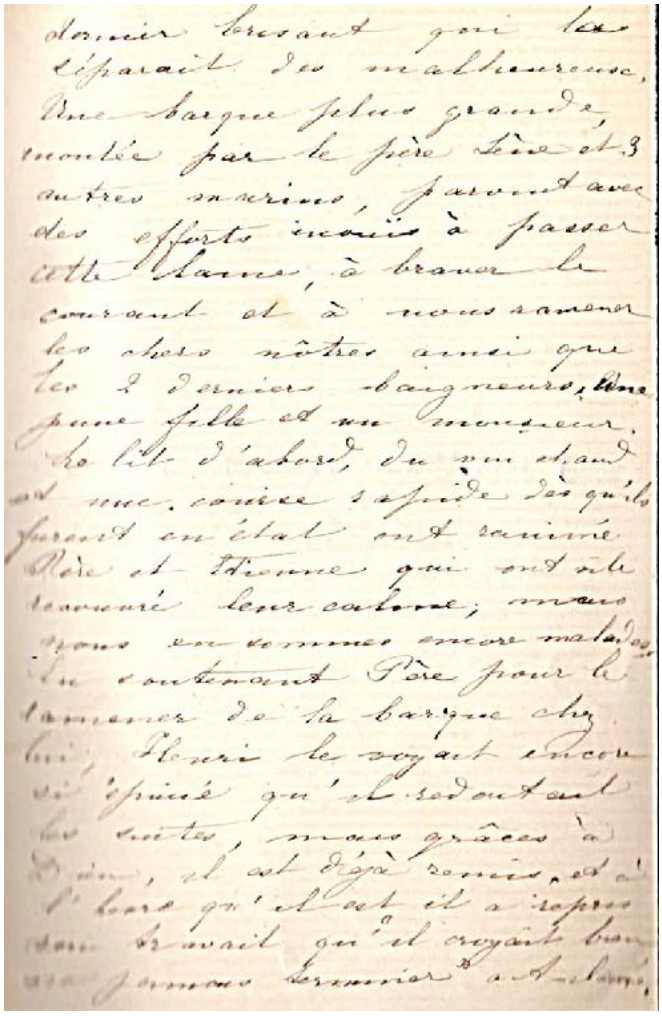


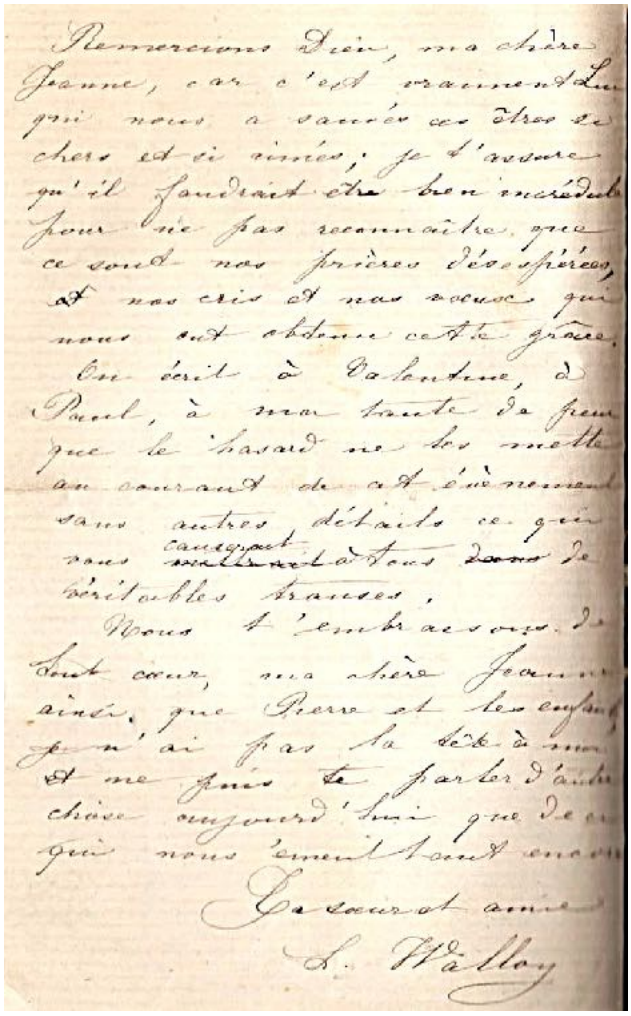
Les Dalles le 20 Sept. 78

Ma chère Jeanne,

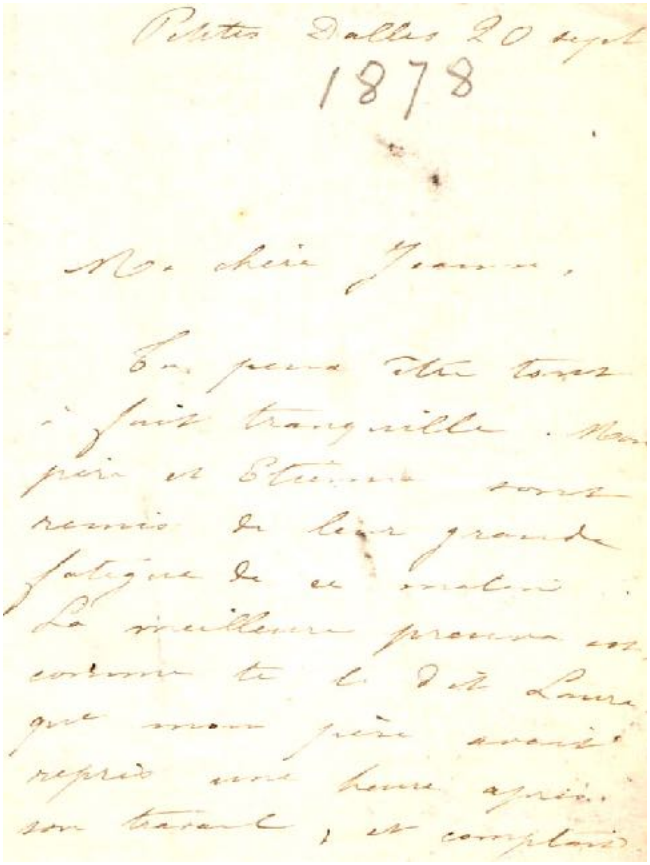
Nous ne voulons pas que tu puisses apprendre par une voie indirecte le malheur qui a failli arriver ce matin et auquel le bon Dieu a permis miraculeusement que nous échappions. Notre cher Père et notre brave Etienne en sauvant d'abord deux personnes qui se noyaient et en allant au loin au secours d'une troisième et d'une quatrième dans le même danger ont été entraînés à leur tour par le courant, et perdant presque connaissance, ils allaient être victimes de leur dévoûment si une barque n'était venue à leur secours et ne les eût ramassés tous au-delà du Câtelet. Te dire, ma chère sœur, les angoisses de nous tous est impossible ; mon mari, réveillé en sursaut n'eût que le temps de prendre un vêtement pour courir sur la plage où il arrivait trop hard même pour monter dans la barque de sauvetage ; il dût rester sur le bord se sentant dans l'incapacité de porter secours à son père et à son frère ; se jeter à la nage lui-même eût été folie, il ne pouvait pas les sauver tant ils étaient loin et il eût péri peut-être à son tour mais ne assister à un pareil drame sans rien y pouvoir était horrible. Une première fois une petite barque avait été lancée à la mer, mais elle dût bientôt revenir sans réussir à passer la

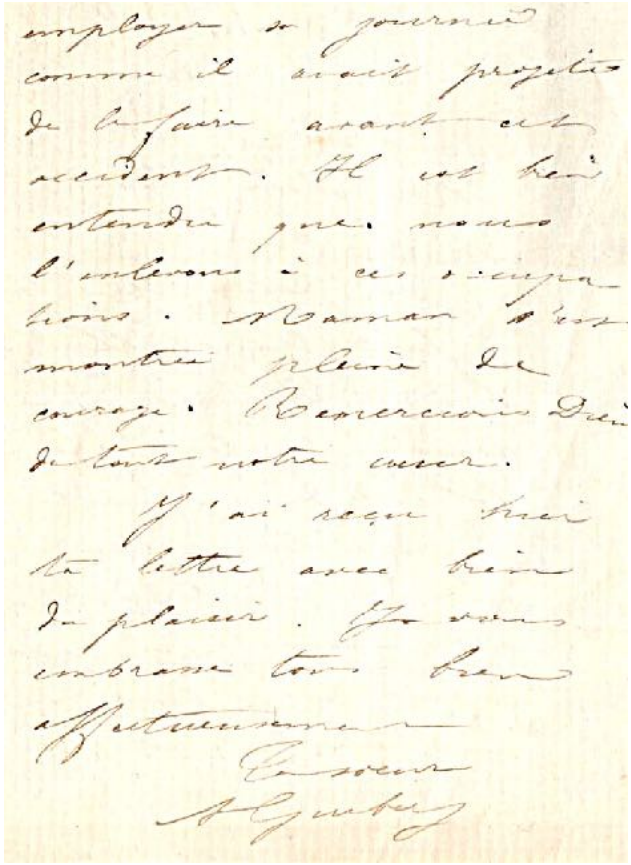
[17] *Le 20 septembre 1878, de bon matin, M. Wallon et son fils Etienne se jettent courageusement à la mer pour sauver trois baigneurs qui, entraînés vers la haute mer par un violent courant, poussaient des cris de détresse. Ces baigneurs étaient M. Bayard, professeur d'allemand dans un lycée de Paris, et ses deux filles dont l'une devenue Mme Grandjean est morte tout dernièrement (en 1939). Fidèles aux Petites Dalles où ils avaient leur chalet, ils ont toujours gardé les meilleures relations d'amitié avec notre famille.*





Lettre d'Adèle Guibert à Jeanne Petit (20 sept 1878) :





Ainsi la passion de notre grand-père pour les bains de mer était telle que malgré ce bain… un peu trop prolongé de la veille, il pensait à prendre le lendemain-même son bain habituel.

Il nous a d'ailleurs donné à tous le goût des bains de mer et de la natation. Lorsque son âge trop avancé l'avait fait renoncer à en prendre, il ne manquait pas d'assister de la plage en encourageant ses nombreux petits-enfants, aux joyeux ébats de sa belle-famille dans cette chère mer des Petites Dalles, et dans les dernières années lorsqu'il ne descendait pus à la plage, à cause des galets, il restait assis sur sa terrasse à l'heure du bain, et suivait avec une longue-vue les acrobaties de ses petits-enfants dans l'eau, ce dont il était fort heureux. Cette longue-vue lui venait, je crois, d'un officier de marine M. Botet enterré au cimetière Montparnasse dans le tombeau de famille.

Quant aux quatre malheureux baigneurs : deux jeunes filles et leur Père qui, lui, ne sachant pas très bien nager était resté là où on avait encore pied et un pasteur protestant ami de la famille « qui ont été plus éprouvés encore que mon Père et Etienne, ajoute Adèle dans sa lettre, ils sont aussi bien remis. Ils se sont montrés extrêmement reconnaissants. Ils étaient venus, dès qu'il leur avait été possible de sortir, pour voir mon Père. Ce dernier étant à ce moment-là dehors alla leur rendre leur visite. L'entrevue fût, paraît-il, touchante : ils lui baisèrent la main et témoignèrent à Etienne aussi chaleureusement la reconnaissance que leur inspirait cet acte de dévouement… »

Jeanne et Pierre bien émus de cette nouvelle s'empressèrent d'écrire à M. Wallon pour lui dire leur admiration et lui exprimer combien ils remercient Dieu de les avoir protégés, lui et Etienne.

Répondant à une bonne pensée de Mme Cronier, toute la famille va en voiture à Fécamp pour remercier Notre-Dame de Bon secours, de sa protection, dans la chapelle des marins, en haut de la falaise (21 septembre).

Un mot non daté de Jeanne Chevau (1878) nous apprend que son frère Frédéric Barbedième est fiancé.

En écrivant à sa Mère (26 septembre), Jeanne revient sur la grosse émotion qu'elle a dû avoir ce matin du 20 septembre, sur le bord de la mer, « pendant tout ce temps où tu voyais Père et Etienne en danger sans pouvoir aider à leur porter secours ! Je ne pensais pas que cela eût été si long et d'après la lettre de Père à Paul, vous avez dû être trois quarts d'heure dans une angoisse inexprimable !… »

Ses enfants ont déjà repris leurs classes ; avec les pluies diluviennes qu'ils ont la nuit, les matinées et les soirées sont très fraîches ; il faut presque les couvrir comme en hiver.

Elle raconte une soirée musicale chez la Générale Faidherbe. « Marguerite et Geneviève sauront pour leur édification personnelle que Melle Mathilde (...) a ouvert la soirée par un morceau de piano accompagné à l'orgue par son frère. Elle s'est exécutée de très bonne grâce et ne paraissait du reste nullement intimidée ; elle doit être très petite pour son âge car je crois qu'elle n'est même pas de la taille d'Anna. Le général et Mme sont extrêmement aimables tous deux et très accueillants. Le pauvre général, tout en paraissant encore très bien portant, ne circule plus que dans un fauteuil roulant qu'il dirige, fait tourner à droite, à gauche, sans la moindre difficulté dans son appartement.

Mme Faidherbhe pousse l'amabilité jusqu'à se mettre entièrement à ma disposition si je me trouvais avoir besoin d'elle dans les circonstances à venir ! ».

Elle annonce que Pierre ira la semaine prochaine à Paris profitant d'un congé ; il passera ses premières journées à Grignon.

Bébelle va maintenant en classe avec ses frères. Elle y va « toujours avec le même plaisir ; elle commence, je crois, à apprendre ses lettres ».

La Tante Jannet et Victor Puiseux (lettre de Marguerite à Jeanne, datée du 27 septembre des Dalles) ont eu ces jours-ci une bien terrible émotion au sujet d'André (Puiseux) ; il avait été ainsi que Pierre faire une excursion dans les glaciers lorsque tout à coup, le pied lui a manqué et il est tombé dans une crevasse [18].

Fort heureusement ils étaient attachés par une corde et c'est ce qui l'a empêché de rouler dans le précipice. Après avoir vainement essayé, pendant une heure, de remonter son frère, Pierre amarre solidement la corde à son piolet fiché dans la glace puis s'en va chercher du secours. L'habitation la plus rapprochée se trouvait à une distance de trois heures de marche que Pierre franchit en moitié moins de temps ; il peut ramener avec lui un homme mais le retour vers la crevasse, dans la nuit déjà venue, obligés de retrouver la route, en recherchant au clair de lune les traces laissées par les pas dans la neige, demande trois longues heures… Le pauvre André est resté suspendu dans sa crevasse, au bout de sa corde, pendant ces quatre heures, n'osant faire un mouvement, et d'ailleurs paralysé par le froid, et ne sachant pas ce qu'était devenu son frère qui n'avait pu le prévenir qu'il partait chercher du secours. A eux deux, Pierre et l'homme venu avec lui, réussissent enfin à l'en tirer, sans trop de mal, sauf quelques égratignures mais tellement raidi par le froid qu'il est resté plusieurs jours complètement courbaturé !

Cependant cette aventure ne paraît pas avoir ralenti leur enthousiasme pour les excursions en montagne. La seule morale qu'en tire Pierre c'est qu'il est plus prudent de s'aventurer en montagne à trois qu'à deux et qu'à trois il n'y a aucun danger.

Une bonne nouvelle [19] : Etienne Wallon a reçu le 25 septembre sa nomination de Professeur de Physique au Lycée de Valenciennes ; il partira pour rejoindre son poste le 4 octobre. Il ne manquera pas d'aller faire une visite à Lille au premier dimanche qu'il aura de libre.

Marguerite W. espère que son Père en profitera pour aller installer son fils à Valenciennes et que, peut-être, il l'emmènera avec lui et fera une petite pointe vers Lille, ce qui la rendrait bien heureuse.

Mr et Mme de la Gillardaie viennent d'arriver aux Petites Dalles. Ils en repartent avec Adèle G. le 28 septembre, s'arrêteront deux jours à Rouen chez les Henri W. et termineront à Paris le congé de Mr de la G. qui expire le 15 octobre.

Profitant d'un congé, le Capitaine Petit va revoir son Père à Grignon, qu'il a à peine vu, on s'en souvient, à l'époque de son trop court passage à Paris lorsqu'il a changé de garnison pour aller de Marseille à Lille.

Il est descendu (28 septembre) chez son beau-frère Paul W. (51 rue des Ecoles), est allé avec lui au-devant d'Adèle G. qui arrivait à minuit des Petites Dalles. Le lendemain visite de l'exposition, dîner chez Paul et le surlendemain il part pour Grignon où il ne restera que jusqu'au jeudi 2 octobre, repassera deux jours à Paris et sera de retour à Lille le samedi soir 4 octobre.

---

[18] *Accident de montagne arrivé à André Puiseux en excursion sur un glacier avec son frère Pierre (septembre 1878).*

[19] *Etienne Wallon est nommé Professeur de Physique au Collège de Valenciennes (septembre 1878). Il doit rejoindre son poste le 4 octobre 1878.*

Octobre 1878

De Grignon, il envoie de bonnes nouvelles de toute la famille… « Mon Père nous a même accompagnés ce matin sur le haut de la côte pour lancer un cerf-volant… » sans doute pour distraire son neveu Auguste !

Il a déjà reçu une lettre de Jeanne (30 septembre) tout heureuse de le savoir en congé pour son agrément et qui l'encourage vivement, le général pouvant se passer de lui jusqu'au mardi 7, à rester tout son congé soit à Grignon soit à Paris sans se croire obligé de rentrer plus tôt à Lille pour passer son dimanche (5 octobre) en famille. Il en profitera pour voyager le mardi avec Mme de Caumont qui revient à Lille avec ses fils ; le voyage lui paraîtra ainsi moins ennuyeux.

Jeanne est allée avec ses enfants faire une visite à une dame de Coster (amie de Mme Bernard) que lui avait recommandée sa Mère. Les enfants ont joué dans le jardin avec un petit-fils de cette dame et sont revenus enchantés en jouant au cerceau tout le long de la route.

Elle charge Pierre de remercier sa sœur Marie Silvestre d'avoir bien voulu accepter d'être marraine de son prochain bébé, ce qui lui donnera, espère-t-elle, l'occasion de l'avoir quelques jours chez elle.

Valentine D. a été bien impressionnée, elle aussi, du danger couru par son Père et son frère Etienne en sauvant ces imprudents baigneurs aux Petites Dalles. Elle est bien reconnaissante à sa sœur Adèle d'avoir eu la bonne pensée d'envoyer le jour même un petit mot pour rassurer les membres de la famille qui n'étaient pas aux Dalles, d'autant plus que le lendemain elle avait lu dans le journal le récit de cet événement et serait restée tourmentée de ne pas en connaître les suites.

Elle a eu sous les yeux une lettre bien émouvante de son frère Henri adressée à un de ses amis de Douai, si émouvante « que nous l'avons lue avec les larmes aux yeux et que nous en avons fait une copie ».

Dans cette lettre, Henri parle de sa sœur Adèle, dans cette circonstance où ils éprouvaient tous deux une telle angoisse, en des termes particulièrement émouvants : « sainte et vaillante femme, dit-il, qu'elle était belle et noble de résignation et de courage au milieu de tout son petit bataillon ; sa figure n'avait plus rien de cette terre… ».

Valentine se réjouit de l'arrivée d'Etienne W. à Valenciennes « pour nous et pour lui, il aura au moins ici un peu de la vie de famille ».

Elle regrette que Célestin n'ait pu accompagner Pierre à Paris pour visiter l'exposition « mais il remplace en ce moment le juge de paix et dans ces graves fonctions il ne faut pas plaisanter ; ensuite il attend de nouveaux clercs qu'il faut installer, car depuis l'étude jusqu'à la cuisine, le renouvellement s'est fait… ».

Voici la rentrée des classes ; la petite Madeleine y est retournée avec joie et le petit Henri y fait ses débuts, le matin seulement pour commencer.

Bonnes nouvelles de la famille de Valenciennes ; la tante Emilie (Caffiaux) « s'est décidée à se faire un peu aider (bureau de tabac) par une petite jeune fille de l'âge de Victoire (---) et aussi gentille qu'elle ; les secours qu'elle lui donne ne sont pas très importants mais enfin, c'est mieux que rien. Figure-toi qu'outre la fatigue qu'elle a d'être ainsi seule, elle a eu, il y a trois jours, le chagrin d'être volée ; on lui a pris sur le comptoir alors qu'il y avait beaucoup de monde un porte-monnaie contenant 150F que (sa nièce) Jeanne (Pinson, fille de Alfroid Pinson et de Marie Caffiaux) venait de lui rapporter de la régie. Cette dernière, tout en l'aidant beaucoup a bien à faire aussi chez elle, car sa mère ne peut plus guère s'occuper à cause de sa vue et de son état de santé, car Emile Caffiaux a dit dernièrement à Célestin qu'elle avait un diabète très avancé. J'en suis bien triste. Les tantes Etienne (Caffiaux) et François (Caffiaux) (veuves toutes les deux) se

portent comme des jeunesses (elles ont respectivement 88 et 79 ans). Je rencontre la tante Etienne au marché car j'ai pris l'habitude d'y retourner et je m'en trouve très bien. Tu aurais dû dans tes compliments à ma tante Etienne lui glisser qu'on appelait ta petite-fille « Bébelle » ; c'était aussi son nom (ou plutôt son diminutif ; elle s'appelle Isabelle).

Jeanne reproche à son mari la rareté de ses lettres « et je vois que les rêveries de pêcheur à la ligne ne te laissent pas trop de temps pour la correspondance. Nous voilà comme l'année dernière, séparés à la même époque, mais cette fois c'est toi qui fais le voyage après l'avoir bien mérité [20].

Le Capitaine Petit qui profite de ces quelques jours à Paris pour faire des visites au Ministère et à quelques généraux, et se trouve constamment en allées et venues, s'excuse auprès de Jeanne de la négliger (3 octobre). Dîner chez Adèle avec les de la Gillardaie, visite de l'exposition avec son Père, Silvestre, Marie et Mr Silvestre, dîner chez Paul.

Cédant aux instances de Mr Wallon il restera encore samedi à Paris pour un dîner à l'Institut avec la famille et ne rentrera que dimanche soir (5 octobre) regrettant de ne pas passer ce dimanche auprès d'elle et de ses enfants.

Il écrit sa lettre sur un papier de son beau-frère Paul W. portant un en-tête imprimé « Préfecture de Police – 2e division – 2e bureau – Service des Architectes » qui laisse supposer que Paul W. a un emploi officiel dépendant de la Préfecture de Police.

Mais Jeanne dans sa réponse (4 octobre) insiste pour qu'il profite de tout son congé à Paris et ne rentre à Lille que la mardi 7… » donc je ne t'attends pas avant mardi soir ; ce serait folie de revenir avant. Et cela je te le dis de bien bon cœur, sois en sûr… ».

Les enfants ne l'oublient pas. Bébelle à son réveil a déjà demandé deux fois : « et Papa, il est revenu ? ».

« Quant à Henri, il est pratique comme toujours : « Papa nous rapportera peut-être des arcs et des flèches, parce qu'à Paris on trouve de tout ». Si cela ne t'embarrasse pas, fais-leur cette surprise. Grâce à Dieu nous allons bien et petit Joseph surtout a une mine ravissante ; il est rose à croquer ; quel joli portrait on ferait de lui maintenant… ».

Le Capitaine Petit s'étant enfin décidé à rester jusqu'au lundi, Jeanne lui écrit encore le dimanche, ne voulant pas que cette journée se passe sans un petit mot d'elle… « Il fait toujours un temps splendide ; Joseph est au jardin depuis 9 heures, gai comme un pinson et rose comme la fleur de ce nom. Bélotte ne va plus si volontiers en classe ; elle aimerait bien mieux rester avec sa Maman. Les enfants comptent un peu sur des surprises… ne les oublie pas !

7 heures du soir – Le Général vient me voir ; il me charge de te dire que tu peux sans inconvénient rester jusqu'à mardi ; il y a accalmie au bureau. J'ajoute ce mot pendant qu'il est là ; il veut porter lui-même la lettre à la poste pour être sûr qu'elle t'arrive à temps. Ainsi reste sans scrupule… ».

Vers la fin d'octobre, Adèle G. donne de ses nouvelles, ayant un moment de liberté ; les trois plus jeunes sont à la promenade, Henri et Maurice ont rejoint leur oncle Henri à l'Exposition, et Marie et Anna lui tiennent compagnie en terminant quelques devoirs en attendant le moment d'aller à l'Institut pour dîner en famille… « Je ne puis donc rien faire de plus agréable que de penser à toi et de te le prouver ». Elle est contente de savoir les enfants de Jeanne en bonne santé et pense que l'indisposition de Bébelle qui, depuis sa bronchite se reprend à tousser l'hiver, se remettra vite avec de l'huile de foie de morue. Elle espère bien pour ses étrennes recevoir la photographie promise de sa filleule (Bébelle) et celles de ses petits frères.

---

[20] *On se souvient que l'année dernière, c'est Jeanne qui était partie avec Bébelle à Paris, le 25 septembre, pour y passer un mois, laissant Pierre seul avec les trois garçons à Marseille.*

« Tu verras que nous avons formé une génération dont nous serons fiers, ou tout au moins heureux, ce qui est la seule chose que nous devions ambitionner ».

En ce qui la concerne, notre tante Adèle, restée veuve si jeune avec ses sept enfants pouvait être fière de la petite génération qu'elle a si bien formée.

De loin elle s'intéresse affectueusement à ses neveux Henri et Pierre et à leur travail… « que Pierre soit tranquille (étant à Paris il avait sans doute dit à la famille que le travail d'Henri n'était pas aussi satisfaisant qu'il devrait l'être ?) son fils a l'esprit trop fin et trop curieux pour que, l'âge venu, il n'aime pas le travail et ne s'y applique. Et dans deux ou trois ans il sera lui-même étonné des merveilles que contiendra déjà cette petite intelligence. Lui-même les aura déposées par ses conversations quotidiennes qui instruisent tant les enfants.

J'ai lu à Jean (G.) les souhaits de sa marraine pour lui donner un peu d'émulation. Son bon petit cœur et son esprit assez vif lui font dire une foule de jolies petites choses… mais il n'aime pas encore le travail. André suit régulièrement sa classe et travaille assez bien. Il n'a déjà plus son bon teint de campagne, mais il va bien.

Valentine D. est venue passer quelques temps à Paris avec Madeleine, Henri et André (filleul d'Adèle G.). Son séjour n'est malheureusement pas favorisé par le temps

Célestin va arriver mercredi (29 octobre) avec la petite Marie que Valentine avait eu bien du chagrin de laisser derrière elle.

Henri et Laure sont aussi à Paris pour quelques jours avec Mme Cronier et Louise C.

Henri W ; a obtenu une médaille d'argent à l'Exposition universelle [21].

La tante Jannet ne se porte pas aussi bien qu'à l'ordinaire ; on attribue cette indisposition aux suites de l'émotion causée par l'accident de son petit-fils André Puiseux… « Avant-hier, dit Adèle dans sa lettre à Jeanne, Laure l'a trouvée assez énervée, pleurant facilement, ce qui n'arrive pas beaucoup à ma tante et se sentant assez fatiguée pour renoncer à assister ce jour-là à la séance annuelle des 5 académies. J'espère que ce n'est qu'une sorte de fatigue nerveuse qui se dissipera ? »

Cette séance a été assez intéressante ; Mr Legouve et Mr de Lesseps y ont été fort applaudis ».

Marguerite W. donne à Jeanne son impression sur les enfants de Valentine D. « qu'elle trouve de plus en plus gentils. Henri est maintenant un grand garçon tout-à-fait raisonnable et qui parle très bien ». Elle garde ses petits neveux et nièces pendant que Valentine profite le plus qu'elle peut de l'Exposition qui l'intéresse vivement.

Geneviève W. qui ne rentre plus à la Visitation, va suivre les cours de Melle Désir et Marguerite se propose de l'y accompagner ; elles vont reprendre leurs leçons d'anglais « ce qui me fera bien plaisir, dit Marguerite, car depuis trois ans que j'ai abandonné l'anglais je l'ai presque oublié ».

Jeanne P. se porte à merveille malgré son état : mine superbe, appétit excellent et sommeil des plus calmes et c'est heureux car sa nouvelle domestique est tellement empotée qu'elle est obligée de faire elle-même ce que cette fille n'arrive pas à faire… même la cuisine et Jeanne est tout étonnée de s'en tirer très bien, au point de songer « à se réserver ce plaisir pour ses vieux jours ». Seulement elle voudrait éviter à Pierre de tels agacements, surtout que la nuit il la remplace ne voulant pas qu'elle se lève pour les enfants. Il faut donc chercher une autre domestique.

Etienne W. maintenant installé comme professeur de physique au lycée de Valenciennes est venu dîner avec eux et Jeanne est bien heureuse de ce voisinage.

---

[21] *Henri Wallon qui a exposé les produits de sa fabrique à l'Exposition de 1878, remporte une médaille d'argent.*

Bébelle ne tousse pas davantage mais elle tousse toujours… peu dans la journée ; ce sont plutôt des quintes qui lui prennent la nuit. Henri travaille très bien ; il a eu la croix et n'en est pas peu fier. Pierre est toujours très appliqué ; son estomac parait meilleur… ». Quant à Benjamin (donnons-lui bien vite ce nom qu'il n'a plus longtemps à porter), il est superbe de santé, d'intelligence, de gaîté, de malice etc. L'énumération de ses qualités serait trop longue ; quel dommage que vous ne puissiez pas le voir en ce moment ; véritablement il est trop bien pour un garçon, quel malheur qu'il ne soit pas une fille ! ». Ce Benjamin avait l'avantage de ses 2 ans ½ ; c'est l'âge délicieux des enfants qui sont tous charmants à cet âge-là. D'ici quelque temps sa cote baissera, hélas !

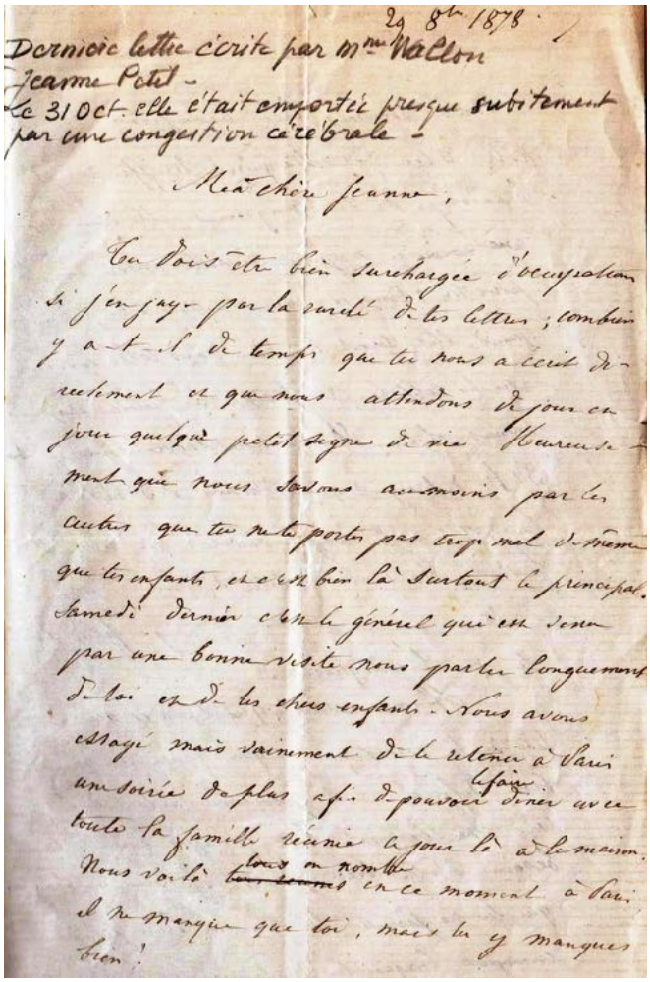
Le général Hallier en séjour à Paris est allé à l'Institut donner des nouvelles de la famille de Lille et « c'est heureux, écrit Mme Wallon à Jeanne (29 octobre) car tes lettres se font rares. Nous avons essayé, mais vainement, de le retenir à Paris une soirée de plus afin de pouvoir le faire dîner avec toute la famille réunie ce jour-là à la maison. Nous voilà tous en nombre en ce moment à Paris. Il ne manque que toi, mais tu y manques bien !

Tu as dû voir Etienne un de ces dimanches. Il paraît bien content à Valenciennes et je le suis bien aussi de le voir ainsi, entouré de famille : pourvu qu'il n'y trouve pas le sujet de trop de distractions car il a bien à travailler, surtout cette année.

Ma sœur Clémentine (Boulan) est venue passer avec Amédée une huitaine de jours avec moi. J'en ai été bien heureuse ; il y avait deux ans que nous ne nous étions vues et à notre âge le temps devient plus rare que jamais.

Les enfants de Valentine sont superbes et en excellente santé et elle, toujours aussi fraîche et infatigable malgré les mauvaises nuits que son gros André lui fait passer… ».

Lettre de Mme Wallon à JP 29 octobre 1878 :

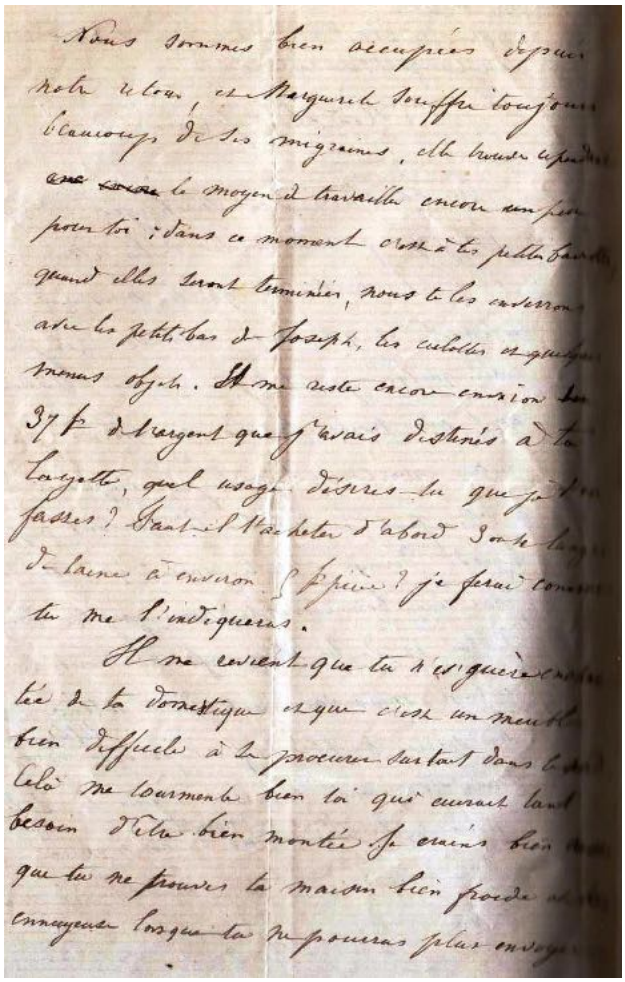


29 8bre 1878

Dernière lettre écrite par Mme Wallon
Jeanne Petit –
Le 31 Oct. elle était emportée presque subitement
par une congestion cérébrale –

Ma chère Jeanne,

Tu dois être bien surchargée d'occupations si j'en juge par la rareté de tes lettres ; combien y a-t-il de temps que tu nous a écrit directement et que nous attendons de jour en jour quelque petit signe de vie. Heureusement que nous savons au moins par les autres que tu ne te portes pas trop mal de même que tes enfants, et c'est bien là surtout le principal. Samedi dernier c'est le général qui est venu par une bonne visite nous parler longuement de toi et de tes chers enfants. Nous avons essayé mais vainement de le retenir à Paris une soirée de plus afin de pouvoir le faire dîner avec toute la famille réunie ce jour là à la maison. Nous voilà tous en nombre en ce moment à Paris il ne manque que toi, mais tu y manques bien !



Nous sommes bien occupées depuis notre retour, et Marguerite souffre toujours beaucoup de ses migraines, elle trouve cependant le moyen de travailler encore un peu pour toi ; dans ce moment c'est à tes petites bavettes quand elles seront terminées, nous te les enverrons avec les petits bas de Joseph, les culottes et quelques menus objets. Il me reste encore environ 37 f de l'argent que j'avais destinés à ta layette, quel usage désires-tu que je t'en fasses ? Faut-il t'acheter d'abord 3 ou 4 langes de laine à environ 5 f pièce ? je ferai comme tu me l'indiqueras.

Il me revient que tu n'es guère enchantée de ta domestique et que c'est un meuble bien difficile à se procurer surtout dans le sud. Cela me tourmente bien toi qui aurait tant besoin d'être bien montée. Je crains bien que tu ne trouves ta maison bien froide et ennuyeuse lorsque tu ne pourras plus envoyer

tes enfants dehors. Prends bien les précautions au moins pour n'y pas attraper de rhumes.

Tu as dû voir Etienne un de ses Dimanches. Il paraît bien content à Valenciennes et je le suis bien aussi de le voir ainsi entouré de famille, pourvu qu'il n'y trouve pas le sujet de trop de distractions car il a bien à travailler surtout cette année.

Ma sœur Clémentine est venue passer avec Amédée, une huitaine de jours avec moi. J'en ai été bien heureuse, il y avait deux ans que nous ne nous étions vues et à notre âge le temps devient plus rare que jamais. Pendant ce court séjour elle a été bien favorisée par le temps malheureusement pour Valentine qui lui a succédé elle n'en pourra pas dire autant, les journées sont aussi mauvaises que possible. Ses enfants sont superbes et en excellente santé, et elle toujours aussi fraîche et infatigable malgré les mauvais mots que son gros André lui fait passer.

Allons au revoir, il faut que je le quitte

J'ai encore bien à faire aujourd'hui, je ~~[illegible]~~ l'embrasse avec la plus grande affection ainsi que Pierre, te chargeant de tous mes baisers pour tes chers petits enfants.

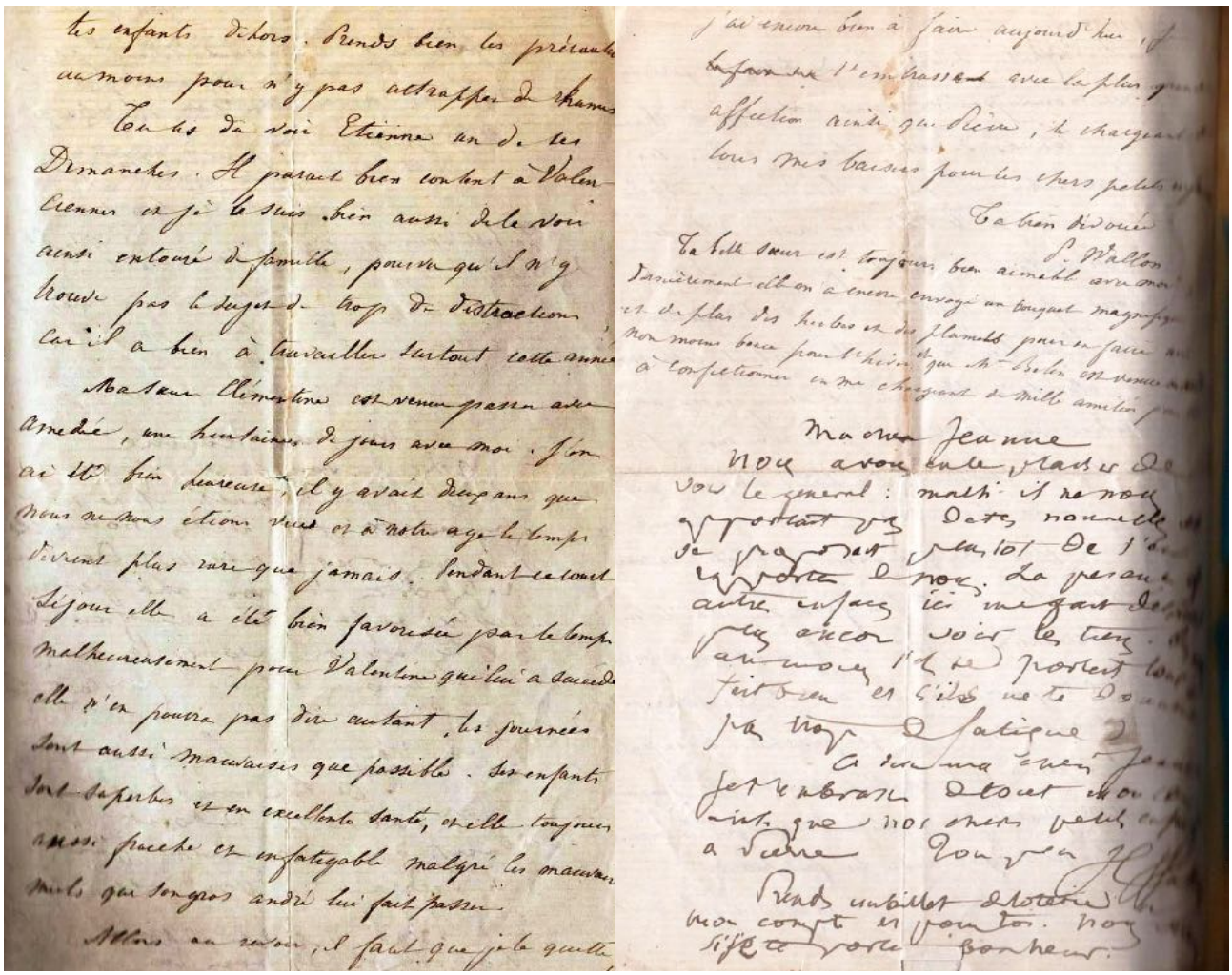
Ta bien dévouée
P. Wallon

Ta belle sœur est toujours bien aimable avec moi. Dernièrement elle m'a encore envoyé un bouquet magnifique et de plus des herbes et des plumes pour en faire aussi non moins bonne pour l'hiver et que Mme Belin est venue m'aider à confectionner en me chargeant de mille amitiés pour toi.

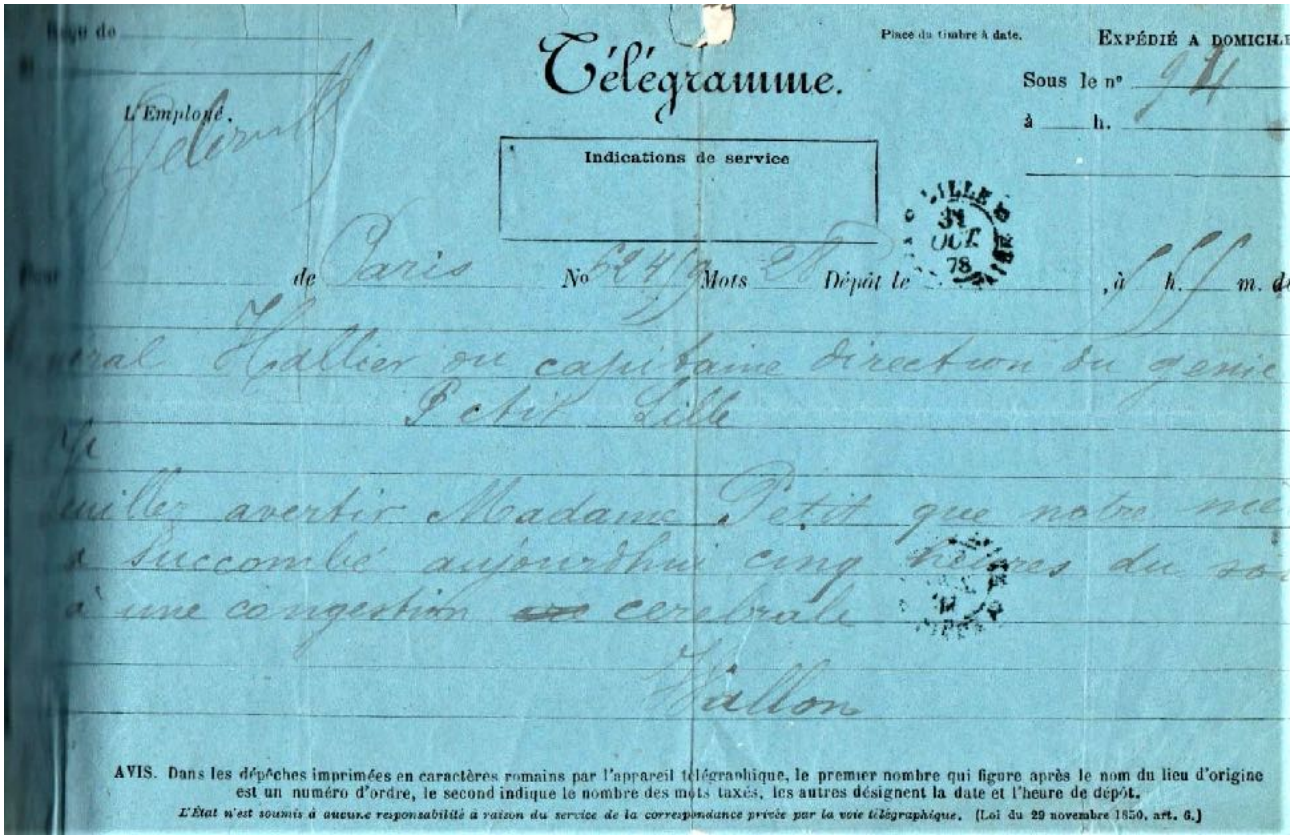
Ma chère Jeanne
Nous avons eu le plaisir de voir le général : malh. il ne nous apportait pas de tes nouvelles. Il se proposait plus tôt de t'en rapporter de nous. La présence d'autres enfants ici me fait désirer plus encore voir les tiens. Au moins s'ils se portent tous fait bien et s'ils ne te donnent pas trop de fatigue.

Adieu ma chère Jeanne je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos chers petits enfants à Pierre. Ton père
[illegible]

Prends un billet de loterie bien compté et pour toi. Nous [illegible] si je te porte bonheur.



C'était la dernière lettre que Mme Wallon écrivait à sa fille Jeanne…



Reçu de

Place du timbre à date.

EXPÉDIÉ A DOMICILE

Télégramme.

Sous le n° 94

à h.

L'Employé.

Indications de service

LILLE 31 OCT 78

Pour de Paris N° 524/9 Mots 28 Dépôt le , à 55 m. de

Général Hallier ou capitaine direction du génie
Petit Lille

Veuillez avertir Madame Petit que notre mère a succombé aujourd'hui cinq heures du soir à une congestion ~~[illegible]~~ cérébrale

Wallon

AVIS. Dans les dépêches imprimées en caractères romains par l'appareil télégraphique, le premier nombre qui figure après le nom du lieu d'origine est un numéro d'ordre, le second indique le nombre des mots taxés, les autres désignent la date et l'heure de dépôt.

L'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 novembre 1850, art. 6.)

Une dépêche adressée le 31 octobre 1878 à 5 h 55 au général Hallier ou Capitaine Petit, Direction du Génie à Lille, disait : « Veuillez avertir Mme Petit que notre mère a succombé aujourd'hui à 5 heures du soir à une congestion cérébrale. Wallon » [22].

Jeanne a copié de sa main cette dernière lettre de celle qu'elle aimait comme une véritable mère ; cette copie est restée dans la correspondance.

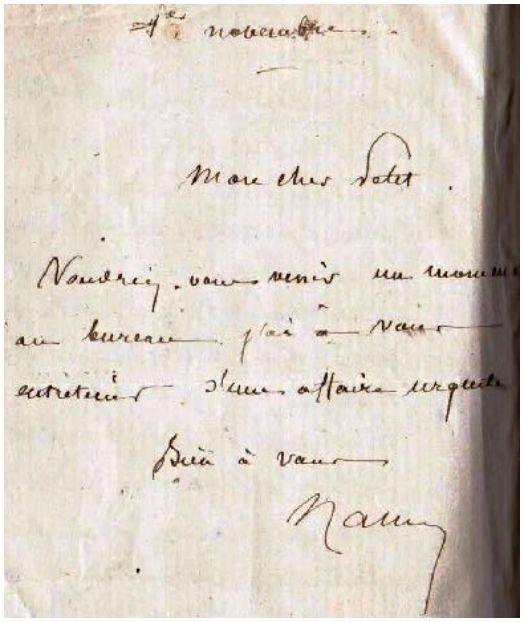
Et Valentine, encore à Paris, lui écrit le 31 octobre – 9 h du soir : « Ma chère Jeanne, la dépêche que nous avons adressée au général Hallier pour te ménager une trop grande secousse t'a déjà fait connaître dans quelle douleur nous sommes tous plongés et d'une manière si foudroyante ! Tu as dû recevoir ce matin-même une lettre de Marguerite à laquelle Maman avait ajouté un mot. Sa santé était très bonne tous ces temps, peut-être même meilleure que depuis longtemps. Elle avait pu, sans éprouver de fatigue, m'accompagner à l'Exposition où elle avait été elle-même étonnée de tout ce qu'elle avait pu faire. Cette semaine elle avait reçu deux fois du monde à dîner ; hier soir elle dînait chez Adèle ; aujourd'hui après avoir été à l'église avec Marguerite et Geneviève, elle se mettait à table avec nous, elle nous servait elle-même, mais après avoir mangé deux bouchées, elle s'arrête tout court et, après de pressantes questions auxquelles elle ne répondait pas, je la transportais avec Mariette dans sa chambre. Nous la déshabillâmes et la mîmes sur son lit non sans peine car elle n'avait plus de connaissance. Mr Colin que nous envoyâmes chercher par bonheur vint aussitôt. Paul, Henri, Adèle et Laure, ma tante Jamet, toute la famille enfin arriva en hâte, hélas ! pour assister aux derniers moments de notre pauvre malade. Mr Colin vit la situation très grave et malgré tous les remèdes énergiques qu'il employa, il n'obtint rien… la connaissance ne revint plus, le pouls baissait de plus en plus…Un instant vers 3 heures nous pensâmes que notre pauvre Père qui se trouvait à Versailles et que nous avions averti par dépêche, ne la reverrait plus en vie ! Il n'arriva qu'à 4 heures mais ce fût hélas bientôt la fin : notre pauvre maman rendit le dernier soupir sans secousse…

On peut croire qu'elle dort et notre pauvre Père qui fait mal à voir veut encore croire à une léthargie. Nous sommes tous, tu peux le penser, consternés, désolés…

Demain je t'écrirai plus longuement ; on attend ma lettre ce soir. Paul et Henri vont aller au-devant de ce pauvre Etienne qui arrive à 11 h ½.

Je t'embrasse bien tristement. Valentine ».

Novembre 1878



Un petit billet du 1er novembre ci-joint montrant l'écriture et la signature du général Hallier.

Pierre P. est allé seul à Paris. Jeanne dans son état et avec tous ses enfants a dû renoncer à ce voyage. Elle reçoit de Pierre une lettre (2 novembre) lui donnant d'autres détails sur la mort de Mme Wallon « qui a été saisie par la mort sans avoir conscience de la situation. Elle n'a pas souffert ».

La cérémonie de l'enterrement a lieu le 3 novembre à 11 h ½ et le Capitaine Petit retourne le soir-même à Lille.

---

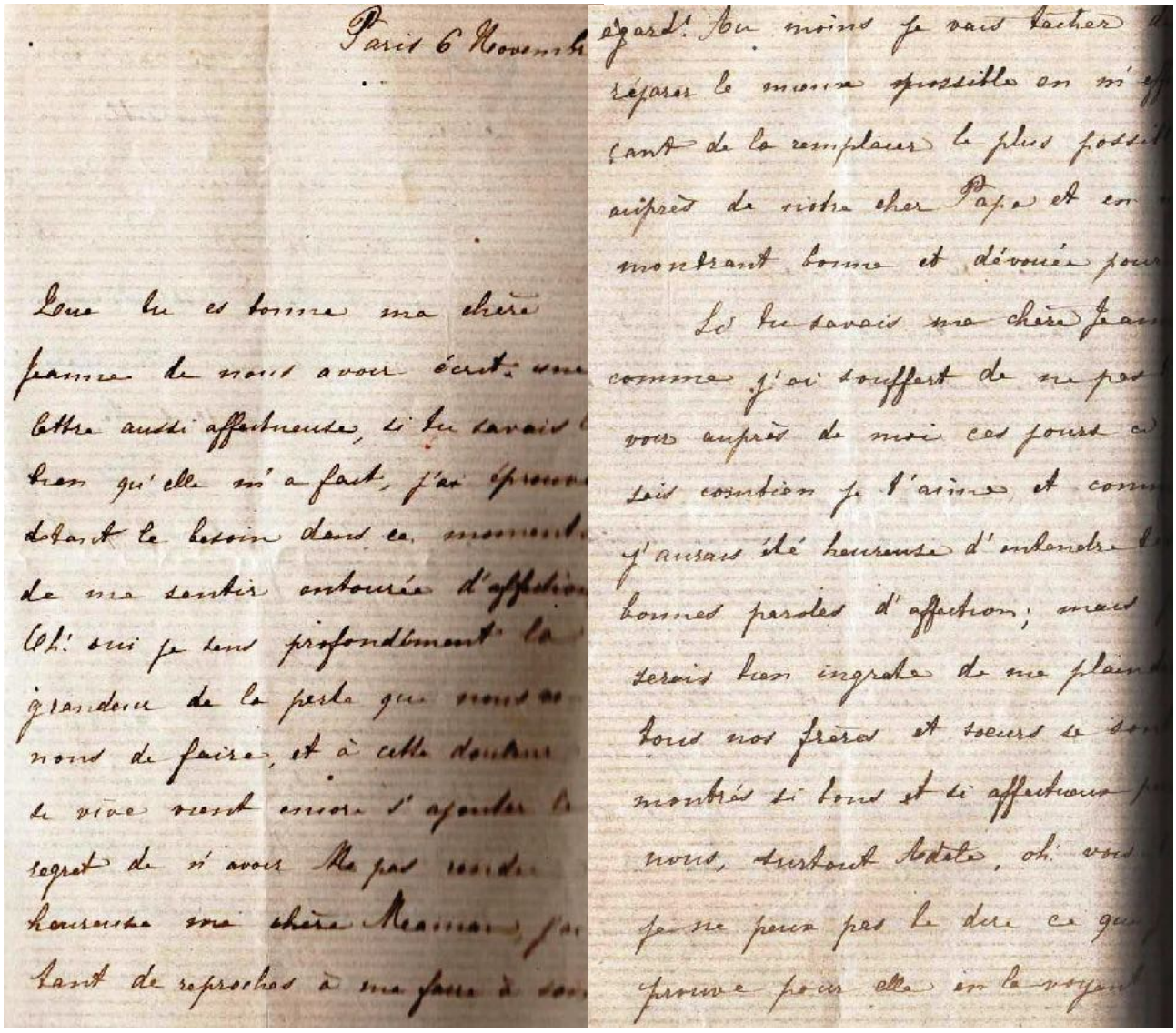
[22] *Mort de Madame Wallon (née Pauline Boulan), 2e femme de Monsieur Henri Wallon, enlevée par une congestion cérébrale le 31 octobre 1878 à 5 heures du soir à Paris (voir la dépêche ci-joint).*

« Je n'ai pas besoin de te dire combien tout le monde est triste ici ; la pauvre Marguerite surtout dont la douleur fait mal… ».

Cette pauvre Marguerite écrit à sa sœur (6 novembre) pour la remercier « de la lettre si affectueuse » qu'elle leur a envoyée… « Oh ! oui, je sens profondément la grandeur de la perte que nous venons de faire et à cette douleur si vive vient encore s'ajouter le regret de n'avoir pu rendre heureuse ma chère Maman ; j'ai tant de reproches à me faire à son égard. Au moins je vais tâcher de réparer en m'efforçant de la remplacer le plus possible auprès de notre cher Papa et en me montrant bonne et dévouée pour tous… »

Nous tous qui avons connu plus tard cette chère tante Marguerite si bonne et si dévouée pour tous, nous sommes certains qu'elle a dû être toujours pour sa mère la fille la plus attentive et la plus dévouée et que c'est à la vivacité de sa douleur qu'il faut attribuer ses remords à son égard. Il faut lire sa lettre (ci-joint) si pleine de délicate tendresse pour sa mère et pour ses sœurs, surtout pour Adèle qui dans cette triste circonstance a montré l'admirable beauté de son caractère ».

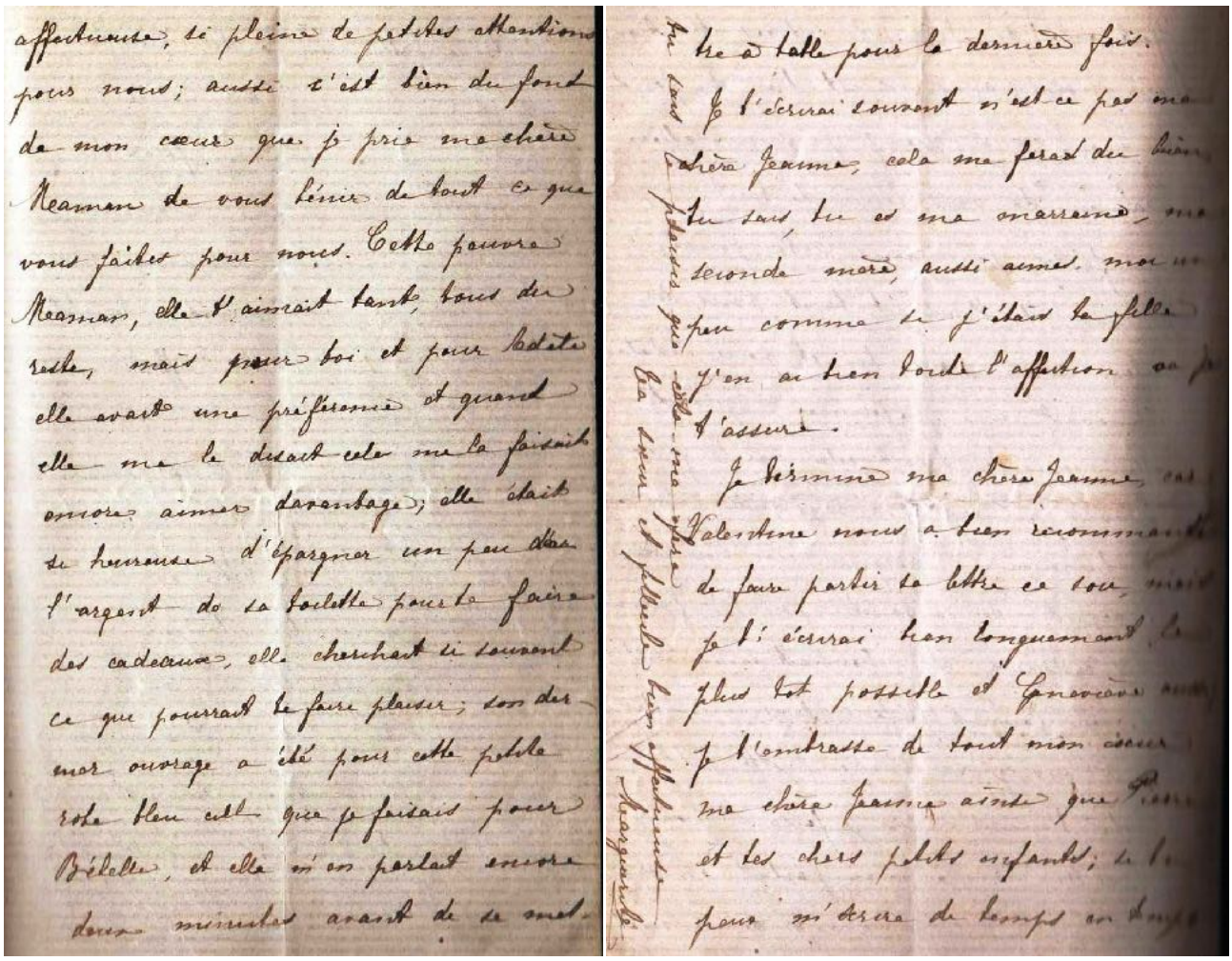
Lettre de Marguerite Wallon à Jeanne Petit :


Paris 6 Novembre

Que tu es bonne ma chère
Jeanne de nous avoir écrit une
lettre aussi affectueuse, si tu savais
bien qu'elle m'a fait, j'en éprouvais
besoin dans ce moment
de me sentir entourée d'affection
Oh ! oui je sens profondément la
grandeur de la perte que nous ve-
nons de faire, et à cette douleur
si vive vient encore s'ajouter le
regret de n'avoir pu rendre
heureuse ma chère Maman, j'ai
tant de reproches à me faire à son

égard. Au moins je vais tâcher
réparer le mieux possible en m'ef
çant de la remplacer le plus possi
auprès de notre cher Papa et en
montrant bonne et dévouée pour

Si tu savais ma chère Jean
comme j'ai souffert de ne pas
vous auprès de moi ces jours
sais combien je t'aime et comm
j'aurais été heureuse d'entendre
bonnes paroles d'affection ; mais
serais bien ingrate de me plain
tous nos frères et sœurs se sont
montrés si bons et si affectueux
nous, surtout Adèle, oh ! vous
je ne peux pas le dire ce que
prouve pour elle en la voyant



En écrivant à Mr Wallon (10 novembre) pour lui demander l'envoi de lettres de faire-part à toutes leurs relations de Marseille et de Lille, et à ses camarades du Génie, le Capitaine Petit lui redit le chagrin de Jeanne « de la mort de Maman qu'elle aimait, vous le savez, comme sa Mère. Ce chagrin a encore été augmenté par l'empêchement où elle s'est trouvée de se joindre à toute la famille dans ces tristes circonstances ».

Valentine, retournée à Valenciennes, est allée de suite embrassée sa sœur à Lille et lui porter pour elle et ses enfants les vêtements de deuil qu'elle s'était chargée d'acheter à Paris.

Adèle G. écrit à son tour à Jeanne (10 novembre) : « je pense en ce moment que Valentine est sans doute aujourd'hui auprès de toi. Tel était son projet et je désire bien qu'elle ait pu le faire. Ce serait pour toi une consolation, après ces tristes jours que tu passais forcément loin de nous, de la revoir, de te faire redire encore ces détails si douloureux de ces dernières heures… Pauvre chère Maman ! La place qu'elle remplissait était grande et quoiqu'elle cherchait toujours à disparaître dans le bien qu'elle faisait, elle était à tout, nécessaire à tout. Sa vie a été si dévouée, sa tâche quelquefois si difficile, que le bon Dieu a voulu lui épargner la lutte des derniers instants. Elle est partie comme dans son sommeil. Je n'ai pas eu un moment d'inquiétude à son sujet. D'abord ne s'était-elle pas confessée deux heures avant peut-être ? Et puis, elle était de ces âmes qui savent, si j'ose m'exprimer ainsi, faire leurs conventions avec le bon Dieu… Toujours prête, prévoyant tout, la grâce de l'Extrême onction et de l'Indulgence plénière a dû purifier son âme et lui permettre de jouir sans retard du bonheur du Ciel…

Notre pauvre Père, nos soeurs, Etienne sont certainement bien à plaindre. Je ne doute pas que Marguerite ne soit à même de remplir la tâche qui lui incombe. Tu la connais aussi bien que moi ; tu sais quelles ressources il y a dans sa nature. Elle est bien gentille, pleine de bonne volonté et sa douleur, si profondément sentie, ne l'abat pas mais lui donne au contraire le désir de bien faire. Le bon Dieu la bénira. Elles donneront certainement à mon Père des moments de bonheur.

Pauvre Père ! que n'eussions-nous pas fait pour lui épargner cette nouvelle souffrance ! Je ne puis me rappeler son entrée dans cette chambre où tous, consternés et presque sans espoir, nous entourions le lit de Maman, quelques instants après, tout était fini… Il ne voulait pas y croire ! Son courage, sa résignation sont à la hauteur de sa foi. Mais souvent, les souvenirs douloureux dominent tellement ses pensées que des soupirs lui échappent et ces soupirs font mal.

Maman avait décidé que Geneviève suivrait les cours de Melle Désir. J'ai été avant-hier, de la part de mon Père, parler à la directrice de cours et nous commencerons mardi. Je pourrai facilement les accompagner. Ils sont à des heures tout à fait commodes. Marguerite surveillera et dirigera un peu, s'il est nécessaire, le travail de sa sœur. Et ce sera pour elle une occupation et une distraction utile.

Ces pauvres enfants ont fait depuis quelques jours un grand pas dans la vie ! Mais je ne saurais te le dire assez, je suis touchée de les voir bien faire et Marguerite, qui a plus d'âge et de sérieux encore, est bien à sa place, la pauvre enfant ! Je suis persuadée que mon Père a déjà confiance en elle. Le bon Dieu qui a voulu ce grand malheur veillera sur l'avenir de tous et, après ces grandes douleurs, leur ménagera, je l'espère, de douces consolations…

A propos, Valentine t'aura dit que nous étions contents de Mariette (domestique de Mr Wallon depuis longtemps à son service), de la manière dont elle paraissait entendre ses devoirs vis-à-vis de ses jeunes maîtresses, de la responsabilité, de l'initiative qu'elle devait laisser à Marguerite… promesses qui ont été de sa part toutes spontanées et que nous avons encouragées en les acceptant… ».

Ces promesses, provoquées ou non, étaient nécessaires car cette bonne Mariette n'était pas d'un caractère facile !

Mgr Bataille après avoir envoyé ses condoléances « à la bonne sœur Thérèse de Sales » à l'occasion de la mort de Mme Wallon n'oublie pas les Petit. Il leur écrit de son évêché d'Amiens le 14 novembre pour leur redire à cette occasion toute son affection. Revenant sur sa visite à Marseille (pendant que le Capitaine Petit était en inspection en Corse avec le général Hallier) il lui dit : « Quel charmant et pieux intérieur nous avons trouvé sous votre toit ! Jeanne est toujours la même et vos petits enfants sont ravissants ; ils seront dignes de leurs excellents parents… En les bénissant, je me rappelle à leur pieuse mère et vous renouvelle, cher Monsieur Petit, le nunc et semper que vous savez ». Louis, évêque d'Amiens.

A l'occasion de ce deuil Jeanne a reçu de bien affectueuses lettres de condoléances : de Charlotte Pignon (sœur de Charles Saglier), de Marie Silvestre, de Lucie Colin, de Céline de la Gillardaie, de Claire Vilfeu (une ancienne de la Visitation qui habite Laval) etc…

Marguerite W. a besoin d'épancher sa douleur auprès de sa sœur et marraine Jeanne P. qu'elle aime tant. Elle lui redit (15 novembre) combien elle souffre de la disparition de sa pauvre maman, surtout que depuis son retour de Marseille elle avait été toujours avec elle sans la quitter une seconde… « je ne peux pas encore me faire à cette triste réalité ; à chaque instant encore je cherche Maman ; il me semble toujours qu'elle est absente et qu'elle va revenir… Je pense à toi plus que jamais, ma chère Jeanne ; si tu savais comme je t'aime et comme je voudrais te voir ! Engage Papa à aller à Lille aux

prochaines vacances du Sénat, comme c'est je crois son intention ; cela lui fera du bien de te voir ; il a tant besoin maintenant d'être entouré de ses enfants et tu es la seule qu'il n'a pu voir dans ces tristes moments.

Je reconnais maintenant plus que jamais, combien Adèle est bonne et parfaite ; elle trouve moyen malgré ses nombreuses occupations de venir nous faire tous les jours une petite visite ; et puis, elle est si affectueuse, si bonne ; aussi vois-tu je l'aime de tout mon cœur et je voudrais pouvoir lui témoigner la profonde reconnaissance que m'inspire tout ce qu'elle fait pour nous ».

Mr Wallon ajoute un mot à cette lettre : « Ma chère Jeanne – ta lettre nous fait le plus grand bien que nous puissions encore éprouver. Tu me parles de ta Maman comme quelqu'un qui l'a su connaître et aimer plus que personne. Garde sa lettre, mais envoie-moi la copie que tu en as faite. Elle éprouvait de la peine à écrire des lettres et c'était là un signe qui l'inquiétait… Mais pour toi c'est le cœur qui parlait. Je t'embrasse ainsi que tes chers petits enfants et notre cher Pierre ».

A propos des lettres de faire-part qui reste à envoyer, Marguerite W. écrit à Pierre (25 novembre). Elle lui parle naturellement de ses enfants auxquels elle reste si attachée, des succès d'Henri, qui vient d'être 1er et a gardé sa croix « dont je suis fière et heureuse, mais ils ne m'étonnent pas ; quand on est aussi intelligent et éveillé que ce petit bonhomme, on arrive à tout ; tu vois bien que tu avais tort l'année dernière de vouloir déjà te décourager parce que le pauvre enfant était sujet à quelques distractions… Quant à Monsieur Joseph je regrette pour Jeanne qu'il soit si espiègle, car il doit lui donner du mal : quel dommage que Lille ne soit pas plus près de Paris ! On me le donnerait quelque temps en pension et je t'assure que je ne me plaindrais pas de ses espièglerie, le pauvre chéri ! »

Cédant à la suggestion de sa sœur Marguerite, Jeanne demande à son Père de venir les voir à Lille avec Marguerite et Geneviève dès que le Sénat entrera en vacances vers le 8 décembre, et de partager ses vacances entre Valentine et elle… « ce sera une diversion bien nécessaire à ta douleur… ».

Une « Dame Dosithée » religieuse - autrefois au pensionnat d'Esquernes où avaient été élevées Mesdemoiselles Boulan – maintenant au pensionnat Saint-Bernard à Cambrai – envoie ses pieuses condoléances à Jeanne (29 novembre). Elle lui signale une religieuse, Dame Eugénie, bien connue de la famille Bernard, avec laquelle Mme Wallon avait continuer d'intimes relations et qu'elle engage à aller voir. « Dame Eugénie vous parlerait de votre Mère qu'elle aimait beaucoup et ses bonnes paroles vous consoleraient ».

Sœur Thérèse de Sales (Marie Wallon) a bien pensé à Jeanne « à toi tout d'abord, comprenant combien tu en serais particulièrement frappée et combien l'éloignement augmenterait ta peine. Nous étions si loin de nous y attendre et moi-même je ne savais pas encore notre pauvre Maman malade que déjà elle n'était plus !… ».

Il a été un moment question de remettre Geneviève « dont l'éducation est loin d'être terminée » à la Visitation.

« J'aurais même désiré avoir les deux, car j'espérais qu'Adèle aurait pu venir habiter avec mon Père, mais j'ai compris qu'il y avait des difficultés réelles ; aussi ai-je été la première à dire à mon Père qu'il ne pouvait rester seul, ni séparer ces deux pauvres petites en qui j'espérais qu'il trouverait sa consolation. D'ailleurs Adèle trouve le moyen de se multiplier comme tu le sais sans doute par Marguerite ; nous craignons seulement qu'elle ne se fatigue trop, mais j'espère que le bon Dieu doublera ses forces comme son dévouement. Mgr Bataille a eu la grande bonté outre la lettre qu'il a écrite à mon Père de m'en écrire une non moins touchante… ».

Décembre 1878

Jeanne Chevau envoie à Jeanne des condoléances tardives mais pleines de cœur (1er décembre)… « Je sais qu'Adèle se prodigue ; je la retrouve là avec tout son cœur, son dévouement, son abnégation… Oh ! la sainte femme Je l'admire de plus en plus. Lorsque je me sens découragée et triste, son exemple m'apparaît et je fais un effort pour sortir de ma tristesse et être encore utile aux autres… Jeanne Paix qui est dans la même situation que toi, commence à être très fatiguée et très lourde ; elle attend son bébé pour la fin de Janvier… ».

Sa Mère (tante Barbedième) et Frédéric B. son frère se joignent à elle « pour t'embrasser de tout cœur ainsi que ton cher Pierre et tes charmants petits enfants ».

Marguerite W. restée quelque temps sans écrire à sa chère sœur Jeanne, à cause des migraines continuelles qui l'obligent à ne rien faire, profite d'un jour où elle va bien pour lui donner de ses nouvelles (8 décembre). « J'aurais tant de choses à te dire et des choses qu'on ne peut pas mettre facilement dans une lettre… Je trouve que plus le temps passe, plus le vide se fait sentir ; les matinées et les soirées sont si tristes surtout et malgré ce que nous pouvons faire, je sens bien que nous ne pouvons pas remplacer notre chère Maman auprès de Papa. Je voudrais tant qu'il se décide à aller te voir… Je ne pourrais pas te dire combien de fois par jour je pense à toi et à tes chers petits enfants ; ce serait trop difficile à compter, car je peux te dire que tu es toujours présente à ma mémoire et je ne vois pas d'enfants sans penser aux tiens si gentils et si caressants. Papa se montre extrêmement bon pour nous ; je t'assure que j'en suis profondément touchée et que je voudrais pouvoir le lui témoigner mieux que je ne le fais, car bien que je chasse ma timidité, il me semble que je pourrais mieux faire encore… Je désire tant pouvoir lui adoucir tout ce que cette cruelle épreuve a de pénible pour lui qui méritait pourtant si bien d'être heureux… ».

Mr Wallon, tout en étant de nature très bienveillante et très bonne, absorbé par son travail et ses soucis, devait avoir un abord très intimidant surtout pour ses derniers enfants nés de son second mariage. Sans brusquerie, mais avec un ton calme nous imaginons, l'ayant connu, qu'il savait lorsque c'était nécessaire obtenir de ses enfants les efforts qui convenaient à leur éducation et à leur instruction.

Marguerite a repris ses leçons avec Geneviève ; elles sont donc assez occupées ; elles ont repris aussi des leçons d'anglais et de piano.

« Papa a reçu une lettre de Mr Ambroise Thomas qui lui annonce que Mr Capon vient d'être reçu élève titulaire dans une classe de chant. Tu voudras bien faire (à l'occasion, ajoute Mr Wallon entre parenthèses) la commission à Mme Colas (elle doit le savoir, ajoute encore Mr Wallon entre parenthèses).

Ils ont eu la visite à Paris d'Henri et de Laure, ce qui leur a fait bien plaisir ; « ils ont beaucoup insisté pour que Papa aille passer les vacances de Noël chez eux à Rouen, mais Papa a refusé disant qu'il ne se sentait pas d'humeur à voyager et que du reste, son 1er voyage serait pour toi… Je t'avoue que malgré l'extrême plaisir que j'aurais eu d'aller à Rouen, je ne suis pas trop fâchée de n'y pas aller, car j'aurais craint que ce voyage ne compromît celui de Lille et tu sais que c'est celui que je préfère à tous les autres. Papa a lu avant-hier sa notice sur Mr Lenormant ; elle a été très intéressante et très goûtée. Nous y avons assisté avec Adèle et Marie (Guibert) ».

Mr Wallon ajoute : « malgré le désir que j'ai de te revoir, nous attendrons que tu sois délivrée et bien remise. J'espère bien que nous aurons alors quelque huitaine de jours de liberté malgré la reprise de la session.

J'ai reçu du Colonel commandant la place qui est chargée de la bibliothèque de la réunion des officiers de Lille une lettre par laquelle il me demandait mon Histoire de

Jeanne d'Arc pour cette bibliothèque. J'y joins mon Histoire de la Terreur et prie Pierre de bien vouloir lui offrir les deux ouvrages en mon nom ».

En réponse à une lettre de remerciements de Jeanne pour un envoi d'objets de layette destinés au futur bébé, Marie Silvestre lui dit qu'elle l'a beaucoup trop remerciée (8 décembre) « Je désire, comme vous devez le désirer vous-même, que ce cher enfant que nous attendons, ait fait son apparition au milieu de nous ; je me tiendrai toute prête pour l'époque indiquée (c'est elle qui sera la marraine). J'espère que la santé de Papa, ainsi que celle de nous tous, ne sera pas un obstacle, car pour le présent, nous nous portons bien. Mon Père ne tousse plus et ne souffre réellement que de l'inaction, surtout par cette horrible saison qui le force à passer ses journées au coin du feu ; je lui fais des lectures pour le distraire… ».

Elle a beaucoup parlé à Auguste des succès de ses cousins Henri et Pierre Petit. Il n'est pas mal noté, mais a grand besoin d'être stimulé surtout pour le latin. Il est en 7e à Arcueil et il a un professeur très distingué !

Papa Petit doit toucher le reste de la créance Billant. Il a un locataire à Montford qui lui doit deux loyers de 120F chacun et il n'y a pas moyen d'en tirer un sou même avec l'intervention de l'huissier. Il a une terre à Palmort qui n'est pas louée ; la culture est très malheureuse en ce moment ; on ne trouverait certainement pas à vendre sans une perte énorme.

« Les blés français ayant été très mal récoltés, à cause des pluies continuelles, sont très inférieurs en qualité aux blés étrangers lesquels abondent sur les marchés ; il en résulte que les pauvres cultivateurs ne peuvent tirer parti de rien ; de là aussi la baisse des loyers, des terrains et la difficulté de vendre des terres. Pierre est un frère bien aimable de penser à faire des recherches de coquillages et de minéraux pour sa sœur ; c'est une passion qui va toujours en croissant ; j'y pense le jour, j'en rêve la nuit ! Je ne crains pas d'adresser des demandes à toutes les personnes qui ont le malheur de me faire comprendre qu'elles y connaissent quelque chose. Malgré l'activité que je déploie on me laisse toujours espérer ; tous les collectionneurs sont égoïstes ! Mon beau-père vous remercie de votre bon souvenir et vous fait tous ses bons compliments ».

Lorsque le Capitaine Petit, de passage à Amiens, avait laissé à l'évêché sa carte, n'ayant pu trouver Mgr Bataille, celui-ci lui avait écrit une lettre lui exprimant ses regrets d'avoir été absent. Mais comme le Capitaine avait laissé une carte portant l'adresse de Marseille et que Mgr Bataille ne le savait pas en résidence à Lille, c'est à Marseille qu'il avait adressé cette lettre – qui n'est arrivée à destination qu'assez longtemps après.

Aussi dès sa réception le Capitaine Petit s'était-il empressé d'écrire à Mgr B. pour lui dire sa confusion de ne rien avoir mis sur cette ancienne carte de visite. Ce dernier répond à cette lettre (9 décembre) espérant bien une prochaine visite de réparation. Il le remercie de tous les détails donnés sur la petite famille… « Ayant fait avec chacun de ses membres un commencement de connaissance lors de mon passage à Marseille, je m'y intéresse doublement. Puisse la Providence les rendre bien dignes de vous et de leur pieuse Mère ! Jeanne est, dites-vous, à la hauteur de sa tâche et voilà pourquoi l'avenir ne vous préoccupe pas plus que le présent. Vous avez dix fois raison ; il y a des grâces proportionnées au besoin qu'on en a dans une nombreuse famille. Elle ne s'oublie pas et, cher Monsieur Petit, vous ne l'oublierez pas plus qu'elle ».

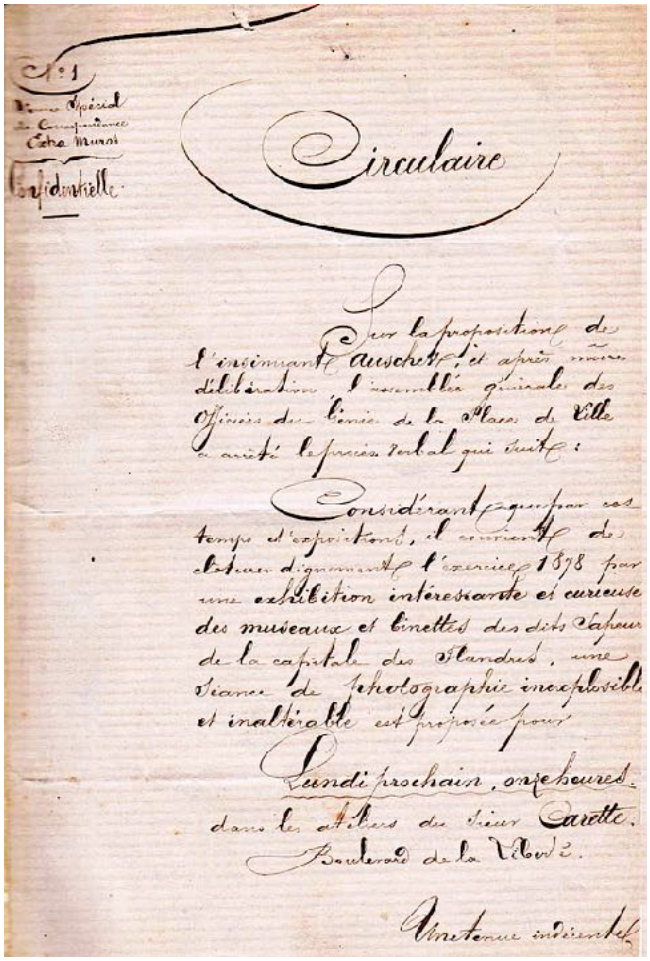
Le Général Hallier est allé à Paris pour la réunion du Comité du Génie (mises au tableau). Il est descendu Hôtel Dalayrue, 2 rue Monsigny, comme l'année dernière. Il répond à une lettre de son aide de camp à propos de la liste des candidats qu'il n'a pas reçue (10 décembre). « Je la retrouverai sans doute aujourd'hui entre les mains de quelque cloporte du Comité. Les candidats, comme vous le pensez bien, sont en

mouvement ; les escaliers du Dépôt et du Ministère en sont remplis. Vos concurrents sont là (il s'agit de la mise au tableau pour le grade de Chef de Bataillon) mais je ne pense pas que votre absence puisse vous nuire. Vous connaissez la situation. Je fais de mon mieux pour assurer des voix, sans me dissimuler les difficultés qu'il y aura à obtenir un résultat immédiat. L'important est de vous mettre en bonne position pour l'année prochaine ».

Il donne au Capitaine Petit le résultat de la séance du Comité pour le classement des colonels proposés pour le généralat (nouveaux inscrits : Brémon, Gallimard, d'Hombres et Préval).

« Je n'ai pu encore me présenter chez Mr Wallon ; je vais faire une tentative ce soir après la séance »

Voir ci-jdessous une amusante circulaire du camarade Roshem pour convier les officiers du Génie de la Place de Lille à se réunir chez un photographe en vue d'un groupe souvenir pour la fin de l'année 1878 (20 décembre 1878) :



N° 1
Service Spécial
de Correspondance
Extra Muros
Confidentielle

Circulaire

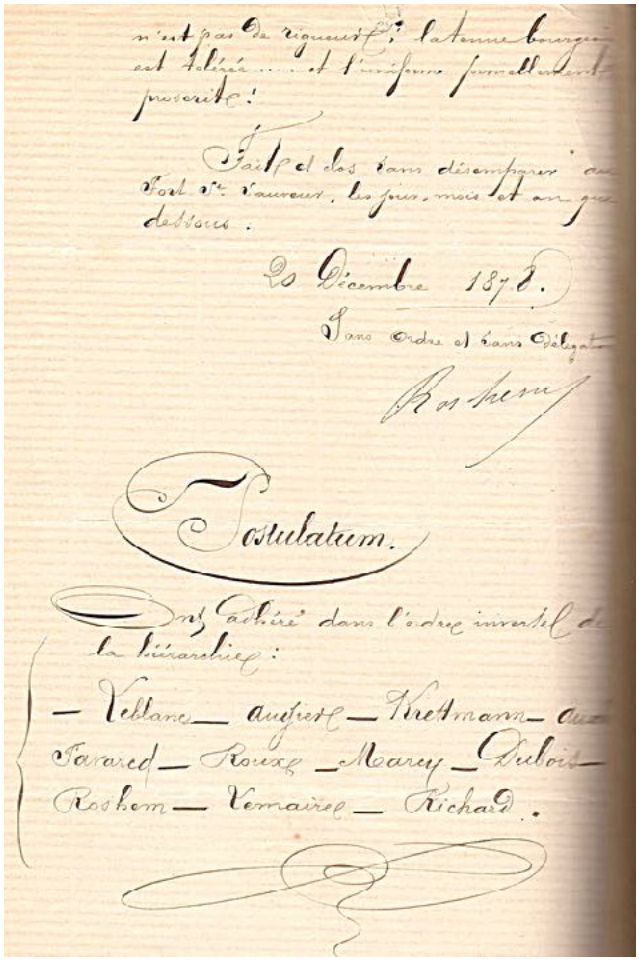
Sur la proposition de l'insinuant Auscher, et après mûre délibération, l'assemblée générale des Officiers du Génie de la Place de Lille a arrêté le procès verbal qui suit :

Considérant que par ces temps d'expositions, il convient de clôturer dignement l'exercice 1878 par une exhibition intéressante et curieuse des museaux et binettes des dits Sapeurs de la capitale des Flandres, une séance de photographie inexplosible et inaltérable est proposée pour

Lundi prochain, onze heures.

dans les ateliers du sieur Carette.
Boulevard de la Liberté.

Une tenue indécente



n'est pas de rigueur ; la tenue bourgeoise est tolérée ... et l'uniforme formellement proscrit !

Fait et clos sans désemparer au Fort St Sauveur, les jour, mois et an que dessous.

20 Décembre 1878.

Sans Ordre et sans Délégation

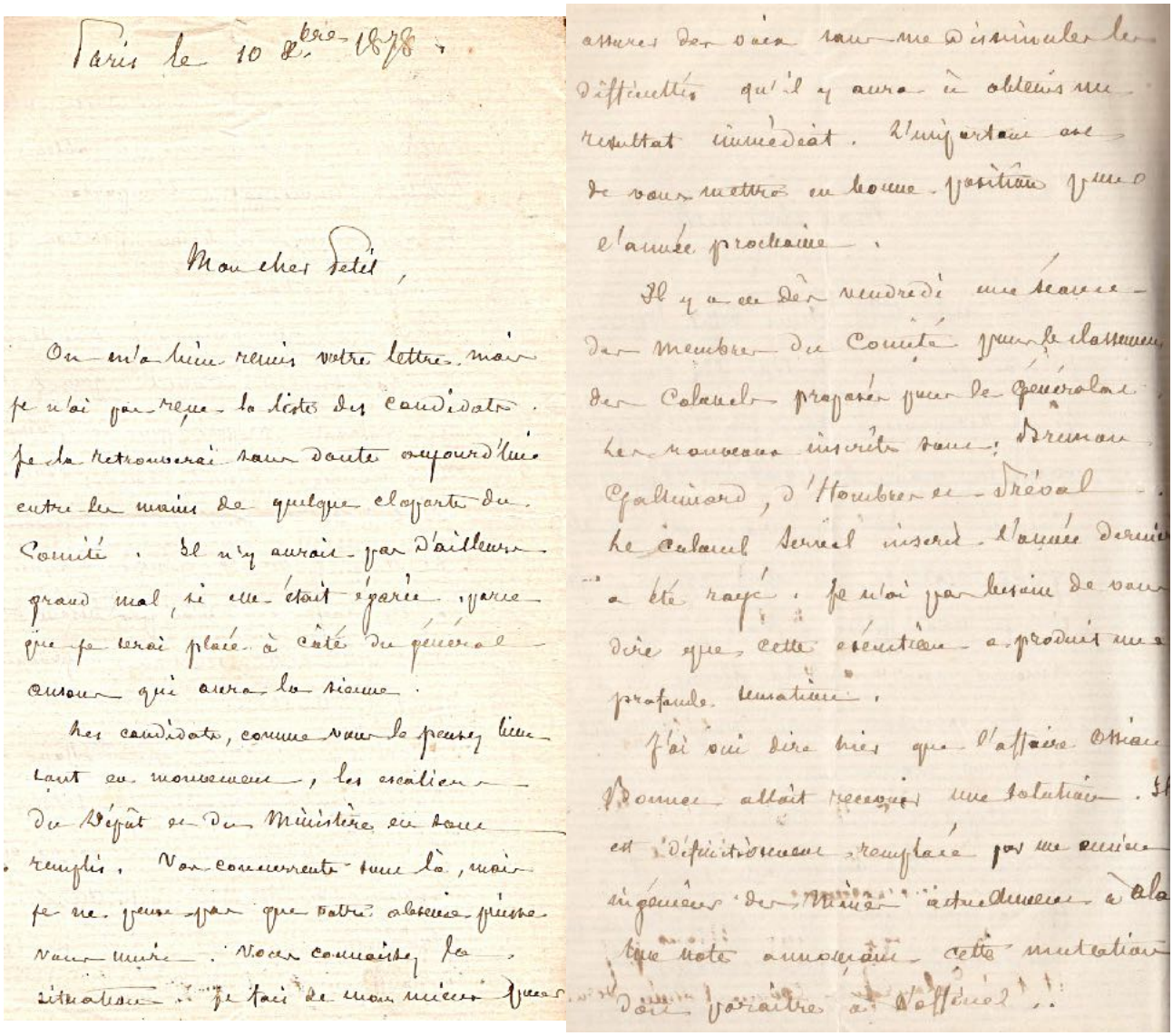
Roshem

Postulatum.

Ont adhéré dans l'ordre inverse de la hiérarchie :

— Veblanc — Auzier — Krettmann — Aux
Favaret — Roux — Marcy — Dubois —
Roshem — Vemaire — Richard.

Lettre du Général Hallier à Pierre Petit du 10 décembre 1878 :



Paris le 10 Xbre 1878.

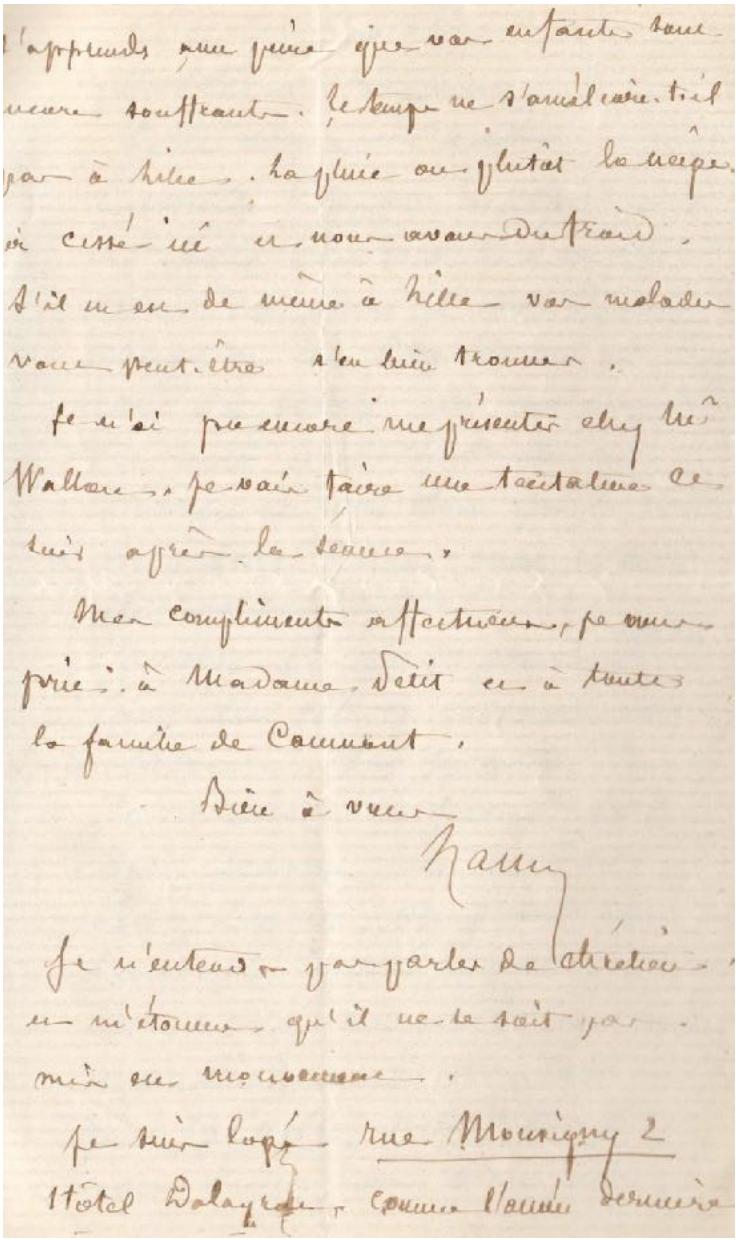
Mon cher Petit,

On m'a bien remis votre lettre, mais je n'ai pas reçu la liste des candidats. Je la retrouverai sans doute aujourd'hui entre les mains de quelque cloporte du Comité. Il n'y aurait pas d'ailleurs grand mal, si elle était égarée, parce que je serai placé à côté du général Ausone qui aura la sienne.

Les candidats, comme vous le pensez bien sont en mouvement, les escaliers du Dépôt et du Ministère en sont remplis. Vos concurrents sont là, mais je ne pense pas que votre absence puisse vous nuire. Vous connaissez la situation. Je fais de mon mieux pour assurer des voix sans me dissimuler les difficultés qu'il y aura à obtenir un résultat immédiat. L'important est de vous mettre en bonne position pour l'année prochaine.

Il y a eu dès vendredi une séance des membres du Comité pour le classement des Colonels proposés pour le Généralat. Les nouveaux inscrits sont : Brunon, Gallimard, d'Hombres et Préval. Le Colonel Servel inscrit l'année dernière a été rayé. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette exécution a produit une profonde sensation.

J'ai vu dire hier que l'affaire Ossian Bonnet allait recevoir une solution. Il est définitivement remplacé par un ancien ingénieur des Mines actuellement à Alais. Une note annonçant cette mutation doit paraître à l'officiel !



Jeanne Chevau annonce à Jeanne (19 décembre) les fiançailles de son frère Frédéric Barbedième avec Melle Louise Poncelet dont le père est avoué près de la Cour de Douai [23].

Le futur beau-père a l'intention de céder son étude à Frédéric d'ici un ou deux ans. Le mariage est remis à 8 à 10 mois. « C'est tout à fait un mariage d'inclination, déclare Jeanne Ch. ; Frédéric est très heureux de voir ses plus chères espérances se réaliser. La jeune fille est vraiment charmante ». Elle donne son adresse : 23 rue Morel (à Douai).

Camille Pignon malgré qu'il souffre de rhumatismes est allé chasser le sanglier dans la neige ; ils en ont depuis 25 jours à Châtillon-sur-Seine. Il a tiré un sanglier de 300 livres et s'empresse d'envoyer avec ses vœux au ménage Petit un cuissot « de ce noir habitant de nos forêts. Ma femme me charge de vous dire qu'il arrivera probablement en même temps une petite boîte à l'intention de vos enfants ».

---

[23] *Fiançailles de Frédréic Barbedième avec Mademoiselle Louise Poncelet de Douai – le père est avoué près de la Cour de Douai – il cédera son étude d'ici un ou deux ans à Frédéric. Le mariage sera célébré dans 8 à 10 mois.*

Jeanne P. écrit souvent à sa sœur Marguerite à laquelle elle ne cesse de penser depuis la mort de sa Mère. Marguerite lui en est bien reconnaissante. « Je ne sais vraiment comment te remercier, ma chère Jeanne, de tes bonnes lettres qui me font de plus en plus plaisir, surtout dans un moment où tu as tant de choses à faire ; tu es bien bonne de me consacrer un petit instant. Nous attendions impatiemment ta lettre car nous avions appris que Bébelle avait eu un peu de bronchite et nous désirions bien apprendre que c'était passé. J'ai recueilli quelques prospectus pour Mr Joseph, mais je te les enverrai par le Général car cela ne se met pas dans les paquets. Nous t'enverrons aussi par le Général si cela ne le dérange pas trop, certains petits objets destinés aux enfants ; de cette façon ils n'assisteront pas à l'ouverture du paquet sans voir arriver leurs petites étrennes ; je suis sûre que Bébelle en particulier ne sera pas fâchée de la surprise qui l'attend.

Papa a été très occupé toute cette semaine à cause du Conseil supérieur et du Sénat qui s'est réuni tous les jours à propos du budget. Mais la semaine prochaine il aura des vacances jusqu'au 14 janvier. Le Général est venu à la maison dimanche juste au moment où nous venions de sortir pour faire une petite course ; il a dit à Paul qu'il reviendrait à son retour d'Orléans ».

« Je n'ai que le temps tout juste d'ajouter un mot à la lettre de Marguerite, écrit en hâte Mr Wallon. Je suis content d'apprendre que petite Bébelle va mieux. J'en étais fort tourmenté ainsi que du petit Pierre. Puisses-tu avec l'embarras que ces pauvres petits te donnent avoir au moins la satisfaction de les voir bien portants ».

Le lendemain (21 décembre) Marguerite envoie un mot à Jeanne pour lui dire que le général partant aujourd'hui (plus tôt qu'on ne pensait) les étrennes de Bébelle n'étaient pas terminées : c'est un bébé incassable qu'elle et Geneviève sont en train d'habiller. Enfin elle confie le bébé au général et enverra les petites robes la semaine prochaine par la poste avec un petit parapluie que Marie et Anna (Guibert) ont acheté pour la poupée. Joseph recevra un mouton et les aînés un jeu de loto et des boîtes de couleurs.

Au revoir, ma chère Jeanne, je t'embrasse de tout mon cœur. Je voudrais bien pouvoir me glisser dans le paquet afin de te voir ainsi que tes chers petits enfants et Pierre… ».

Avec la fin de l'année nous lisons des lettres de vœux, attristés par ce grand deuil si récent… d'Adèle Guibert (27 décembre) « nous avons tristement terminé cette année mais ce qui a été pour nous tous une douleur a été pour maman le début d'un si grand bonheur que nous ne devons pas cesser d'y penser. Hier encore on me parlait d'elle avec cette vénération, ce respect qui accompagne les saintes mémoires. C'est ce juste tribut rendu à une vie de dévouement comme a été la sienne.

Mon Père va très bien. Il aura dans deux jours le plaisir de revoir Etienne. Marguerite et Geneviève sont toujours bien gentilles auprès de lui ; ils sont tous trois calmes et résignés, jouissant au moins dans leur malheur de leur tendresse naturelle ».

Après la neige, le dégel depuis trois jours. Y aura-t-il encore un retour du froid vif ? Ses fils Henri et Maurice le souhaitent pour profiter des patins que leur grand-père leur a promis pour leurs étrennes.

« Je suis contente de leur travail. Maurice cependant se cantonne trop dans sa géométrie et son algèbre ; il a mieux à faire pour le moment. Mes plus jeunes vont bien ; André n'a pas encore manqué sa classe. Jean a une mine florissante et une bonne humeur constante. Sophie W. a ses deux enfants bien portants. « J'espère toujours voir Céline et on mari cette semaine, mais ils ne m'ont encore rien assuré à ce sujet ».

De Marguerite W. (29 décembre) honteuse d'être devancée par sa sœur Jeanne pour les souhaits de bonne année. Elle est bien contente d'apprendre la joie des enfants en recevant leurs cadeaux.

Elle ne sait comment remercier Adèle de la peine qu'elle se donne pour Geneviève et pour elle… »je voudrais qu'elle renonçât à venir au cours de Geneviève, car elle est obligée de se dépêcher pour venir et pour s'en retourner et je crains, quoiqu'elle en dise, que cela ne finisse par la fatiguer.

Je te retrouve souvent en elle, car vous avez encore plus de ressemblance au moral qu'au physique et cela me fait l'en aimer davantage… Malgré cela elle ne te remplace pas pour moi entièrement et je n'en ai pas moins un désire de plus en plus vif de te voir et de t'embrasser. Je vois que Papa en a aussi une grande envie et je crois qu'il n'y aura pas besoin de le prier beaucoup pour le décider à aller à Lille une fois que tu seras rétablie.

Etienne est arrivé hier et nous a donné de bonnes nouvelles de Valentine et de toute sa famille ».

Elle lui envoie « ses vœux sincères de sœur et de filleule bien aimante et dévouée pour cette nouvelle année qui, comme tu le dis, commence si tristement puisque Maman n'y est plus et laisse un si grand vide au milieu de nous, surtout à cette époque où l'on se trouve si heureux d'être réunis tous ensemble ».

De Geneviève W. (même date) qui avoue ne pas beaucoup aimer écrire et qui excuse sa paresse étant très occupée pas ses cours. Elle préfère se réserver pour dire de vive voix à sa sœur, prochainement, son affection pour elle.

De la tante Barbedième (30 décembre) toute heureuse des fiançailles de son fils Frédéric. Elle aurait bien voulu aller passer quelques heures à Lille auprès de Jeanne, mais avec ce froid excessif elle n'a pas osé se mettre en route. Elle se promet d'y aller après la naissance du bébé et d'avoir ainsi l'occasion de voir la famille eu complet.

Jeanne Paix qui attend aussi un bébé pour fin janvier est enchantée de cette prochaine naissance. « Je crois qu'elle verrait arriver le 12e avec le plus grand plaisir ».

Frédéric ajoute ses souhaits et remerciements pour les félicitations que Pierre et Jeanne lui ont envoyées.

De la petite Madeleine Deltombe avec trois petites lettres pour Henri, Pierre et Bébelle.

D'Anna Guibert (30 décembre) qui annonce l'arrivée à Paris de Tantante et de mon oncle Martial (de la Gillardaie).

D'Henri, d'André et de Marie (Guibert) à la suite sur la même double feuille.

De Joseph Guibert avec une page en grosses lettres de Jean G.

A toutes ces petites lettres de ses enfants, Adèle G. ajoute encore son mot affectueux.

De Paul et Sophie Wallon. Paul W. doit être le parrain du bébé de Jeanne. « A la bonne heure ! écrit-il à Jeanne (31 décembre). C'est donc moi l'heureux choisi ! Cette farceuse de Valentine qui prétendait s'emparer de mes droits au profit de Célestin ! Je sais maintenant sur quel pied danser et, à la première nouvelle, je compte partir du pied gauche pour assister sur les fonts de Saint-Maurice votre futur héritier, Monsieur mon neveu, ou future héritière, Melle ma nièce ».

La lettre de Jeanne à son Père (30 décembre) à laquelle le Capitaine Petit ajoute un mot pour s'unir à elle dans ses vœux pour lui, pour Marguerite et Geneviève, est une lettre toute d'affection et de tristesse à la pensée du vide laissé par la mort de Mme Wallon. « Puissent nos deux Mères nous bénir tous au commencement de cette année et t'obtenir de Dieu le plus de bonheur possible par l'entremise de ta nombreuse famille ».

Elle l'attend avec ses deux sœurs, comme convenu, après la naissance de son bébé.

Janvier 187

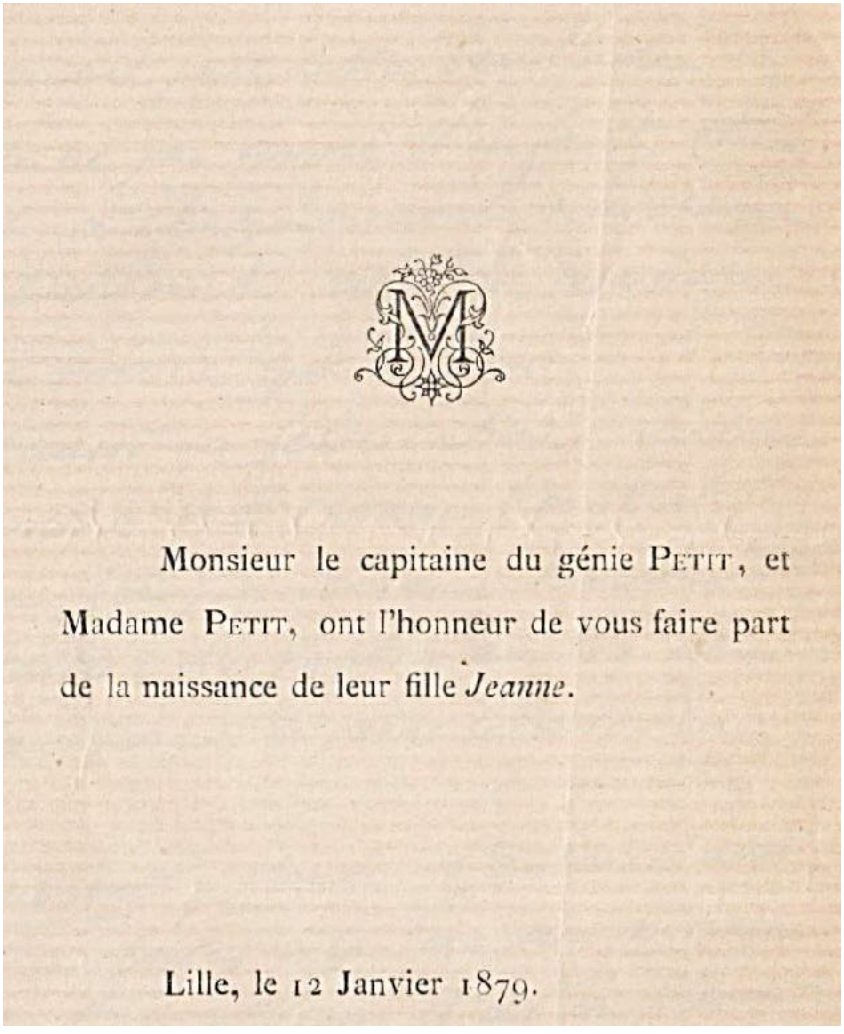
Jeanne Petit qui a supporté vaillamment cette nouvelle grossesse écrit à son Père : « Dans une huitaine de jours, j'espère vous apprendre la naissance du cher petit qui ajoutera sans doute aux soucis d'avenir, mais qui nous réservera, je l'espère, bien du bonheur ; il sera toujours bien accueilli des frères et de la sœur qui vont voir chaque jour dans le berceau si le bon Dieu y a mis les étrennes… (7 janvier) ».

Et huit jours après et même moins de huit jours après, Jeanne répondant au désir de son frère Paul W., le parrain, qui l'avait engagée à ne pas trop tarder, devant être à Paris le 18 pour une réunion du jury d'expertise dont il fait partie, met au monde à midi ¼, le 12 janvier, Jeanne, Marie, Pauline, la superbe petite fille qu'elle souhaitait avoir… le 5e enfant du ménage.

Paul W ; le parrain et Marie Silvestre la marraine se retrouvent à Lille pour le baptême le jeudi 16. En repartant le soir même, Paul W. dépose à Valenciennes chez Valentine D. la petite Bébelle réclamée par sa tante, pour décharger un peu sa maman.

De son côté, Marie Silvestre ne peut guère s'attarder à Lille, toujours préoccupée de laisser seul derrière elle Papa Petit, qui ne va pas mal, mais qu'elle entoure constamment de ses soins. Il aura 81 ans le 26 de ce mois.

Faire part de naissance de Jeanne Petit, le 12 janv 1879 :



M

Monsieur le capitaine du génie Petit, et Madame Petit, ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fille *Jeanne*.

Lille, le 12 Janvier 1879.

Tous les membres de la famille s'empressent d'envoyer leurs félicitations et Laure W. envoyant avec les siennes celles de sa mère (Mme Cronier) et de sa sœur Louise ajoute : « quant à moi, je t'embrasse de tout mon cœur, en t'engageant à t'en tenir à ce nombre respectable et en te priant d'envoyer le suivant (si tu avais l'intention de continuer) dans un autre ménage où un petit ange ne ferait pas de mal pour égayer la famille… ».

Cette pauvre Laure marquait par cette boutade le chagrin qu'elle éprouvait de ne pas avoir d'enfant, ce dont elle souffrait en secret à chaque nouvelle naissance dans les ménages Petit et Deltombe dont le mariage avait été célébré la même année que le sien !

Jeanne Chavau adressant aussi ses félicitations déclare que son frère Frédéric (fiancé à Melle Louise Poncelet) « est dans les délices, deux fois par semaine seulement, c'est trop peu ! Il travaille du matin au soir dans l'étude de son futur beau-père, à peine le voit-on aux heures des repas… ».

L'aîné des fils de Mme de Caumont, Henri, s'associe aussi pleinement avec sa mère et ses frères à la joie du ménage Petit et attend quelques jours le plaisir d'aller présenter de vive voix ses affectueuses félicitations.

Quant à Bébelle « qui est la sagesse même et gaie comme un petit pinson » écrit Valentine (17 janvier) pour rassurer Jeanne, « elle fait la joie de tous ses enfants qui toute la journée d'hier étaient d'une impatience extrême en attendant l'arrivée du train… Henri lui répète à chaque instant : « tu t'amuses bien, n'est-ce pas, Bébelle !? Tous sont ravis… Madeleine regrette bien de ne pas avoir aussi Henri et Pierre. Il faudra leur permettre d'accompagner leur Père que nous attendons dimanche en huit pour voir seulement sa fille…» car Valentine ne voulait pas qu'on lui reprenne trop vite sa nièce. « Paul que nous n'avons pas pu retenir plus tard que midi nous a donné les meilleures nouvelles de toi et de ta petite Jeanne ».

Quelques jours après, écrivant de nouveau à Jeanne (20 janvier)… « Ta petite fille a un cœur d'or et elle nous fait plaisir par la vive affection qu'elle te porte. Hier elle nous disait : je m'amuse bien ici, mais je retournerai à Lille embrasser ma maman, car ma maman défend que je reste toujours ici… Nous comptons toujours voir Pierre dimanche avec les deux petits garçons… ».

Jeanne qui se remet vite adresse sa 1ère lettre (20 janvier) à son Père que ses occupations avaient empêché de venir assister au baptême de sa nouvelle petite-fille.

« Paul vous aura donné des détails sur sa petite filleule : Jeanne, Pauline, Marie. J'ai tenu à donner à la chère petite le nom de notre seconde mère (Pauline), de même que ma petite Adèle porte le nom de ma chère petite mère (Hortense). Puissent-elles toutes deux se ressentir toute leur vie de la protection de leurs Bonnes-Mamans qui les eussent tant aimées toutes deux… ».

Avec le grand froid qui est revenu, Valentine D. engage vivement sa sœur (22 janvier), bien que se remettant vite, à prendre certaines précautions. « J'ai toujours entendu dire à mon médecin qu'on va plus vite en allant tout doucement… Ta petite Bébelle continue à se très bien porter. Elle est très gaie, très joueuse et d'une humeur inaltérable ; c'est vraiment une bien charmante enfant que tu possèdes ; elle me charme de plus en plus par son obéissance, sa bonne humeur et son excellent cœur. Ses petites réparties le témoignent sans cesse. Hier, profitant du temps splendide quoique froid, je les ai tous promenés y compris André et Madeleine à qui j'avais donné congé. Ta petite fille était gaie au possible, elle courait avec Madeleine, faisait des glissades, c'était des éclats de rire sans fin. Nous avons terminé la promenade en allant voir Emilie (Caffiaux) et ma belle-mère… ».

Marie Silvestre rentrée à Grignon par une neige épaisse a beaucoup pensé, pendant son voyage, à son frère et à sa sœur et à tous leurs tracas. Son frère avait dû certainement lui confier ses soucis qui étaient plus des soucis à lui qu'à Jeanne, pour l'éducation de ses enfants, soucis augmentés par cette nouvelle naissance… « le découragement de Pierre m'a bien peinée et j'espère qu'il va se remettre devant la belle Mission qu'il a à remplir et qui est largement partagée par Jeanne… Ces chers petits enfants auront à leur tour leurs chagrins et leurs tourments ; il est bien juste de leur procurer, dans leur enfance, le plus de bonheur possible et qu'ils puissent se rappeler plus tard la patience de leurs parents pour les élever, car les impressions du jeune âge ne s'effacent pas ».

Valentine dont les lettres sont toujours pleines de vie et d'entrain – elle écrit comme elle parle – y met des impressions qu'on sent vraies parce qu'elle y donne tout son cœur. Elle nous laisse donc sur la famille, lorsqu'elle parle de nous ou des autres, des touches colorées qui rendent assez vivant le souvenir que nous pouvons en conserver. Et grâce à elle, qui a vécu la plus grande partie de sa vie à Valenciennes, nous pouvons connaître un peu mieux les Caffiaux qui y sont nés et y ont également vécu.

C'est ainsi qu'écrivant souvent à Jeanne, pendant qu'elle a sa petite Bébelle pensionnaire, nous apprenons par elle « que la pauvre Anna Caffiaux vient de perdre l'aînée de ses enfants [24], une charmante petite fille de quatre ans, affectueuse et intelligente comme on en voit peu. Elle a succombé, après trois mois de maladie, pendant lesquels elle a bien souffert, la pauvre petite, à une bronchite capillaire.

On l'a enterrée lundi. Elle a conservé sa connaissance jusqu'au bout, parlant jusqu'à la fin et quelle douceur elle a montrée, au milieu de ses souffrances !…

Et que Mr Rousseau vient de céder son magasin, et « je n'en suis pas fâchée, à un commerçant de Saint-Germain-en-Laye. Il a dû arriver aujourd'hui avec sa famille et Mme Rousseau a quitté dès hier son appartement. On allègue la santé de Mr Rousseau, il y a aussi d'autres raisons. En attendant la maison qu'ils viennent de louer rue Notre-Dame, l'ancienne maison de Mme Bernard, ils vont habiter jusqu'au mois d'avril chez Octavie ».

Le Camarade Laurent félicite le Capitaine Petit en des termes amusants : « je suis bien heureux et toute ma famille est en joie de vous savoir sortis avec succès, Madame Petit et toi, de ce nouvel assaut. Mademoiselle Jeanne est la bienvenue, non seulement pour son papa et sa maman, ce qui est tout naturel, mais aussi pour la part d'affection que, tous ici, nous lui tenions soigneusement en réserve, dès que nous avons appris qu'on pouvait soupçonner son existence… Ce n'a été qu'un cri dans la famille : quelle admirable proportion, 3 garçons et 2 filles ! N'était-ce le chiffre total que ces dames considèrent comme un peu fort, elles eussent été prises d'un beau zèle pour marcher sur vos traces ; 3 jusqu'ici est le nombre qu'on se fixe ! qui peut jurer d'en rester là ? Ce n'est pas moi en tout cas. Je dois dire que pour le moment nous en sommes toujours au numéro 1 qui pousse tant bien que mal : c'est une vraie miniature…

---

[24] *Anna Caffiaux (1845-1924) petite fille d'Henri Caffiaux (frère de Féfé) ; mariée en 1872 à Louis Callipel. C'est sa fille aînée Louise C. née en 1874 qui vient de mourir.*

Puis à propos de la situation politique, il ajoute : « nous sommes prêtes à regarder avec un intérêt tranquille les événements de la journée historique où je t'écris (30 janvier 1879). Il partira… il partira pas ! Nous effeuillons quelques marguerites sur ce thème, sans que notre cœur palpite [25].

Un regain de curiosité m'avait porté hier soir à descendre dans la rue, sans armes toutefois. C'est pour moi une surprise toujours nouvelle de voir le calme plat des boulevards dans ces occasions… Un Président s'en va, ou va s'en aller, et on semble s'en inquiéter autant que si c'était l'empereur de Chine. A part quelques curieux achetant les journaux qu'on criait avec cette offre alléchante : « les dernières nouvelles ! la démission du Maréchal !» pas un groupe, pas la moindre fièvre !... »

Février 1879

Mme Postel [26] écrivant sur un papier à en-tête : Pension de Madame Postel – 4 rue des Tournelles – Versailles – s'étonne « vivant claquemurés dans leur trou et ne sachant plus rien de tout » d'avoir reçu la nouvelle de la naissance de Jeanne sur une carte venant de Lille ! « De Marseille à Lille, voilà un voyage ! L'important est que vous vous trouviez mieux au Nord qu'au Midi. Nos compliments pour la naissance de votre petite Jeanne et la bienvenue à cette chère enfant… Nous sommes en bonne santé tous maintenant, mais Marie, votre filleule, a failli mourir au mois de septembre dernier. Elle a eu une fièvre muqueuse ou plutôt typhoïde et elle a été malade du 15 août à la fin d'octobre. Elle n'a pu reprendre ses occupations qu'il y a deux mois. On a été obligé de lui raser les cheveux mais ils repoussent et elle va très bien. Je serais grand-mère au mois d'avril, je crois ; vous voyez que je ne rajeunis pas… Cependant, Dieu merci ! je me porte à merveille. Marie a fini son apprentissage ; elle a 19 ans. Marthe finira dans deux mois… »

Nous croyons que Mme Postel n'avait que des filles. C'est elle, du moins la plus jeune, que le Capitaine Petit faisait sauter à la corde, dans ses heures de liberté, alors qu'il avait pris pension chez les Postel pendant la Commune.

« Plus que jamais, continue Mme Postel, je désirerai être à Paris, mais Mr Gréard (alors Grand Maître de l'Université) m'a mise aux oublis ! » Elle croît que si le Capitaine Petit était resté à Paris elle aurait pu obtenir « par ses instances » une école, car on en crée tous les jours. Elle n'ose pas aller solliciter Mr Gréard dans son bureau… « Mon mari, Melle Léonie, tous les enfants vous envoient leurs compliments ».

Marguerite W. est celle qui donne le plus fidèlement des nouvelles de la famille à sa sœur Jeanne. Par elle, Jeanne est tenu au courant des petits détails sur les parents et les enfants, leurs santés, les succès en classe… et sur les amis de la famille. Ainsi le 5 février, profitant d'un jour de sortie et du temps qui était assez beau, elle est allée avec Adèle G. et ses enfants Marie, Henri, Maurice et Jean à Chatou chez les bons amis Lussigny qui y ont une propriété.

---

[25] *L'année 1878 fut une trêve, au cours de laquelle la France convia à Paris pour le 1er mai, les nations européennes à une brillante Exposition universelle. Les élections triennales du 5 janvier 1879 ayant amené au Sénat une majorité républicaine, Mac Mahon ne crut pas pouvoir remplir plus longtemps le mandat qu'il tenait des conservateurs. Saisissant le prétexte d'un changement, qu'il désapprouvait, dans le haut commandement, il donna sa démission le 30 janvier 1879. Jules Grévy lui succède comme Président de la République.*

[26] *On se rappelle que Pierre Petit a commencé ses études à Versailles dans la pension Postel. Il était toujours resté en relations avec Mr et Mme Postel et était le parrain d'une des filles, Marie. C'est chez les Postel qu'il a logé à Versailles pendant la Commune.*

« Nous avons trouvé Laure (Lussigny) dans le même état ; tu sais qu'elle a depuis deux mois un mal à la jambe qui l'oblige à rester étendue ; elle ne peut presque pas marcher. Les médecins disent que c'est nerveux mais qu'ls ne peuvent pas savoir quand ça passera ? Julia paraît se porter assez bien quoi qu'elle ait toujours mauvaise mine. Nous avons vu aussi Mme Emile Lussigny ; ses enfants vont très bien, surtout le petit dernier qui devient excessivement fort, trop même, car elle l'a toujours sur les bras, ce qui doit beaucoup la fatiguer.

Adèle a fait hier commencer l'allemand à André et à Jean ; elle a une maîtresse qui vient deux fois par semaine pour les cinq aînés et qui l'a beaucoup engagée à faire commencer les deux petits ».

Après trois bonnes semaines passées à Valenciennes, Bébelle est rentrée dans sa famille et Valentine est heureuse de savoir (9 février) qu'elle avait conservé un bon souvenir de son séjour chez elle… « mais c'est aussi une enfant si facile, si aimante, que c'est tout plaisir que de l'avoir ; mes enfants la regrettent autant que moi ; jamais il n'y a eu la plus petite dispute entre eux… Quand Pierre viendra nous voir, et nous espérons que ce sera le plus souvent possible, il faut nous envoyer Bébelle passer de temps en temps quelques jours près de nous ; le changement d'air lui fera du bien et j'ai remarqué que, vers la fin, elle mangeait beaucoup mieux… ».

Mr Wallon avait bien promis à ses filles Marguerite et Geneviève de les emmener à Lille, après la naissance de la petite Jeanne, pour faire sa connaissance.

Et Marguerite se désole dans ses lettres à Jeanne que ce voyage soit toujours différé, son Père étant toujours empêché de partir par ses nombreuses occupations…

« Papa est retenu pour quelques temps, écrit-elle (14 février) bien qu'il n'y ait rien dans ce moment-ci, mais on doit bientôt discuter le projet du retour du Sénat à Paris [27] et Papa désire être là pour cette discussion… ».

Elle annonce que Pierre Puiseux profitera des vacances des jours gras pour aller avec Etienne W. faire une petite tournée dans le Nord et pousser même jusqu'à Bruxelles que sa grand-mère Jamet l'engage beaucoup à aller voir.

D'ailleurs Mr Wallon ajoute lui-même à la lettre de Marguerite : « je n'étais pas moins désireux que Marguerite et Geneviève d'aller te voir, mais tu vois que ce n'est pas le moment où l'on puisse s'absenter et témoigner par l'abstention une sorte d'indifférence aux décisions les plus graves… ».

Paul Wallon a la satisfaction d'être nommé architecte du diocèse de Saint-Brieuc. Ce sera pour lui l'occasion de séjours agréables dans les Côtes du Nord et peut-être d'affaires particulières avec les propriétaires châtelains des environs.

Valentine donne à Jeanne de mauvaises nouvelles de la famille Boulan « qui vient de passer une semaine dans de terribles angoisses. Le petit garçon d'Henriette a été pris, il y a huit jours, d'une angine couenneuse qui, dès le lendemain, s'aggravait et devenait le croup. Ma tante, appelée par dépêche, trouva les médecins très inquiets et ne donnant aucune lueur d'espoir. Un médecin de Lille qui avait été appelé proposa comme suprême effort de faire l'opération de la trachée, mais préféra avouer qu'il n'espérait aucune chance de succès et craignait même que pendant l'opération l'enfant ne lui resta entre les mains. On y renonça et on attendait d'un moment à l'autre le dénouement fatal quand, hier matin, Marie que j'allais voir chaque jour et qui était si accablée m'arrive la figure rayonnante ; l'enfant depuis la veille était regardé comme sauvé, à la grande stupéfaction des médecins… ».

---

[27] *Retour du Sénat à Paris : ce ne sera que le 19 juin que les deux assemblées, réunies en Congrès, voteront le transfert de Versailles à Paris des pouvoirs publics. La Chambre s'installera au Palais Bourbon, le Sénat au Luxembourg et le Président de la République au Palais de l'Elysée.*

« Puis, c'est le tour de cette pauvre Caroline Giard [28] que tu avais trouvée si gentille, si simple et si bonne, d'être éprouvée. L'aîné de ses enfants, un superbe garçon de 3 ans ½ est très malade depuis trois jours d'une maladie du cerveau. C'est, m'a dit Alfred (Giard) hier une lésion au cerveau... Le mal fait des progrès effrayants d'heure en heure ; dès hier, la déglutition ne se faisait déjà plus. Caroline est dans une douleur que je comprends bien hélas et la pauvre cousine Jeannette [29] qui ne vivait que dans cet enfant, qu'elle avait en quelque sorte élevé, fait mal à voir... » Cet enfant est mort quelques jours après.

Marie Silvestre remerciant Jeanne (21 février) de la peine qu'elle a prise de lui écrire deux fois dans un moment où le repos lui est encore si nécessaire, lui dit leurs préoccupations du changement qui s'est fait au Ministère de l'Agriculture. Le remplacement à la Direction de l'Agriculture de Mr Perlier par Mr Tisserand qui a beaucoup contribué à la fondation de l'Institut agronomique dont il est toujours le Directeur, ne serait guère favorable à Grignon. Mr Perlier, lui, aimait l'Ecole de Grignon, y portait beaucoup d'intérêt, connaissant tous les employés. Il a aussi été question du départ de Mr Boitel, mais, grâce à Dieu, cette nouvelle n'a pas été confirmée.

Papa Petit vient de replacer les 4 700F provenant de l'affaire Billout. Avec les économies qu'il avait, il a pu acheter pour 6 000F d'obligations nominatives du chemin de fer « de Lyon et Orléans ».

Cédant aux instances de Jeanne, Mr Wallon s'est décidé à lui envoyer Marguerite, étant toujours retenu à Paris. Jeanne l'en remercie (26 février) « tu ne saurais croire combien Marguerite m'est précieuse en ce moment car parfois je ne sais où donner de la tête ; elle berce l'une, apaise les cris de l'autre, fait cesser les disputes car mes petits marmots n'étant pas bien malade, n'en sont que plus mauvais ». Elle a même dû séparer Joseph qui a eu une assez forte éruption, ce qui l'inquiétait beaucoup pour la petite Jeanne. Mais le Dr Hallez en qui elle a toute confiance lui a déclaré que ce n'était que la varicelle non contagieuse.

Mars 1879

Valentine attendant les Barbedième avec Pierre Belin [30] pour le dimanche 16 mars, demande à Jeanne s'ils ne pourraient pas venir tous ce jour-là et, si elle ne peut encore se décider à faire ce voyage, que Pierre vienne au moins avec les aînés.

Elle lui confie ses nouvelles espérances... « Et puis...et puis... je crois qu'il serait bon que tu ailles parler au couvent pour demander pour moi, en insistant s'il le faut, la religieuse que tu as eue et dont tu as été si contente. Ce serait pour le 20 octobre, si je ne me trompe ?... ».

Enfin Geneviève Wallon annonce à sa sœur Marguerite, toujours à Lille, que son Père et elle arriveront à Lille le 22.

---

[28] *Caroline Giard (née Motte) – (1854 – 1903) a épousé en 1874 Jules Giard (1849 – 1936). Ils ont eu 8 enfants. Ils ont redonné au 3ème ce prénom de René en souvenir de cet aîné mort à 4 ans. René Giard a épousé notre cousine Pauline Rivière.*

[29] *Cousine Jeannette : sans doute la mère de Jules Giard et grand-mère de ce petit René.*

[30] *Sophie Dupire, la sœur de notre grand-mère (1ère femme d'Henri Wallon) avait épousé Mr Barbedième, veuf avec deux filles ; l'aînée, Laure, avait déjà 13 ou 14 ans à l'époque de ce remariage de son père, elle était aveugle – La seconde a épousé un Mr Belin de Launay, officier, dont elle a eu un fils, le Pierre Belin dont il est question ici, officier lui-même, et une fille qui a épousé un Mr Denis, officier également. Madame Denis, restée veuve très jeune, a eu trois filles : l'aînée morte à 17 ans de la fièvre typhoïde et les deux dernières, jumelles, que nous avons connu, sont entrées dans l'enseignement.*

Ils n'y font qu'un court séjour et reviennent tous les trois par Valenciennes où ils restent moins de temps qu'ils ne pensaient. « Papa ayant lu dans le journal qu'il y avait dans la journée (du 27 mars) une séance au Sénat, de sorte que nous avons bien peu joui de Valentine, écrit Marguerite à Jeanne à leur retour à Paris, car tout notre temps s'est passé à faire des visites aux cousins et cousines qui sont si nombreux à Valenciennes. Nous avons appris que le mari de Sophie Desgentils était au plus mal et qu'on avait appelé à Paris le cousin Emile (Caffiaux). On attendait d'heure en heure l'annonce de sa mort, mais maintenant il va mieux et on croit qu'il sortira encore de cette crise.

En passant à Douai, où nous avions 25 minutes d'arrêt, nous avons été chez ma tante Barbedième. Malgré l'heure matinale (il était à peine 7 heures), nous l'avons trouvée levée. Elle nous a dit que Jeanne (Chevau) n'irait peut-être pas encore à Paris vers Pâques, car le mariage (de Frédéric) n'est pas encore fixé. Il paraît que Mr Poncelet a beaucoup de peine à se séparer de sa fille et qu'il recule le plus possible le mariage, sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Mais un mariage qui ne traîne pas ainsi en longueur c'est celui de Marguerite Boutan ! La connaissance s'est faite il y a à peine un mois et elle se marie le mardi de Pâques. Elle épouse un Mr Norguin, directeur d'une grande maison de bleu dans la Meuse. C'est un très beau mariage car ce monsieur, outre ses appointements qui sont de 12 000 F par an, a une part dans les bénéfices de la maison et cette part s'est élevée jusqu'à 22 000 F. Les propriétaires de la fabrique lui ont fait bâtir une jolie petite maison qu'il a meublée très coquettement. Le seul inconvénient c'est que c'est tout à fait à la campagne, mais ce n'est qu'à quelques kilomètres de Bar-le-Duc et une voiture est toujours mise à leur disposition. Tu vois que tout est pour le mieux. Aussi la famille Boutan est enchantée ».

Avril 1879

Au début d'avril, Henri Wallon et Laure font un petit voyage dans le Nord, s'arrêtant à Valenciennes et à Lille. « Nous sommes encore sous le charme des bonnes journées que nous venons de passer dans le Nord, à Douai, à Valenciennes et en particulier auprès de vous, écrit Henri W. (6 avril) à Pierre et Jeanne, une fois revenu à Rouen. Il y avait trop longtemps que nous ne vous avions vus. Nous n'étions plus au pair avec vos chers petits enfants. Nous en revenons tout ravis. Connaissant votre petit intérieur, remis au courant de ces petites intelligences si éveillées, ayant été témoins de leurs allures, emportant une provision de leurs réflexions et de leurs saillies, nous pourrons, même à distance, vivre un peu de votre vie et voir tout ce petit monde s'agiter devant nous en pensée... ».

Pensant à la figure maussade qu'il a pu leur faire avec le vilain rhume qui l'a si brusquement envahi, il tient à dissiper l'effet de cette humeur fâcheuse et juge à propos que Jeanne et Pierre se livrent à quelques libations bachiques. C'est un prétexte, comme il savait d'ailleurs en trouver souvent, pour envoyer une caisse d'excellent vin...

Jeanne reçoit de sa sœur Marguerite la nouvelle (14 avril) de l'avis donné par le Ministère à son Père que l'on a accordé un tableau à l'Eglise Saint-Maurice. Elle envoie même la lettre du Ministère à sa sœur « espérant que cela fera prendre patience à Mr le Curé pour le second... ».

Mr Wallon confirmant ce prochain envoi dit à Jeanne ; « si tu quittes Lille, tu auras au moins laissé un souvenir à ta paroisse... ».

Il va passer quelques jours à Rouen avec ses deux filles d'où Marguerite donne de ses nouvelles (16 avril)...

« Nous avons manqué la veille de notre départ pour Paris la visite de ces demoiselles Bayard [31] qui venaient apporter à Papa un très joli tapis qu'elles avaient fait elles-mêmes pour mettre sous son bureau. Ces pauvres demoiselles ne savent vraiment comment témoigner toute leur reconnaissance ! Nous devions aller les voir le lendemain, mais il a fait un temps si affreux que nous n'avons pas pu sortir... ».

Mais Mr Wallon trouve que ces petits voyages à droite et à gauche sont suffisants : « nous finissons demain, écrit-il en marge de la lettre de sa fille, la série de nos vacances de Pâques ; notre voyage à Lille et à Valenciennes en faisait partie. Il est temps que Geneviève reprenne ses études et moi, ma vie de travail... Au plaisir de vous revoir se mêle d'une façon bien amère le souvenir du bonheur que votre maman trouvait dans ces petits voyages parmi vous... ».

Ce douloureux rappel de ses chères disparues qu'on retrouve fréquemment dans ses lettres adressées à ses enfants laisse entrevoir l'inconsolable tristesse dont souffre toujours Mr Wallon au plus profond de son cœur.

Pendant ces vacances de Pâques, Jeanne est allée avec ses enfants à Valenciennes. Valentine lui dit (17 avril) combien elle a été heureuse de les recevoir. « Quel dommage que nous n'habitions pas la même ville ! Ton petit séjour a vraiment été trop court ; il faudra nous dédommager dans l'été. Madeleine regrette bien aussi ses cousins ; on ne s'amuse plus, dit-elle, depuis que Henri et Pierre sont partis... ».

Laure W. a encore l'aimable attention d'envoyer des cadeaux à Jeanne : un modèle de chemise pour Bébelle, un couvre-pied qu'Henri a fait teindre d'un rouge grand teint, « quelques coupons de gris et de noir toujours utiles dans un ménage et un petit métrage de toile de coton. Tu vois qu'Henri est un homme pratique ! Etc. Et maintenant ne nous remercie pas ; tu peux t'épargner cette peine… d'abord tu n'as pas le temps d'écrire avec tes bambins qui crient autour de toi... ».

Elle trouve aussi que le séjour – huit jours seulement – de Père et Etienne avec Marguerite et Etienne a été trop court, mais bon tout de même. Plus que jamais j'ai apprécié la bonté et le jugement de Marguerite ; elle m'a témoigné une confiance et une affection dont j'ai été plus touchée que je ne saurais dire...

Henri se joint à elle pour l'embrasser ainsi que Pierre et les enfants dont nous parlons bien souvent entre nous ; qu'ils sont gentils, que tes aînés ont de jolies petites tournures et que Bébelle est donc amusante et mignonne... ».

La date du mariage de Frédéric Barbedième est enfin fixée au 24 mai. Tante Barbedième l'annonce à Jeanne (24 avril). « On fait une noce complète ; il y aura une quarantaine de personnes. Mr Poncelet compte que ton mari et toi voudrez bien y assister... ».

Marguerite W. ne se tient pas de joie à la pensée que sa chère Jeanne et ses chers petits neveux vont passer cette année leurs vacances aux Petites Dalles, Jeanne ayant accepté l'invitation de son Père à aller avec ses enfants dans sa maison. « Marguerite Boutan s'est mariée hier (23 avril) et est partie après la messe pour sa nouvelle résidence. On avait fait la noce la veille, même avant le mariage civil...

Henri et Maurice G. sont revenus avant-hier de Laval où ils ont passé leurs vacances de Pâques. Madame de la Gillardaie arrivera sans doute à Paris lundi en huit et repartira le lendemain avec Marie G. qui doit passer quelques temps avec elle. Jeanne Chevau a dîné hier à la maison ; Frédéric B. était reparti la veille. Ils sont venus samedi avec Melle Poncelet ; malheureusement nous n'étions pas là et nous n'avons pu la voir. Paul W. part ce soir pour Saint-Brieuc ; il y restera une huitaine de jours.

---

[31] C'étaient ces demoiselles Bayard qui avaient failli se noyer aux Petites Dalles le 20 septembre 1878 et avaient été sauvées par Mr Wallon et son fils Etienne.

Adèle G. se réjouit aussi à la pensée que Jeanne et ses enfants vont passer leurs vacances aux Petites Dalles… « nos enfants seront si bien ensemble ; les grands s'occuperont des petits et tu te reposeras un peu.

Comment tu ne savais pas que Sophie avait des espérances toutes prochaines ? Elle se porte bien, mais tu sais qu'elle redoute toujours un peu ce moment. Paul est parti hier soir pour Saint-Brieuc et Morlaix ; ce sera son dernier voyage avant le grand événement. Son absence peut être d'une dizaine de jours. Il va chez le comte de Tréveneur et le général Le Flô. Il va être lancé dans des restaurations de châteaux ! Tu vois que ses clients ne sont pas des petites gens !…

Céline quitte Laval dans une dizaine de jours [32]. Elle a eu la bonté d'y recevoir encore mes collégiens qui viennen d'y passer de bonnes vacances.,Elle emmène Marie que j'irai probablement rechercher au bout d'un mois. J'ai transmis à Céline ce que tu m'avais dit à son sujet : l'espoir que tu as de sa visite.

Lorsqu'elle était à Amiens, il y a trois semaines on parlait en ville de l'état de santé de Mgr Bataille ; c'était, lui avait-on dit, une sorte d'angine de poitrine. Que ce soit ce mal ou un autre, il est, paraît-il, sérieusement malade et très frappé de son état. Ce serait une grande perte ; et, pour nous, un véritable et bien ancien ami de la famille qui partirait encore...

Jeanne Chevau est venue aujourd'hui me faire ses adieux ; elle retourne demain à Douai.

Elle paraît très heureuse du mariage de son frère et elle est toujours bonne et aimable. J'ai reçu ensuite notre cousine Desgentis. Elle est bien triste, bien seule, retenue qu'elle est à Neuilly par quelques formalités. Elle aurait besoin de se retrouver au milieu des siens. Pauvre cousine ! Quelles tristes années elle vient de passer. »

Un grand secret – Valentine confie à Jeanne (27 avril) qu'elle va faire faire le portrait de sa petite Madeleine par la maîtresse de dessin de la Sainte-Union (le couvent où va Madeleine) « une personne vraiment artiste, élève d'Horace Vernet. Mais n'en parle pas à Paris avant que cela soit fait ; on croirait que nous pouvons nous accorder toutes nos fantaisies !…

Melle Poncelet sort d'ici ; elle m'a paru très gentille, très souriante et plus forte que je ne m'y attendais d'après la peinture qu'on m'en avait faite – somme toute, l'impression est très favorable ».

Elle ne pense pas aller aux Petites Dalles avec ses enfants cette année. Célestin ne trouve pas que ce soit très raisonnable... Je n 'en parle plus, c'est peut-être le plus sûr moyen ! Lorsque d'ici peu de temps, Père nous demandera de nouveau ce que nous avons résolu, Célestin aura réfléchi et… ce qu'il me dira, je le ferai... ».

Mai 1879

Pierre Petit va faire un voyage à Paris et à Grignon et… il emmène avec lui le petit Joseph ce qui ravit d'aise Marguerite W., d'autant plus que Mme de la Gillardaie y vient de son côté et qu'elle aura ainsi le plaisir de revoir son filleul.

« Paul W., écrit-elle à Jeanne (4 mai), est revenu avant-hier de Saint-Brieuc, très content de la réception que lui a faite le Général Le Flô, son second client ; il paraît qu'il avait été à la gare le chercher lui-même et l'a très bien reçu. Pendant qu'il y était est arrivé un autre comte qui venait lui demander des conseils pour son château qu'il veut refaire complètement. Enfin tout le monde paraît enchanté d'avoir un architecte diocésain

---

[32] *Mr Martial de la Gillardaie est nommé Inspecteur des Contributions directes à Amiens.*

venant de Paris et Paul pense qu'il aura là bien des occupations. Il a loué à Saint-Quai une petite maison où ils iront passer les vacances... ».

Son Père ayant oublié sa lettre sur son bureau, elle peut rajouter au travers des nouvelles de l'arrivée de Pierre et du petit Joseph (5 mai)... « Joseph a été très sage en voyage ; je viens de le coucher et il dort maintenant ; pauvre chéri, comme je suis contente de le revoir... ».

« Quelle bonne idée a eu Pierre, écrit Mr Wallon à la suite, de nous amener le petit Joseph et quel dommage que nous n'ayons pas aussi son pendant la chère petite Bébelle ! (c'était sa préférée ! Si on peut dire toutefois qu'il ait jamais bien manifesté des préférences entre ses petits-enfants!) mais j'espère que nous ne serons plus longtemps sans vous voir tous. En attendant si, comme c'est probable, le Sénat ne me retenant pas, je vais à la noce de Frédéric (Barbedième), j'espère trouver un jour pour t'aller voir à Lille et pour passer aussi par Valenciennes... ».

J'étais bien sûre, répond Jeanne à Marguerite (7 mai) que tu serais contente d'avoir Joseph deux ou trois jours, son Père n'étant pas moins heureux de l'emmener ; il en est fier de son Joseph ! Fier de sa santé, de sa bonne humeur, de sa gaîté, voir même de ses colères... tout l'amuse en lui et il est très heureux qu'il ait des frères et sœurs, le petit homme, sans quoi il serait trop gâté ! Du reste c'est un bon enfant, violent par exemple ; il fait céder tous les autres, mais cet excès de santé comment s'en plaindre ? Il était ravi de partir et pas une larme de regret de quitter sa mère, l'ingrat ! Il n'a eu garde d'oublier ses petites provisions de route et, dès le tramway, croyant le voyage commencé, il s'apprêtait à les entamer ; j'ai mis le oh là, tu penses bien.

J'espère bien que Marie (Guibert) étant à Amiens, sa tante (Céline de la G.) songera à me l'amener et qu'elles passeront quelques jours ici.

Mgr Bataille m'a répondu qu'il était bien malade et qu'on croyait à une tumeur dans l'intestin ; il paraît bien triste ! ».

Marguerite W. se dépêche d'écrire un mot à Jeanne pour le remettre à Pierre qui va repartir avec son petit Joseph à Lille (11 mai). « Je ne puis te dire assez combien j'ai été heureuse d'avoir mon petit Joseph, malheureusement pour si peu de temps ; il a été si sage, si gentil, que cela me fait encore plus de peine de le voir partir ; enfin je m'en console en pensant que dans trois mois je vous reverrai tous...

Nous avons trouvé les photographies des enfants charmantes (photos faites à Lille) ; Bébelle et Pierre surtout sont de l'avis de tous les mieux réussies ; je ne me lasse pas de les regarder tous ; aussi puisque tu veux bien me donner leurs photographies, je tâcherai d'avoir des cadres pour pouvoir les mettre sur ma cheminée et les contempler tout à loisir... ».

Marie Silvestre dit aussi à Jeanne (17 mai) combien elle a été content de voir Pierre et la remercie de lui avoir envoyé le petit Joseph... « Silvestre en était fou ; il me répète toujours ; quel petit mouton ! Comme il a bon caractère. Je suis tout à fait de son avis ; on ne s'est aperçu de sa présence à la maison que par le plaisir qu'il nous a causé... ».

Son pauvre Auguste a la rougeole mais il est bien soigné à Arcueil où elle est allée le voir.

Mr Silvestre lui-même veut dire son mot ; « que Joseph a été gentil à Grignon ; comme il s'amusait bien avec son oncle. Quand nous quittions les animaux, il ne manquait jamais de dire : Adieu vaches, au revoir petits moutons ! Qu'il trouvait beau le petit chat noir ! Le matin j'allais le guetter dans son lit où il dormait comme un petit ange... mais je ne veux plus penser à tout cela, car je regrette trop son départ... ».

Mr Wallon en annonçant à Jeanne (19 mai) son prochain passage à Lille lui demande : « Pierre t 'a-t-il dit le succès que Joseph avait eu dans la galerie de bêtes

féroces ? La lionne était en train de dépecer un morceau de bœuf. Dès qu'elle aperçut ton fils, elle laissa tout et sauta vers la grille, allant à droite, à gauche pour tâcher de le joindre... Elle le trouvait mignon à croquer... ».

Célestin D. est enchanté de l'occasion que va lui donner le mariage de Frédéric B. (24 mais) de revoir Pierre P. - Ni Jeanne, ni Valentine ne pourront y assister... « Jeanne (Chevau) ne voit pas arriver le jour du mariage, écrit Célestin, sans en être attrister pour elle-même. Elle se demandait même si elle pourrait assister à la cérémonie. Pauvre bonne fille ! Elle va perdre, comme elle le dit, ce qui restait de sa jeunesse autour d'elle. Frédéric, lui, m'a paru être encore comme je l'ai trouvé depuis quelques années, depuis l'avortement de ses projets de magistrature, un peu atone, aphone, etc... Espérons que son mariage le ranimera. Je comprends du reste que ce changement d'existence qui s'apprête puisse le préoccuper...

Nous avons profité de notre passage à Douai pour rendre visite à Mme et à Mr Poncelet. Ils ont été fort aimables. Mr Poncelet m'a montré toutes ses curiosités artistiques et il en a de fort belles. ?? ».

Céline de la Gillardaie donne de ses nouvelles d'Amiens (28 mai) où ils sont installés depuis 3 semaines. Elle se propose bien d'aller avec son mari et sa nièce Marie G. en séjour chez elle faire une petite visite à Lille. Ils habitent 22 rue Le Merchier. Elle est toute contente d'être à Amiens mais regrette sa bonne amie Claire Vilfeu (une ancienne de la Visitation) qu'elle avait retrouvé à Laval.

Jeanne a trouvé bien courte « la visite de notre cher Père… pas même 24 heures auprès de nous !… toujours les nécessités politiques...» Son Père venu dans le Nord pour assister au mariage de Frédéric B. était en effet pressé de rentrer à Paris pour ne pas manquer les séances du Sénat.

« Je crois que les encouragements que Père a donnés à Henri lui ont fait du bien ; il me charge de dire à son Bon Papa qu'il a eu hier un bien et un très bien pour ses devoirs... Ma petite Jeanne est l'enfant la plus facile qui soit au monde ; elle était si fraîche, si jolie, si rieuse aujourd'hui que j'ai vu le moment où les visiteurs oublieraient l'objet de leur visite pour admirer ma petite chérie... et Mr Boitel l'admirait vraiment.

Mgr Bataille est hélas très malade et il a reçu hier les derniers sacrements ; on dit que le diocèse est dans le chagrin et la consternation... ».

Juin 1879

Comme toute bonne ménagère, Valentine très absorbée par ses grands nettoyages d'été – cette extrême propreté des intérieurs et même des extérieurs des maisons est une des excellentes coutumes du Nord, maintenue par la crainte d'épidémies particulièrement graves dans ces climats humides – a négligé sa correspondance avec Jeanne. Elle lui confirme sa décision de ne pas aller cette année aux Petites Dalles et « trouve même que Célestin a grandement raison » d'avoir pris cette décision. Elle est bien triste des nouvelles de plus en plus alarmantes reçues de Mgr Bataille.

Marie Silvestre « empêchée par toutes sortes de péripéties se rattachant à la rougeole d'Auguste » est bien heureuse d'un moment de liberté pour donner de leurs nouvelles : « Silvestre sait de source certaine qu'un général (dont il ignore malheureusement le nom) a dit, dans un dîner à Paris : « Le Capitaine Petit qui est en ce moment aide de camp du Général Hallier, est un officier de grand mérite et de beaucoup d'avenir »...Nous partageons tous l'avis de ce général.

Par une lettre de Marguerite nous apprenons la mort de Mgr Bataille (14 ou 15 juin) [33] et la naissance d'Henri Wallon (15 juin) : « il paraît que c'est un vrai bout de graisse » [34].

Henri Wallon très occupé par de nouvelles installations à son usine renonce au voyage projeté à Paris avec Laure, mais il espère bien revoir toute la famille aux Petites Dalles.

Après un séjour de quelques jours à Lille, la tante Barbedième remercie Jeanne de l'affectueux accueil qu'elle lui a réservé à elle et à sa fille Jeanne Chevau ; elle attend le jeune ménage Frédéric B. qui vient de passer un mois dans les Pyrénées en voyage de noces et va s'installer à Douai dans la nouvelle maison qu'on achève de leur aménager.

Elle fait allusion à la mort du Prince impérial : « il a eu une bien triste mort… que je plains sa pauvre Mère ! Quelle épreuve et quel courage il faut pour la supporter ». Céline de la G. fait à son tour avec son mari et sa nièce Marie Guibert (en séjour chez elle à Amines) une visite à Lille (29 juin).

28 Juin : « Souviens-toi, écrit Mr Wallon à Jeanne, que c'est samedi l'anniversaire de la mort de ta chère petite Mère. On célébrera une messe à son intention et désormais on en célébrera une à perpétuité à la même date. Que cette chère âme veille sur vous tous...».

En annonçant leur prochaine visite à Lille, Céline de la Gillardaie dit à Jeanne le plaisir qu'elle aura à les revoir, plaisir qui sera bien partagé par son mari : « il est toujours au bonheur d'aller retrouver de si bons amis, que dis-je ? Nous sommes plus que cela, car nous sommes vraiment de la même famille... ».

Marguerite Wallon en demandant à sa sœur Jeanne de lui réserver du travail pour ses enfants pendant les vacances « espère que d'ici là son cou la laissera un peu tranquille... car tu sais, cette grosseur que j'avais déjà à Lille n'a fait que croître et me faire souffrir davantage, bien que le médecin dise que cela tient à mon état général et que cela passera avec le reste... ».

Hélas, « cela » ne devait pas passer… notre pauvre tante Marguerite a bien souffert de son cou toute sa vie sans qu'on ait jamais bien su, je crois, la nature exacte de son mal !

Elle donne toujours de mauvaises nouvelles de Laure Lussigny en traitement depuis trois semaines aux eaux pour la jambe dont elle souffre… « elle peut marcher un peu avec une canne mais en boitant énormément. Cette pauvre famille est vraiment bien éprouvée dans les enfants ; c'est encore Julie la plus solide malgré son apparence frêle et délicate... ».

Juillet 1879

Laure W. attend aussi avec impatience les photos promises des enfants Petit, avec d'autant plus d'impatience qu'elle les a vues à Paris où elle est allée passer deux jours avec Henri...

« tes deux aînés sont charmants avec leur petite taille élancée ; Henri est bien joli enfant, en vérité - quant à Bébelle, n'en parlons pas ; tu sais que c'est ma préférée et que ses yeux pleins de malice et de diablerie m'eussent déjà fait tourner la tête si j'avais été un homme ! Maître Joseph trompe son monde de la plus belle façon ; son air bonasse,

---

[33] *Mort de Mgr Bataille, évêque d'Amiens.*

[34] *Naissance d'Henri Wallon (15 juin 1879) – 3ème enfant du ménage Paul Wallon – Sophie Allart.*

la tranquillité avec laquelle il est assis sur sa table le feraient prendre pour un petit saint ! On ne se douterait jamais du lutin qu'il est en chair et en os...

« Je te plains bien de l'absence de Pierre pour les inspections ; il te revient plusieurs fois, n'est-ce pas, pendant ce temps ? Mais enfin tu dois être bien triste et bien isolée ; et puis la vie est si courte, mon Dieu, qu'il est bien pénible de se voir déjà éloignés l'un de l'autre ; on ne sait pas si plus tard on sera ensemble ? L'un pourra être en haut et l'autre en bas... »

Sa mère et Louise sont encore à Paris. Adèle G. les a retenues pour le retour de Marie G. avec Céline de la G. Ce sera une occasion de les réunir à dîner... « Cela distrait un peu ma pauvre Mère ; je ne parle pas de Louise qui, grâce à Dieu, est toujours gaie comme un pinson ! »

Pour faire changer d'air aux enfants, Valentine accepte d'aller passer 8 jours à Lille « mais j'avais vraiment pensé que cette année raisonnablement je ne pouvais aller m'installer chez toi comme l'an passé, malgré que tu saches si bien aplanir tout obstacle et accepter une si grande charge et fatigue avec ta constante bonne humeur...J'accepte donc en pensant que c'est le seul changement d'air que les enfants auront cette année, mais pour huit jours seulement ».

Elle a été bien contente d'avoir aussi Céline de la G. avec Marie G. chez elle... « comme tu as raison de dire que Céline est une véritable sœur pour nous ; comme on aime à se trouver avec elle ; avec quel abandon on cause ensemble. J'ai été bien heureuse de trouver Marie (Guibert) si fortifiée ; quelle charmante et douce jeune fille... »

Rentrée à Amiens (4 juillet) Céline de la G. dit à Jeanne tout le plaisir de ces bons moments passés à Lille puis à Valenciennes « Plus que jamais, ma chère Jeanne, je serais heureuse, mais tout à fait heureuse, d'habiter la même ville que vous et de vous tenir souvent fidèle compagnie. Ces quelques journées que nous avons passées ensemble m'ont fait le plus grand bien ; vous recevez si bien et si affectueusement que l'on se sent tout heureux de vous avoir vue et que l'affection grandit encore, je le crois vraiment... »

« J'ai un vrai désir que je vais vous manifester ; est-ce que vous ne pourriez et ne voudriez pas m'envoyer un de vos enfants, si Monsieur Petit vient directement à Amiens ?... celui que vous voudriez, pourvu que ce soit celui qui puisse rester avec moi sans chagrin. Je le soignerai si bien que vous serez contente. Je vous le rendrai lorsque vous partirez pour les Dalles »...

On parle déjà dans les lettres du départ en vacances pour les Petites Dalles ; Jeanne se mettra en route avec ses enfants le 6 août et s'arrêtera à Rouen chez les Henri W. pour en repartir avec eux le lendemain. Marguerite W. est désolée que son Père, retenu à Paris, à cause du Sénat, ne puisse les y emmener, elle et sa sœur Geneviève, que pour le 15 Août – Tout est combiné pour recevoir Jeanne et ses enfants dans la maison de Mr Wallon. Quant à Adèle G., elle pense y aller avec ses enfants dès le 4 août.

Marguerite W. (21 Juillet) donne à Jeanne différentes nouvelles intéressant la famille et les amis : Pierre Puiseux vient de passer son doctorat es Sciences (18 Juillet) d'une façon très brillante [35]. André Puiseux [36] n'a pas été admissible à l'Ecole Normale mais l'a été à l'Ecole Polytechnique (où il sera reçu cette année) – Henri Michau se marie (22 Juillet) avec Melle Raboisson – Melle Lahure va se marier au mois de septembre et Louise Pasteur au mois d'octobre avec le Secrétaire de Mr Freyssinet.

---

[35] *Pierre Puiseux passe très brillamment (18 Juillet) son doctorat es Sciences.*

[36] *André Puiseux qui s'est présenté à l'Ecole Normale et à l'Ecole Polytechnique, ne réussit pas à Normale mais est reçu à l'Ecole Polytechnique.*

Le Capitaine Petit, parti en tournée d'inspection (21 Juillet) avec le Général Hallier a tenu à écrire à Jeanne à son arrivée à La Fère « pour te consoler un peu du départ de Valentine. Tu vas être bien seule pendant une huitaine de jours. Si le temps se remet (ils ont eu une pluie continuelle depuis leur départ) prends autant de distractions que tu pourras et sors l'après-midi. Moi-même je ne m'amuse pas beaucoup. Ce voyage à grande vitesse n'a rien de bien agréable et j'ai hâte de me retrouver près de toi... »

Ils ont été reçus, le Général et lui, fort agréablement à Amiens par les de la Gillardaie et ils ont vu en passant à Ham « l'ancienne prison de Napoléon III qui est actuellement transformée en casernement. Le séjour ne devait pas être gai : quatre pièces grillées et d'assez pauvre aspect avec une petite terrasse sur les remparts... »

« Tu ne saurais croire combien ta lettre m'a fait plaisir », lui répond Jeanne (23 Juillet) ; « je ne pensais pas que tu puisses m'écrire si tôt et je te suis bien reconnaissante de cette affectueuse attention… La maison est bien vide en effet maintenant ; il me semble qu'il y a un siècle que tu es parti et je ne puis croire qu'il n'y a que deux jours et que tu as encore plus d'une semaine à passer loin de nous !

Il n'y a pas eu moyen de fléchir Valentine ; elle est partie à l'heure dite, sous une pluie battante qui n'avait pas cessé de tomber pour ainsi dire depuis ton départ ; j'ai pu me faufiler avec elle jusqu'au train pour l'aider à mettre en wagon tous ses enfants. Après le départ, j'ai poussé jusqu'à la rue Nationale où j'ai trouvé Mme de Caumont toujours à peu près dans le même état, levée cependant mais avec encore le malaise de la grippe et bien découragée de la longueur de cette indisposition, de plus préoccupée des examens de ses fils. Mr Henri part vendredi soir et Mr Robert travaille tellement que sa mère craint qu'il ne tombe malade...

C'est en rentrant que la maison m'a paru vide ! Quatre couverts seulement et, relativement, une tranquillité presque triste ; les enfants sont désolés de ne plus avoir leurs cousins et leurs cousines et je voudrais qu'Henri se plongeât dans le travail pour oublier son chagrin. Il a composé aujourd'hui en analyse ; il m'avait dit qu'il s'était si bien appliqué et qu'il n'avait pas été distrait que j'en croyais merveille ! Mais je lui ai fait refaire sa composition de vive voix ; je crains qu'il ne soit pas le 1er… Petit Pierre est toujours bien appliqué, Adèle beaucoup plus sage et petite Jeanne un amour… Joseph est arrivé hier tout fier me dire qu'il avait fait… un ver ! Hélas, il avait raison ; je dis hélas, car j'espérais que lui avec ses belles couleurs ne serait pas sujet à cette vilaine petite maladie ; voilà l'explication de l'amaigrissement que nous avions remarqué en lui. La veille, il avait trouvé une pastille de santonine que l'un d'eux avait sans doute oubliée de manger à la dernière tournée et, comme un gourmand il l'avait avalée au grand scandale d'Henri Deltombe qui prétendait qu'il allait mourir… Il faut croire que la dose était plus forte dans cette pastille-là ou que le moment de la manger était favorable pour avoir un résultat aussi immédiat... »

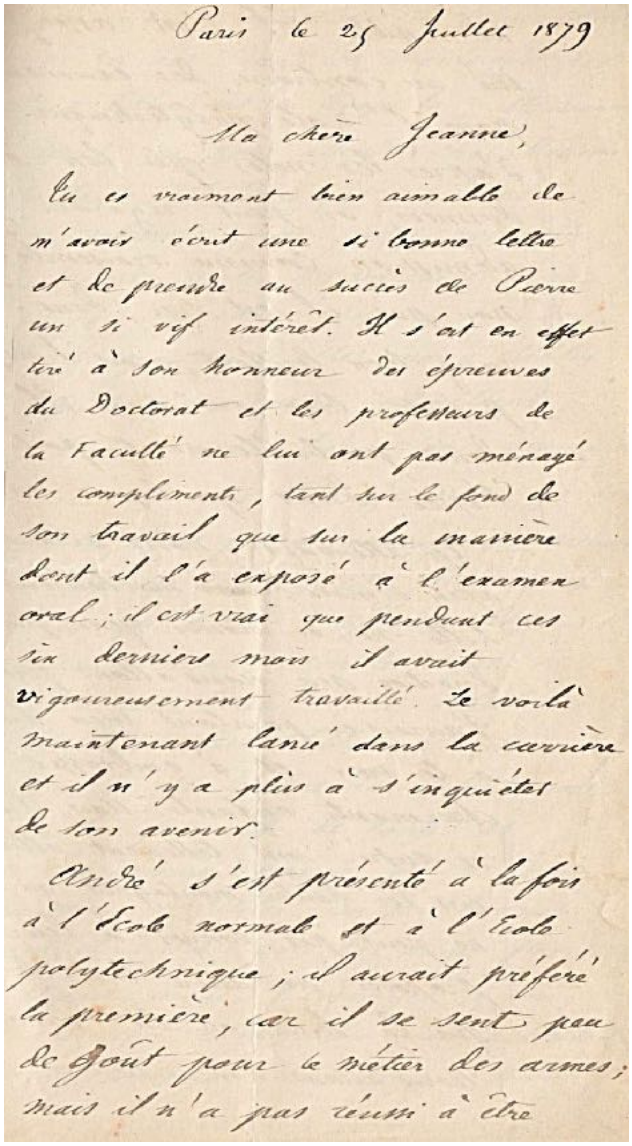
Le retour de Valentine et de ses enfants à Valenciennes s'est bien effectué, dans un compartiment pour eux tout seuls... « aussi André a-t-il pu circuler à son aise ; avec un enfant aussi vif et aussi tracassier il ne faudrait pas songer à faire un plus long voyage avec lui, cette année du moins... »

Elle a retrouvé son jardin (un jardin qu'elle a loué en dehors de sa maison) bien poussé… « avec un peu trop d'eau par exemple, car mon oeillet qui était si beau est bien flétri et mes rosiers étaient couverts de roses… pourries ! » Mais il y a beaucoup de fraises, de groseilles et de framboises.

« Je viens de voir Etienne (Wallon) tout à l'heure ; il se prépare doucement et avec bien des soupirs à son examen (agrégation) ; ce qui ne l'empêche pas d'aller faire des excursions aux environs... ».

Victor Puiseux auquel Jeanne avait envoyé ses félicitations après le brillant succès (doctorat) de son fils Pierre, lui répond une lettre charmante (25 juillet). Nous l'avons collée ci-dessous. C'est une lettre comme il savait les écrire, d'un style aimable et bien tourné, sans recherche de mots inutiles ; il reconnaît simplement le mérite de ses fils et s'en réjouit non seulement pour lui, mais surtout pour leur grand-mère Mme Jannet à laquelle les succès de ses deux petits-fils seront particulièrement sensibles.

Lettre de Victor Puiseux à Jeanne Petit 25 juillet 1879 :

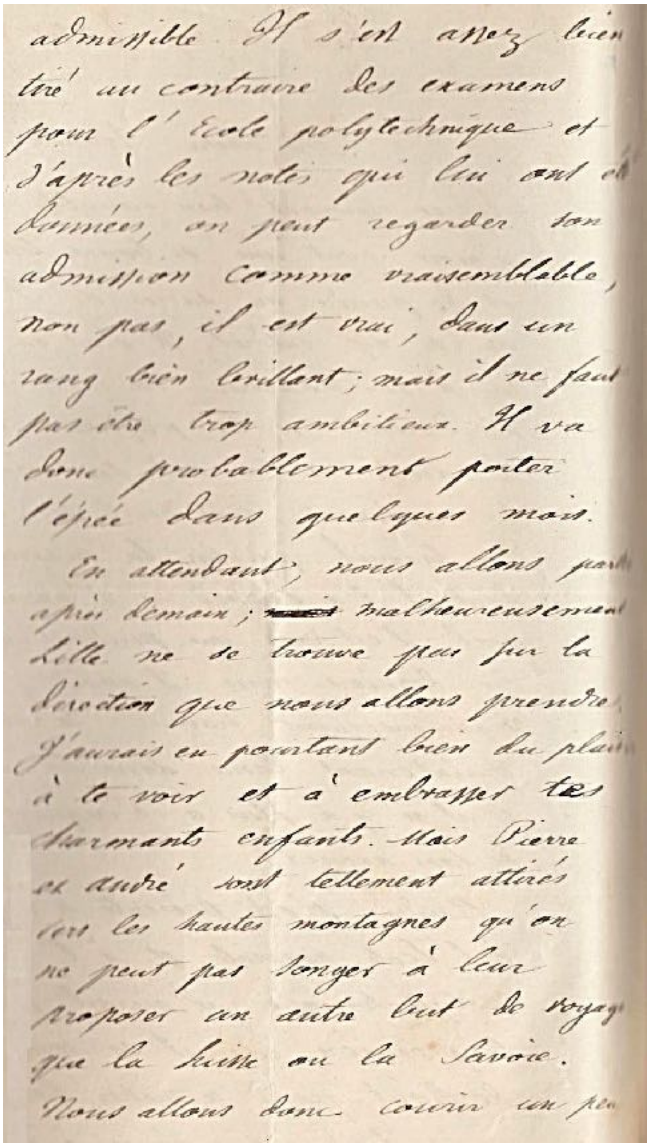


Paris le 25 juillet 1879

Ma chère Jeanne,

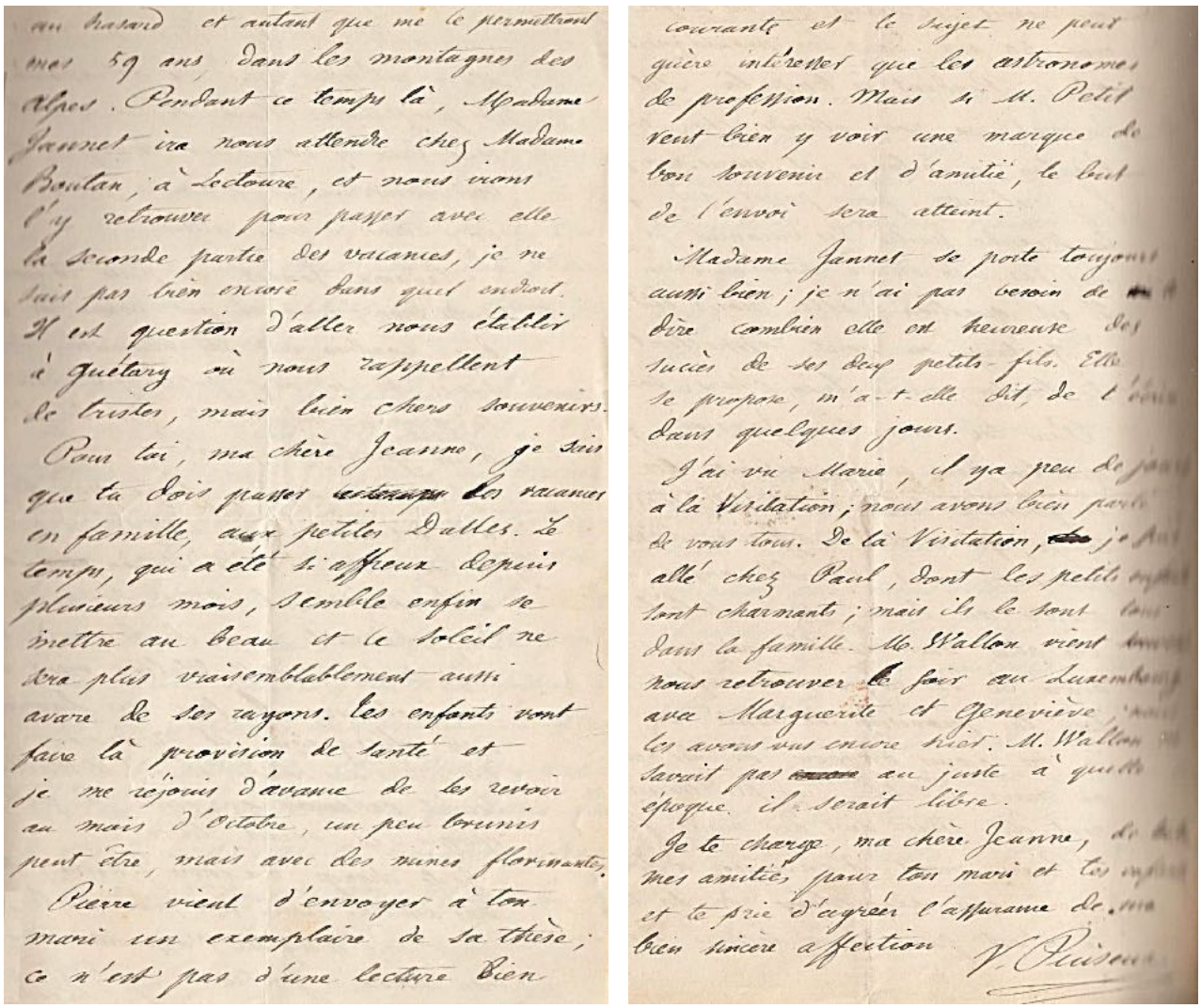
Tu es vraiment bien aimable de m'avoir écrit une si bonne lettre et de prendre au succès de Pierre un si vif intérêt. Il s'est en effet tiré à son honneur des épreuves du Doctorat et les professeurs de la Faculté ne lui ont pas ménagé les compliments, tant sur le fond de son travail que sur la manière dont il l'a exposé à l'examen oral ; il est vrai que pendant ces six derniers mois il avait vigoureusement travaillé. Le voilà maintenant lancé dans la carrière et il n'y a plus à s'inquiéter de son avenir.

André s'est présenté à la fois à l'École normale et à l'École polytechnique ; il aurait préféré la première, car il se sent peu de goût pour le métier des armes, mais il n'a pas réussi à être



admissible. Il s'en assez bien tiré au contraire des examens pour l'École polytechnique et d'après les notes qui leur ont été données, on peut regarder son admission comme vraisemblable, non pas, il est vrai, dans un rang bien brillant ; mais il ne faut pas être trop ambitieux. Il va donc probablement porter l'épée dans quelques mois.

En attendant, nous allons partir après demain ; malheureusement Lille ne se trouve pas sur la direction que nous allons prendre. J'aurais eu pourtant bien du plaisir à le voir et à embrasser tes charmants enfants. Mais Pierre et André sont tellement attirés vers les hautes montagnes qu'on ne peut pas songer à leur proposer un autre but de voyage que la Suisse ou la Savoie. Nous allons donc courir un peu



Nous sommes à la veille de l'anniversaire de mariage du ménage Petit (27 juillet). « C'est une fatalité, écrit Jeanne à Pierre toujours en tournée d'inspection, que presque tous les ans nous soyons séparés pour l'anniversaire de notre mariage... je veux au moins que tu reçoives une lettre de moi ce jour-là… et dire que cela tombe un dimanche ; double fête par conséquent ; nous eussions eu toute notre journée pour vivre de nos souvenirs et en causer ensemble... Enfin pense à moi un peu ce jour-là et adresse au bon Dieu une prière bien fervente pour que tous deux nous soyons tels qu'il le désire et que nos chers petits enfants n'aient que de bons exemples sous les yeux et que nous leur donnions une éducation forte et chrétienne. Sois en sûr, c'est la seule qui pourra les préserver dans l'avenir... ».

Elle a commencé une tournée de visites d'adieux avant de partir en vacances. Elle n'a pas trouvé Mme Decoster qui était sortie avec ses enfants ce qui a été un grand désenchantement pour les siens qui espéraient jouer dans le grand jardin de Mme D. avec leurs petits amis.

Repassant chez Mme de Caumont, elle n'a pas pu la voir, elle avait la visite de son médecin... « ces demoiselles m'ont dit qu'elle était à peu près de même – comme c'est long cette grippe ! »

En passant à Compiègne, le Capitaine Petit n'écrit que quelques lignes… « je n'ai pas un seul instant de répit et le soir je ne me couche pas avant 11 heures à cause des écritures. Nous arrivons de Pierrefonds et nous prenons le bateau pour Soissons.

Bonne santé, promenade et pays et châteaux splendides... Henri devrait bien sentir l'importance du travail particulièrement avant la distribution des prix. Je pense que cette année, il reviendra couronné ? Lui, qui est si gentil, fera tous ses efforts pour faire plaisir à son père et à sa mère. Quant au petit Pierre, il ne voudra pas être moins récompensé que l'année dernière ».

En terminant cette lettre (26 juillet), « je pense à notre anniversaire pendant lequel nous sommes encore séparés ! Dans quelques jours nous pourrons oublier cette petite épreuve... ».

Marguerite W. a vu dernièrement Mr Lussigny « qui nous a annoncé que Laure était revenue guérie des eaux... Il paraît qu'elle marche maintenant comme tout le monde ; ses parents doivent bien se féliciter de l'avoir envoyée aux eaux... ».

Dimanche 27 juillet – Jeanne n'aurait pas manqué d'écrire à Pierre le jour de l'anniversaire de leur mariage. « J'ai bien prié pour toi à la messe et j'espère que vous aurez arrangé votre travail de telle sorte que tu n'auras pas manqué d'y assister de ton côté ; nous avons eu une très bonne instruction du curé qui t'aurait fort convenue j'en suis sûre... ».

Elle lui parle de la lettre reçue de Victor Puiseux et fait la réflexion « pour que mon cousin, si modeste pour lui et ses enfants, dise cela, il faut que Pierre (Puiseux) ait été vraiment remarquable à son examen... » et au sujet de l'exemplaire de la thèse de Pierre envoyé à son mari, elle ajoute « la thèse est arrivée ; le fait est qu'il n'y a pas d'x, mais que de signes indescriptibles !!! ».

Pierre Puiseux, après ce beau succès, est parti faire des excursions en montagne avec son Père, son frère André et Louis Boutan. Il envoie à sa grand-mère Jannet (28 juillet) des nouvelles de leur arrivée à Pralognan.

Débarqués tous les quatre à Modane, ils sont allés à pied à Pralognan. Ils ont eu bien chaud « mais le soleil éclairait de si belles choses qu'on pouvait bien lui pardonner de nous griller un peu. Louis surtout a transpiré d'une manière diluvienne, sans autre mal qu'un peu de fatigue vers la fin de la montée. Le voilà maintenant acclimaté, et dès la descente il a repris toute sa bonne humeur et son entrain... Papa nous a paru un peu fatigué à la montée, ce qui est difficile à éviter dans une première course. La descente s'est bien passée mais nous aurions voulu lui voir plus d'appétit au dîner... En ce moment les pâturages sont plus beaux, plus fleuris, que nous ne les avons jamais vus. La végétation est dans l'état où elle est d'ordinaire au mois de juin, que l'on regarde ordinairement comme le plus beau moment pour voir les Alpes... ».

Le surlendemain (30 juillet), c'est Victor Puiseux qui donne à son tour de leurs nouvelles à sa belle-mère...

« On aurait été complètement satisfait de la promenade si je n'avais été complètement privé d'appétit, au point de ne pouvoir manger quoique ce soit au repas que nous avons fait à midi. Le soir je n'ai guère fait plus d'honneur au souper et comme Pierre est d'avis qu'on ne peut continuer longtemps à marcher sans manger, il a été décidé que nous prolongerions notre séjour ici (à Pralognan) où il y a une bonne auberge, que je m'y reposerai un jour ou deux pendant que les jeunes gens feraient quelques excursions aux environs et que nous ne repartirions que quand j'aurais fait preuve d'un appétit convenable.... Je me suis soumis aux décisions de la Faculté libre Pierre, André et Louis tandis que nos trois docteurs se mettaient en route ce matin de bonne heure, j'ai prolongé mon séjour au lit d'une heure ou deux...

Pierre m'a promis de la manière la plus formelle (ceci pour rassurer Madame Jannet qui ne vit plus tout le temps qu'ils sont en montagne !) qu'on ne tenterait en mon absence aucun passage difficile et qu'on pousserait la prudence plus loin que si j'étais là. J'ai fait promettre à André (pour Louis, ce n'était pas nécessaire) de se conformer toujours

à l'avis de Pierre. Je suis donc sans inquiétude, d'autant plus que la montagne qu'ils vont parcourir et que je voyais tout entière du rocher où nous étions hier, ne paraît pas offrir de difficultés... »

Mais ainsi que l'écrit Tante Jannet à Jeanne pour la remercier de ses affectueuses félicitations à l'occasion du beau succès remporté par son petit-fils Pierre Puiseux, elle n'est qu'à moitié rassurée... « Mes enfants sont partis Dimanche à 11 heures pour Modane. Là, ils commencent leur voyage à pied. Je ne me suis pas fait illusion, je savais bien que l'accident si épouvantable de l'année dernière ne les empêcherait nullement de recommencer... Ils ont emmené Louis Boutan. Je dois partir avec la famille Boutan aussitôt que le Père sera libre et c'est à Lectoure que nous enfants viendront me prendre pour aller à Guétary où déjà nous avons fait un séjour l'année de la guerre. Les souvenirs que ces lieux me rappelleront me sont d'avance extrêmement pénibles… mais les hommes n'ont pas ce genre de sensibilité…

Je ne m'étonne pas, connaissant ton amitié, de la part que tu as prise au succès de Pierre (Puiseux). Son travail a été fort loué ; je regrette que cette thèse soit un grimoire pour moi ; j'aurais tant de plaisir à m'identifier aux idées de ce cher enfant ! Victor a copié pour moi, sachant me faire plaisir, la conclusion du rapport de la Faculté. Je le transcris pour toi et pour Valentine ;

« La lucidité de l'exposition indique que Mr Pierre Puiseux fera un excellent professeur. L'ordre et les méthodes des calculs donnent lieu d'espérer que s'il continue dans cette voie, il fera un astronome distingué. Mr Puiseux a très bien exposé la seconde thèse (la thèse orale) relative à la réduction à la forme canonique des équations de la Dynamique ».

C'est pour ton mari que je transcris les appréciations que lui seul peut comprendre...

André (Puiseux) n'a pas réussi à l'Ecole normale mais ses notes pour l'Ecole Polytechnique nous font espérer qu'il sera admis. Nous n'en aurons la certitude qu'en octobre (André P. a en effet été reçu à l'Ecole Polytechnique cette année-là.) ».

Elle donne en terminant quelques nouvelles intéressant la famille... « tu as dû apprendre le mariage d'Henry Alpy avec Melle Gaborie, une amie de Marguerite (Wallon) à la Visitation ; grande satisfaction de part et d'autre [37].

Mme Marguerite Norguin (née Boutan – voir plus haut) paraît très heureuse du mariage qu'elle a fait – son mari est excellent, plein de petits soins pour elle. Ils doivent venir passer la journée de dimanche prochain à Paris et venir 15 jours à Miremonde-Lectoure au mois de septembre. Mr et Mme Olleris vont partir ces jours-ci pour aller à des eaux en Auvergne, puis faire un voyage en Suisse et en Italie ; la mère est morte il y a six mois, leur laissant 15 000 F de rentes. Ils sont occupés d'un déménagement rue des Ecoles, pas loin de chez Paul (Wallon) en face le square de l'Ecole de Médecine. Ce sont de bien bons amis pour moi, comme la famille Boutan [38].

---

[37] *Mariage d'Henry Alpy avec Melle de Gaborie (Berthe) le ???*

[38] *Je me rappelle qu'étant enfants nous étions invités dans ce vieux ménage Olleris qui donnait à manger d'une manière qui ne s'oublie pas… vieux ménage sans enfant qui habitait en effet rue des Ecoles.*

Août 1879

Les quatre excursionnistes sont toujours à Pralognan (1er août). Il fait une chaleur tropicale... Louis Boutan, bien que méridional, souffre d'une soif persistante ; André, lui, souffre des yeux n'ayant pas voulu mettre ses lunettes pour être plus à l'aise ; quant à Pierre, il est tout à fait habitué à ce soleil ardent, après en avoir été un peu affecté les deux premiers jours... « C'est encore Papa, écrit-il à sa grand-mère, qui est dans l'état de santé le moins satisfaisant. La chaleur paraît l'avoir fatigué dès le 1er jour, bien que nous n'ayons pas fait de fortes marches. De plus, une chute qu'il a faite je ne sais comment, à deux pas de l'hôtel, lui a laissé des contusions assez douloureuses. Dans ces conditions, le mieux est d'attendre qu'il soit bien remis pour continuer notre tournée. Il y a d'ailleurs un mieux très sensible d'un jour à l'autre et Mr Favre, notre aubergiste, a pour nous des soins maternels. Papa se trouve particulièrement bien de frictions à l'eau-de-vie et d'infusions d'arnica. En attendant, il se réduit, par prudence, aux petites promenades et nous laisse prendre notre vol un peu plus haut. Ne va pas croire du reste qu'il s'agisse de grandes entreprises *(toujours le souci de rassurer cette chère grand-mère !)*. Nous n'avons fait encore qu'une seule ascension et d'un bout à l'autre sur des prairies. Ces deux derniers jours, nous nous sommes élevés un peu plus haut, mais sans aller sur aucun sommet de montagne. Ce sont de simples promenades de reconnaissances où nous cherchons, avec de beaux points de vue, les routes les plus sûres et les plus faciles... Je dois convenir que nous nous sommes permis, au retour, quelques glissades sur des pentes de neige, mais toujours après nous être assurés qu'il n'y avait aucun risque à courir... ».

Victor Puiseux ajoute un mot pour rassurer Mme Jannet et excuser André qui ne peut pas écrire à cause de ses yeux... mais il va mieux.

Ayant été avec son mari à l'Institut pour remercier Mr Wallon de sa recommandation en faveur d'un de leurs amis (Albert Berrier, lequel a eu beaucoup de succès), Marie Silvestre exprime à Jeanne (2 août) combien ils ont été charmés, n'ayant pu rencontrer Mr Wallon, der la façon dont les a reçus sa fille Marguerite W… « elle nous a reçus avec beaucoup de grâce et d'affabilité ; elle m'a beaucoup rappelé Madame sa mère par sa douceur et sa simplicité...

J'ai été bien tourmentée au sujet de la loi Ferry [39]

…tellement tourmentée que j'en ai eu plusieurs accès de fièvre... Enfin je commence à espérer grâce à l'intervention de Jules Simon et à la sagesse des sénateurs ; car si les bons Pères ont le talent de savoir se maintenir dans leurs établissements malgré tous les efforts que certaines gens font pour les en déloger, il n'en est pas de même pour nous : aujourd'hui, pour une chose insignifiante, un soupçon, on révoque les employés pour y placer les solliciteurs et si les Dominicains n'étaient pas autorisés, nous serions obligés de retirer Auguste de leur collège (d'Arcueil) et cela serait pour moi un véritable chagrin... ».

Aux nouvelles qu'elle a reçues de Pralognan, Mme Jannet répond le 2 août : « mon cher Victor, c'est vraiment un soulagement pour moi de pouvoir vous écrire, sans le flatter, que mes avis seront fort écoutés ! Je suis tellement inquiète de votre santé que j'espère un peu vous convaincre et rallier à loi vos enfants qui vous aiment si tendrement... Le début de ce voyage est le même qu'il y a deux ans ; la même cause produisant les mêmes effets... Vous avez deux ans de plus et les accidents peuvent être encore plus sérieux. Ne vous engager pas dans des régions où les secours d'un médecin sont impossibles à trouver. Ces longues courses de montagne (son écriture va en descendant, signe de découragement !) ces passages de cols où les distances ne peuvent être abrégées, tout cela est dangereux avec l'affection que vous avez... La Providence vous a donné un premier avertissement ; en voici un second dans la chute que vous venez de faire et qui vous oblige à prendre du repos. Je crois du fond du cœur que le bon Dieu vient à mon aide et exauce les ardentes prières que je fais pour votre sécurité. Ne riez pas de ce que j'ai l'air de le remercier d'une chute douloureuse mais, votre santé si précieuse à notre bonheur, est pour moi un souci bien autrement grand. Renoncez à aller à Zermatt cette année, je vous en prie. Restez dans des lieux plus accessibles où vous pourrez faire de charmantes excursions sans vous rendre malade. Vos enfants ont tant

---

[39] La loi Ferry, d'après le socialiste Alexandre Zévaès dans son « Histoire de la Troisième République » : Grévy ayant confié à Jules Ferry dans le nouveau Ministère (1879) le portefeuille de l'Instruction publique, ce dernier, dès le 15 mars 1879 avait déposé deux projets : l'un relatif au Conseil supérieur de l'Instruction publique et aux Conseils académiques, l'autre à l'organisation de l'enseignement supérieur. Le second projet avec son fameux article sept : « nul ne serait admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement de quelque ordre qu'il fût, s'il appartenait à une congrégation non autorisée » visait, au dire de Zévaès, plus particulièrement la redoutable et puissante société de Jésus... ce fût aussitôt un beau tapage et la résistance cléricale s'organise... contre le projet s'élèvent Etienne Lamy, Léon Renault, Albert de Mun, Paul de Cassagnac, tandis qu'il est défendu par Spuller, Paul Bert et Jules Ferry. Finalement, par 333 voix contre 167, l'article 7 est voté et par 347 voix contre 143, l'ensemble de la loi sur l'enseignement supérieur est adopté (9 juillet 1879). La bataille devait reprendre au Sénat.

Mais à la rentrée de la session parlementaire, à la suite de l'agitation causée par l'article 7, le Ministère Waddington donne sa démission (21 décembre 1879). Grévy, hostile à un ministère Gambetta, confie à de Freycinet « la souris blanche » le soin de former le nouveau ministère… avec les débris du ministère Waddington ; on y retrouve Jules Ferry et la plupart des anciens ministres.

Au Sénat, la lutte est menée, contre l'article 7, par les républicains conservateurs du centre gauche (en particulier Jules Simon et Dufaure). Par 184 voix contre 129, l'article 7 est repoussé… Tollé à la Chambre ! A une forte majorité est adopté un ordre du jour « comptant sur la fermeté du gouvernement pour appliquer les lois relatives aux associations non autorisées... ». C'est alors que le gouvernement décide d'agir et publie au Journal ,officiel les fameux décrets des 29 et 30 mars 1880 : l'un accordait trois mois aux jésuites pour se disperser et évacuer les établissements qu'ils occupent ; le second enjoignant aux congrégations non autorisées de faire, dans un délai de trois mois, les diligences nécessaires pour se mettre en règle, faute de quoi elles encouraient l'application des lois existantes. Ces décrets ont une forte répercussion dans le pays... quoique Zévaès prétende que l'opinion générale est restée indifférente. Au lendemain de ces décrets, environ deux cents magistrats des parquets donnent leur démission pour ne pas avoir à les appliquer et les congrégations font des résistances matérielles à leur expulsion...

d'avenir devant eux pour des voyages de ce genre ; vous ne devez pas craindre de les contrarier ; d'ailleurs leur affection pour vous passe avant tout et Pierre, qui a toute la réflexion d'un homme, sera avec moi. Je prie mon cher Pierre de s'inspirer de son affection pour son Père pour diriger ce voyage en vue de ce puissant intérêt. Quant à André, qui ne tient pas compte de mes conseils, je ne lui en donne aucun... ».

Cependant Victor Puiseux ne se sentant pas mieux, décide d'aller à Brides-les-Bains « par la grande route ; c'est à quelques kilomètres d'ici. Il y a là des eaux minérales très fréquentées ; je m'adresserai au médecin inspecteur des eaux et lui demanderai conseil sur ce que je puis faire pour recouvrer la liberté de mes mouvements... ».

Ils sont allés à Bozel, à mi-chemin entre Pralognan et Brides-les-Bains passer la nuit (4 août) et l'après-midi, Victor P. laissant les jeunes gens se reposer, va prendre un bain qui lui a fait beaucoup de bien. « Je puis me regarder maintenant comme à peu près guéri... nos jeunes gens vont très bien et leur appétit est formidable ; je commence à me mettre à leur unisson. Les longs séjours qu'ils ont fait sur la neige, à plusieurs reprises, les ont rendus affreux : leurs nez et leurs joues sont couverts d'écailles, leurs lèvres sont fendues et gercées, ce qui ne les empêche pas d'être d'une gaîté folle... le souper de ce soir n'a été qu'un long éclat de rire. D'ailleurs toutes ces laideurs disparaîtront dans quelques jours, pour faire place à un masque brun uniforme sous lequel j'espère vous pourrez encore reconnaître vos petits-fils. Dites, je vous prie, à Mr et Mme Boutan que Louis est toujours l'aimable compagnon de voyage que nous connaissions déjà et que son entrain et sa bonne humeur contribuent singulièrement à l'agrément de nos promenades... ».

Mais ce retard d'une semaine dû à l'indisposition de Victor P. fait modifier l'itinéraire primitif. Ils vont rester 8 à 10 jours aux alentours du Petit Saint-Bernard, dont 2 à 3 à Bourg-Saint-Maurice, pour aller ensuite à Courmayeur où ils seront vers le 15. Il a donné rendez-vous à son frère Léon P. à Courmayeur.

De Bozel, Pierre Puiseux écrit à sa grand-mère (6 août) : « cédant à vos instances, Papa s'était décidé à aller à Brides consulter un médecin. Par exemple, nous ne lui aurions pas conseillé d'y aller et d'en revenir à pied. Papa l'a fait cependant, donnant ainsi le curieux exemple d'un malade qui fait 40 kilomètres sur ses jambes pour aller voir son médecin ! Le médecin n'étant pas là, Papa s'est contenté de prendre un bain minéral qui lui a fait le plus grand bien. Aujourd'hui, Papa ne veut plus entendre parler de médecin. Il est seulement retourné prendre un autre bain à Brides, qui est à 7 km de Bozel où nous allons passer la nuit... ».

Jeanne partie avec ses enfants aux Petites Dalles donne des nouvelles de leur arrivée à Rouen (8 août). « Nous avons fait sans fatigue les deux premières parties de notre voyage, presque toujours seuls dans notre compartiment. Les enfants ont pu prendre leurs ébats et se livrer à une gymnastique effrénée. Henri est vraiment d'une agilité surprenante et il a trouvé moyen de faire ses tours avec la barre qui soutient le filet ; petit Pierre se dégourdit beaucoup en cherchant à imiter son frère ».

A Amiens, Céline de la G. et son mari les attendaient sur le quai de la gare, désappointés de ne pas voir Pierre – excellent dîner – bonne nuit – le lendemain, après le déjeuner Jeanne et Céline se sont installées dans une des promenades et « là, nous avons causé comme toutes nous savons le faire, si intimement... ».

A Rouen, Henri W. et Laure les attendaient aussi sur le quai de la gare. Après une nuit de repos, ils sont tous repartis pour les Petites Dalles.

Pour le Capitaine Petit, malgré qu'il soit heureux du plaisir qu'ont Jeanne et ses enfants de prendre ces vacances, c'est bien dur de rester encore seul... « Après ton départ, lorsque je suis rentré le soir, j'ai trouvé la maison un peu trop calme, je suis bien forcé de l'avouer... L'homme n'est jamais content ! Le bruit des enfants est cependant

encore préférable à la solitude et j'aurais peine à supporter ce changement si radical d'existence si tu ne devais profiter, toi et les enfants, d'un bon séjour au bord de la mer et près de la famille... ».

Enfin, il va repartir en inspection avec le général Hallier ; le lundi 11 août il sera à Maubeuge, puis à Valenciennes jusqu'au 16. « Isaure » le fidèle ordonnance du général a fini son congé. Il quitte le général le 18 et ce dernier est très ennuyé de ce changement d'ordonnance.

L'arrivée aux Dalles a été une véritable joie pour les enfants qui la manifestaient déjà en montant la côte de Cany...

« Adèle G. nous attendait avec toute sa petite bande (10 août), tous bien beaux enfants et qui lui ont donné cette année bien de la satisfaction par leur travail ; tous ont eu des succès et de nombreux. Aussi Adèle était-elle visiblement heureuse : Henri G. a eu 5 prix et 9 accessits ; il a été nommé dans toutes les facultés sauf une dans laquelle il n'a pu concourir par suite d'un violent mas de gorge – Maurice : 3 prix dont celui de mathématiques ; en cette faculté, il est de beaucoup le plus fort de sa classe ; il a vraiment, paraît-il, des dispositions toutes particulières et quand on pense que ces deux enfants-là ont remporté ces succès en seconde et qu'ils n'ont que 14 ans ½ et 13 ans ½ ! Adèle a le droit d'être fière ! Tu vois qu'il ne faut pas désespérer, car il y a eu un temps où Henri G. était bien mou au travail... ». Elle n'a pas mis encore ses enfants au régime du travail.

« Ils sont vraiment excessivement sages et ont déjà changé de mine ; tous, sans exception, ont déjà de jolies couleurs roses sur les joues. Dès leur arrivée, ils étaient sur la plage ; Bébelle aura cru sans doute qu'elle fait partie de la maison, comme le jardin de la nôtre ; elle y va toute seule et on l'y retrouve souvent, assise sur les galets, contemplant la mer. Elle fait le bonheur de Père et d'Henri W. par ses réflexions. Tous se montrent heureux et affectueux ; ton fils aîné est tellement content qu'il comble de caresses son Bon Papa en le remerciant de l'avoir fait venir chez lui et Père en est extrêmement touché...

J'allais oublier de te parler des bains qu'ils prennent tous très bien, mais petite Adèle surtout est étonnante ; elle a pris son 1er hier et je ne pouvais croire que c'était elle que je voyais sauter et rire comme elle le faisait ; on aurait dit qu'elle en avait une habitude de plusieurs années. Je l'avais déshabillée plus tôt pour la contenter mais je ne m'attendais pas à un succès semblable – quant à Joseph, je n'essaie même pas, il déteste l'eau froide... ».

Avant de quitter Paris pour aller avec les Boutan à Lectoure, Madame Jannet envoie ses dernières recommandations aux quatre alpinistes : « J'ai une indigestion de conseils, de recommandations dont je n'ai pu me soulager. A quoi bon d'ailleurs, Je ne me flatte pas qu'on en tienne beaucoup compte ! Cependant, pouvoir vous dire ce que je pense me soulage le cœur... On est tellement unanime ici pour déplorer votre imprudence, mon cher Victor, de poursuivre un voyager de ce genre, étant souffrant, que j'en suis singulièrement affectée. Hier, j'ai été dîner chez votre frère (Léon P.) ; on est inquiet, on est surpris que vous persistiez à faire des étapes le sac sur le dos, ayant une douleur intérieure... Pouvez-vous ignorer à votre âge qu'un accident peut être la suite d'une fatigue intempestive ? Un abcès, une hernie... une rétention…(Hélas ! N'en avez-vous pas l'expérience ?) peut se déclarer dans ces parages si éloignés où les soins ne pourraient vous être donnés... Votre frère n'ira pas vous rejoindre ; il trouve le rendez-vous trop éloigné. Il doit vous écrire aujourd'hui ; la santé de sa femme ne lui donne pas assez de sécurité pour voyager dans des lieux où il ne pourrait recevoir de ses nouvelles. J'ai vu Mme Puiseux (Léon) très affligée de ce projet de voyage. Je crois qu'ils iront tous en famille en Bretagne ou dans la Haute-Normandie, mais pas à Lyon.

Mr Léon (Puiseux) doit vous entretenir d'une conversation qu'il a eue avec Mr Briot. On compte toujours proposer Pierre (Puiseux) pour la Conférence d'astronomie à la Sorbonne ; en outre le Ct Mouchez voudrait l'avoir à l'Observatoire. Je vois l'avenir de ce cher enfant se dessiner de la manière la plus conforme à nos espérances ; la Providence semble le conduire sur vos traces et lui indiquer la voie qu'il doit suivre. Il semble destiné à nous donner les consolations dont nous avons tant besoin après des pertes si cruelles... La famille n'est pas un vain mot : elle impose des devoirs bien sacrés. Je voudrais vous écrire plus gaiement, mais je ne le puis...

Vous pensez bien que les courses de ces jeunes gens, sans vous, dans des parages si dangereux, ne sont pas faits pour m'alléger le cœur. Je sais que mon cher Pierre est aussi prudent qu'intelligent, mais je sais aussi tout ce qui peut arriver dans ces courses de glaciers et j'en suis énervée !

Nous allons vous attendre à Miremonde avec une grande impatience. Peut-être serez-vous assez sage pour abréger ce genre de pérégrinations ? Miremonde doit vous attirer... vous aimez aussi le séjour du bord de la mer à Guétary ; vous aurez là, mon cher Victor, un vrai repos et vous pourrez encore rayonner dans un beau pays... Cette perspective devrait vous faire abréger le séjour des Alpes et mettre fin ainsi à toutes les inquiétudes ; vos fils doivent en éprouver aussi et ils ne seraient pas fâchés, je le gage, de revenir un peu plus tôt... ».

Pauvre Mme Jamet, son cœur tendre de belle-mère est mis à l'épreuve mais, il y a bien peu d'espoir que toutes les bonnes raisons données pour arrêter ce voyage dans les Alpes puissent troubler la conscience de ces farouches alpinistes !

Elle joint à sa lettre la liste des élèves reçus à l'Ecole Normale qu'elle a découpée dans un journal pensant qu'elle les intéresserait... « que ne puis-je aussi vous envoyer celle de l'Ecole Polytechnique qui a bien un autre intérêt pour vous… ».

Puis elle s'adresse à son petit-fils André P. : « mon cher André, tes lettres ont toujours une pointe de gaîté qui réjouit. Vous pouvez vous montrer à mes yeux avec ces visages scories… en croûtés comme le hibou, je vous trouverais toujours beaux...

Etienne (Wallon) a dû commencer aujourd'hui sa 1ère composition (agrégation), saurais-je avant de partir s'il est satisfait ? Il est à l'Ecole Normale ; toute la famille est partie... ».

Dans la liste de Normale (sciences) jointe à sa lettre nous retrouvons des noms qui sont devenus connus : Leclerc du Sablon (sans doute le père du Leclerc du Sablon, actuellement – en 1939 – un des cinq du Conseil de direction de la Société Nationale des Chemins de Fer – la SNCF) – Charvet qui s'est fait un nom dans les sciences – et dans la liste de Normale (lettres) : Doumic (devenu le Directeur de la Revue des Deux Mondes, mort récemment) – Janet...

Profitant d'un repos jusqu'au moment d'un dîner officiel, le Capitaine Petit encore à Lille, écrit aux Petites Dalles à Jeanne (12 août) : « j'ai appris avec plaisir que les craintes au sujet de la vocation de Marguerite (Wallon) n'étaient pas fondées et que tout se réduisait à quelques commérages – tant mieux ! [40]

Car la lettre de Paul (Wallon) respirait une conviction si profonde, elle était écrite avec un ton si tragique que l'on pouvait croire les craintes en question justifiées. L'histoire est bien difficile à écrire puisque des événements aussi simples ont pu donner lieu à des interprétations aussi fausses... Le mieux, dans cette circonstance, était en effet d'agir comme vous avez fait, c'est à dire de ne pas contrarier Marguerite de front. Si d'ailleurs sa vocation s'affirmait d'une façon particulière, il n'y aurait pas grand-chose à

---

[40] *Marguerite Wallon aurait manifesté, un moment, l'intention d'entrer au couvent (sans doute la Visitation) pour s'y faire religieuse comme sa sœur (ou demi-soeur aînée) Marie (sœur Thérèse de Sales).*

faire et on n'obtiendrait rien en lui interdisant des visites à sa sœur (religieuse à la Visitation). Il serait préférable de la distraire un peu et de l'enlever à une existence un peu isolée qui peut la pousser à la contemplation. La contrariété que j'ai éprouvé en lisant la lettre de Paul ne vient que de la pensée du chagrin que vous auriez éprouvé d'une détermination de ce genre de la part de Marguerite... ».

Il regrette bien de ne pas avoir pu accompagner toute sa famille aux Dalles… « j'aurai joué avec les enfants comme en 1875, l'année mémorable du cerf-volant monstre... Au lieu de cela, j'arpente le Nord à la suite de général, sans trêve ni merci... Je partage ton avis au sujet de la méthode à suivre pour le travail des enfants pendant les vacances. Laisse-les avant tout jouer et prendre des forces pour l'année prochaine. Que le travail ne soit qu'un repos du jeu et qu'il ne consiste qu'en causeries et un peu d'écriture. Fais d'ailleurs comme tu le jugeras convenable... ».

Nous pouvions nous féliciter d'avoir un Papa ayant tant de bon sens ! De fait, je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais beaucoup travaillé pendant les vacances... surtout aux Dalles... mais plutôt le souvenir de longues heures à courir dans les rochers découverts à marée basse !

« Le général a reçu ce matin une dépêche lui annonçant que Robert de Caumont a échoué à son examen. C'est bien fâcheux surtout maintenant que Melle de Caumont est si tourmentée de la santé de sa sœur. Elle a quitté Lille, lundi matin, avec Melles Augustine et Blanche ; celle-ci était bien fatiguée et il est à craindre qu'elle n'ait souffert de la chaleur pendant le voyage ».

Arrivée à Lectoure, Mme Jannet écrit le 14 août à son gendre et à ses petits-fils toujours dans les Alpes. Elle revient encore sur son désir de voir abréger leur séjour en montagne et se préoccupe toujours de l'état de santé de son gendre. « Je vois, mon cher Victor, que vous arriverez à Lectoure sans être entièrement délivré de votre douleur au côté et les fatigues de ces longues marches ne sont pas propres à vous guérir. Je crains qu'à Courmayeur vous ne vous laissiez entraîner à des entreprises au-dessus de vos forces... Vous trouverez que je suis bien ennuyeuse avec toutes mes craintes, mais, que voulez-vous, je ne suis pas la seule à voir les choses ainsi si je suis la seule à vous les dire... ».

Après un voyage terriblement chaud, elle a trouvé Miremonde sans fraîcheur, un pays complètement desséché ; il n'a pas plu depuis trois mois ! Le jardin tout sec, tout fendillé par la sécheresse… pas de fruits, pas de légumes. Mme Boutan est désolée... vous n'aurez aucune peine à l'aider à rapporter ses paniers ; la vigne est fort retardée ; nous ne mangerons pas de raisin ici cette année...

Ménagez bien votre Père, mes chers enfants. Ne vous dites-vous pas que pour cette année s'en est assez et que le bord de la mer lui conviendrait bien mieux ?

Je vais écrire à mon frère (Mr Henri Wallon) pour savoir où en est le concours d'Etienne (W) ».

Elle ajoute sur un petit rectangle de papier, séparé dans sa lettre : « je vous prie, mon cher Victor, de savoir quel livre ferait plaisir à Pierre et de le lui donner de ma part le jour de sa fête... ».

Madame de Caumont, installée à Lion-sur-Mer, écrit à Jeanne P. (17 août) qu'elle se sent encore bien fatiguée et que sa sœur Blanche ne vaut guère mieux. Elle serait bien heureuse d'aller aux Dalles pour faire la connaissance d'Adèle G. mais elle doit y renoncer à cause de sa santé. Son fils Robert se fera un plaisir d'y aller, ses deux autres fils, Henri et Maurice restant auprès d'elle. Ses sœurs Blanche et Augustine sont au repos à Bernay (Eure). Elle les a accompagnées jusqu'à Rouen.

Etienne Wallon est admissible à l'agrégation. « Nous avons reçu la nouvelle hier (18 août), écrit Jeanne à son mari, par deux dépêches arrivées en même temps : une

de Mr Deltour et une de lui. Mr Deltour écrit aujourd'hui qu'Etienne a fait de bonnes compositions. Père est bien content, d'autant plus qu'il n'y comptait pas beaucoup ; espérons que le succès final sera tout comme on le désire.

Mr Deltour va venir passer quelques jours aux Dalles ; la maison est si grande qu'avec un peu de bonne volonté (et Etienne étant retenu à Paris) on peut encore lui donner une chambre. Ce sera une société bien agréable pour Père et une distraction qui le tirera un peu de son travail ! Père, cependant, passe encore bien des heures sur la plage avec un livre, mais il paraît aimer moins les promenades et il faut l'y pousser un peu ».

Deux petites lettres d'Henri et de Bébelle à leur Papa sont jointes à celle de leur Maman... « réponds-leur surtout, cela les encouragera à t'écrire une autre fois ; petit Pierre t'écrira sans doute la prochaine fois.

Les enfants continuent à prendre leurs bains avec plaisir mais petit Pierre et Bébelle y mettent beaucoup plus d'ardeur qu'Henri ; j'en suis vraiment tout étonnée. Moi, je me baigne peu parce qu'il est nécessaire que je sois là pour les rhabiller. Quant à Joseph, il parle de temps en temps de prendre un bain, mais je me garderai bien de l'y tremper ; il est déjà bien assez agité ! Il est, par moments, mauvais comme un démon ».

Le Capitaine Petit répondant au désir de Jeanne lui donne l'emploi de son temps… heure par heure : 7 h – lever et nettoyage – 7 h ½ – déjeuner : un petit pain et un verre de bière, fromage ou confitures – 8 h – bureau – 12 h ½– déjeuner et partie de dominos – 1 h ½ ou 2 h – bureau – 7 h ½ du soir : dîner – après dîner promenade ou partie de billard au Cercle des Officiers – 9 h ½ – coucher – lecture au lit jusqu'à 11 h – sommeil paisible jusqu'au lendemain et… ainsi de suite...

Il est extrêmement occupé. Il n'a pas pu rester à Valenciennes le samedi et le dimanche ayant un travail urgent qui l'a occupé presque toute la journée du dimanche. Le général vient d'avoir un clou à la jambe qui l'a retenu à la chambre. Malgré son désir d'aller la rejoindre aux Dalles, il ne voit pas la possibilité d'être libre avant le 25 septembre – surtout après le passage du général Ansous (vers le 20 septembre), il aura à rédiger tous les rapports à expédier... Il n'est donc même pas certain de pouvoir aller jusqu'aux Dalles mais seulement à Grignon où il attendrait sa famille et verra toute la famille à Paris au début d'octobre.

A propos des intentions de Mr Wallon de faire des répartitions d'argent entre ses enfants, il fait cette réflexion : « comme je te l'ai écrit, Valentine et Célestin ont paru très satisfaits des bonnes dispositions de Père. Je crois, comme toi, que nous n'avons qu'à nous reposer sur son esprit de justice et sur l'affection qu'il a pour tous ses enfants... ».

Ils iront, le général et lui, en inspection vers la fin de la semaine à Valenciennes. Il tâchera de rester un jour ou deux chez Célestin « où j'ai passé déjà vendredi une bonne journée. Chez eux, j'oublie un peu la solitude et je retrouve dans une certaine mesure les joies de la vie de famille. La vie de pension est bien désagréable quoi qu'il y ait là d'assez bons convives, mais cette gaîté un peu factice et les plaisanteries militaires me laissent assez froid et finiraient même à la longue par m'être tout à fait insupportables.

J'ai songé au gymnase (pour ses enfants) : je vais prendre des informations pour en faire établir un petit dans le courant de septembre...

Je viens de recevoir la visite de Mr Poncelet et de Frédéric (Barbedième) qui sont venus à Lille faire la visite de la clientèle. Le jeune marié paraît heureux ; le mariage semble lui réussir ; il y a trouvé sans doute la personnification de ses rêves ? Heureux âge ! J'irai leur faire visite à Douai, dès que le général sera rétabli, ce qui ne tardera pas... ».

Victor Puiseux a été bien déçu que son frère Léon ait renoncé, comme c'était convenu, à venir le rejoindre dans les Alpes. Il le lui a dit de Courmayeur (15 août)... « Je m'étais fait une fête de mener encore une fois avec toi cette vie de touristes que nous avions expérimentée ensemble il y a… 35 ans. Quoique si ancien déjà, ce premier voyage en Suisse, fait en ta compagnie, est un de mes plus frais souvenirs... Ton arrivée m'aurait reporté, ce me semble, à cette époque où nous avions tout l'enthousiasme et toute la vigueur de la jeunesse ! Il faut donc renoncer, pour cette année du moins, à un espoir que je m'étais plu à caresser... ».

Il est vrai que l'état de gêne dans lequel il se trouve encore, par suite de cette chute qu'il a faite, diminue un peu ses regrets de ne pas voir arriver son frère ; il n'aurait pas pu faire partie de la caravane et aussi été obligé le plus souvent de le laisser partir avec ses neveux.

« Nous avons su par une carte postale d'Etienne, écrit Jeanne à Pierre (22 août) qu'ils étaient 14 admissibles dont 9 de l'Ecole Normale tant anciens que nouveaux ; il a dû commencer hier les épreuves orales ; ils avaient tout d'abord à faire une leçon (examen de physique) sur la vitesse et la propagation de la lumière dans le vide et dans un milieu hétérogène. Il paraît content de cette 1ère épreuve... ».

Les enfants vont toujours bien. Joseph est un peu moins mauvais ; Henri et Bébelle toujours bien sages. Quant à Jeanne elle a déjà doublé... Cependant le petit Pierre souffre des glandes derrière les oreilles et le lendemain Jeanne annonce que ce sont les oreillons. Elle se demande si Henri ne va pas y passer aussi ?

« Tu aurais eu plaisir à voir la petite Adèle prendre son bain hier ; elle est passionnée pour le bain et je n'en reviens pas tant je trouve extraordinaire qu'une enfant si petite, qui n'a jamais auparavant tâté de l'eau froide, l'aime à ce point. La mer était sur le sable et comme elle avait été forte le matin, il y avait beaucoup de bons petits brisants. Moi, je trouvais l'eau froide et aurais volontiers hésité à me plonger ; Bébelle ne faisait ni une ni deux et courait à la corde pour se baigner toute seule comme une dame. Il fallait la voir se baissant et se levant tour à tour, tout comme une grande personne et, tellement contente, que je ne pouvais plus l'en faire sortir. Le baigneur (l'homme rouge comme elle l'appelle), voyant que je trouvais le bain de la petite assez long, est venu lui dire qu'il fallait s'en aller, sans cela, je crois qu'elle y serait encore ! ».

A la nouvelle des oreillons du petit Pierre, le Capitaine Petit s'empresse d'envoyer des instructions, précises, comme à son ordinaire, pour les soins à donner : « Je crois que la feuille de chou ne peut guère être efficace. Le mieux est de lui mettre sur l'oreille de l'ouate bien chaude et au besoin un peu de graisse. Si la glande ne se réduisait pas, il faudrait mettre de la teinture d'iode, si tu crains un engorgement. S'il y a de la rougeur, des élancements et de la sensibilité au toucher, il faudrait des cataplasmes... ».

Il profite de sa solitude le dimanche pour faire des rangements, classer des lettres et lire, mais… « sans toucher aux bibelots ! ». Prophète, son ordonnance, est parti en permission de 15 jours ; à son retour, il fera le nettoyage général. « Je m'arrangerai pour qu'à ton retour tu sois satisfaite de l'aspect de la maison comme tu l'as été à Marseille, il y a deux ans, et que nous puissions y passer l'hiver à l'aise... ».

Il est heureux des nouvelles de la petite Jeanne « mais il ne faut pas que la santé de la fille nuise à celle de la mère. Je t'engage à ne pas trop donner à téter... Fais bien attention à cela et ne te laisse pas illusionner par ton embonpoint qui pourrait être suivi d'une très grande fatigue, si tu n'y prends garde. Tu peux avoir du bon lait et l'enfant se portera tout aussi bien avec de la soupe... ».

Dans sa lettre suivante il continue de s'inquiéter des soins à donner pour les oreillons. Comme la famille reste plus longtemps aux Dalles, il espère tout de même, sitôt l'inspection terminée, y aller vers le 25 septembre.

« Dans six semaines au plus tard, nous aurons repris notre vie d'intérieur et j'en serai bien aise ; la vie que je mène ici me fait regretter le bruit et les cris des enfants... ».

Septembre 1879

La cousine Colas toujours très affectueuse reçoit volontiers le Capitaine Petit. Il a passé chez elle, où il était invité à déjeuner, un dimanche fort agréable. Un élève du conservatoire, Mr Capron [41] qui se trouvait là a chanté magnifiquement et la cousine a joué du Chopin.

Pendant son séjour aux Dalles, Mr Deltour « a l'obligeance d'expliquer tous les matins à Henri (Guibert) et à son frère Maurice un passage de quelque chef-d'oeuvre littéraire ; c'est une conférence extrêmement intéressante à laquelle il a invité ceux auxquels cela pourrait faire plaisir ; tous nous y assistons, Père, Henri W., Laure,Adèle etc.

Les oreillons des enfants touchent à leur fin ; l'enflure ne se voit plus. Les enfants sont toujours sages, Joseph s'est beaucoup calmé et Père dit qu'ils sont très gentils... Bébelle ne quitte pas son Bon Papa et fait les délices de tout le monde par ses réflexions ; le flux et le reflux la surpasse... Elle fait des culbutes aussi lestement qu'un garçon ; hier, dans la promenade elle ne s'en privait pas et même elle nous a bien amusés parce qu'après une de ses culbutes ; « oh ! Mais pourquoi qu'on retourne maintenant ? » Elle ne se rendait pas compte naturellement que c'était la culbute qui lui produisait cet effet-là ! ».

Peu de nouvelles de Paul W. qui coulent des jours heureux à Saint-Quay-Portrieux, où Paul est dans…son diocèse.

Etienne W. n'envoie que des cartes postales donnant les sujets de ses leçons à l'oral ; il ne saura le résultat définitif que d'ici quelques jours.

Une lettre de Jeanne, adressée à Valenciennes où elle pensait qu'elle trouverait Pierre qui en était déjà parti est arrivée avec du retard. Ce dernier s'était inquiété de rester sans nouvelles... « Dieu soit loué ! Je crains à chaque instant que tu re commettes quelque imprudence et que l'art de nager que tu possèdes si bien ne te soit fatal ! ».

Henri et Pierre de Caumont sont venus passer deux jours aux Dalles. Ils ont été ravis de ce petit séjour et s'entendaient à merveille avec les neveux les plus âgés Henri et Maurice Guibert bien que plus jeunes qu'eux ».

Etienne W. est reçu 4e à l'agrégation. On l'a appris aux Dalles par Mr Deltour qui avait reçu une dépêche d'un des examinateurs. « Père a été d'autant plus heureux que la dernière lettre d'Etienne nous faisait craindre qu'il ne fût pas reçu... Enfin, il est reçu et dans un bon rang ; nous l'attendons demain ; il va pouvoir jouir en paix de la fin des vacances. Ce succès m'a poussée à réflexions et je me suis dit comme toujours que tu avais bien tort quand tu te désespérais déjà à l'occasion d'Henri... Il est déjà question de chercher à avoir pour Etienne une place dans un lycée plus important : Rouen, Lille ou Douai. Mr Deltour doit écrire dans ce sens à Paris ».

La petite Jeanne vient d'avoir sa 4ème dent.

Henri et Laure font la surprise à leur Père de lui faire faire le portrait de Bébelle en miniature, par un peintre de Rouen, professeur de dessin de Louise Cronier, qui est en séjour aux Dalles.

---

41 *C'est ce Mr Capron (ou Capon) dont parle déjà Marguerite W. - cf supra.*

Le Capitaine Petit étant allé à Douai avec le général Hallier est allé voir naturellement la tante Barbedième qu'il a trouvé en bonne santé. Il a vu également Frédéric B. et Mr Poncelet, mais ces dames, Mme Poncelet et sa fille, étaient sorties.

De retour à Lille, il est allé voir Mme Flamant qui se trouve dans une position intéressante.

Cette miniature de Bébelle qu'on cherche à faire en grand mystère pour en laisser la surprise à Mr Wallon exige des poses qui se font chez Mme Cronier. Jeanne trouve « sa fille jolie à croquer ; elle était toute rouge d'émotion, ses yeux brillaient d'un éclat admirable... le peintre n'a pas pu s'empêcher de le faire remarquer etc, etc... » et donne à Pierre des détails minutieux sur la robe choisie – finalement, on lui a enfilé la robe de cachemire bleu de son frère Joseph (en sorte qu'en contemplant aujourd'hui cette chère miniature, qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, j'y retrouve un peu de moi !) - sur le petit nœud dans les cheveux de la nuance de sa robe « et cela lui va à merveille ; elle aura le cou et les bras nus... Le difficile sera d'en garder le secret à Bon Papa... ».

Tous ces détails sur mes frères et sœurs, sur moi, sur mes cousins et cousines pourraient paraître un peu puérils... c'est tellement toujours la même chose ! Mais cela nous amusera de les relire et amusera peut-être un peu nos enfants ? Et puis, ils donnent à ce récit de la vie de famille l'impression qu'on s'y retrouve comme elle a été vécue ; n'étions-nous pas, au fond, surtout à ces âges-là la grande préoccupation de nos parents dont le principal souci était de nous élever et... nous gâter ?

« Tu as vu, continue Jeanne, la démission de notre cousin Mr Fleuriot [42], envoyé comme Procureur de la République à Albertville, alors qu'il était depuis le début de sa carrière dans le ressort de la Cour de Caen et depuis deux ans déjà à Argentan où il s'était fait une excellente réputation ?

Sa lettre au Ministre est très digne et lui attire les éloges de beaucoup. Il a écrit à mon Père pour lui donner quelques détails sur les circonstances qui ont amené sa disgrâce, qu'il n'a pas accepté d'ailleurs ; tout cela, influences du parti : on l'accuse de bonapartisme, lui qui n'a fait son chemin que depuis la guerre et on lui a donné son changement malgré son Procureur général, ardent républicain, qui l'a défendu tant qu'il a pu… Il s'était fait inscrire au barreau d'Argentan, mais je crois que pour la santé de sa femme et l'éducation de ses enfants, il va venir s'installer à Paris ».

La visite du Ministre de la guerre [43] dans le Nord est officiellement annoncée. « Il est à présumer, écrit le Capitaine Petit, qu'elle sera terminée avant le 15 septembre. Cette visite a une importance et une signification toutes particulières parce que le général Greslay, Ministre, se fait accompagner par le général Doutulaine qui, comme tout le monde le sait, est très hostile au général de Rivières, le grand Directeur du Génie au Ministère.

---

[42] *Le cousin Georges Fleuriot (1844-1900), magistrat a épousé Marie Vannier (1851-1919), petite-fille de Victor Vannier (1790-xx) qui avait épousé lui-même, le 4 février 1817, Julie Caffiaux (1790-1871) une des sœurs de Fébronie (Féfé) Caffiaux notre arrière-grand-mère (voir Livre des origines de nos familles – tableau D – Branche Vannier).*

[43] *Après la démission du Maréchal Mac Mahon (30 janvier 1879), Jules Grévy ayant été élu Président de la République, le Ministère Dufaure donna sa démission. Grévy chargea Waddington (4 février 1879) de former le nouveau ministère, édition légèrement remaniée du cabinet Dufaure : de Marcère demeure à l'Intérieur, de Freycinet aux Travaux Publics, Léon Say aux Finances. Parmi les ministres nouveaux : Jules Ferry à l'Instruction publique et le général Greslay à la Guerre.*

La situation est vraiment singulière et pourrait amener prochainement des changements assez importants dans notre service... peut-être la retraite du général de Rivières, le rappel à Paris des Directeurs supérieurs, pour la reconstitution du Comité tel qu'il fonctionnait jadis. En tout cas, je vois toutes ces intrigues avec peine.

Si à la suite de cette visite, des critiques se produisent contre ce qui a été fait par le service du Génie dans les dernières années, ce n'est pas le Directeur du Génie qui en souffrira le plus ; tout le corps du Génie en sera profondément atteint et sans l'avoir certainement mérité.

Au lendemain de nos désastres, et surtout en 75 au moment des bruits de guerre et lorsque les frontières étaient tout à fait ouvertes, il fallait bien faire quelque chose et, comme il était plus facile d'avoir des forteresses et des canons qu'une armée, les services du Génie et de l'Artillerie se sont mis immédiatement à l'oeuvre.

L'Etat-Major s'est bien gardé de donner alors son avis pour la raison toute simple qu'il n'en avait pas... ; les uns parlaient d'abandonner l'Est en se retirant sous Paris et même derrière la Loire : on a donc cherché tout d'abord à barrer la route directe de Paris par des forts sur la Meuse et par l'extension des places de Verdun et de Toul, appuyant les extrémités de la ligne... On a continué ensuite à fortifier la ligne de la Moselle pour empêcher la Meuse d'être tournée et, aujourd'hui, on fortifie le Nord pour se mettre à l'abri d'une invasion par la Belgique... Tout cela est très logique.

Que des critiques de détails puissent être faites, cela n'a rien d'étonnant en raison de la grandeur des travaux entrepris. L'essentiel était de produire.

L'Etat-Major en a-t-il fait autant ?

Quoi qu'il en soit, la lutte est engagée et nous en attendons le résultat. J'aimerais mieux que tout cela ne fût point arrivé car nous n'avons rien à y gagner...

Nous sommes bien installés à Lille et j'aurais une certaine répugnance à retourner à Paris, dans un quatrième étage de 1 500F, avec une existence artificielle, ne pouvant pas mettre les deux bouts ensemble et ayant encore en perspective un nouveau déménagement au bout de deux ou trois ans...

Le mieux, dans cette circonstance, est de faire ce que j'ai toujours fait et que le fameux Talleyrand faisait lui-même : attendre les événements avec une certaine philosophie... ».

Le jeune ménage Frédéric Barbedième est maintenant installé dans la maison aménagée pour lui, à Douai. La nomination de Frédéric (comme avoué ?) est arrivée la semaine dernière. Il prêtera serment dans une dizaine de jours. Il doit aller avec sa femme Louise passer une quinzaine de jours dans leur famille de Choisy.

C'est au tour du petit Joseph d'avoir les oreillons (8 septembre). « Il m'a dit lui-même : « Maman, il faut me mettre un mouçoir parce que j'ai du mal... » mais cela ne l'empêche pas de rester debout et de jouer comme à l'ordinaire... ».

« Je t'écris cette lettre à la hâte (10 septembre) pendant un repos et après le déjeuner que nous a offert le général Ansous. Le Ministre arrive ce soir ; grand tra-la-la sur toute la ligne. Je ne fais, depuis quelques jours, que remettre et déposer mon uniforme dans lequel je suis décidément mal à l'aise, pour les repas d'inspection... ».

Jeanne espère bien que la visite du Ministre n'empêchera pas Pierre de venir aux Dalles, au moins le 20 septembre comme il l'a prévu... « Chacun t'attend ici. Mr Simonnet, le frère de Mme Chaîne est aux Dalles et compte y rester jusqu'au 21. Il fait dimanche l'ouverture de la chasse et il m'a chargé de te dire qu'on avait besoin de toi ici, tant pour les cerf-volants que pour tuer le gibier... ».

Le Capitaine Petit confirme son arrivée pour le 16. Jeanne en est tout heureuse... « Nous allons enfin être réunis et pour longtemps et je te l'avoue, moi, que je suis bien heureuse. Certes, je vois avec regrets la fin des vacances arriver et je sens

combien mon Père et mes sœurs vont retrouver de solitude, mais je pense surtout à une chose : le bonheur de vivre avec toi, surtout maintenant que tu as fait ample provision de philosophie... Tu vas retrouver tous tes petits enfants bien portants, bien sages ; petite Jeanne doublée, gracieuse comme toujours et armée de six jolies petites dents... On demandait ce matin à Joseph s'il était content de revoir Papa... : « Non ! Parce qu'il gronde…». Le gamin a de la mémoire et c'est un fameux luron ; il est de plus en plus fort et, quand il administre des claques, on les sent, je t'en réponds ! ».

Et le lendemain, ayant reçu la dépêche… la bienheureuse dépêche fixant l'heure de l'arrivée, elle s'empresse de lui écrire un mot à Rouen où le Capitaine Petit s'arrêtera quelques heures pour embrasser les Henri W. et essayer de les entraîner avec lui aux Dalles : « à demain donc, mon chéri : je compte sur toi pour entraîner Laure et Henri... Les enfants sont bien heureux de te revoir, même Joseph, qui, au dire de tout le monde, prend beaucoup de ressemblance avec toi... encore un peu, il sera ton portrait ! ».

L'oncle Henri, ne pouvant pas aller aux Dalles, répond lui-même à Bébelle : « Bon petit cœur sensible et chère petite Bébelle, bien que j'aie chargé votre papa de vous remercier de ma part pour l'aimable petite lettre que j'ai reçue de vous, ainsi que votre tante Laure, nous y avons été tous les deux si sensibles que je veux prendre, pour elle et pour moi, le soin de vous répondre... Votre papa a-t-il tiré du grenier du père Fouettard le grand cerf-volant qu'il a confectionné jadis et que j'ai conservé précieusement ? Je lui ai donné à Rouen beaucoup de ficelle pour le faire aller tout en haut dans le ciel. Il vous faudrait un peu de vent et de soleil pour le faire partir de dessus la falaise... Il pourrait flotter jusqu'au-delà du clocher St Martin... Et les bains ? Pleures-tu toujours, mon petit Pierre, pour t'y plonger, et toi, Bébelle, quand on t'en retire ? Mauvais petit diable ! M'as-tu fait assez enrager ! C'est à toi, Bébelle, que je parle. Bah, je t'embrasse tout de même, ainsi que toi, petit frère, à condition que vous embrassiez pour moi, votre frère Henri , le raisonnable, votre luron de Joseph et l'aimable petite Jeanne, sans compter de gros baisers à votre papa et à votre maman, à votre Bon Papa, à votre tante Adèle, à votre oncle Etienne, à vos tantes Marguerite et Geneviève, à vos cousines Marie et Anna, et à vos cousins Henri, Maurice, Joseph, André et Jean…

Votre oncle qui ne conserve plus que l'espoir de vous voir à Rouen où il compte vous retenir un jour ou deux... ».

Ce cher oncle Henri s'est appliqué à écrire très gros pour que Bébelle puisse le lire plus facilement.

Céline de la G. restée, ou rentrée à Amiens, compte bien sur la visite de Jeanne et de ses enfants, en passant le 1er octobre à leur retour des Dalles.

Le 1er arrêt de la petite famille a lieu à Grignon d'où Jeanne remercie son Père des bonnes vacances passées chez lui au bord de la mer... « Quant à ma bonne Adèle (G.) elle reste l'idéal et elle est trop avant dans mon cœur pour que les enfants ne la croient pas leur seconde mère... ».

Adèle lui exprime d'ailleurs elle-même (29 septembre) après s'être réjouie des bonnes nouvelles reçues du voyage jusqu'à Grignon, le bonheur éprouvé par tous de ce bon temps passé ensemble ; malgré le regret de la séparation, ce long revoir laissera de biens doux souvenirs... Nous vous écrirons le plus souvent possible pendant cette année qui va s'écouler presque entière peut-être avant que nous nous revoyions, toi et moi au moins, et nous serons ainsi beaucoup ensemble encore, le mieux possible, par les détails de notre vie de tous les jours... Mon Père disait hier : « Il n'y a pas jusqu'aux pleurs de ma petite Jeanne qui me manquent... ». C'est dire combien les rires, les caresses affectueuses des autres lui manquent et surtout…, car vos enfants sont aimables et, que de fois n'ont-ils pas su témoigner à leur Bon Papa d'une façon tout à fait gentille, leur plaisir par un remerciement tout spontané...

Je t'embrasse encore, ma bonne Jeanne, te remerciant de ton indulgence pour mes enfants, de tes bons conseils dans les moments difficiles toujours bien acceptés, parce qu'ils étaient donnés avec toute la bonté de ton cœur... C'est un des grands bonheurs de ma vie d'avoir une sœur comme toi, tu le sais.

Je remercie Pierre beaucoup aussi pour l'intérêt et l'affection qu'il nous témoigne toujours, pour ces leçons qu'il savait rendre intéressantes et les bonnes parties qui en formaient la contre-partie divertissante et qui faisaient dire à mon petit Jean : « je voudrais bien, moi aussi, avoir mon Papa... ». Au revoir, ma chère Jeanne, que le bon Dieu nous rende cette année heureuse à tous ! ».

Le Capitaine Petit qui s'apprêtait à être de retour à Lille pour le 3 octobre, reçoit du général Hallier un mot l'autorisant à ne rentrer que le 4 ou le 5... Cette autorisation vient à point, le petit Henri étant au lit avec un gros rhume et de la fièvre, ce qui va les retenir un peu plus à Grignon.

Octobre 1879

Le lendemain écrivant à sa sœur Marguerite, Jeanne lui confirme l'impossibilité, le petit Henri continuant à avoir de la fièvre, de partir le lendemain jeudi 2 octobre pour Paris… et cette indisposition se prolongeant, le Capitaine Petit se voit obligé de repartir seul à Lille, laissant Jeanne et ses enfants à Grignon.

En passant à Paris, il a revu la famille retour des Dalles. Ils allaient tous bien sauf Marguerite, très enrhumée aussi, avec un abcès dans la gorge que le Dr Colin avait ouvert... A Lille, son ordonnance Prophète l'attendait à la gare... « J'ai trouvé toute la maison en ordre et bien préparée pour te recevoir... » et il lui donne des conseils pour soigner le petit Henri.

Laure W., au courant de l'indisposition de son neveu, se réjouit (5 octobre) de le savoir en convalescence... « Dieu sait si nous parlons de toi et de tout ton petit monde depuis que vous nous avez quittés ! Nous sommes un peu fous, je l'avoue, quand il s'agit de Bébélle qui est bien la plus gentille et la plus drôle petite fille qu'on puisse voir... ses singeries, ses bons mots nous répétons tout comme des perroquets. Quant à toi, ma chère petite sœur, je ne saurais te dire comme j'ai joui de ta société pendant ces vacances. Jamais, je crois, je n'ai eu autant de plaisir à causer avec toi, jamais je ne t'ai trouvée plus parfaite, jamais je ne t'ai tant aimée... Vraiment ses bonnes petites réunions sont bien douces et bien agréables... ».

Henri Petit va mieux. Si le médecin l'y autorise, Jeanne s'embarquera avec ses enfants pour Paris, demain lundi 6 octobre. Et, de Paris, où elle est bien arrivée, elle donne de bonnes nouvelles à Pierre (7 octobre) ; le petit a encore mauvaise mine mais il est levé.

Elle retarde un peu son départ pour revoir Céline de la G. venue spécialement à Paris pour l'embrasser elle et ses enfants, et rentre à Lille le samedi 11 octobre.

La pauvre Marie Silvestre venue tout exprès à Paris pour faire ses adieux à sa belle-soeur et aux enfants, est toute désappointée d'apprendre qu'ils étaient partis depuis quelques heures seulement. Elle lui écrit donc une fois rentrée à Grignon et la gronde très sévèrement... et affectueusement, pour le joli service à découper qu'elle lui a fait envoyer.

Pendant qu'il était à Grignon son frère Pierre s'était amusé à reconstituer un fossile géant dont les morceaux avaient été déterrés par un jeune homme de leurs amis.

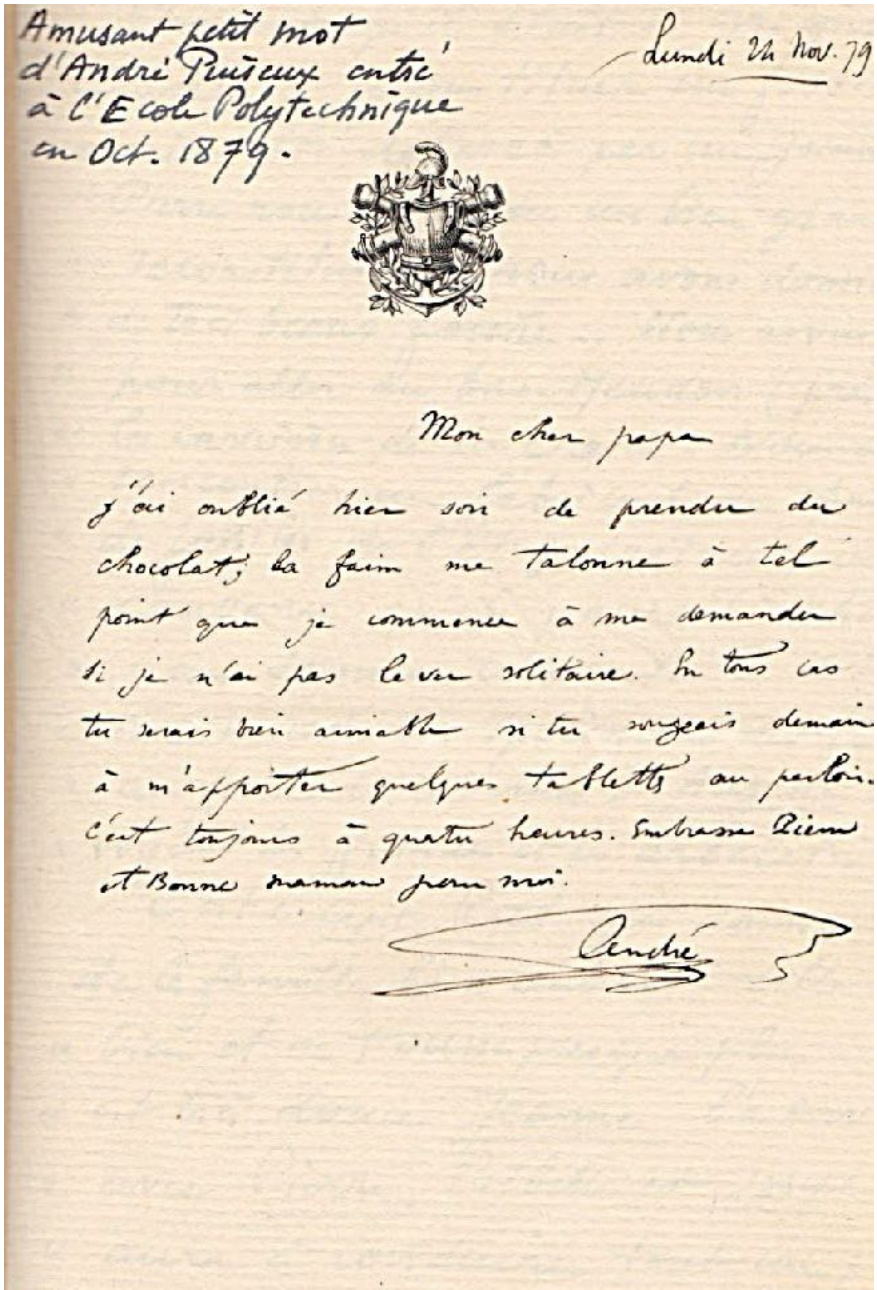
« Pierre nous a rendu un bien grand service en faisant cette reconstitution ; nous avons donné en échange au jeune homme de très beaux fossiles… Nous avons profité d'un dernier beau jour pour aller au bas-Meudon (près les Moulineaux) explorer les carrières de la craie. Nous avons été assez heureux pour rencontrer un fabricant de chaux

factice, collectionneur de fossiles de l'étage crétacé ; en un rien de temps, il fût convenu qu'il y aurait échange de richesses. De là, nous sommes remontés à Saint-Germain ; nous avons vu au musée des spécimens de terrains quaternaires trouvés au fond de cavernes. Auguste s'est beaucoup amusé en voyant les frondes et les arbalètes des temps primitifs ».

C'est le Capitaine Petit qui donne à son beau-père des nouvelles de la famille bien rentrée à Lille l'avant-veille. « Henri va bien et ne tousse presque plus. Comme la température est très douce, Jeanne l'a envoyé en classe ce matin avec Pierre, Bébelle et Joseph. L'ordonnance, Prophète, aura à conduire tout un petit pensionnat et Jeanne pourra prendre ainsi plus de repos au milieu de la journée, sans compter que le terrible Joseph y trouvera l'avantage d'apprendre à ses dépens à modérer un peu son humeur batailleuse... ». Jeanne, qui avait souffert de crampes d'estomac, a été obligée de se coucher de bonne heure ce qui l'a empêchée d'écrire elle-même à son Père.

Novembre 1879

Lettre d'André Puiseux à son père, le 24 nov embre 1879 :



Amusant petit mot
d'André Puiseux entré
à l'Ecole Polytechnique
en Oct. 1879.

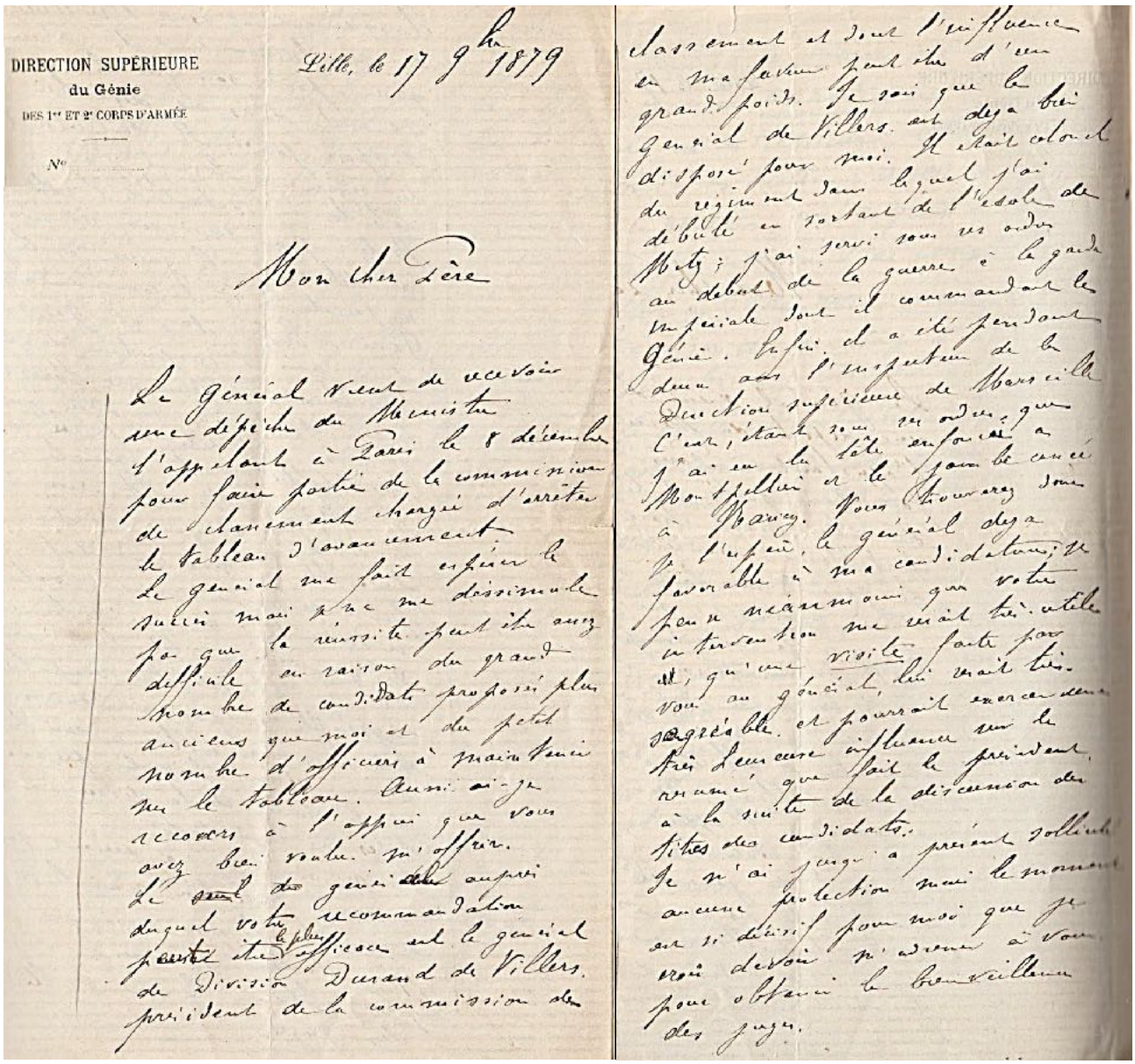
Lundi 24 Nov. 79

Mon cher papa

J'ai oublié hier soir de prendre du chocolat, la faim me talonne à tel point que je commence à me demander si je n'ai pas le ver solitaire. En tous cas tu serais bien aimable si tu songeais demain à m'apporter quelques tablettes au parloir. C'est toujours à quatre heures. Embrasse Pierre et Bonne maman pour moi.

André

Lettre de Pierre Petit à Mr Henri Wallon, le 17 novembre 1879 :



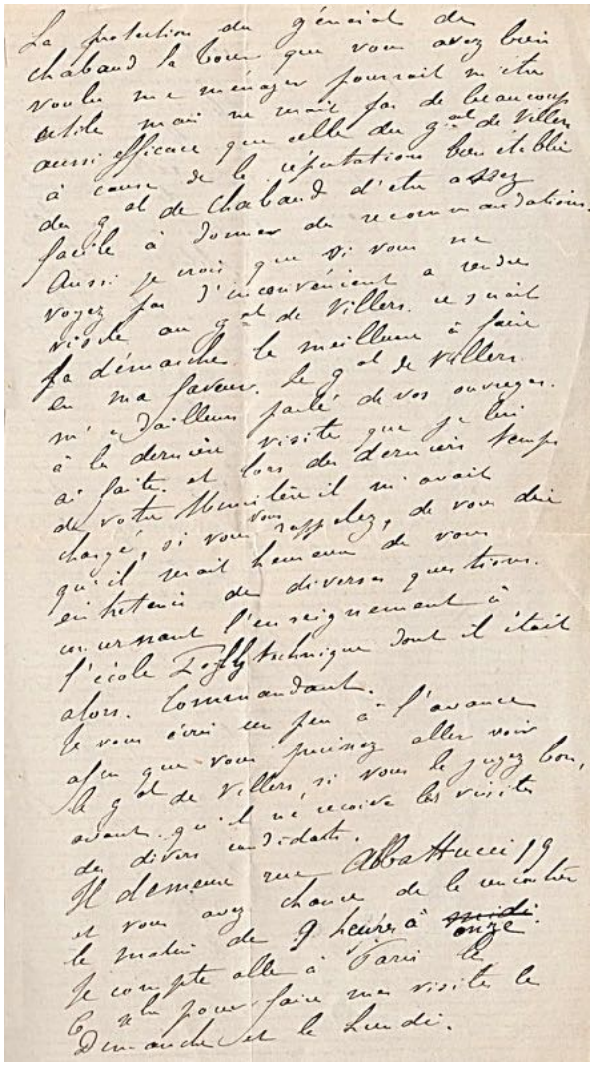
DIRECTION SUPÉRIEURE
du Génie
DES 1er ET 2e CORPS D'ARMÉE

N°

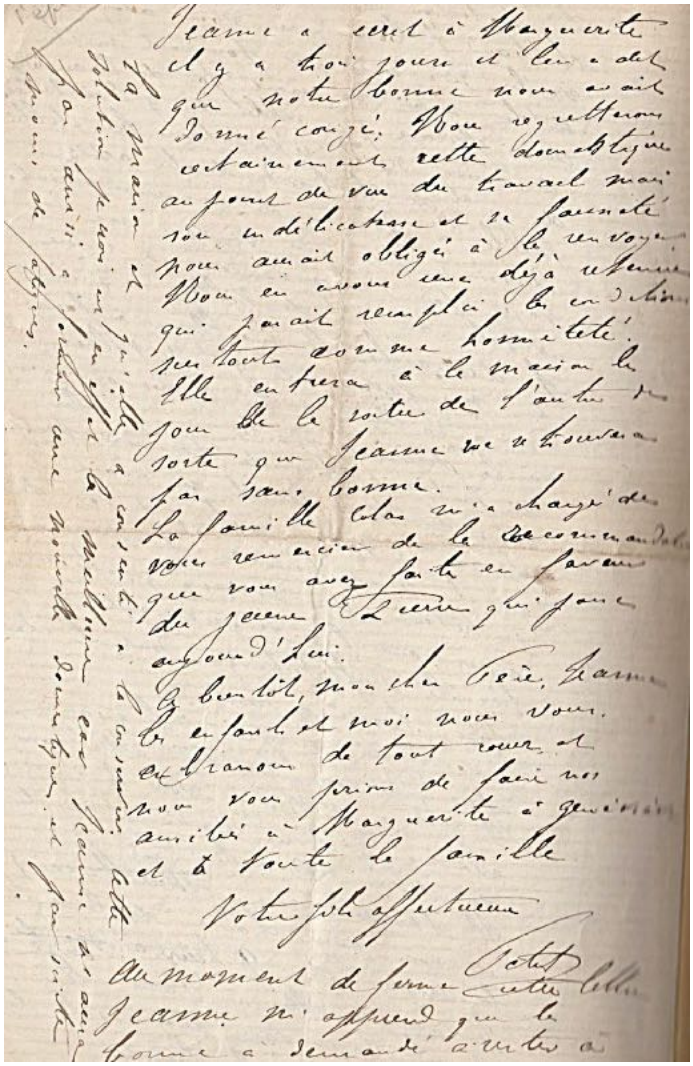
Lille, le 17 9bre 1879

Mon cher Père

Le Général vient de recevoir une dépêche du Ministre l'appelant à Paris le 8 décembre pour faire partie de la commission de classement chargée d'arrêter le tableau d'avancement. Le général me fait espérer le succès mais je ne me dissimule pas que la réussite peut être assez difficile en raison du grand nombre de candidats proposés plus anciens que moi et du petit nombre d'officiers à maintenir sur le tableau. Aussi ai-je recours à l'appui que vous avez bien voulu m'offrir. Le ~~seul~~ du général auprès duquel votre recommandation ~~peut~~ être le plus efficace est le général de Division Durand de Villers, président de la commission de classement et dont l'influence en ma faveur peut être d'un grand poids. Je sais que le Général de Villers est déjà bien disposé pour moi. Il était colonel du régiment dans lequel j'ai débuté en sortant de l'école de Metz ; j'ai servi sous ses ordres au début de la guerre à la garde impériale dont il commandait le Génie. Enfin il a été pendant deux ans l'inspecteur de la Direction supérieure de Marseille. C'est, étant sous ses ordres, que j'ai eu la tête enfoncée à Montpellier et la jambe cassée à Nancy. Vous trouverez donc, je l'espère, le général déjà favorable à ma candidature ; je pense néanmoins que votre intervention me serait très utile et, qu'une visite faite par vous au général, lui serait très agréable et pourrait exercer une très heureuse influence sur le résumé que fait le président à la suite de la discussion des titres des candidats. Je n'ai jusqu'à présent sollicité aucune protection mais le moment est si décisif pour moi que je crois devoir m'adresser à vous pour obtenir la bienveillance des juges.



La protection du général de
Chabaud la Tour que vous avez bien
voulu me ménager pourrait m'être
utile mais ne serait pas de beaucoup
aussi efficace que celle du g.al de Villers
à cause de la réputation bien établie
du g.al de Chabaud d'être assez
facile à donner des recommandations.
Aussi je crois que si vous ne
voyez pas d'inconvénient à rendre
visite au g.al de Villers, ce serait
la démarche le meilleure à faire
en ma faveur. Le g.al de Villers
m'a d'ailleurs parlé de vos ouvrages
à la dernière visite que je lui
ai faite et lors des derniers temps
de votre Ministère il m'avait
chargé, si vous vous rappelez, de vous dire
qu'il serait heureux de vous
entretenir de diverses questions
concernant l'enseignement à
l'école Polytechnique dont il était
alors commandant.
Je vous écris un peu à l'avance
afin que vous puissiez aller voir
le g.al de Villers, si vous le jugez bon,
avant qu'il ne reçoive les visites
des divers candidats.
Il demeure rue Abbattucci 19
et vous avez chance de le rencontrer
le matin de 9 heures à ~~midi~~ onze.
Je compte aller à Paris le
6 n.bre pour faire mes visites le
Dimanche et le Lundi.



Jeanne a écrit à Marguerite
il y a trois jours et lui a dit
que notre bonne nous avait
donné congé. Nous regretterons
certainement cette domestique
au point de vue du travail mais
son indélicatesse et sa fausseté
nous aurait obligés à la renvoyer.
Nous en avons une déjà retenue
qui paraît remplir les conditions
sur toute comme honnêteté.
Elle entrera à la maison le
jour de la sortie de l'autre de
sorte que Jeanne ne se trouvera
pas sans bonne.
La famille Colas m'a chargé de
vous remercier de la recommandation
que vous avez faite en faveur
du jeune Pierre qui passe
aujourd'hui.
Ce bientôt, mon cher Père, Jeanne
les enfants et moi nous vous
embrassons de tout cœur et
nous vous prions de faire nos
amitiés à Marguerite à Genévrière
et à toute la famille

Votre fils affectueux

Petit

Au moment de fermer cette lettre
Jeanne m'apprend que la
bonne a demandé à rester à

La maison et qu'elle a consenti à la conserver. Cette
solution je crois est en effet la meilleure car Jeanne n'aura
pas ainsi à former une nouvelle domestique et par suite
moins de fatigues.

Le 17 novembre, le Capitaine Petit à Mr Wallon : « Le général (Hallier) vient de recevoir une dépêche du Ministre l'appelant à Paris le 8 décembre pour faire partie de la commission de classement chargée d'arrêter le tableau d'avancement. Le général me fait espérer le succès mais je ne me dissimule pas que la réussite peut être assez difficile en raison du grand nombre de candidats proposés, plus âgés que moi et du petit nombre d'officiers à maintenir sur le tableau. Aussi ai-je recours à l'appui que vous avez bien voulu m'offrir. Le général auprès duquel votre recommandation serait la plus efficace est le général de division Durand de Villers, Président de la Commission de classement et dont l'influence en ma faveur peut être d'un grand poids. Je sais qu'il est déjà bien disposé pour moi. Il était colonel du Régiment dans lequel j'ai débuté (à Montpellier) en sortant de l'Ecole de Metz ; j'ai servi sous ses ordres au début de la guerre à la Garde Impériale dont il commandait le Génie. Enfin, il a été pendant deux ans l'Inspecteur de la Direction supérieure de Marseille. C'est, étant sous ses ordres, que j'ai eu la tête enfoncée à Montpellier et la jambe cassée à Nancy.

Vous trouverez donc, je l'espère, le général déjà favorable à ma candidature. Je pense, néanmoins, que votre intervention me serait très utile, qu'une visite faite par vous au général lui serait très agréable et pour exercer une très heureuse influence sur le résumé que fait le Président à la suite de la discussion des titres des candidats.

Je n'ai, jusqu'à présent, sollicité aucune protection mais le moment est si décisif pour moi que je crois devoir m'adresser à vous pour obtenir la bienveillance des juges.

La protection du général de Chabaud la Tour que vous avez bien voulu me ménager pourrait m'être utile mais ne serait pas de beaucoup aussi efficace que celle du général de Villers, à cause de la réputation bien établie du général de Chabaud d'être assez facile à donner des recommandations.

Aussi, je crois que si ne voyez pas d'inconvénient à rendre visite au général de Villers, ce serait la meilleure démarche à faire en ma faveur. Le général de Villers m'a d'ailleurs parlé de vos ouvrages, à la dernière visite que je lui ai faite et, lors des derniers temps de votre Ministère, il m'avait chargé, si vous vous en souvenez, de vous dire qu'il serait heureux de vous entretenir de diverses questions concernant l'enseignement à l'Ecole Polytechnique dont il était alors commandant.

Je vous écris un peu à l'avance afin que vous puissiez aller voir le général de Villers, si vous le jugez bon, avant qu'il ne reçoive les visites des divers candidats. Il demeure rue Abbattucci 19 et vous avez chance de le rencontrer le matin de 9 à 11 heures.

Je compte aller à Paris le 6 décembre pour faire mes visites le dimanche et le lundi.

La famille Colas m'a chargé de vous remercier de la recommandation que vous avez faite en faveur du jeune Pierre qui passe aujourd'hui [44]... ».

Marguerite W. dit à Jeanne (23 novembre) que son Père est allé pour rendre visite au général Durand de Villers mais qu'il ne l'a pas encore rencontré... Elle est bien contente de savoir qu'Henri travaille bien et « a bien ri de la manière dont Joseph emploie son temps en classe (il paraît que je le passais à boxer avec mes voisins) ; il ne se fera jamais maltraiter au collège au moins ce petit bonhomme ! ».

Nous avons assisté vendredi à la séance de l'Académie des Inscriptions ; Papa y a lu sa notice sur Mr Naudet qui, au dire de plusieurs de ces messieurs, était encore plus intéressantes que toutes les autres ; aussi a-t-elle été fort goûtée de tout le public ; on regrettait d'en voir approcher la fin, ce qui est vraiment un grand compliment ».

---

[44] *Pierre Colas (1861-1915), cinquième et dernier enfant du ménage Elodie Hiolle – Alphonse Colas (artiste peintre). Il a épousé en 1891, Clotilde Lemaire et est devenu chef de division à la Préfecture de Vannes.*

Henri W. devant aller à Paris avec Laure au début de décembre, étant témoin du mariage à Saint-Denis d'un cousin de Laure, espère bien y retrouver le Capitaine Petit. « Tu verras à Paris le portrait de Bébelle fini et encadré... ». Il lui écrit sur un papier à en-tête « Ancienne Maison Cronier – Fondée en 1902 – H. Wallon – rue du Val d'Euplat, 49 ».

Décembre 1879

Ajoutant un mot à une lettre de sa fille Marguerite à Jeanne (1er décembre), Mr Wallon dit : « Mon cher Pierre, nous vous attendons jeudi. Je viens de voir le général de Chabaud Latour qui va vous recommander au Comité. Je lui ai dit que le général D. de Villers était bien disposé pour vous. Il m'a assuré de tout son consours. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que la chère Bébelle, la petite sœur de Saint-Vincent-de-Paul, et petit Henri qui a la croix et petit Pierre qui veut l'avoir, et petit Joseph qui s'en soucie comme de l'an 40 et qui, en cela, ne paraît pas moins plaire à sa petite maman... aussi notre belle petite Jeannette et toi ma chère Jeanne... ».

De Paris où il a débarqué « par une véritable tourmente de neige », le Capitaine Petit donne à Jeanne (4 décembre) de bonnes nouvelles de toute la famille. « Aussitôt après déjeuner, je me suis habillé et suis allé au Dépôt des Fortifications où j'ai pu faire visite à quatre généraux. J'ai été favorablement accueilli et mes camarades me donnent très bon espoir. Je suis loin encore cependant de pouvoir chanter victoire... Du Dépôt je suis venu chez Paul (W.). Ce petit voyage à pied par le boulevard Saint-Germain m'a donné une idée assez exacte de la retraite de Russie : un pied de neige et, par endroit, de véritables fondrières où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux... ».

A Lille, le temps n'était guère meilleur ; il a gelé d'une manière effrayante ; il y avait encore – 15°C à 6 h du matin. « Tu sais, écrit Jeanne à Pierre (6 décembre) que les trains de tous côtés éprouvent un retard extraordinaire. On disait que les trains de Paris avaient 12 heures de retard... plusieurs sont restés en détresse et n'ont pu arriver que remorqués par plusieurs locomotives. J'avais hâte de savoir si tu n'avais pas eu trop de retard, ou gelé et, par suite, souffert du froid... La neige est encore tombée tout l'après-midi d'hier à partir de 2 ou 3 heures et toute la nuit, mais il fait beaucoup moins froid... ».

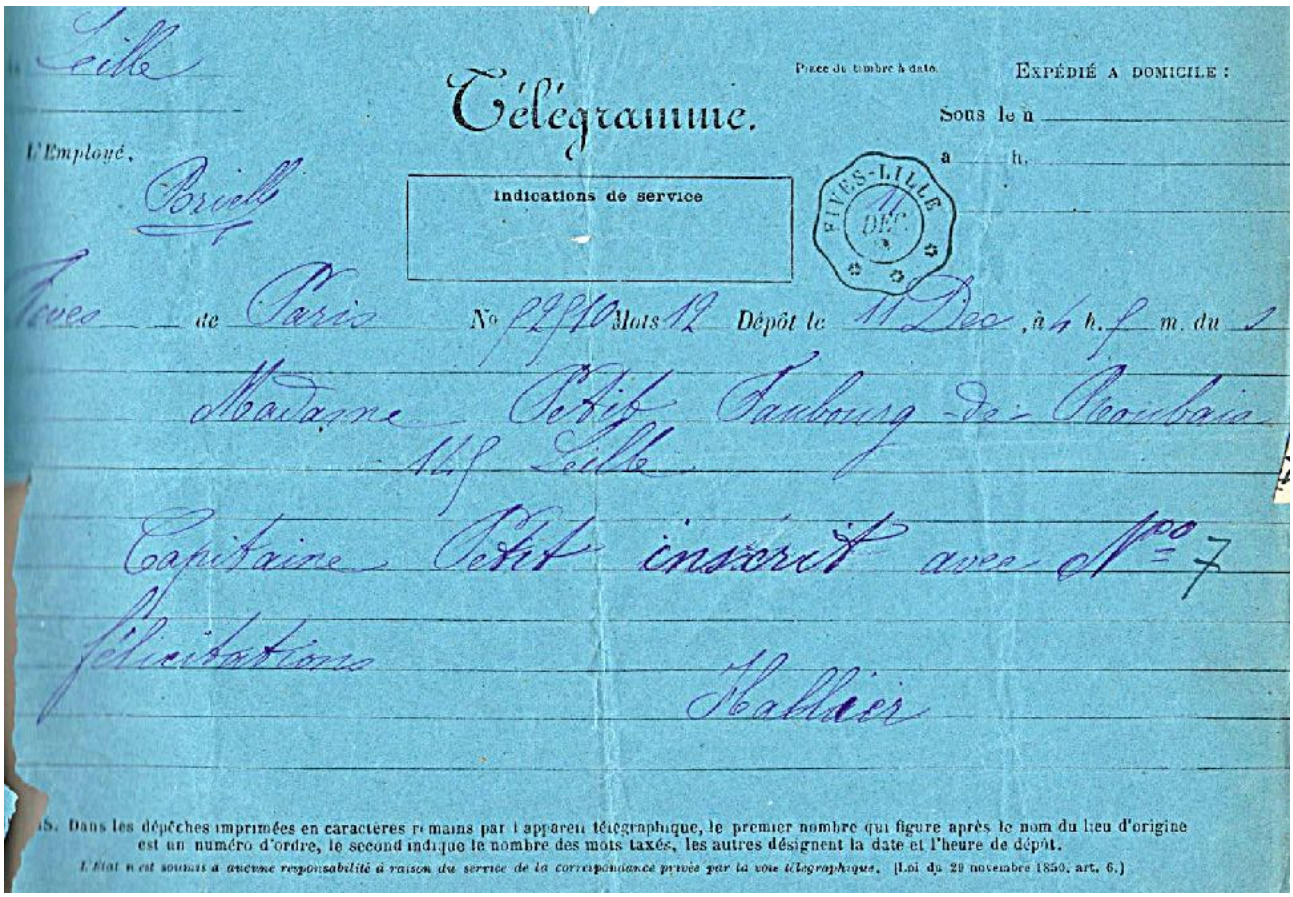
Cet hiver 1879-80 est un de mes premiers souvenirs d'enfance... Je me vois encore blotti sous le manteau de fourrure de ma mère (ce manteau était doublé en fourrure blanche à l'intérieur ; était-ce le manteau qui lui venait de Mme Wallon ?), elle me conduisait à ma pension et, par l'entrebaillement du manteau, j'apercevais la neige amoncelée de chaque côté de la route ; elle me faisait l'effet de véritables montagnes.

Malgré le froid, Jeanne est allée « en ville faire quelques petites acquisitions pour Saint-Nicolas (c'est la coutume du Nord et de l'Est), car les enfants sont si sages qu'ils le méritent bien » .

« Hier je suis passé chez le général pour savoir s'il s'était mis en route (pour Paris où il devait assister aux séances du Comité du Génie dont il fait partie) ; Isaure (son ordonnance) m'a dit qu'il était parti vendredi. Combien de temps a-t-il mis à faire le trajet ? N'est-il pas arrivé trop gelé à Paris ? J'ai passé chez Mme Flamant où il n'y avait rien de nouveau, mais j'ai reçu tout à l'heure, à 3 heures, un petit mot de Mr Flamant [45] : « Mme Flamant a heureusement mis au monde un gros garçon, ce matin dimanche à 10 h ½ ; le Dr Hallez (c'était aussi notre médecin) est, paraît-il, très content et de l'accouchement et de l'enfant qui est très bien portant. J'ai appris cette nouvelle avec bien du plaisir car ils méritent bien tous deux de voir ainsi leur bonheur complété... ».

---

[45] Mr Flamant, Ingénieur des Ponts et Chaussées, camarade de l'X du Capitaine Petit a un fils Pierre, né le 7 décembre 1879.


Télégramme du Général Hallier à Jeanne Petit, le 11 décembre 1879.

Pendant ce temps-là, le Capitaine Petit continue consciencieusement ses visites... « Je n'ai pas pu t'écrire depuis jeudi (nous sommes le dimanche 7) tellement j'ai été occupé par toutes mes visites que j'ai dû faire à pied, à travers une neige épaisse ! Aujourd'hui, j'ai presque tout fini sauf 3 ou 4 que je ferai demain matin. J'ai reçu partout un accueil très bienveillant et je puis considérer le résultat sinon comme absolument certain, du moins comme probable... J'ai vu le général (Hallier) samedi matin ; Père l'avait invité à dîner pour dimanche soir mais il n'a pas pu accepter, étant déjà invité par Mr Gauthier ».

Il a dîné chez Paul, puis chez Adèle avec Mme de la Gillardaie. Il a fait visite à Mme Segretain qui sera très heureuse de voir Jeanne à son premier voyage à Paris.

Il va profiter de son séjour « pour aller voir diverses personnes que j'ai intérêt à ne pas négliger, car il est bien certain que pour l'avenir, les bonnes relations ont une importance considérable... ».

Dans l'après-midi, il va se promener avec Marguerite et Geneviève : « je prends aujourd'hui un peu de repos et d'ailleurs je ne trouverais pas les généraux chez eux... ». On n'a toujours pas de nouvelles de l'arrivée d'Henri et Laure.

Il pense aller passer la journée du mercredi 10 à Grignon. Sa sœur Marie Silvestre lui écrit un mot lui disant ses regrets de n'avoir pu aller à Paris le dimanche, la veille, pour, de là, aller avec lui à Arcueil voir son fils Auguste ; mais, il y a trop de neige ; ils sont bloqués à Grignon et les moyens de communication sont trop incertains...

Elle lui conseille même, malgré tout le plaisir que leur ferait sa visite, de bien se renseigner avant de prendre le train et ne sont arrivés qu'à 8 h du matin à Paris ! Elle ne voudrait pas que son frère soit exposé à une si pénible épreuve...

Le petit Joseph ayant eu de la fièvre mais sans que le Dr Hallez en soit inquiété, le Capitaine Petit recommande à sa femme de l'aviser immédiatement au cas où

il y aurait la moindre complication. Il a terminé toutes ses visites et ne reste à Paris que pour voir Henri et Laure dont l'arrivée est annoncée pour demain 10 décembre à 11 h. Sitôt qu'il les aura revus, il fera un saut à Grignon pour en revenir jeudi et être de retour à Lille le vendredi 12 décembre.

« Tous les officiers que je vois me font espérer un heureux résultat, mais je ne le connaîtrai que jeudi soir en revenant de Grignon... ».

Il fait toujours bien froid à Lille et il a encore neigé... Joseph reste dans son lit par précaution, mais il va bien. Henri et Bébelle ont été dispensés d'aller en classe, étant enrhumés. Il n'y a que le petit Pierre qui aille bravement en classe et je lui ai bien promis de te dire que c'était lui le plus fort et le plus vaillant. Le soir, je l'ai ramené sous ma pelisse de fourrure... ».

Bonne nouvelle de Mme Flamant et de son petit Pierre.

Alors que le 11 décembre, le Capitaine Petit écrivait à Jeanne : « On a voté hier soir jeudi sur les capitaines pour chefs de bataillon, mais le scrutin ne sera dépouillé que cet après-midi. Le général me donne bon espoir mais sans pouvoir encore me garantir le succès. Aussi je suis dans un certain état d'anxiété qui est encore aggravé par l'absence complète de nouvelles de mes enfants... ».

Le général Hallier a l'aimable attention d'envoyer le jour même, à 4h de l'après-midi, à Jeanne une dépêche (ci-dessous) pour lui annoncer que son mari était mis au tableau pour Chef de Bataillon et l'en féliciter [46].

Valentine écrivant à Jeanne (11 décembre) pour avoir des nouvelles du petit Joseph lui en donne de ses enfants. Avec ce temps de Sibérie elle trouve plus prudent de garder Madeleine et Henri au chaud à la maison…, mais elle trouve qu'enfermés tous les cinq, ils sont bien turbulents !

Elle ajoute à la fin de sa lettre : « Ma tante Etienne (Caffiaux) est assez souffrante d'une bronchite et, à 89 ans, ce pourrait être grave... ». Nous verrons qu'elle ne s'en remettra pas...

Le lendemain, Valentine ayant à donner des renseignements à Jeanne qu'elle avait oubliés d'écrire la veille, lui dit « Je n'ai pas revu ma tante Etienne depuis dimanche, j'irai la voir aujourd'hui ; elle ne tarira pas en éloges de toutes manières sur toi... ».

Rentré à Lille, le Capitaine Petit écrit à Mr Wallon (14 décembre) pour le remercier de son affectueux accueil et de l'appui qu'il a bien voulu lui prêter. Il a retrouvé toute la petite famille en bonne santé « quoi qu'un peu éprouvée par la rigueur de la mauvaise saison. Ils ont supporté bravement le froid de – 22°C. Le petit Joseph se lève et ne conserve plus trace de l'éruption qu'on a attribué à tort à la scarlatine... ».

« Je tiens à ajouter un mot à la lettre de Pierre, pour te remercier de l'accueil si affectueux et si paternel que tu lui as fait pendant ce petit séjour à Paris, mon cher Père, lui dit Jeanne ; quel dommage que je n'aie pas pu le partager avec lui ! Mais j'espère que tu ne tarderas plus à venir nous voir... Adèle disait hier : « Maman il faut écrire tout de suite à Bon Papa pour qu'il vienne avec ma tante Marguerite et ma tante Geneviève ; moi, je ne les reconnaîtrai plus, ce Bon Papa là ; il y a trop longtemps que je ne l'ai vu... ».

Ma petite Adèle a cinq ans depuis hier (13 décembre) et elle en est toute fière ; elle sait à peu près lire maintenant et elle me poursuit toute la journée avec son alphabet ! Je pense qu'elle commencera bientôt les leçons d'écriture. Joseph connaît quelques lettres, mais ses études ont été forcément interrompues... Jeanne est grosse, fraîche,

---

[46] Le Comité du Génie a voté le 11 décembre 1879 pour la mise au tableau des Capitaines du Génie pour le grade de Chef de Bataillon. Le Capitaine Petit y figure avec le n° 7.

rouge, gaie et vive ; c'est une enfant magnifique et qui promet d'être aussi diable que Joseph... Henri et Pierre travaille bien… ».

Marie Silvestre a bien regretté que son frère Pierre n'ait pu rester que quelques heures à Grignon et elle est très heureuse d'avoir appris qu'il était classé 7e au tableau d'avancement pour le grade de Chef de Bataillon. Nous espérons que les épaulettes de commandant ne se feront plus attendre maintenant...

« Papa Petit est enchanté du bon voyage que Pierre est venu faire à Paris. Il ne quitte plus le coin du feu et souvent nous agissons de même ; il n'est pas enrhumé et sa santé est bonne. Mon beau-père au contraire est toujours au froid ; il fait faire une foule de travaux en dehors de ceux des champs, lesquels sont impraticables... ».

Adèle Guibert ne manque pas d'envoyer ses affectueuses félicitations à son beau-frère (17 décembre). « Je vois avec plaisir que MM les généraux ont su apprécier votre mérite et ce n'était pas sans raison, qu'ils ajoutaient pour vous à la formule déjà servie à d'autres – prétendiez-vous – une conclusion meilleure. Vous voilà entré dans l'ère brillante de votre carrière et vous y êtes arrivé par un mérite sans conteste. Je jouis pour ma chère Jeanne qui a dû être bien heureuse à votre retour de ces bonnes nouvelles. Voilà qui aide à supporter des jours moins bons et qui éclaircit l'avenir ».

Elle est si occupée et le temps si mauvais que les courses en sont plus longues. C'est la cause de son retard à la féliciter. « Vous n'avez pas, je l'espère, accusé mes sentiments de s'être mis au degré de la température !? Non, le cœur reste chaud, bien chaud, quand il s'agit de vous, de Jeanne, de vos enfants, de ce qui est pour vous tous un avantage et un bonheur ».

Marguerite W. n'oublie pas non plus de dire à sa sœur toute sa joie pour le brillant succès de Pierre... A propos des événements, elle lui dit : « Tu as sans doute vu dans le journal le discours de Papa en faveur des écoles congréganistes ? Il a été applaudi par toute la droite tandis que Mr Jules Ferry a été bien peu soutenu, même par la gauche… Papa avait pu se procurer des billets pour ce jour-là ; nous y avons été avec Adèle et Paul et cela nous a beaucoup intéressés. Nous étions très bien placés et avons très bien tout entendu ».

Elle se plaint d'être sans nouvelles de Valentine et d'Etienne. Mr Wallon continuant à donner à ses enfants des preuves matérielles de son affection, Jeanne pour sa part, lui en manifeste toute sa reconnaissance (21 décembre).

« Nous avons été bien touchés, Pierre et moi, en recevant ta lettre hier ; certes le supplément de traitement que tu nous annonces nous a fait bien plaisir, car, j'ai beau faire, sans tous tes dons venant toujours si à propos, je ne pourrai tenir en équilibre mon petit budget...

Mais ce qui nous a surtout émus, c'est de voir combien ton affection sait très bien tirer parti des moindres circonstances et trouver si délicatement l'occasion de nous être agréable autant qu'utile, en nous donnant un peu plus de bien être pour tout notre petit monde... J'en avais les larmes aux yeux... Grâce à toi les chers petits ne manquent de rien ; ils sont bien couverts, bien nourris et même ils ont bien de petites douceurs... La Maman est mieux portante qu'elle ne l'a jamais été et sa bonne mine prouve qu'elle est bien soignée.

Le petit cœur de ma petite Adèle s'est de nouveau révélé à cette occasion ; comme son Papa lui disait que son Bon Papa lui enverrait beaucoup d'argent pour s'acheter de belles robes et de beaux chapeaux « Eh bien, moi, j'achèterai beaucoup de joujoux et des bonbons à ceux-là, lui dit-elle en désignant ses trois frères, et à moi, rien du tout... ». « Qu'est-ce qu'il faut dire à ton Bon Papa ? Faudra-t-il le remercier ? ». « Eh bien, moi, quand Bon Papa n'aura plus de sous, je lui donnerai tous les miens ! ». Pauvre petite, heureusement tu n'auras jamais besoin de sa générosité, toi qui la comble si bien des

tiennes ; mais j'espère bien que, plus tard, nous vivrons près de toi et qu'elle pourra te rendre en soins, en prévenance de toutes sortes, toutes les bontés que tu as pour elle. Elle t'aime déjà bien, la petite marmotte et son affection pour toi semble s'accroître en grandissant. Elle te pardonne difficilement de rester si longtemps sans venir la voir. Le temps lui semble long aussi sans ses petites tantes... Pourquoi ne les enverrais-tu pas un peu ? Si le temps s'améliore après le Jour de l'An, amène-les moi ; nous trouverons bien une occasion pour te les renvoyer, sans les garder trop longtemps...

J'ai de bonnes nouvelles de Valentine ce matin. Tous ses enfants sont bien portants ; la petite Pauline [47] est toujours brune, ce qui fait le bonheur du Papa et de la Maman... (tous les autres étaient blonds et Pauline deviendra par la suite plutôt blonde comme ses frères et sœurs) ».

L'oncle Henri Wallon et la tante Laure toujours si affectueux pour leurs nombreux neveux et nièces qu'ils gâtent comme s'ils étaient leurs enfants, bien privés de ne pas en avoir eux-mêmes à gâter, annoncent l'envoi de trois petits colis d'étrennes « contenant diverses marchandises à l'intention de vos chers enfants... » colis que l'on ouvrira avec joie à Lille...

Cet hiver est si froid et d'un froid si persistant que la Seine a fini par se prendre complètement.

« La Seine est solidement prise, écrit Marguerite à Jeanne (27 décembre) ; aussi on permet de la traversée depuis une huitaine de jours. Nous y avons été avec Papa, dès le 1er jour ; ce sera un souvenir plus tard, car il est probable que l'occasion ne se renouvellera pas souvent... mais on a bien de la peine à y marcher ! La surface est loin d'être unie et il a dû arriver plusieurs accidents car, un certain jour, il était interdit aux dames d'y passer. Il faut espérer que cela sera permis dimanche car tous les enfants d'Adèle se font une vraie fête d'y aller. Henri et Maurice jouisse pleinement de leurs patins ; ils ont été deux fois au Bois de Boulogne avec leurs camarades et se sont beaucoup amusés.

Tu as sans doute appris la mort de la petite fille de Mr Malassy, cette petite fille si gentille que nous avions rencontré au Luxembourg ? Elle est morte du croup, ces jours derniers ; c'est un bien grand malheur ; heureusement, ils viennent d'avoir une autre petite fille ».

Jeanne envoie à son Père (28 décembre) ses vœux les plus affectueux! en joignant à sa lettre toutes les petites lettres des enfants qui peuvent déjà écrire... Ils ont été bien gâtés encore par l'oncle et la tante de Rouen... « le principal colis (ce qui ravit le Père et le fils aîné surtout) c'était un magnifique établi de menuisier avec une boîte, ou plutôt une caisse, contenant tous les outils possibles, connue et même inconnus, et une jolie boîte en chêne, semblable à celle qui renferme ton argenterie, remplie d'une multitude de vis et de clous des plus variés ; en plus, des planches toutes prêtes à être travaillées et 1 kilo de colle forte ! Henri n'en revient pas ; ses réflexions depuis le commencement du déballage étaient amusantes ; elles prouvent combien il est heureux et flatté du cadeau. Quel dommage que l'oncle et la tante n'aient pu l'entendre ! ».

Paul Wallon et Sophie, en donnant d'excellentes nouvelles de leurs trois enfants, du moins des deux fils, car la petite sœur Louise est loin de marcher sur leurs traces et on attend impatiemment pour elle le retour du soleil avec les beaux jours, adressent leurs souhaits au ménage Petit... Paul W. ira sans doute au printemps prochain dans le Nord, devant assister au Congrès des architectes du Mord qui se tiendra à Lille.

---

[47] *Naissance de Pauline Deltombe à Valenciennes le 18 octobre 1879 – sixième enfant de Célestin Deltombe et Valentine Wallon.*

Arrivent aussi les vœux de Marie Silvestre et de son mari avec un petit mot d'Auguste… des lettres du Jour de l'An de tous les enfants Guibert auxquelles Adèle G. joint un mot affectueux... « J'ai vu, il y a deux jours, Frédéric Rouvillois [48] qui m'a dit avoir appris avec bien du plaisir votre succès au dernier Comité, mon cher Pierre, et votre rang sur la liste. Lui ne peut espérer être maintenu que l'année prochaine mais il paraît qu'une fois ce point gagner, dans l'artillerie, ils sont nommés dans les 6 mois. Il était venu à Paris avec sa femme, laissant les enfants aux soins d'une des grand-mères... ».

La tante Barbedième se rappelle au souvenir de Jeanne à l'occasion de cette fin d'année... « Ce froid rigoureux m'a rappelé celui de l'année 1870 où nous avions tant de peine à nous chauffer dans notre grande maison Place Saint-Amé [49]. Te souviens-tu de tous les tapis que nous avons été chercher dans le grenier pour couvrir les lits de ces pauvres soldats qui couchaient dans la petite salle à manger ?... ». Pendant la guerre de 1870, Jeanne et Valentine étaient, on s'en souvient, chez leur tante Barbedième à Douai.

Le jeune ménage va bien. Frédéric est fort occupé ; il trouve cependant le temps de venir nous embrasser tous les jours. Leur petite maison est déjà très gentiment arrangée ; leur mobilier, grâce aux cadeaux, est assez complet.

Pierre Belin [50] ne passera pas non plus un jour sans nous faire une petite visite. Il est très content à Douai où il mène une vie très gaie ; il est de toutes les fêtes ; il a su se créer des relations très agréables. Il part ce soir pour Paris ; c'est l'époque des réunions de famille. Je suppose qu'Henri et Etienne sont déjà près de leur père... ».

Ce Pierre Belin, d'après la note ci-dessous, était le « beau-petit-fils » de tante Barbedième.

Nous retrouvons en cette fin d'année, comme les années précédentes, les vœux très cordiaux qu'adresse Camille Pignon au Capitaine Petit et à sa famille.

A Châtillon-sur-Seine, ils ont eu pendant 38 jours consécutifs plus de 35 cm de neige et il a gelé jusqu'à - 28°C.

Janvier 1880

Nous avons rappelé ci-dessus ce qu'était la loi Ferry sur l'enseignement supérieur et en particulier son fameux article 7, voté par la Chambre le 9 juillet 1879, visant les congrégations « non autorisées ».

L'agitation provoquée en France par le vote de cet article 7 avait produit de tels remous que le Ministère Waddington fût obligé de démissionner (21 décembre 1879).

Le Président Grévy, hostile à Gambetta, l'écarte du pouvoir et confie la formation du nouveau Ministère à « de Freycinet » surnommé « la souris blanche ».

C'est alors que la lutte est engagée devant le Sénat sur cet article 7 par les républicains conservateurs.

---

[48] *Frédéric Rouvillois (parent des de la Gillardaie), camarade de l'X de Pierre Petit. Il était artilleur (ou c''est sa femme qui était cousine des Guibert).*

[49] *La maison de famille des Dupire. Plus tard sa fille Jeanne remariée au Comte Mimerel et redevenue veuve, la rachètera pour s'y retirer.*

[50] *Sophie Dupire, la soerur de notre grand-mère (1ère femme d'Henri Wallon) avait épousé Mr Barbedième, veuf avec deux filles ; l'aînée, Laure, avait déjà 13 ou 14 ans à l'époque du remariage de son père ; elle était aveugle. La seconde a épousé un Mr Belin de Launay, officier, dont elle a eu un fils, le Pierre Belin dont il est question ci-dessus, officier lui-même, et une fille qui a épousé un Mr Denis, officier également. Madame Denis, restée veuve très jeune, a eu trois filles : l'aînée morte à 17 ans de la fièvre typhoïde et les deux dernières (jumelles) que nous avons connues, sont entrées dans l 'enseignement.*

Dans une lettre du 8 janvier de Soeur Thérèse de Sales à Jeanne P. nous voyons que Mr Henri Wallon est intervenu aux côtés de Jules Simon et Dufaure pour combattre cet article : « vous avez eu, sans doute, connaissance, dit-elle à sa sœur, du discours de notre bon et digne Père au Sénat contre la mesure inique qui fait supprimer presque partout les Frères et les Soeurs dans les écoles communales. Je ne l'ai su d'abord qu'indirectement par l'éloge que m'en ont fait Mr notre supérieur et Mr l'Abbé Bourbonne, mais ensuite notre digne aumônier a eu la bonté de m'envoyer le numéro de la Semaine religieuse qui l'a reproduit. Je l'ai lu avec bonheur et en remerciant Dieu d'avoir si bien inspiré notre bon Père... ».

L'article 7 ayant été repoussé au Sénat par 148 voix contre 129, la Chambre indignée réagit en adoptant à une forte majorité un ordre du jour « comptant sur la fermeté du gouvernement pour appliquer les lois relatives aux associations non autorisées... ».

Nous verrons plus loin que « la souris blanche », docile aux injonctions de la Chambre fera signer par son gouvernement et publier au J.O. Les fameux décrets des 29 et 30 mars 1880 qui auront une profonde répercussion sur le pays.

En adressant à Jeanne ses vœux de bonne année (6 janvier), la tante Jannet lui dit : « nous avons eu grand plaisir à voir ton mari et à apprendre de sa bouche tout ce qui te concerne toi et tes enfants. Ce froid excessif a été très pénible à tout le monde, aux chers enfants surtout qui ont tant besoin d'air et que l'on devait tenir enfermés. Nous avons vu Etienne (Wallon) tout récemment ; il nous a paru en très bon état de santé et il est à croire qu'il en a fini avec les indispositions (au foie) qui l'ont tourmenté pendant quelques années.

Pierre (Puiseux) supporte fort bien les séances en plein air qu'il doit faire à l'Observatoire. Il se plaint seulement qu'elles ne puissent être plus fréquentes à cause des brouillards et des nuages, mais par les belles soirées d'hiver n'importe par quels degrés de froid tu peux te dire, si tu penses à lui, qu'il est à un des bouts de la grande lunette et qu'il ne s'aperçoit du froid qu'au toucher des instruments de cuivre. Il me dit cela pour calmer mes appréhensions. Je crois du reste que mes petit-fils sont bien aguerris par la vie qu'ils mènent pendant les vacances… [51].

L'absence d'André (Puiseux) nous fait un grand vide dans la maison le soir (André P. est élève à Polytechnique). Je les avais tous deux avec leur Père autour de mon foyer... heureuse encore d'y conserver Pierre ! Ne désire pas voir grandir tes enfants, ma chère Jeanne ; c'est le moment le plus heureux quand on les a tous sous son aile... Plus tard il y a bien des sacrifices à faire... On les voit se disperser...

Je te disais à propos des amis que Mr et Mme Olleris habitent maintenant 48 rue des Ecoles, pas loin de Paul (W.). Ils sont plus grandement logés et ont acheté de fort beaux meubles. Ils ont souvent leurs amis à dîner ; c'est leur luxe et leur plaisir [52].

Nous venons de voir Mr et Mme Norguin (Marguerite Boutan) ; elle est toujours fort satisfaite de son intérieur. Son mari est excellent et prévient tous les désirs de sa femme. Elle est arrivée les mains pleines de riches cadeaux pour ses Père, Mère frères et sœurs. Il n'y a pas encore apparence de famille ?

---

[51] N*'empêche que mon beau-père, Mr Pierre Puiseux, entraîné par son goût pour les recherches scientifiques, a prématurément ruiné sa santé en faisant ces observations astronomiques par des soirées aussi froides. Il a contracté des rhumatismes déformants dont il a cruellement souffert bien que les supportant avec son admirable résignation chrétienne, toute la fin de sa vie.*

[52] *Lorsque nous habitions Paris, nous étions de temps à autre invités avec nos parents chez les Olleris, deux bons vieillards qui jouissaient paisiblement de leur retraite. J'ai encore le souvenir de Mme Olleris nous disant : « prenez du poulet – un beau poulet de Bresse – mes enfants … vous n'en aurez peut-être pas tous les jours comme ça... ».*

Nos parties de whist (c'était la grande distraction de tante Jannet avec ses amis Olleris et Boutan) n'ont pas encore repris régulièrement à cause des absences qu'ont faites cet hiver, tantôt Mr tantôt Mme Boutan et aussi à cause de la rigueur de la saison. Mr et Mme Olleris sont très casaniers le soir ; il faut toujours faire la partie chez eux quoi qu'elle soit plus jeune que moi...

Marguerite et Geneviève (Wallon) ont la vie la plus sédentaire, la plus monotone qu'il soit possible d'imaginer. Elles s'en arrangent fort bien, les chères petites ; comme on sent ce qu'elles ont perdu !...».

Mme Céline de la Gillardaie en envoyant un mandat pour les étrennes de son filleul, Joseph P., exprime à Jeanne « les vœux nombreux, détaillés, affectueux qu'elle envoie à tous et à chacun ». Elle lui donne des détails sur sa vie à Amiens. N'ayant pas d'enfant, sa vie bien qu'elle ne soit jamais inoccupée, lui paraît assez inutile. « Je me lève, je me couche, je mange, je bois, je dors, voilà le plus sûr... Maintenant je m'occupe de mon ménage, de mon mari ; je fais pour lui quelques écritures ; je sors faire quelques visites ou en reçois ; je travaille, je pense à tout mon monde absent et mon temps se passe sans que j'ai produit grand-chose... quand je compare mon existence à la vôtre ou à celle d'Adèle, je serais tentée de rougir, mais les mêmes devoirs et les mêmes obligations ne m'ont pas été données, je n'ai donc pas naturellement à remplir ma vie de la même manière ».

Marguerite W. donne à Jeanne (13 janvier) des nouvelles des uns et des autres, Paul et Sophie vont bien et leur petite Louise va beaucoup mieux. Mme Henri Chaîne a eu un petit garçon depuis 15 jours et se porte bien.

« Pierre Puiseux est maintenant de service à l'Observatoire, c'est à dire qu'à présent ses observations sont reçues comme valables et inscrites sur un registre. Il paraît toujours très content de ses occupations qui sont tout à fait de son goût... ». On est depuis longtemps sans nouvelles d'Henri et de Laure qui ont retardé leur voyage à Paris « à cause de différentes choses qu'Henri attendait pour la fabrique... ».

Charlotte Pignon s'excuse auprès de Jeanne (24 janvier) de lui envoyer si tardivement ses vœux de bonne année mais elle très occupée par sa mère qui demande de plus en plus de soins ; elle est maintenant presque infirme mais a gardé sa bonne mine et son esprit. « Nos enfants ont grandi ; Louise a 14 ans passés, elle est aussi grande que moi et Marguerite pousse tout doucement avec ses 6 ans sonnés. Elles travaillent à la maison et fort heureusement je ne quitte jamais mon monde un seul instant. Que je serais heureuse de vous voir, chère Madame, que j'aurais de joie à embrasser votre petit monde que Charles (Saglier) aimait tant. Votre petite Adèle, la dernière illusion du pauvre malade qu'elle avait reconnu, doit être déjà gentille et développée. Vos grands garçons travaillent déjà sérieusement, je pense... ».

Tout le monde est enrhumé à Lille « jusqu'à ma petite Jeanne qui a une pauvre petite voix toute cassée aujourd'hui, écrit Jeanne P. à son Père (27 janvier). Elle se plaint toujours de ses migraines « Hier encore, j'en ai eu une très forte qui m'a privée de lire ton discours dont Pierre m'a fait le plus grand éloge... Qu'as-tu gardé des portraits de Bébelle ; est-ce l'esquisse ou la miniature ? La figure de ma fille maintenant me paraît ressembler de plus en plus à la miniature ; elle s'est beaucoup plus allongée. Elle est bien plus grande fille que pendant les vacances ; je reçois sans cesse des compliments sur elle et, amour-propre maternel à part, elle n'est vraiment pas mal... ».

A la fin du mois elle écrit de nouveau à Mr Wallon pour le remercier de l'aide pécuniaire qu'il a bien voulu apporter à leur ménage. « Je suis bien touchée, je t'assure, de l'empressement que tu as mis à m'envoyer ce que je te demandais comme aussi de l'offre si affectueusement faite pour l'avenir. Je suis bien contente d'avoir osé te faire part de mon embarras et j'espère que, maintenant que je suis à flot, je vais pouvoir faire face à

tout ; peut-être cette année-ci ayant acquis encore un peu plus d'expérience, pourrai-je conduire un peu mieux ma barque ? ».

Février 1880

C'est par Laure W. venue à Paris avec son mari que Jeanne a des nouvelles de toute la famille (6 février). Elle apprend ainsi que son frère Paul est parti faire un voyage de 14 jours en Italie... « il doit être bien heureux, dit Laure, tout en étant très privé de ne pouvoir emmener sa femme et de laisser les enfants à sa charge... Marguerite W, à mon avis, est toujours dans le même état, souffre autant de la tête et mange aussi peu. Je reviens toujours bien affligée de la vie que mènent ces pauvres enfants, elle est vraiment extrêmement triste, isolée et monotone. Père est tellement absorbé par ses occupations qu'il n'y a pas à s'en étonner, mais j'en suis peinée !

Mon mari a été nommé il y a deux mois juge au Tribunal de Commerce de Rouen [53] ; cela l'occupe passablement, lui prend tous les moments qu'il peut distraire de l'établissement et me prive de lui encore davantage. J'en profite pour broyer du noir plus que jamais en songeant au passé et en tremblant pour l'avenir, malgré tout ce que les bonnes âmes veulent bien me dire pour me tranquilliser. Voyant cela, mon mari se fâche et, pour me secouer, il me mène au bal ; je m'y amuse pendant deux heures mais je n'en suis pas plus gaie le lendemain...

Avez-vous su qu'Henri m'a fait la surprise pour mes étrennes d'un magnifique bracelet d'or qui enchâsse très richement le minois de Melle Bébelle ? Mr Wust qui est venu à Rouen pour quelques jours a pu l'admirer à mon bras samedi dernier (est-ce l'artiste qui a fait la miniature ?) [54].

Marguerite W. donne à sa sœur (7 février) de bonnes nouvelles du voyage de leur frère Paul. Il est arrivé à Turin, enchanté de son voyage « et sans la plus petite apparence de migraine » - lui aussi était sujet assez fréquemment à cette indisposition. Elle lui dit que Mme Lahure, encore une ancienne de la Visitation, « lorsqu'elle va promener ses enfants au Luxembourg, où elle ne connaît personne, regrette bien le temps où elle passait de bonnes heures avec toi... ».

Une lettre d'Adèle G. (24 février) toujours affectueuse et attentive aux joies comme aux peines de la famille : « Je suis enchantée, dit-elle à Jeanne de savoir que ma petite Adèle lit couramment et c'est moi qui aurai le plaisir de lui adresser « mes malheurs de Sophie » qu'elle recevra par la poste d'ici quelques jours. »

Après s'être informée du travail d'Henri et de petit Pierre « si réfléchi », elle fait une revue de ses propres enfants : d'André et de Jean « dont le travail n'est pas très régulier, je veux dire la bonne volonté au travail ; cependant Jean lui-même, qui paraît toujours souffrir de la contrainte qu'impose un règlement, fait quelques progrès. Hier, il était 1er en orthographe, mais avec 14 fautes ! », de Joseph « qui fera sa 1ère communion cette année », quant à Maurice « il est redevenu encore une fois bien nerveux et cet état influe toujours un peu sur Joseph...

Je te parlais tout à l'heure du Sénat où j'ai été deux fois avec Marguerite, Geneviève et Marie (sa fille). Nous en avons été très contentes, mais comme on est attristé de voir comment les choses se passent et comme les meilleurs arguments ne sont

---

[53] *Mr Henri Wallon (fils) est nommé en décembre 1879 Juge au Tribunal de Commerce de Rouen.*

[54] *L'esquisse qui avait été faite de Bébelle avant la miniature avait été gardée par Henri Wallon. C'est cette esquisse qu'il avait fait enchâsser dans le bracelet offert à sa femme. Dans un voyage à Paris, la tante Laure a eu ses bijoux volés et en particulier ce bracelet en or qu'elle avait promis de léguer à ma sœur Adèle.*

même pas écoutés ! Voici depuis hier la discussion de la seconde loi a commencé. Que va-t-il en advenir ? Je serais bienheureuse d'entendre Mr Dufaure surtout ou quelque autre, mais ce sera probablement impossible.

La réception du duc d'Audiffret-Pasquier nous a donné une bien bonne après-midi. Mon Père avait trois billets. Marguerite a obligé Marie à accepter le sien, avec la bonté que tu lui connais. Nous étions bien placées à tous égards. Derrière nous se trouvaient des messieurs qui connaissaient toute l'assistance ; nous les avons entendus nommer toutes les notabilités présentes à la séance.

C'est jeudi qu'ont lieu les élections à l'Académie française. Quel en sera le résultat ? [55]

J'ai vu il y a quelques temps sans y comprendre gand-chose qu'on projetait quelques réformes au point de vue du mode d'avancement des officiers. Qu'y a-t-il de vrai et qu'en dit Pierre ?

Marie te dit que nous avons vu Paul, que nous avons dîné chez lui dimanche. Il est tout à fait content de son voyage fait un peu rapidement cependant et j'en suis aussi tout heureuse pour lui. Il repart dès demain, mais pour quelques jours seulement, en Bretagne. Sophie va bien et quant aux enfants ils embellissent tous trois ; ils sont superbes.

Ma tante Jannet se porte bien ; mon Père lui a procuré assez souvent des billets pour le Sénat ; c'est un grand plaisir pour cette pauvre tante qui n'a que trop de temps libre.

Je te quitte, ma chère Jeanne, en t'embrassant bien tendrement ainsi que mes chers petits neveux et nièces, particulièrement Joseph et Jeanne dont je n'ai rien dit encore ; les pauvres chéris, mais je les aime de tout mon cœur : Joseph avec sa vivacité et petite Jeanne avec sa douce petite physionomie. Embrasse pour moi ton mari... ».

Marguerite W. écrit (27 février) « qu'à la dernière séance du Sénat où Papa a parlé il a été très complimenté de son discours et plusieurs de ces messieurs lui ont dit qu'ils préféraient encore celui-là au premier ».

Mr Henri Wallon ajoute un mot « veille bien sur ta santé, ma chère Jeanne, et dans l'intérêt même de ces chers petits enfants ne te fatigue pas trop pour eux. Je presse Paul d'aller voir Valentine pour lui donner son opinion sur les travaux à faire à sa maison... ».

André Puiseux qui est allé faire un petit séjour à Pont-à-Mousson écrit à son Père (28 février) une lettre enthousiaste sur la réception qui lui est faite par son cousin Esselin et par sa cousine « qui est bien une des plus aimables personnes que j'ai vues ici » chez lesquels il est descendu. Il a fait des visites à toute la famille et partout on veut l'avoir à déjeuner : chez Melle Colombe, chez Mme Husson, puis Emile Munier, Mr Munier le Maire et Mme Munier la mère. Le matin il était allé voir Mr Gérardin. En allant il s'est arrêté à Bar-le-Duc où la voiture de l'usine l'a mené jusque chez les Norguin où on l'a accablé d'amitiés. Il a fait toutes les commissions de Mme Boutan. Le soir, après une après-midi très gaie... nous avons chanté, ri, dansé, bref une journée comme on n'en voit pas ». Marguerite N. l'a fait reconduire à Bar-le-Duc en voiture pour y reprendre son train pour Nancy.

---

[55] E*n février 1880, Mr Henri Wallon se porte pour la 2e fois candidat aux élections de l'Académie française. Il ne sera pas élu !*

Mars 1880

André P. continuant à donner à son Père des détails sur son petit séjour dans la famille de Pont-à-Mousson lui raconte la promenade faite avec Mr Louis Munier et Mr Gérardin .

« Puis nous avons fait le tour des boulevards de Pont-à-Mousson qui, pendant l'été, doivent former une promenade superbe ; nous avons passé par la poterne, nous avons vu la grande maison que tu as habitée sur le bord de la Moselle et, passant l'eau, car la rue du Camp est sur la rive droite de la Moselle et mon cousin, qui habite sur la Grand Place, est sur la rive gauche, nous avons été terminer la journée par un excellent dîner. Ce matin je suis monté avec Gérardin au château de Mousson d'où nous avons eu une très belle vue ; nous avons même distingué la cathédrale de Metz.

Puis il est allé déjeuner chez Mme Munier la mère avec le cousin et la cousine Esselin... « J'ai beaucoup parlé de sorte que je n'ai pas laissé à Mme Munier le temps de m'assassiner avec ses éloges hyperboliques. Je n'ai cependant pu lui faire croire que je n'avais pas été reçu à l'Ecole normale ! Elle est restée persuadée que c'était par modestie que je ne voulais pas l'avouer !… J'ai été ensuite faire une visite d'adieu à Melle Colombe qui m'avait envoyé des poires et des pommes et qui m'a, en plus, fait cadeau d'une petite antiquaille : c'est un cachet sanscrit que les savants de la ville n'ont jamais pu déchiffrer et qu'elle m'a chargé de transmettre à ces Messieurs du Collège de France ».

Marguerite W. regrette que le projet mis en avant par sa sœur Jeanne de profiter du voyage de Louise Récamier pour aller avec elle et sa sœur Geneviève à Lille ne soit pas possible maintenant… « mais j'espère bien que ce ne sera que partie remise »… « Paul W. est revenu dimanche dernier de son voyage à Saint-Brieuc où il n'est resté que trois jours ; il va maintenant chercher une maison de campagne aux environs de Paris pour y passer l'été, car le médecin a recommandé aux enfants l'air de la campagne...

« Tu recevras sans doute ces jours-ci la visite d'adieu d'Etienne W. ; il est décidément nommé à Reims en remplacement de son ami Rivière qui est envoyé à l'Ecole [56].

Mr Gréard (Recteur de l'Université) a même écrit à Papa qu'Etienne serait sans doute obligé de partir tout de suite ; aussi nous attendons une lettre de lui nous disant quand il passera par Paris...

Papa a consenti à prendre une tasse de café noir le matin et, pour le reste, jeûne comme d'ordinaire. Il m'a dit que cela ne le fatiguait pas. L'autre jour – il faut vraiment qu'il ait un estomac de fer pour résister ! - il avait pris son chocolat à 10 h ½ du matin et, comme il devait parler au Sénat, il m'avait dit qu'il prendrait quelque chose dans l'après-midi ; il ne l'a pas fait et n'est rentré qu'à 9 h ½ du soir sans, disait-il, avoir éprouvé la faim. Mais c'est égal, il ne faudrait pas qu'il recommence souvent, car il y a bien des jours où il doit sentir la faim et a même peut-être de la peine à attendre jusqu'au dîner ».

Jeanne P. remercie son Père (12 mars) « de la bonne surprise que tu viens de me faire... ; il y a si longtemps que je désire avoir mes sœurs sans trop oser insister, sachant le vide que te fera leur absence ! Enfin, encore quelques jours, et je les aurai pour quelque temps ; mes enfants sont encore plus impatients que moi et Bébélle surtout me questionne pour savoir le jour et l'heure... Pierre n'ira les prendre que mercredi à Amiens pour permettre à Mme de la Gillardaie de jouir de leur société un jour… ».

---

[56] *En mars 1880, Etienne Wallon est nommé professeur d physique au Collège de Reims. Il doit rejoindre son poste de suite. L'ami Rivière qu'il remplace doit être Charles Rivière qui épousera Geneviève Wallon.*

Le 17 mars elle écrit de nouveau à son Père : « Je me trouve si heureuse d'avoir mes sœurs auprès de moi que je me demande comment je peux vivre ordinairement sans elles ; aussi je ne saurais jamais assez te remercier de la bonne surprise que tu m'as faite en consentant à me les envoyer. Mais, mon cher Père, il ne faut pas que ce soit pour moi un plaisir trop fugitif, autrement il me laisserait trop de regrets ; les voyages de huit jours sont bons quand on les renouvelle très très souvent… mais celui-ci a été trop désiré et trop attendu de part et d'autre... ».

Aussi espère-t-elle que si son Père vient dans 8 jours, comme il en a le projet, ce ne sera pas pour reprendre Marguerite et Geneviève, mais une bonne visite dont elle se réjouit. D'ailleurs, nous sommes bientôt à la fin de mars, et si on ne profite pas d'occasions très sûres qui se présentent sans cesse pour envoyer ses sœurs à Paris, elles pourront y repartir avec Pierre qui se propose d'aller voir son Père à Grignon à la fin d'avril...

Adèle G. dit à Jeanne (18 mars) combien sa belle-soeur Céline de la G. a été déçue de n'avoir pu garder Marguerite et Geneviève qu'un seul jour à Amiens. A propos de Marguerite et des idées qu'elle a pu avoir ces derniers temps, elle confie à Jeanne des réflexions intéressantes… « Elles te raconteront, si elles ne l'ont déjà fait, comment elles ont vite sacrifié la Visitation (où elles devaient y faire une retraite) au plaisir d'aller vous voir. Je ne sais ce que pense Marguerite ; elle ne m'a jamais fait part de ses pensées intimes. Je crois qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir ; mais il me semble néanmoins qu'après un hiver rendu plus sérieux encore par les occupations plus nombreuses de Père, une bonne distraction, comme celle dont elle va jouir, lui est bonne et nécessaire et préférable à ces quelques jours de réclusion où elle aurait aussi trouvé quelque douceur... Mais tu constateras facilement qu'elle préfère de beaucoup l'une à l'autre et j'ai su par ma fille Marie que, tout en demandant à aller à la Visitation, elle ne s'en faisait pas une joie folle. Enfin, quand je les sais près de toi je suis à mon aise... Elles ont certainement quelques années sérieuses à passer. Il est impossible que mon Père soit avec elles comme le serait une Mère. Mais elle se rappelleront toujours avec bonheur et la grande affection qu'il leur témoigne et tout ce qu'elles auront fait elles-mêmes pour le rendre heureux... ».

Et elle ajoute : « Je ne sais si, avant d'aller vous voir, Père se décidera à aller à Chatou. Paul l'y engage fort. Sophie s'y installera, non pas samedi mais probablement mardi... ».

« Jean a voulu t'écrire pour t'annoncer que ses frères ont su m'apporter tous trois en même temps la place de 1er, ce qui a mis tout en joie dans la maison... ».

Elle lui écrit de nouveau le 24 mars : « je crains que tu n'aies pas encore été informée des inquiétudes que Paul et Sophie ont en ce moment au sujet de leur petit Henri. Il n'y avait d'abord dans son gros rhume accompagné de fièvre qu'une bronchite, mais, avant-hier, la fluxion de poitrine s'est déclarée... Heureusement que Paul se rendant compte dans la nuit que le sommeil de l'enfant n'était pas très bon avait eu l'initiative de lui appliquer le second vésicatoire ordonné pour le cas où le mal paraîtrait s'aggraver... Le médecin n'est pas encore bien rassuré.

Henri et Laure sont venus passer la journée d'hier. Etienne arrive ce soir. Il partira demain pour Rouen et mon Père partirait aussi dans le cas où le petit Henri irait vraiment mieux... ».

Mr Henri Wallon donne des nouvelles de ce dernier à ses filles (25 mars). « Il est loin d'être tiré d'affaire mais il n'est pas si mal que l'était Jean Guibert qui cependant s'en est tiré... C'est le sentiment d'Adèle aussi et de ceux qui ont vu Jean alors...

Mme Silvestre est venue pour vous voir le lendemain de votre départ et elle avait envoyé le matin deux magnifiques bouquets de violette. Je l'en ai remercié en votre

nom mais vous ferez bien de lui écrire à votre tour pour la remercier. Ecrivez aussi à Melle Colin (la fille du Docteur Colin) pour la complimenter du succès de son Père à l'Académie de Médecine. Il a été nommé membre de l'Académie par 56 voix contre 26 données à Mr de Calard que nous avons vu aux Petites Dalles. Pierre fera bien d'écrire par la même occasion à Mr Colin qui sera d'autant plus sensible à cette marque de sympathie qu'il attachait à cette nomination une importance extrême.

Etienne est arrivé ce soir. Je devais partir avec lui pour Rouen mais vu l'état du petit Henri nous ne partirons ni l'un ni l'autre... ».

Paul W. après les angoisses que leur a données, à Sophie et à lui, leur petit Henri, heureusement sauvé maintenant (30 mars), remercie Jeanne et Pierre d'avoir si affectueusement partagé de loin leurs inquiétudes. « Cette maladie de notre petit Henri m'a permis d'apprécier une fois de plus les qualités toutes supérieures de tête et de cœur de ma chère Sophie ; quelle excellente garde malade ! Quelle activité, quelle force, quelle tendresse tout à la fois ! Tu me décernes dans ta lettre des éloges, ma chère sœur, que ma bonne et dévouée petite femme pourrait prendre entièrement pour elle ; je n'étais en cette circonstance que le second accomplissant militairement la consigne...

L'excellent Malassy nous a été bien dévoué ; il est accouru dès qu'il a eu connaissance du danger et ne cesse de se joindre à notre médecin, son ami, pour l'assister. Pauvre Malassy ! Quel nouvel aliment pour sa douleur encore si récente (il venait de perdre une petite fille). Combien nous lui sommes reconnaissants de l'affection qu'il nous témoigne en ce moment.

Notre chère Adèle nous a témoigné tant par ses fréquentes visites que par sa correspondance avec vous tous, l'affectueux dévouement que vous lui connaissez... ».

Il a pu emmener son petit malade, par un soleil splendide, à Chatou où il achèvera sa convalescence.

Mr Wallon, Etienne et Maurice Guibert sont partis pour les vacances de Pâques à Rouen où ils profitent du beau temps pour faire de grandes promenades aux environs.

Avril 1880

C'est au tour de Valentine D. d'avoir une alerte avec son petit André atteint d'un faux croup dont il s'est remis heureusement assez vite. Elle prie Jeanne de rendre à leur cousine Anna Callipel (née Caffiaux) qui attend un bébé le service d'aller au couvent des religieuses de la Maternité de Lille retenir une religieuse pour la 1ère quinzaine de novembre. Elle compte bien entendu sur une prochaine visite du ménage Petit et des enfants.

Mr Wallon est allé chercher ses filles à Lille et les a ramenées à Paris le 23 avril.

Adèle G. recommande à Jeanne dans ses prières (30 avril) son fils Joseph qui fait sa retraite de 1ère communion ; elle est désolée que le voyage de Pierre, qui doit aller voir son Père à Grignon, ne coïncide pas avec cet événement.

« Le petit Henri W. commence à reprendre bonne mine. Cette installation à la campagne, arrêtée avant la maladie du petit, devenait à cause de cette maladie indispensable et je suis persuadée, si la saison est belle, qu'ils s'en trouveront tous on ne peut mieux et que Sophie aura enfin quelque repos.

J'ai été voir ma tante Jannet et mon cousin Puiseux. Mon cousin est toujours assez souffrant et paraît même un peu affecté par son état de santé.

Paul W. doit aller à Rouen faire une période militaire de 14 jours ; il sera naturellement l'hôte des Henri Wallon.

Je te recommande encore une fois Joseph, dit-elle, en terminant. Il est bien jeune mais il a une sensibilité profonde que la grâce de la Première communion touchera, j'en ai la confiance. Pauvres petits enfants, il est si important que la foi, l'amour de Dieu pénètrent leur cœur... Je te demande donc de prier pour lui tous ces jours-ci... ».

Joseph ajoute un mot pour remercier sa tante de la médaille qu'elle lui a envoyée.

Mai 1880

« En deux jours nous avons appris deux bonnes nouvelles qui nous touchent à votre occasion, écrit Henri Wallon au Capitaine Petit. De Paris on nous écrivait que vous étiez décidés ainsi que Valentine à venir cette année aux Dalles passer une bonne saison. Et ta lettre nous annonce ta venue prochaine, non seulement à Paris et à Grignon, mais à Rouen. Voilà qui nous ravit... Nous attendons Paul mardi. Il sera donc ici avec nous pour te recevoir. Nous passerons de bons moments ensemble ».

Après lui avoir parlé des enfants et du bonheur qu'ils auront Laure et lui « de jouir aux Dalles de leur affection et de leur espièglerie », il ajoute : « je te vois d'ici faire la moue, père sévère, et te demander comment on peut trouver si mignonne une marmaille qui te fait marronner ? Au fond tu n'es pas chagrin qu'on les aime ces chers petits, et la maman ne se fâche pas trop si on les gâte un peu... » (de fait, mon oncle et ma tante nous gâtaient beaucoup). Ta venue ici sera doublement agréable. Car je compte que ta bonne conversation sera bienfaisante à ma pauvre Laure qui veut malgré tout, broyer du noir. Non seulement tu la distrairas un moment avec ta gaîté naturelle mais tu sauras la raisonner avec profit et j'espère que l'effet sera durable.

Laure me charge de toutes ses amitiés pour toi, de toutes ses tendresses pour Jeanne et les enfants. Elle mentionne en particulier Bébelle dont elle est heureuse de porter la petite miniature à son bras... ».

Pour assister à la 1ère communion de Joseph Guibert, le Capitaine Petit qui ne devait aller à Paris que le 9 mai devance un peu son voyage. Sa sœur lui avait annoncé la 1ère communion d'Auguste Silvestre pour le 23 mai à Arcueil avec l'espoir que Jeanne et lui pourraient y assister mais il est peu probable qu'il puisse revenir pour cette cérémonie ni que Jeanne puisse abandonner ses enfants pour y assister.

Jeanne P. restée seule avec ses enfants à Lille – Joseph a la coqueluche et elle a bien peur que les quatre n'y passent ! - donne à son Père de leurs nouvelles (7 mai). Elle se demande s'il lui sera possible, par crainte de contagion pour les enfants de Valentine qui n'ont pas eu encore la coqueluche, d'aller aux Dalles cette année ?

Elle est allée, dimanche dernier, à Valenciennes voir la tante Etienne Caffiaux « Elle a paru bien touchée à la pensée que j'avais fait tout exprès le voyage pour elle. Elle est bien affaiblie et l'enflure est énorme, mais sa tête reste toujours aussi libre et, n'était sa surdité, elle suivrait la conversation comme à vingt ans... ».

Jeanne demande à son Père s'il ne pourrait pas appuyer auprès du Gouvernement la demande du Conseil de Fabrique de l'Eglise Saint-Maurice d'une commande de deux tableaux comme cela a déjà été obtenu pour l'Eglise Saint-Michel ? Si cette demande était accordée, le Conseil de Fabrique serait désireux de voir confier à Mr Colas l'exécution de ces deux tableaux. « à Monsieur Colas dont le talent est justement apprécié ici – Mr le Curé me disait qu'il avait fait autrefois pour Saint-Jacques à Douai deux très beaux tableaux. Si tu pouvais, en y prêtant ton appui bienveillant et encore puissant malgré les temps un peu changés, assurer le succès de la requête qu'on adresserait au Ministre, tu ferais beaucoup d'heureux, mon cher Père ».

Elle parle à son Père des grèves de Roubaix, de Tourcoing etc... et des troupes qu'on envoie pour les réprimer. « Il me semble que le gouvernement doit être bien préoccupé de cet état de choses ? Un arrêté du Maire de Lille interdit les processions dans la crainte de désordres. Les Ministres comptent-ils à l'avenir user de la même règle pour eux et renoncer aux véritables processions, d'un autre genre, dont ils faisaient précéder leur entrée dans une ville ? Il me semble que la dernière promenade de Mr F. (Freycinet ?) à Lille a causé assez de troubles pour donner à réfléchir. J'avoue que cela a été la réflexion qui m'est venue tout de suite en lisant l'arrêté du Maire... ».

Veux-tu dire à Pierre, mon cher Père, que je continue à prendre l'air quelque peu, mais j'ai failli aussi trouver ma maison en cendres ce matin en revenant de conduire les enfants. Joseph que l'on venait de quitter depuis cinq minutes et qu'on avait laissé couché (il ne s'était pas levé depuis vendredi dernier) ne s'est-il pas avisé de se lever, d'aller chercher les allumettes à l'autre coin de la cheminée et d'allumer les cierges pour faire le mois de Marie !… mais ce que le petit bonhomme n'avait pas prévu, les cierges se sont renversés communiquant le feu aux linges, fleurs et dentelles... quand je suis arrivée au haut de l'escalier j'ai surpris mon Joseph cherchant à ouvrir les portes pour appeler au secours, je suppose, ou se sauver effrayé. Tout était en flammes sur la commode, je suis arrivée juste à temps pour empêcher au feu de se communiquer aux livres et aux rideaux. Je tremble encore à la pensée de ce qui serait arrivé si j'étais rentrée seulement quelques minutes plus tard ! J'ai bien remercié la Providence qui m'avait ramenée si à propos... ».

Le Capitaine Petit pendant ce temps-là ne perd pas son temps à Paris ; nombreuses visites à la tante Jannet, Victor Puiseux, Mr Colin, au général Segrétain, au général Durand de Villers, à Mr Deltour etc..., achat d'un livre de 1ère communion pour son neveu Auguste S., le soir dîner chez Adèle G. avec les de la Gillardaie... dîner de 1ère communion de Joseph G.

Puis il part à Rouen où il reçoit des nouvelles de Jeanne et des enfants. Le petit Joseph continue d'aller bien et se lève toute la journée. « Il ne m'a plus mis le feu mais a avalé la moitié d'une bouteille de sirop de tolu ; il avait trouvé cela bon et avait profité de mon absence pour s'en administrer une bonne dose... ».

Marie Silvestre remercie son frère, de retour à Lille, du beau livre envoyé à Auguste. Elle insiste encore, sans trop oser espérer que son invitation puisse être acceptée, pour que Jeanne et Pierre viennent assister à la 1ère communion de son fils à Arcueil. « J'attache une grande importance à la 1ère communion d'Auguste. Je lui écris souvent et je lui donne les meilleurs conseils pour se préparer de tout cœur à cette sainte action ; il est très recueilli et je sais qu'on est satisfait de sa conduite. J'espère que le bon Dieu lui fera la grâce dans l'avenir de se bien conduire et d'être un honnête homme.

Nous avons passé de bons moments avec Pierre quand il est venu dernièrement. Je lui ai bien souvent répété combien je serais satisfaite si je pouvais vous voir facilement. Nous pourrions nous être bien utiles mutuellement et j'aurais, ma chère Jeanne, votre bonne société qui me serait bien agréable ; Pierre entretiendrait la gaîté par ses propos spirituels ; nous ferions un ménage idéal... mais il faut remettre ces beaux projets pour un temps encore un peu éloigné...

Je viens de m'apercevoir que Papa a la goutte aux jambes ; elles sont enflées... Malgré cela il ne va pas mal ; je ne sais ce qui pourrait le soulager ? ».

Quelques jours après (18 mai) Pierre et Jeanne ayant sans doute écrit combien il leur était difficile avec leurs enfants malades de quitter Lille pour assister à la 1ère communion d'Auguste, Marie Silvestre dit à Pierre, qui avait manifesté cependant l'intention de venir seul, de ne pas se déranger... « J'aime mieux faire ce sacrifice qui est grand pour nous ; puisque nous avons toujours été très liés, comme on doit l'être avec un

bon frère, je désire ne pas vous gêner dans un moment difficile ; laisser Jeanne seule au milieu de tous ces petits malades, ce serait par trop exiger...

Papa a toujours la goutte. Je vais lui faire suivre le régime dont tu me parles dans ta lettre ; je ne suis point partisante de la liqueur de colchique ; je craindrais de déplacer cette maladie si traître pour les personne âgées. D'ailleurs, Papa n'est pas arrêté ; seulement il marche un peu plus difficilement... ».

Décidément la coqueluche est bien installée à Lille ; Bébelle l'a à son tour et Pierre la lui a attrapée. Jeanne P. s'est très liée à Lille avec une Mme Lethierry qui, nous le verrons, a un caractère assez vivant. Marguerite pendant ses séjours chez sa sœur n'avait pas manqué de remarquer le plaisir qu'avait Jeanne à la voir. Aussi la taquine-t-elle volontiers à ce sujet. Après s'être désolée d'apprendre que Bébelle et Pierre avaient la coqueluche elle ajoute dans sa lettre du 18 mai : « Mme Lethierry doit être bien contente de penser que tu ne vas pas t'absenter encore ; elle aurait bien sûr été malade de chagrin et des lettres presque quotidiennes n'auraient pu remplacer vos heureux tête-à-tête... J'en ris, mais au fond je suis bien heureuse de penser qu'au milieu de tes tracas et de tes fatigues tu as une bonne amie avec qui tu passes de bons et fréquents moments... ».

Elle embrasse particulièrement le petit Henri qui a 8 ans aujourd'hui (18 mai).

« Ce n'est plus deux coqueluches mais quatre qu'on entend résonner jour et nuit à la maison, écrit Jeanne à Marguerite (23 mai). Henri semble résister à la contagion, il en est même très fier. Il est le seul qui continue à aller en classe où on le tient un peu en quarantaine.

Comme tu le soupçonnes bien, ma chère Marguerite, nous nous voyons beaucoup avec Mme Lethierry ; nous nous promenons souvent ensemble car toutes deux retenues par nos petits malades presque toute la journée (Louise a eu ce matin la rougeole depuis que Claire en est guérie), nous sentons le besoin de prendre un peu l'air le soir. Elle me témoigne beaucoup d'affection et je t'assure que cela semble bon lorsqu'on est loin de sa famille... Deux autres jeunes femmes paraissent aussi rechercher ma société, ce dont je suis très flattée : Madame Mary avec laquelle nous avons dîné chez Mme Colas et Madame Descamps qui est, depuis une dizaine de jours, installée pour l'été à Saint-Maurice... J'ai, comme tu le vois, tout autour de moi des relations extrêmement agréables ; aussi je m'attache beaucoup à mon faubourg, trop sans doute, car j'aurai un vrai chagrin quand il me faudra le quitter.

De chez Mme de Caumont, on vient peu et je n'ose pas trop y aller ; les jeunes gens n'ont pas eu la coqueluche et c'est un mal si ennuyeux et si long qu'on le redoute. Mme de Caumont vient tout de même et j'espère la voir tout à l'heure [57].

Mme Jannet en séjour à Douai chez la tante Barbedième reçoit des nouvelles de son gendre Victor Puiseux (23 mai). André Puiseux ne paraît pas très satisfait de

---

[57] Les amies du faubourg Saint-Maurice à Lille :

- Mme Vestraete – vieille dame qui avait une magnifique propriété en face de notre maison, très beau parc admirablement entretenu. Veuve, elle s'occupait des œuvres de la paroisse Saint-Maurice. C'est chez elle que se réunissaient les dames de la paroisse : ma mère, Mme Maryu, Mme Lethierry, Mme Rauchille, etc... Ma sœur Adèle qui avait alors 5 ans se rappelle très bien cette vieille dame et sa belle propriété.

- Mme Mary ; très distinguée, très pondérée, charmante.

- Mme Lethierry : au contraire assez exaltée (voit la lettre du Capitaine Petit du 10 août 1880) s'était très attachée à ma Mère. Elle avait trois enfants : deux filles, Louise et Claire (de l'âge d'Adèle) et un fils de mon âge. Son mari était aussi froid et réservé qu'elle était, elle, expansive.

- Mme de Coster : ancienne Visitandine. A fait entrer toutes ses filles au couvent, même celle qui était déjà fiancée.

- Mme Broudedoux.

l'examen de fin d'année à l'Ecole Polytechnique passé la veille. Il lui en reste quelques autres à passer. Etant allé au Luxembourg après dîner avec ses deux fils, ils y ont rencontré Mr Wallon. « Il nous a parlé de la façon dont la loi d'amnistie serait accueillie au Sénat ; il n'est pas du tout certain, à ce qu'il paraît, qu'elle y soit votée. On prête à Mr Jules Simon l'intention de prendre la parole pour la combattre ; il déclarerait que lui et ses amis républicains ne veulent pas d'une République qui réhabiliterait le pillage, l'incendie et l'assassinat. On s'attendait que le Ministère demanderait au Sénat de se réunir aujourd'hui par extraordinaire pour nommer la Commission chargée de l'examen de la loi ; il ne l'a pas fait et la nomination de la Commission n'a pas même été mise à l'ordre du jour de demain. Ce peu d'empressement du Gouvernement à en finir semble indiquer que l'attitude du Sénat l'embarrasse... ».

Ensuite ils sont allés rendre visite à Mme Boutan qui a reçu de bonnes nouvelles de son mari et bientôt après à Mr et Mme Olléris qui partent le jour même à Fontainebleau pour y passer un mois ; ils iront ensuite passer l'été en Suisse.

Pierre et André ont encore passés une heure à combiner des projets pour les vacances – ce qui paraît leur sourire le plus en ce moment ce serait de partager en trois périodes de quinze jours chacune les six semaines dont Pierre pourra disposer et de passer la première à Orsière, où son ami Rivière doit venir les rejoindre, la seconde à Saint-Gervais que vous connaissez déjà et la troisième à Beaufort, petite ville située à 4 ou 5 lieues d'Albertville. C'est seulement après le séjour à Beaufort, à l'époque où les grandes chaleurs ne sont plus autant à craindre, que nous irions nous établir à Evian... ».

Juin 1880

Marie Silvestre s'inquiète avec sollicitude de l'état de ses neveux et nièces si malades de la coqueluche et serait contente d'avoir des nouvelles. Fort détaillées sur les excursions qu'il fait, mais toujours à un pas de promenade déjà plus de 8 jours qu'Auguste a fait sa première communion, cérémonie bien touchante, dont elle conservera toujours le souvenir... « Si l'avais pu vous avoir, vous auriez partagé mes impressions et surtout Pierre aurait été obligé de reconnaître la grandeur de cette solennité ! Je vous remercie beaucoup, ma chère Jeanne, de la pieuse lettre que vous avez écrite à Auguste. Je l'ai lue plusieurs fois et ensuite jointe aux souvenirs de la première communion de mon cher enfant... ».

Mr Puiseux est parti se reposer à Pont-en-Royans dans le Dauphiné. Il envoie à sa belle-mère et à ses fils des lettres fort détaillées sur les excursions qu'il fait, mais toujours au pas de promenade, s'arrêtant souvent, cueillant des plantes (il aimait beaucoup la botanique) qu'il met en herbier en rentrant le soir, ou contemplant le paysage. Aussi n'est-il nullement fatigué de sa journée. Il tient à rassurer Madame Jannet qui craint pour lui la fatigue. Elle lui fait des recommandations « parlez-nous toujours du temps dans vos lettres et surtout, surtout ! De minutieux détails sur votre santé... ». Ses fils restés à Paris : Pierre à l'Observatoire et André à Polytehnique, lui recommandent bien aussi dans leurs lettres de se soigner et de ne pas se fatiguer. Dans une de ses lettres, André P. lui dit avoir reçu une lettre de Madame Boutan installée avec sa fille Gabrielle chez sa fille Mme Norguin à Vieux Jean d'Heurs, aux environs de Bar-le-Duc.

Elle donne de bonnes nouvelles de son fils Louis Boutan, actuellement à Messine « très bien installé à bord de son navire ; le médecin du bord qui est un peu naturaliste est en excellente relation avec lui » et de Mr Boutan qui a écrit de Miremonde (leur propriété aux environs d'Angoulème) que les récoltes s'annonçaient sous les meilleurs auspices.

Victor Puiseux après avoir été à Léoncel s'est rendu à la Vacherie dans la Drôme, où il continue à herboriser... « Je voudrais avoir des aventures plus dramatiques à vous conter, chère Maman, mais il n'y a par ici ni glaciers ni passages difficiles et je chemine tout tranquillement à peu près comme dans nos promenades au Luxembourg... ». De la Vacherie, il est allé visiter les gorges d'Omblèze dans la vallée de la Gervanne et en fait une agréable description, puis remontant la vallée d'Omblèze pour passer le col des Batailles (environ 1000 m d'altitude), il redescend au village de Bas-Bouvante pour y écrire sa lettre et y passer la nuit et retourner le lendemain à Pont-en-Royans où il espère trouver des nouvelles de Paris après ces trois jours d'excursion.

Son retour à Pont-en-Royans par le plateau du Vercors a été quelque peu contrarié par la pluie. Il projette le lendemain d'aller au Villars-de-Lans puis à Grenoble où il pourra prendre le train pour Montmélian où il couchera. De bonne heure, il reprendra le train pour Modane. Passant alors en Italie, soit par le tunnel, soit par la route du Mont-Cenis, pour atteindre Suze, il se rendra ensuite le plus directement possible à Orta (Italie) « pour réaliser le rêve tant de fois caressé d'une visite de quelques jours au lac d'Orta ».

« Dis à ta bonne Maman, écrit-il à Pierre, qu'elle peut être sans inquiétude à mon sujet. Je dors bien, je mange avec appétit et aujourd'hui plus encore que les jours précédents ; il me semble qu'il ne reste plus aucune trace de mes infirmités. Je continue néanmoins à user de prudence et à modérer ma marche. Je te donnerai, je crois, bien des impatiences si tu m'accompagnais... ».

Le lendemain après avoir franchi sans trop se presser les 24 km séparant Pont-en-Royans de Villars-de-Lans, il répond à son fils André et exprime en termes fort bien tournés ses regrets (que trouveront certainement superflus tous ceux qui auront l'occasion de le lire) de ne pas rendre tout ce qu'il admire dans ses excursions avec la couleur qui conviendrait. Et cependant nous ne croyons pas qu'il y en ait beaucoup sachant écrire plus élégamment, avec des mots les plus simples mais les plus appropriés, dans un style aussi impeccable... Il dit à André, après l'avoir remercié de sa lettre : « Je ne sais si j'en recevrai encore une de toi ; tu as autre chose à faire que de m'écrire. Pour moi au contraire, vous raconter jour par jour mes pérégrinations c'est, lorsque je ne marche pas, ma principale occupation ; aussi je vous accable de mes lettres qui doivent devenir, ce me semble, passablement monotones. Ce n'est pas que je ne voie dans chacune de mes courses des choses nouvelles, mais il faudrait une plume plus exercée que la mienne pour accommoder la variété des descriptions à la variété des sites. Ainsi de toutes ces gorges que j'ai parcourues il n'y en a pas deux qui se ressemblent et pourtant lorsque j'essaye de les décrire, je retombe toujours sur les mêmes expressions et je ne sais pas rendre ce qui les distingue ».

A Villars-de-Lans, il trouve un hôtel fort bien tenu. « Le repas était fort distingué ; j'en aurais joui davantage si vous aviez été avec moi pour le partager. Je me suis tellement habitué à vous avoir pour compagnons que je trouve tout singulier de voyager sans vous ; il faut pourtant en prendre mon parti, car mes vieilles jambes ne sont plus en état de suivre les vôtres... J'ai quelques soins à donner aux plantes, peu nombreuses d'ailleurs, que j'ai récoltées et je veux partir demain le plus tôt possible. Je vais donc terminer ici ma lettre, afin de me coucher de bonne heure... ».

Il ajoute au crayon avant de la poster : Lundi 7 juin, 11 h ½, « arrivée à bon port à Grenoble. Je prends dans ¼ d'heure le train pour Montmélian ».

Pour satisfaire sa belle-mère, il écrit toujours une petite phrase sur le temps qu'il fait : « le temps est assez beau mais trop douteux pour que je songe à passer le Mont-Cenis à pied. J'irai en Italie par le tunnel ».

Malgré les assurances données dans chacune de ses lettres par son gendre, Mme Jannet insiste encore : « Mon cher Victor, vos lettres en nous rassurant sur l'état de

votre santé, nous font voir que vous faites des entreprises bien hasardeuses : 19 km à pied pour votre première journée, c'est s'exposer beaucoup. Vous n'avez ressenti aucun mal, Dieu soit loué ! Mais que ce premier succès ne vous rende pas trop entreprenant... ».

Elle lui touche un mot des ennuis qu'a son frère Léon Puiseux au sujet de « l'affaire de la retenue » (est-ce une retenue de traitement ?) pour laquelle il fait des démarches au Ministère et ajoute : « sa délégation n'est ordonnancée que jusqu'à la fin de l'année et cela a tout l'air de préparer la mise à la retraite... Ces contrariétés font mal à Mme Puiseux ». Elle fait des réflexions sur le duel de Rochefort avec le beau-frère du Préfet de Police... « dans quel triste temps nous vivons ! ».

« Nous comptons toujours, mon cher Victor, sur votre exactitude à nous écrire ; elle est encore plus nécessaire vous sachant tout seul. Ayez compassion de ma triste imagination... ».

Pierre Puiseux confirme à son Père la promesse que lui a fait Rivière de venir le rejoindre en Suisse du 1er au 15 août. Je m'en félicite beaucoup, car c'est bien le plus agréable compagnon de voyage qu'on puisse trouver... ». Il a porté à Mr Geoffray son second article sur la « scintillation des étoiles » avec quelques clichés à trier. « Mr Geoffray m'a très bien reçu comme toujours et ne veut pas entendre parler de paiement. C'est une espèce de troque que nous faisons... ».

« Je ne fais pas grand-chose en ce moment pour l'Observatoire. Mr Mouchez voudrait nous exercer aux observations du soleil avec le sextant, mais les nuages ne laissent rien faire ! Je ne sais pas encore quel service j'aurai après le 11 juin ? Adieu, mon cher Papa, soignes-toi bien, ne te laisse pas mouiller ».

Le lundi matin 7 juin, Mr Puiseux se mettant en route des 4 h ½ arrivait à pied à Grenoble pour prendre le train de midi pour Montmélian. Après avoir parcouru les 5 km de plateau servant de col entre la vallée de la Bourne et celle du Furon, il descendait dans les gorges d'Engins (« encore des gorges ! direz-vous ; vous devez trouver que j'en fais une terrible consommation) qui si elles sont plus connues que celles que j'ai vues les jours précédents na sont pas plus belles ; cependant, elles ont aussi leur charme... ».

Puis à la sortie du défilé des portes d'Engins, où la rivière y fait de très belles cascades, on découvre tout d'un coup la vallée de Grenoble et les massifs de montagnes qui l'entourent ; c'est un admirable panorama ».

Il avait bien l'intention, pour ne pas trop marcher, de prendre à Sassenage l'omnibus pour Grenoble, mais comme il n'y en avait pas correspondant avec l'heure de son train pour Montmélian, il a donc fait à pied « n'étant nullement fatigué » les 5 km qui le séparaient encore de la gare. Arrivé à Montmélian à 2 h de l'après-midi, il y est resté dîner et coucher.

A Modane, il a la joie de trouver les lettres écrites par Mme Jannet et par ses fils. Il n'a que le temps de les parcourir et d'ajouter un mot à sa lettre avant de prendre la voiture pour Lanslebourg. Il couchera ce soir 8 juin à l'hospice du Mont-Cenis. Le temps est magnifique ! « Je continue à me porter très bien ».

« C'est véritablement une promenade de convalescent que la montée de Lanslebourg à l'hospice du Mont-Cenis, écrit-il le 8 juin à 6 h ½ du soir de l'Auberge du Soleil, près l'hospice, à son fils Pierre ; il y a je crois 15 km par la route ; mais comme rien n'oblige à en suivre tous les détours, on fait en réalité beaucoup moins de chemin. La descente à Suze demain sera moins pénible encore. Ainsi vous pouvez être sans inquiétude à mon sujet ».

A propos de nouvelles reçues de son frère Léon : « maintenant si toute cette affaire aboutit à la retraite, j'espère que lui et sa femme auront la sagesse de ne pas s'en désoler outre mesure. A mon avis, quand on a le nécessaire, quelques centaines de francs

de revenu de plus ou de moins ne méritent pas qu'on en fasse dépendre son bonheur – et sa santé.

C'est dimanche dernier que, pour la première fois, il m'est tombé un journal sous la main ; il n'y était question que du duel de Rochefort qui paraît avoir singulièrement préoccupé l'opinion publique. On se plaît vraiment à faire un piédestal à cet homme-là et à tous ceux qui lui ressemblent.

Il décrit à son fils la fort belle route qu'il a faite « dans un petit cabriolet découvert, attelé d'un bon cheval, et conduit par un jeune garçon fort gentil, pour aller à Lanslebourg, on n'a pas besoin de se retourner pour regarder les grandes montagnes dont on se rapproche... le col de Chavières d'abord, qui raviva mes souvenirs de l'année dernière, le fort de l'Esseillon, le point qu'il a remarqué avant d'arriver à Sellières d'où l'on aperçoit à la fois le Grand Roc noir, la Grande Motte, la Grande Casse et la Dent Parrachée.

Arrivé à Lanslebourg, je congédie ma voiture et commence mon ascension, traversant tantôt les prés, tantôt les forêts de sapins et de mélèzes. Les prairies sont tout émaillées d'orchis, de gentianes et de jolies androsaces dont la couleur offre toutes les nuances entre le rouge pourpre et le rose le plus délicat. Dans les forêts abondent des hépatiques bleues, des soldanelles d'un bleu violet et des oxalis d'un blanc pur... C'est le printemps des hautes Alpes dans toute sa grâce et toute sa fraîcheur... Le vent frais qui règne et l'ombre que donnent les arbres empêchent le soleil d'être gênant. Aussi je ressens un bien-être que je n'avais pas encore éprouvé dans ce voyage et j'aspire à pleins poumons l'air vivifiant des montagnes...

Pendant que je me reposais au pied d'un sapin, un charmant écureuil noir est venu, pendant plusieurs minutes, trotter autour de moi sans s'apercevoir de ma présence. La vue qu'on a durant toute la montée est incomparable. On n'a qu'à se retourner pour embrasser d'un seul coup d'oeil la Dent Parrachée, le Dôme de l'Arpont, le Dôme de Chasse forêt et les glaciers qui les réunissent.

Continuant mon ascension, j'atteins vers 4 h les premières flaques de neige ; la route en est d'ailleurs partout débarrassée et il paraît qu'il en est peu tombé cet hiver. Les mélèzes à cette hauteur ont à peine leurs premières feuilles et bientôt les arbres disparaissent tout à fait. Mais les pâturages sont toujours émaillés de fleurs qui viennent d'éclore. A 4 h ¾, je suis au col, limite de la France et de l'Italie ; à 1 km plus loin j'aperçois tout à coup le lac encadré de superbes montagnes neigeuses ; je ne le croyais pas aussi grand ; il a près de 3 km de longueur. Une barque montée par des pêcheurs le parcourait. Enfin j'atteins l'hospice un peu avant 6 heures...» .

Il a l'intention de partir demain de grand matin et de porter sa lettre à Suze en y ajoutant un mot s'il en a le temps.

Puis il ira le plus directement possible de Suze à Orta où il ne passera pas plus de 2 à 3 jours.

« D'Orta je reviendrai à Paris par le Mont-Cenis ; les autres voies seraient trop longues et je commence à trouver qu'il y a longtemps que je vous ai quittés. D'ailleurs, j'ai déjà passé plusieurs fois le Simplon et le Saint-Gothard et ne tiens pas beaucoup à les revoir... ».

De Suze où il était arrivé le mercredi matin 9 juin à 10 h, il ajoute un mot. Il pendra le premier train qui partira pour Turin et au-delà. Il pense écrire demain d'Orta.

Bonnes nouvelles de Paris du 8 juin. Mme Jannet renouvelle ses recommandations. « Pierre me fait une bien douce compagnie, dit-elle à Mr Puiseux ; il a pour moi toutes les attentions que vous avez vous-même, mon cher Victor ; il me lit le journal, nous allons ensemble au Luxembourg. C'est une perfection morale que ce cher

fils à qui je dois le bonheur de ces dernières années. Il n'y a pas d'heure où je ne le bénisse du fond du cœur... ».

Pierre Puiseux écrit ce même jour à son Père qu'il sait enfin quel sera son service : « je vais avoir à faire, un soir sur deux, des mesures de flexion à l'instrument Bischoffshein avec l'appareil de Mr Loewy qui m'en a expliqué l'usage hier soir ; c'est un travail de 2 ou 3 heures au plus à chaque fois.

Le 24 juin j'aurai à faire des observations de minuit à 3 heures pour le passage de la lune. Pendant le mois de juillet, j'observerai au grand cercle méridien à peu près deux soirées sur trois jusqu'au 25. Mon service s'arrêtera là et je serai libre par conséquent de prendre mes vacances à cette date... ».

Il pense que son Père profitera de son séjour à Orta pour arrêter les conditions de leur prochain séjour à Orsières. « Je compte toujours sur Rivière pour nous accompagner et je le reverrai de temps en temps pour ne pas laisser refroidir ses bonnes dispositions... J'avais envie de te gronder pour t'être laissé mouiller, mais Bonne-Maman a plus qualité que moi pour le faire » (et d'ailleurs elle sait bien s'en charger tellement la santé de son cher gendre la préoccupe !)

Cette fois c'est à son fils André que Mr Puiseux écrit de Suze le 9 juin. Il compte aller coucher ce soir à Novarre par le train. Le lendemain matin en une heure de chemin de fer il sera à Gozzano, puis en une heure de voiture à Buccione et enfin en bateau à vapeur il sera en une heure également de Buccione à Orta. Il est en ce moment dans la salle d'attente de Suze, très fraîche ; il est comme chez lui et en profite, pendant qu'il écrit à son fils en attendant le train, pour étaler les 10 ou 12 feuilles contenant les fleurs qu'il a récoltées afin d'en accélérer la dessiccation. Il a été heureux d'ailleurs de quitter au plus vite son hôtel du Soleil où il a été dévoré toute la nuit par les puces !

Et ces puces ont été amenées par une centaine d'ouvriers occupés aux travaux des deux forts que le gouvernement italien fait construire à 2000 m d'altitude de part et d'autre de la route ; ces ouvriers sont logés à cet hôtel... Le second lit de sa chambre, très vaste il est vrai, était occupé par une espèce de contremaître... Donc ce matin à 4 h après avoir réglé son compte (il se montait à 2 francs!) et assisté au défilé de tous les ouvriers devant une servante qui leur versait à chacun une ration... d'eau de vie, toujours dans le même petit verre, sans qu'elle prît bien entendu la peine de le laver, il s'est mis en route par un temps splendide... « et le soleil commençait à dorer les cimes neigeuses qui dominent l'hospice ». Bientôt la descente se faisant plus marquée « les arbres reparurent, des mélèzes surtout, car les sapins sont rares sur ce versant. En même temps je commençai à rencontrer tout le long de la route des troupeaux de vaches, de moutons, de chèvres, montant vers les pâturages élevés où ils doivent passer l'été ; il paraît que c'est aujourd'hui le jour fixé pour cette émigration des troupeaux... ».

Vers 8 h, étant à 10 km de Suze « tu vois que je descendais bien doucement ! » et le soleil devenant « un peu chaud », Mr Puiseux prit un chemin pierreux mais ombragé par de magnifiques châtaigniers pour arriver au village de Venans et de là par l'ancienne grande route constamment bordée de noyers jusqu'à Suze... « Cette descente du Mont-Cenis quoique fort belle, m'a moins intéressée que l'ascension, peut-être parce que les montagnes que j'avais hier à mon horizon m'étaient mieux connues et me rappelaient de nombreux souvenirs ? En somme on peut certainement ranger le Mont-Cenis parmi les beaux paysages des Alpes ». Il continue sa lettre à Orta, le jeudi 10 juin. Il y a bien trouvé les lettres de Mme Jannet et de Pierre. Ils sont logés à l'hôtel San Giulio, hôtel organisé surtout pour les voyageurs anglais « et tu sais que ces Messieurs sont exigeants... », d'un tout autre caractère que ce caravansérail qu'était l'Hôtel du Soleil au Mont-Cenis ! Ici à Orta, il n'a en perspective aucune course fatigante ; il n'aura même plus probablement à porter son sac. « Ainsi vous pouvez être entièrement rassurés sur mon compte. Je suis

d'ailleurs dans les meilleures conditions de santé... ». Il pense revenir à Paris directement le dimanche 13 par Turin et le tunnel du Mont-Cenis.

« J'apprends avec plaisir, dit-il en terminant à André, que tu vas commencer sérieusement ta révision ; quand je serai de retour, mon plus grand plaisir sera de t'y aider. Adieu, mon cher enfant, je vous embrasse tous trois... ». P.S. : mes amitiés aux familles Puiseux, Toussaint (sœur de Mme Léon Puiseux), Wallon, Boutan, Olléris.

Le vendredi 11 juin, Mr Puiseux écrit encore une fois d'Orta : « Chère Maman, voici vraisemblablement la dernière lettre que je vous adresse pendant ce voyage et je l'écris… au bruit des gouttières… vous en conclurez peut-être que c'est le mauvais temps plutôt que l'impatience de vous revoir qui me ramène au logis ? Je ne discuterai pas la question, ne sachant pas moi-même bien au juste quelle part chacun des deux motifs peut avoir dans ma détermination... ». Il décide donc, sauf imprévu, de repartir demain samedi pour aller coucher à Turin et prendre le lendemain dimanche l'express qui le fera débarquer à Paris le lundi 14 à 5 h 15 du matin. Toutefois s'il se sentait le moins du monde fatigué de la longueur du trajet, il s'arrêterait en route pour coucher à Mâcon et dans ce ces il n'arriverait à Paris que le lundi soir.

Etant donné le mauvais temps, il renonce à faire le détour par Orsière pour y examiner si l'on pourrait s'y établir dans des conditions agréables.

« Parlons un peu maintenant d'Orta et de son lac. Une curiosité de l'endroit c'est le Mont-Sacro. Pour en comprendre la disposition il faut savoir qu'Orta est bâtie au pied d'une petite montagne formant une presqu'île qui ne tient à la terre ferme que par un isthme étroit. Tout le sommet du promontoire est occupé par un vaste espace planté d'arbres séculaires formant de magnifiques ombrages. Des allées irrégulières aboutissant toutes à d'admirables points de vue et bien garnies de bancs pour les promeneurs, réunissent une vingtaine au moins de grandes chapelles - on pourrait dire d'églises – consacrées chacune à reproduire quelque trait de la vie du Saint le plus populaire de l'Italie : Saint-François-d'Assise.

Mais ce ne sont pas des tableaux qu'on voit dans ces chapelles, ce sont des statues peintes, de grandeur naturelle, ayant souvent beaucoup d'expression malgré leur facture un peu naïve et disposées sur le sol de manière à représenter la scène que l'artiste a voulu rappeler.

Il y a de ces groupes composés de 40 à 50 figures, hommes, chevaux, chiens... sans parler des arbres et des plantes. Dans plusieurs, à côté des personnages sérieux, on en voit des burlesques : un prince magnifiquement monté est suivi d'un nain difforme, à cheval sur un chien – ailleurs, pendant que le Saint lève les yeux au Ciel et prie pour un malade qu'on lui présente, des enfants placés sur le devant de la scène s'amusent à se traîner les uns les autres dans une petite voiture...

Il va sans dire qu'à part les religieux qui sont habillés de noir, les vêtements des autres personnages sont en général des couleurs les plus éclatantes…

J'ai employé plus d'une heure, hier après-midi, à visiter ces chapelles et je ne suis pas bien sûr de n'en avoir pas oublié quelqu'une ! J'ai pensé plus d'une fois que cette promenade, où l'on arrive par une montée très douce et où l'on jouit de si belles vues sans avoir à craindre les rayons du soleil, serait bien de votre goût.

Au sortir du Monte-Sacro, je suis allé faire un tour dans la campagne qui est d'une fraîcheur délicieuse ; je parle de la journée d'hier où il faisait du soleil ; aujourd'hui ce n'est plus de la fraîcheur, c'est un véritable déluge.

Les villages sont tous dans des situations charmantes, tantôt perchés sur les sommets qui dominent le lac, tantôt à demi-cachés au milieu des noyers et des châtaigniers comme dans des nids de verdure ; partout des sources, des ruisseaux abondants et limpides.

Arrivé à Pettenasco, j'avisai une petite montagne s'élevant d'environ 400 m au-dessus du lac et portant une croix de bois à sa cime. J'y montai tout doucement par des chemins constamment ombragés ; de là, je pus embrasser le lac dans toute son étendue. Il est, comme le lac d'Annecy, divisé par un détroit en deux portions inégales ; c'est dans l'endroit le plus resserré que se trouve, en face d'Orta, la petite île de San-Giulo (Saint-Jules, si vous aimez mieux). Si les nuages n'avaient pas entièrement caché les hautes montagnes, j'aurai vu cent autres pics des grandes Alpes ; le panorama aurait été magnifique... Mais je crois bien qu'après avoir été pendant 4 ou 5 jours tout près du Mont Rose, je partirai sans l'avoir vu !

Ce matin, le temps était douteux ; il avait plu la nuit, mais il ne pleuvait plus. Muni cette fois de mon plaid, je pris à 6 h ½ le bateau à vapeur pour Omegna, situé à l'extrémité nord du lac. A partir de Ronco, le bateau suit la rive occidentale qui, de ce côté, présente des pentes abruptes couvertes de magnifiques châtaigniers et fréquemment coupées par des cascades tombant dans le lac. Une de ces cascades, entre autres, est remarquable par l'abondance de ses eaux.

J'avais eu la pensée de me diriger, à partir d'Omegna, vers les pentes du Mont-Motterone d'où le Mont-Rose se voit admirablement, mais aujourd'hui ç'aurait été peine perdue et je me dirigeai vers le Val-de-Strona, une de ces grandes vallées italiennes à la fois gracieuses et sauvages, comme il y en a tant au pied des Alpes. Après une heure et demie d'une marche très lente, pendant laquelle je récoltais plusieurs belles plantes, j'avais atteint un petit col situé au-dessus du village de Germagno, quand la pluie se mît tout à coup à tomber avec une violence extrême... Je me réfugiai sous l'avant-toit de la porte d'une étable ; j'y demeurai près de deux heures, occupé à contempler les énormes troncs des châtaigniers séculaires qui m'entouraient et à écouter les beuglements de la vache qui était enfermée dans l'étable et me demandait peut-être en son langage de lui rendre la liberté ; mais la porte était fermée à clef et je ne pouvais rien pour elle...

Cependant, il était 11 h passées ; il fallait arriver à Omegna à temps pour le bateau de 2 heures qui était le dernier et aussi pour manger quelque chose, car je commençai à avoir faim. Je partis donc, recevant sur mon plaid toutes les cataractes du ciel, sans autre inconvénient d'ailleurs que d'avoir le bas de mon pantalon un peu mouillé. La pluie m'accompagna sur le bateau où une tente de forte toile en abrite les voyageurs ; elle tombe encore en ce moment – 6 heures du soir – avec la même force et ne paraît pas près de cesser. J'espère qu'il n'en restera plus pour demain matin ?

C'est à la pluie aussi que vous devez d'avoir à subir mon interminable bavardage ; mais, c'est ma dernière lettre et je n'aurai plus rien à vous raconter, à moins de vous nommer toutes les villes près desquelles je passerai en chemin de fer... sans les voir !

Voici d'ailleurs mon dîner qui est servi et me sauve de la tentation d'allonger encore ma lettre... Il faut ajouter cependant que ce que vous me dites de Pierre m'est allé au cœur...

P.S. - Je viens, par curiosité, de demander quel est ici le prix de la pension ? Il est de 8 francs pour un voyageur isolé ; mais, pour quatre personnes, il se réduirait à 7 francs, vin et bougie non compris. Ce n'est pas que je pense à vous proposer de nous y installer ; il y doit faire trop chaud en été et les petites promenades n'y sont peut-être pas assez variées. Pierre et André n'y auraient pas le plaisir de la promenade en bateau, car, à part quelques embarcations légères qui appartiennent à des particuliers, il n'y a que de grosses barques très pénibles à manœuvrer. Pour habiter agréablement ici, il faudrait y avoir sa villa. Il y en a de fort belles, une entre autres, où les ombrages sont absolument impénétrables aux rayons du soleil. Le citronnier, l'oranger, le laurier-rose croissent en pleine terre dans les localités bien exposées ; sur les rochers qui regardent le midi, on voit

des agaves comme à Nice ou à Toulon. C'est, je crois, pendant le mois d'octobre qu'on vient ici de préférence ».

Ce petit voyage de Mr Puiseux en Dauphiné et en Italie dont nous venons de suivre les péripéties avec intérêt s'est heureusement terminé, à la grande satisfaction de Mme Jannet, sans dommage pour son gendre. Elle n'avait pas voulu quitter Paris (elle doit faire un séjour chez Mme Barbedième à Douai) sans l'avoir vu rentrer dans son foyer.

Pendant ce temps Marguerite W. reproche à sa sœur Jeanne de la laisser trop longtemps sans nouvelles d'elle et de ses enfants. Elle la taquine encore au sujet de Mme Lethierry : « Votre amitié avec elle est-elle toujours aussi chaude ? Il me semble maintenant que vous en êtes bien arrivées à l'apogée et que cela ne peut plus augmenter ? C'est déjà bien comme cela surtout que vous n'êtes pas destinées à vivre longtemps toutes les deux dans la même ville. J'espère bien pour toi qu'elle ne t'oubliera pas, ainsi que Mme Chrétien ? (la femme d'un officier du Génie de Marseille avec laquelle Jeanne P. était très liée aussi) ».

Elle pense que Jeanne a bien appris comme elle la naissance d'un garçon dans le ménage Frédéric Barbedième [58].

« Louise B. doit être désolée, elle qui comptait tant sur sa « germaine » et avait fait faire le berceau y compris le matelas tout en rose... ».

Elle lui apprend que Berthe Alpy attend de jour en jour son 1er bébé.

Jeanne remercie ses sœurs (10 juin) de la charmante petite robe qu'elles ont envoyée à Bébelle. Ses quatre coquelucheux vont mieux... Seule petite Jeanne est encore assez prise. « Cette pauvre Mme Lethierry est au lit depuis plus de 8 jours des suites d'une simple coupure ; en se servant de fromage elle s'est fait avec le couteau une légère entaille au doigt et, dès le lendemain, ce doigt puis la main, puis le bras enflaient d'une manière effrayante... Elle a ce qu'on appelle une piqûre anatomique... Le mal a été conjuré assez tôt je l'espère ? Elle a souffert de douleurs atroces qui la faisaient crier jour et nuit. Le mal a pu heureusement être localisé ; des abcès se formant successivement dans la main ; elle en est au troisième qu'on lui ouvre au bistouri... Elle est vraiment énergique ; je lui ai tenu la tête une fois pendant une de ces opérations toujours douloureuses et elle n'a pas poussé un cri... Priez un peu pour elle afin qu'elle voie bientôt la fin de toutes ces souffrances et qu'elle soit enfin complètement guérie... ».

De la Visitation où les deux sœurs ont obtenu de leur Père de faire une retraite avec une de leurs amies, Marie Hermite, Marguerite écrit longuement à Jeanne pour lui raconter sa vie de retraite. Elle est bien peinée de l'état dans lequel se trouve Mme Lethierry mais contente de savoir qu'elle va mieux maintenant.

Valentine D. a annoncé (23 juin) son arrivée à Paris avec ses enfants où elle passera une huitaine avant d'aller aux Petites Dalles où Mme Cronier est déjà installée. Mme Jannet fait un séjour à Douai chez la tante Barbedième. Elle ira ensuite à Lille chez son amie Mme Coustenoble et compte bien, avant de revenir à Paris, aller faire une visite à Jeanne P.

Les Paul Wallon sont toujours à Chatou qui est devenu un centre de réunion de différents membres de la famille, tous les dimanches.

---

[58] *Naissance à Douai le 22 mai 1880 d'un garçon, René, 1er enfant du ménage Frédéric Barbedième – Louise Poncelet.*

Berthe Alpy vient d'avoir son bébé, Maurice [59]. Marguerite W. qui donne toutes ces nouvelles à Jeanne, ajoute que Marie Lahure, une amie de la Visitation, vient d'avoir aussi un petit garçon.

Le Capitaine Petit a commencé la tournée d'inspection avec le général Hallier.

Parti pour 10 jours le 20 juin, il donne à Jeanne de bonnes nouvelles de leur arrivée à Amiens. Il l'a laissée assez fatiguée et en est très préoccupé ; il lui fait de pressantes recommandations pour qu'elle se ménage, fasse faire le plus de choses possibles par l'ordonnance Prophète, reste le plus tard possible au lit et qu'elle mette largement à contribution le vin de Bordeaux.

« A bientôt, ma chère Jeanne, je ne te demande pas d'avoir du courage, mais de te ménager. Dis aux enfants que s'ils sont sages, j'achèverai le théâtre (le fameux guignol qui nous a tant amusés). En attendant tu peux les récompenser, s'ils le méritent, en leur achetant des marionnettes et en leur permettant de jouer eux-mêmes... ».

Jeanne très touchée de son empressement à lui écrire et de ses affectueuses recommandations lui promet de les suivre. Lee enfants allant mieux, lui donnent moins de soucis.

« J'ai fait lire Joseph ; il sait très bien ses lettres, je vais voir comment il se tirera des syllabes, mais je crois qu'il n'a rien oublié... ».

Mme Lethierry n'est pas encore remise « il a fallu hier faire de nouvelles opérations et lui enlever un tendon lequel était gâté ! Sa mère, ses tantes la tourmente beaucoup pour aller voir Mr Paris ; elle n'a pas l'air de s'y décider et j'avoue que je la trouve imprudente ; déjà le mouvement ordinaire du doigt est compromis ; n'y a-t-il pas à craindre pis ? Le doigt m'a paru beaucoup moins bien qu'il y a 4 ou 5 jours... ».

Madame Jannet bien arrivée à Douai (22 juin) écrit à Mr Puiseux que « le petit nouveau-né fait les délices des deux familles. C'est à qui aura son jour de promenade. Jeanne (Chevau) – sa tante en est positivement affolée ; à 7 h du matin elle est déjà près du bébé à solliciter le bonheur de le dorloter. C'est un intérêt dans la vie auquel elle se rattache avec passion. Je ne sais pas comment est la mère pour son « René », mais Mme Poncelet (la grand-mère) m'a dit hier soir que c'était un enfant extraordinaire, qu'il avait beaucoup d'expression (1 mois !) et que quand elle arrivait il lui jetait un regard en coulisse !… tout cela mes chers enfants pour vous prouver que je ne suis pas une grand-mère plus infatuée que les autres et que moi, je garde toutes mes admirations en dedans...

Je me trouve très heureuse près de mon ancienne et bien chère amie, qui veut me retenir plus longtemps, mais j'ai le projet de partir lundi pour Valenciennes et d'être chez Mme Coustenable le 1er juillet. Je ne vous ai pas assez remercié, mon cher Victor, de toute votre sollicitude au moment de mon départ. Je suis bien habituée à vos attentions mais elles m'inspirent toujours un sentiment de bonheur et de reconnaissance. Parlez-moi de votre santé dans chaque lettre... comment vous passez les nuits... ».

Mr Léon Puiseux est décidément mis à la retraite. Son frère Victor s'emploie affectueusement (22 juin) à l'en consoler, en lui conseillant d'en distraire sa belle-soeur Francine qui en paraît très frappée : « c'est dimanche en allant voir Francine que j'ai appris la décision ministérielle qui t'admet, suivant la formule consacrée, à faire valoir tes droits à la retraite. On aurait pu reconnaître d'une autre façon les services que tu as rendus à l'administration universitaire et tu serais en droit de faire entendre de justes réclamations. Auraient-elles quelque succès ? Cela me paraît bien douteux et je vois, par le télégramme que tu as adressé à Francine, que tu es aussi de cet avis.

---

[59] *Naissance à Paris du 1er enfant, un garçon Maurice, le x juin 1880, du ménage Henry Alpy – Berthe de Gabory.*

Le Ministre parle dans sa lettre des conditions de durée dans lesquelles il a constitué la mission dont tu restes chargé ; sans doute il ne faut pas, par le temps qui court, faire trop de fonds sur les promesses ministérielles ; mais il y a encore quelque marque d'une bonne volonté qu'on risquerait peut-être de s'aliéner par des plaintes trop vives ?

Ce qui paraissait surtout préoccuper Francine, c'était la crainte que tu ne fusses trop vivement contrarié. J'ai cherché à la rassurer à cet égard et je te crois en effet assez philosophe pour ne pas t'affliger outre mesure d'un changement qui, après tout, te laisse encore dans une assez bonne situation.

Quant à Francine, il me semble qu'elle s'en consolera sans trop de peine si elle voit que tu en prends ton parti...

J'ai trouvé ces dames hier soir en assez bon état de santé. Mme Maingot était venue les voir dans la journée...

Mme Jannet est partie hier soir pour Douai ; elle va passer dans le Nord environ un mois.

Pierre et André se portent bien ; André passe aujourd'hui le premier de ses cinq examens de fin d'année (Polytechnique) mais il ne connaîtra ses notes que lors du classement définitif... ».

Le Capitaine Petit continue ses tournées d'inspection avec son général. De La Fère il écrit à Jeanne, restant sans doute toujours préoccupé de l'avoir laissée seule à Lille fatiguée : « jamais l'absence ne m'a paru aussi longue et l'inspection aussi fastidieuse... Ajoute à cela que nous n'avons pas un très beau temps...

Voudras-tu dire à Prophète (son ordonnance) qu'il aille chez Mr Delbecq chercher les boîtes qu'il a mises de côté pour moi. Je pourrais ainsi achever le théâtre en rentrant et si les enfants ont été bien sages nous leur jouerons une pièce... ».

Il apprend avec peine les mauvaises nouvelles que Jeanne lui a données au sujet de Mme Lethierry ; il trouve aussi qu'elle devrait aller consulter Mr Paris.

Valentine D. aussi, mise au courant, s'informe de la santé de cette bonne amie de Jeanne. Elle est sur le point de partir avec ses enfants pour les Dalles où elle sera au début de Juillet après un petit séjour à Paris.

C'est la fête de Jeanne (24 juin). Pierre la lui souhaite, entre deux tournées d'inspection. Ils seront ce soir à Soissons, de là ils iront à Maubeuge, ensuite à Valenciennes d'où ils rentreront à Lille le jeudi 2 juillet.

« Les enfants sont assez sages, écrit Jeanne à Pierre (26 juin) mais je me propose de ne plus dire un mot (aux enfants) pendant au moins 8 jours après ton retour ; c'est un repos qui me sera bien dû... ». C'est une façon toute maternelle de dire que nous étions insupportables !

Enfin la coqueluche tire à sa fin ; c'est déjà beaucoup pour la maman qui devait être excédée de ces quintes de toux perpétuelles au milieu desquelles elle vivait depuis tant de temps, jour et nuit !

« Les habitants de Saint-Maurice, dit-elle à Pierre, continuent à m'entourer de leurs prévenances ; tous les deux jours, Mme Verstraete m'envoie un joli panier de fraises ; ces deux dernières fois ce sont des fraises des bois qui ont un parfum délicieux et puis c'est si frais ; les enfants en font un vrai régal. Puis c'est Mr Malot (le propriétaire) qui joint le sérieux à l'agréable : des salades, des choux-fleurs étaient recouverts des plus jolies roses et accompagnées du catalogue illustré du Salon. C'est Mme Descamps qui m'envoie aussi de bien jolies roses, etc...etc... ».

Mme Lethierry va mieux mais, cette nuit, sentant que sa main lui faisait mal, elle pressa comme à l'ordinaire et le second tendon qu'elle espérait conservé est parti tout seul ; elle en a éprouvé beaucoup de soulagement et j'admire avec quel sang-froid elle

assiste à la perte de son doigt, car il ne pourra plus guère lui rendre de services maintenant !

Je vois souvent Mme Mary qui me plaît de plus en plus ; c'est une bien charmante femme ».

Mme Jannet écrit de Douai (25 juin) une lettre de conseils à son petit-fils André Puiseux après avoir appris qu'il n'était pas content du premier des cinq examens de fin d'année qu'il passe à Polytechnique (il n'a piqué qu'un 13, étant tombé sur une question qu'il n'avait pas préparé !). « Ton Père m'avait déjà dit que tu étais peu satisfait de ton 1er examen ; cela me porte toujours un coup pénible. J'ai tant à cœur ton avenir ! A mon âge on entrevoit mieux les conséquences d'un début médiocre dans une carrière. Je crains que tu ne t'imagines qu'après avoir réussi à entrer à l'Ecole, le plus grand effort était fait ? Je crois au contraire que c'est le moment de concentrer toute ta volonté et ton intelligence à acquérir des connaissances spéciales.

Chacun a son lot ici-bas : les femmes s'occupent de former le cœur et l'esprit des enfants, du bien-être matériel de la famille…, mais il faut que le chef de la famille la mette à même de remplir cette tâche par son travail et des efforts soutenus.

Les charges de la vie s'imposent. On peut pour soi-même mépriser l'argent et être indifférent aux privations (cette phrase, entre parenthèses, s'appliquait admirablement bien à André Puiseux) mais cette indifférence ne doit pas s'étendre sur une femme et des enfants. La santé, la bonne éducation, dépendent souvent des ressources que le chef de famille peut leur procurer.

Il n'est pas naturel, à ton âge, d'envisager les choses de si loin ; néanmoins il est bon de mettre ces considérations sous les yeux d'un jeune homme au début de sa carrière.

Je pense, mon cher enfant, que je vais partir lundi pour Valenciennes et que j'en repartirai mercredi pour Lompret (chez Mme Coustenoble).

Cette ville (Douai) où j'ai passé les dix premières années de mon mariage, me rappelle bien des souvenirs, les êtres chéris que j'ai perdus m'apparaissent à chaque pas ; toute l'enfance de ta Mère est ici... que j'étais heureuse alors et que la vie était belle !

Je veux chasser ces souvenirs mélancoliques pour le moment et te parler du présent, de l'accueil si affectueux de ma vieille amie et de ses enfants. Nous passons toutes nos journées à causer et à nous souvenir... Je vois les enfants et petits-enfants de ceux que j'ai connus autrefois ; beaucoup ont disparu et me rappellent mon âge.

On vient tous les soirs faire un whist pendant que Mme Chevau, avec sa gaîté et son entrain ordinaire, amuse les jeunes gens et les jeunes femmes avec des petits jeux. J'entends de bien bons rires pendant notre sérieuse partie. Pierre et toi y prendraient bien leur part.

Pierre Belin, lieutenant d'artillerie, est un charmant garçon, plein d'esprit et d'entrain. Il y a aussi un autre élève de l'Ecole (Polytechnique) dont j'ai connu le Père, professeur au lycée, qui n'est pas moins aimable et des jeunes filles qui ont toute la fraîcheur et l'entrain de la jeunesse ; elles ne sont nullement étiolées par l'anémie, cela fait plaisir à voir.

Je reçois une lettre de Valentine qui m'apprend son départ pour Paris hier jeudi ; elle ne passe pas par Douai. Tu chercheras, je l'espère, à la rencontrer et je te charge de l'embrasser pour moi ainsi que ses enfants. Je regrette que tu n'aies pas trouvé Adèle (Guibert) ; tu as de bonnes jambes ainsi que Pierre ; tu feras une autre tentative... ».

Le lendemain (26 juin) elle écrit à Jeanne P. pour lui dire le plaisir qu'elle aura « d'aller passer quelques bonnes matinées près de toi et de tes enfants que j'ai hâte de revoir » lorsqu'elle sera installée chez son amie Mme Coustenoble, aux portes de Lille. Elle regrette bien d'avoir manqué Valentine qu'elle espérait un peu voir à Paris avant son

départ pour le Nord. Mais elle ne pouvait pas reculer son voyage, devant être rentrée à Paris pour le 25 juillet et, en quittant Lompret, elle doit encore aller à Bruxelles.

Sachant son mari indisposé, Jeanne insiste pour qu'il obtienne du général Hallier de revenir quelques jours plus tôt... « mais, soigne toi de grâce ; tu sais que ta vie ne t'appartient pas... que tu la dois à ta femme et à tes enfants... ».

Quant à elle, elle lui déclare que, malgré son absence, elle prend du bon temps : « j'ai passé hier une heure chez Mme Mary et Mme Boudehoux ; j'ai vraiment plaisir à les voir ; elles me plaisent toutes deux de plus en plus... ». En P.S. : « Il y a eu hier 30 ans (26 juin 1860) que notre pauvre Adèle s'est mariée... ».

« Ne t'inquiète pas de ma santé, lui répond Pierre (28 juin) ; je suis, il est vrai, un peu fatigué mais je puis continuer la tournée sans danger. Ce serait dommage de ne pas profiter de l'occasion qui m'est offerte de voir les nouveaux ouvrages de défense au moment où ils sont sur le point d'être terminés et lorsqu'on peut profiter beaucoup de l'expérience acquise dans leur construction ».

Un camarade de Pierre Puiseux à l'Ecole normale, Lefrançois, ayant accepté de faire le discours de distribution de prix au Lycée de Chambéry où il est professeur de mathématiques, a pris pour sujet « les hommes de la Savoie ayant acquis quelque célébrité dans les sciences ». C'est à Pierre qu'il s'adresse pour avoir des renseignements biographiques. Il le remercie des notes envoyées et termine sa lettre : « pour en revenir à mon laïus, pourrais-tu me dire si une petite erreur dans les tables de la lune pourraient induire les marins en d'énormes boulettes et me donner un chiffre ou deux pour épater mon monde sans être trop exposé à me voir rire au nez par quelque officier de marine qui se trouverait là comme par hasard ? Puisque nos officiers de marine quand ils ne sont pas à l'Observatoire (il fait allusion à l'Amiral Mouchy, directeur de l'Observatoire) se rencontrent partout ailleurs que sur leurs bateaux... ».

A Pierre Puiseux qui lui a écrit, sa grand-mère Jannet répond (26 juin) : « j'ai reçu ta lettre avec un bien grand plaisir, ce qui a fait dire à ces dames que j'étais vraiment bien aimée de mes enfants si empressée à m'écrire ; tu penses bien que cela me chatouille le cœur... Oui, mes chers enfants, votre amitié fait tout mon bonheur et si tu pouvais savoir, cher enfant, ce qu'il y a dans mon cœur pour toi de gratitude et de tendresse !... ». Et plus loin : « j'attends avec une bien sérieuse anxiété le résultat du 2e examen d'André. Tu me dis que ton Père passe d'assez bonnes nuits ; ce n'est pas assez pour me satisfaire. Il faudra prendre garde qu'il ne se fatigue avant d'aller aux eaux, car, alors, il serait en moins bonnes dispositions pour en profiter. Cette santé nous est si précieuse qu'elle doit passer avant tout... ».

Jeanne P. n'oublie pas (28 juin) la fête de son mari : « je n'oublie pas que c'est demain ta fête et il faut que nous soyons séparés ! Je t'embrasse de cœur, cher Ami, et je prierai encore plus pour toi demain que jamais. Je demanderai beaucoup à Dieu pour toi, mais je le remercierai aussi, car le bon Dieu a été bien bon de te donner à moi. Puissions-nous vivre de longues années de plus en plus unis, les petites peines de la vie nous paraîtront plus légères et les joies doublement grandes... Les enfants vont bien ; Joseph ne se plaint plus des dents, Jeanne continue a être gaie et bien portante... ».

Marie Silvestre pense aussi à la fête de son frère et s'inquiète de la santé des enfants. « Papa est en bonne santé : aujourd'hui (28 juin) il a eu comme distraction la vente des béliers qui a attiré à l'Ecole (de Grignon) assez de monde. Toute la journée il a été sur pied pour tout voir et, le soir, il se plaignait de ses jambes ; cela ne m'a pas paru extraordinaire ; néanmoins, je trouve qu'il va bien et qu'il faut savoir se satisfaire... ».

C'est au tour de Mr Puiseux de donner des nouvelles à Mme Jannet. Il est allé à Chatou voir les Paul Wallon : « le petit Henri m'a fait toutes sortes d'amitiés ». Il n'y est resté qu'une heure ne voulant pas manquer le parloir de l'Ecole Polytechnique. Il a vu

aussi Valentine « qui se préparait à sortir en voiture avec son mari et ses enfants pour des emplettes d'étoffes destinées à l'ameublement de leur maison. Pierre était avec moi ».

Mme Boutan « est toujours fidèle à la promenade du Luxembourg. Elle avait reçu des nouvelles de Louis, datées d'Aden ; malgré la chaleur il avait fort bien supporté la traversée de la Mer Rouge. Il raconte une pêche qu'il a faite dans la rade de Suez avec un Arabe qui ne savait pas un mot de français et qui ne voulait absolument pas lui laisser récolter les animaux marins qui n'étaient pas bons à manger ! Louis a en outre assisté dans la ville de Suez à un mariage musulman ; c'était la fille du mufti, je crois, qui épousait un homme considérable de l'endroit. En somme, le voyageur paraît toujours enchanté de son voyage.

J'ai passé hier au Collège Henri IV. Ma belle-soeur s'efforce de prendre son parti de la nouvelle sitation de mon frère, mais je vois bien que ce changement l'a vivement contrarié. Elle est toujours dans le même état de santé ainsi que Madame Toussaint [60].

Mon frère est en ce moment à Toulon (sans doute en tournée d'inspection, il était inspecteur général de l'Université). Il sera de retour à Paris dans les premiers jours de juillet ».

Pierre Puiseux écrit le même jour à sa grand-mère. Il fait chaud à Paris. Il a hâte de pouvoir s'en échapper avec son frère André pour aller à la montagne. « J'ai eu le plaisir de voir Etienne (Wallon) avant-hier, mais pour quelques minutes seulement. Il s'était échappé de Reims pour venir voir Valentine et devait repartir le même soir. Il va très bien, fait sa classe avec intérêt, monte à cheval et compte faire au mois d'août une tournée sur les bords du Rhin.

Je n'ai pas vu Rivière ces jours-ci bien que je sois allé à l'Ecole. Je suppose qu'il est toujours dans les mêmes intentions et qu'il trouvera moyen de s'arranger pour partir en même temps que nous...

Mme Boutan, Gabrielle et Auguste viennent chaque soir au Luxembourg où ton absence est vivement sentie...

J'ai attendu pour fermer ma lettre qu'André fût arrivé afin de te donner des nouvelles de son 2e examen (physique). André est venu en effet mais il ne passe son examen qu'à 5 h... ».

Juillet 1880

Mme Jannet heureuse des bons moments passés près de Jeanne P. à Lille et de la visite que cette dernière a pu faire dans la propriété de Mme Coustenoble à Lompret (ou Longpré?) lui écrit le 10 juillet (samedi) : « On a bien regretté de te voir partir si tôt. Tout le monde ici est sous le charme que tu exerces d'ordinaire. Je suis très fière de mes nièces et cela me chatouille le cœur. Je suis heureuse, ma chère Jeanne, d'avoir vécu quelques jours près de tes charmants enfants ; je vais mieux me les représenter quand on me parlera d'eux. Adèle et Jeanne sont deux [tïpes] ravissants. J'ai toujours devant les yeux cette belle petite tendant son petit bec pour être embrassée chaque fois qu'un regard sympathique s'attache sur elle. Je te prie, ma chère Jeanne, de dire à Mme Broudehoux et à Mme Mary combien leur accueil si affectueux m'a été au cœur. Je suis heureuse de te savoir de si bonnes et agréables relations. Mme Mary est une charmeuse comme toi qui

---

[60] *Madame Toussaint : sœur de Mme Léon Puiseux. Mr Toussaint était professeur de l'Université. Il était examinateur au Prytanée militaire et plus tard à Saint-Cyr. Ils ont eu deux fils dont l'un est devenu lui-même professeur.*

attire toutes les sympathies. Je prendrai après-demain lundi le train de 2 h pour Bruxelles ».

Mr Puiseux donne à Mme Jannet des nouvelles du 2e examen passé par son fils André : « il n'en est pas trop mécontent bien qu'il eut dû, dit-il, répondre beaucoup mieux aux questions qui lui ont été posées. Il ne connaîtra pas sa note avant samedi.

André a été hier au collège Henri IV où il a rencontré sa tante et Mme Toussaint. Ces dames ne vont pas trop mal ; elles avaient de bonnes nouvelles de mon frère, datées de Toulon ou de Marseille.

Mme Boutan vient encore de recevoir une petite lettre de Louis ; « il allait quitter Aden où la chaleur est excessive. Il dit que de ses compagnons de voyage, c'est encore lui qui en a le moins souffert. Il ne savait pas au juste si son vaisseau relâcherait à Colombo (île de Ceylan) où s'il irait directement à Melbourne. Dans ce dernier cas, Mme Boutan serait peut-être deux mois sans avoir de nouvelles ».

Il donne des nouvelles de sa santé ; il a été un peu gêné pendant deux ou trois jours de la semaine dernière, mais sans souffrir ; à présent, il passe de bonnes nuits, se réveillent à peine une ou deux fois.

D'après le tableau officiel des examens qu'il vient de recevoir, sa dernière séance est fixée au 23 juillet. André ne sera libre que le 26. « Il y aurait peut-être quelque avantage à ce que je partisse seul un jour ou deux à l'avance. De cette façon, vous trouveriez en arrivant votre gîte tout préparé... ».

Racontant à Pierre Puiseux son court séjour à Valenciennes occupé à « faire des visites à la famille et aux anciens amis dont toutes les marques d'amitiés m'ont fait un bien grand plaisir ». Mme Jannet lui parle des vieilles tantes Caffiaux des deux qui restent encore [61] : « elles sont bien âgées, 81 et 90 ans ; elles ont des infirmités qui les tiennent clouées sur leur fauteuil mais la tête et le cœur sont bien entiers et j'ai passé près d'elles le plus de temps possible. J'ai été comblée d'amitiés et d'attentions de toutes sortes par ma cousine Emilie (Caffiaux) et ses frères. Cette visite à ma ville natale m'a fait du bien tout en me rappelant des souvenirs qui sont maintenant douloureux... ».

Pendant son voyage de Valenciennes à Lompret, elle attendait à Lille, assise sur un banc dans la salle d'attente en lisant le Figaro, lorsqu'elle entendit une voix disant : « tiens, voilà Sophie ! »..... « C'était Mme Colas , sa fille Jeanne et son petit-fils qui allaient justement à Lompret « faire une visite à Mme Coustenoble. Tu penses comme cette rencontre m'a été agréable... Le petit-fils d'Elodie [62] est un joli enfant très intelligent, mais si chétif que cela serre le cœur de penser que la vive affection de sa grand-mère lui prépare peut-être de cuisants chagrins.

Il a un amour tout particulier pour la campagne et les fleurs. « Allons au champ, bonne Maman » est une prière qui revient sans cesse. Il cueille toutes les herbes et fleurs qu'il peut porter et les soigne et les arrange avec goût (il a 4 ans!). Mme Coustenoble l'a comblé de joie en lui donnant un bouquet. Mme Colas disait : « Oh ! Il aime bien mieux cela que les gâteaux ». Pendant le dîner, qui se prolonge toujours dans le Nord, il jetait des regards mélancoliques sur le jardin. Je pris sur moi de dire à sa tante : « Jeanne (Colas) mène le aux champs ». Il s'est levé tout joyeux. Sa jeune mère est toujours malade depuis sa naissance. Elle était fort jolie ; maintenant elle est toute flétrie ; elle paraît avoir 40 ans. Elle souffre d'ine maladie intérieure qui la rend aussi infirme que

---

[61] *La tante Etienne Caffiaux (90 ans) et la tante Françoise Caffiaux (81 ans).*

[62] *Le petit-fils de Mme Colas (née Elodie Hiolle (1823-1897), Alphonse Colas, né en 1876, vit encore (1939). Il est publiciste – et sa mère a vécu jusqu'en 1928 !!*

Mme Puiseux. Son mari est bien malheureux ; on n'a pas espoir de la conserver longtemps. Que Dieu préserve mes chers fils d'une semblable destinée !

La lettre que ce dernier lui avait adressée à Douai, a été la chercher à Valenciennes et ne lui a été remise par le facteur que sur la route de Lille alors qu'elle était dans la voiture de Mme Coustenoble... « Je remercie mon cher André, dit-elle à Mr Puiseux, de soigner son écriture pour moi car je n'ai plus personne pour m'aider à déchiffrer une lettre écrite sans soin... ». Elle raconte à Mr Puiseux sa journée chez Jeanne P. à Lille : « Mr Petit était revenu de la veille de sa tournée d'inspection ; les quatre aînés étaient retournés en classe ce jour-là pour la 1ère fois, depuis deux mois qu'a régné la coqueluche dans la maison. Ils sont revenus à l'heure du déjeuner et j'ai pu jouir et admirer cette jolie petite famille y compris la Mère qui est toujours très charmante. L'heure du retour en classe étant arrivée, je pris le tramway avec Jeanne qui vint avec moi chez nos cousines Mmes Colas et Bourdon » .

Elle jouit bien de la propriété de Mme Coustenoble, surtout par ce beau temps, se promenant avec grand plaisir, le matin sous les beaux ombrages... « Je pense qu'il serait bien agréable de pouvoir recevoir ses enfants dans une semblable propriété, mais je crois que le plus riche propriétaire donnerait bien ses terres et ses châteaux pour des fils comme les miens... Remercions Dieu de ce qu'il m'a laissé... ».

Elle termine sur des recommandations à Mr Puiseux : « et lorsque vous irez chez Mr Reliquet (son médecin) demandez-lui des avis sur les eaux d'Evian et la durée d'une saison ».

Quelques jours après, étant retournée chez Jeanne P. pour y passer deux jours, elle dit à son petit-fils Pierre Puiseux le plaisir qu'elle a eu d'y dîner avec la famille Colas et « Mme Broudehoux que j'ai connue dans la jeunesse ; son mari était un ami intime du mien. Sa fille que j'ai connue enfant est maintenant veuve. Jeanne est fort liée avec la jeune veuve... Parler de Jeanne comme mère de famille est superflu ; nous la connaissons tous pour un modèle. Adèle, Jeanne et Valentine sont, à mes yeux, la perfection du genre. Dieu permette, mes chers fils, que vous rencontriez des femmes comme cela... C'est le bonheur de la vie... Mr Petit seconde admirablement sa femme ; il surveille les devoirs, il maintient l'obéissance au logis ; le petit Henri très intelligent, laisse déjà voir ce que vaut les soins de son Père... Le temps me paraît bien long sans vous voir ; quel que soit l'agrément d'un voyage qui me fait revoir de si bons parents et amis, vous me manquez trop... Ne vous relâchez pas de m'écrire souvent je vous en prie... ».

Pierre Puiseux s'étant plaint de souffrir d'une douleur rhumatismale dans la cuisse, elle lui conseille d'user d'un baume (le baume tranquille) qui lui a réussi à merveille, il y a bien des années, pour une douleur analogue dans un bras et elle ajoute avec raison : « je crains que ce ne soit quelque refroidissement à l'Observatoire... ».

Elle ne manquera pas de revenir à temps pour partir avec son gendre et ses petit-fils dans les Alpes ; elle tient trop à partir en même temps qu'eux. Elle va donc faire rapidement son voyage à Bruxelles et vient d'écrire à Mme Vinçotte (de vieux amis belges de Mme Jannet) pour annoncer son arrivée et, s'adressant à son petit-fils André ; « J'espère que tu vas bien maintenir ton courage pour les dernières épreuves que tu as à subir. J'ai idée que l'an prochain tu te mettras plus sérieusement au travail dès le commencement. A ta place, je consacrerais tous les jours un moment, pendant les vacances, à repasser avec ton Père quelque point restant obscur ; tu as pour cela des facilités à nul autre pareille... ».

Elle est heureuse d'avoir reçu en arrivant à Bruxelles (13 juillet) des nouvelles de son gendre et rassurée d'apprendre que son petit-fils Pierre Puiseux se sente mieux de ses douleurs rhumatismales après avoir usé de son baume tranquille. « Mme Vinçotte et Mme Crépin m'attendaient à la gare. Je me sens bien heureuse de me trouver au milieu

de cette bonne famille qui a tant d'affection pour moi. Malheureusement, vous me manquez tous trois... C'est désolant que ce pays-ci soit entièrement dénué du pittoresque qui vous attire ! Aussitôt que vous saurez quelque chose des examens d'André, faites-le-moi savoir ; j'en suis toujours très préoccupée... ».

Madame Lethierry étant allée à Paris, a passé un après-midi avec Marguerite W. restée avec son Père, tandis que sa sœur Geneviève est déjà partie aux Petites Dalles... Elle remercie sa sœur Jeanne P. « des bonnes choses » que renferme « sa lettre » et qui m'ont été au fond du cœur ; tu connais assez mon affection pour toi, pour savoir combien je t'en suis reconnaissante : je vois bien maintenant que Mme Lethierry nous laisse encore beaucoup de place dans ton cœur et j'en suis bien contente ; quand on aime quelqu'un on est si heureux de s'en sentir aimer aussi. On dit quelquefois que la distance diminue l'affection, mais il n'en est pas de même pour moi à ton égard ; c'est peut-être le contraire... ». A travers les taquineries de Marguerite à sa sœur au sujet de sa grande amitié pour Mme Lethierry, n'y avait-il pas au fond une toute petite pointe – cependant Marguerite était foncièrement bonne et franche – bien petite pointe de jalousie, très excusable si l'on songe à toute la profonde affection qui la liait à Jeanne ?

« Mme Lethierry, continue-t-elle, est bien bonne d'avoir été contente de me voir ; elle m'a procuré des moments bien agréables et que je regrettais de voir passer si vite. Comment veux-tu qu'on soit timide avec elle ? Il n'y a pas moyen... Nous avons été ensemble visiter le Panthéon et sommes revenues en faisant le tour du Luxembourg, qu'elle ne connaissait pas ; mais nous étions si bien occupées à parler de toi qu'elle serait bien embarrassée, je crois, de te faire la description de ce qu'elle a vu !

Geneviève paraît s'amuser beaucoup et je suis bien contente qu'elle soit partie ; elle se serait bien ennuée ici, tandis que je ne m'ennuie pas. Il est vrai que cela m'a bien coûté de manquer l'occasion de passer un bon mois avec Valentine qui est si bonne pour nous et que je n'ai fait qu'apercevoir pendant son séjour à Paris, mais j'en suis bien dédommagée en voyant que j'ai fait plaisir à Papa et en ayant l'occasion de lui témoigner mon affection et de pouvoir lui être un peu utile et agréable.

Valentine pensait que Papa pourrait peut-être me conduire vers le milieu de juillet, mais ce n'est pas possible : Papa est très occupé et a besoin de moi pour corriger ses épreuves qu'il commence à recevoir... Du reste le commencement d'août va bien vite arriver.

Adèle G. compte partir le 2 août : Henri (Guibert) passe son baccalauréat les 29 et 30 juillet ; il travaille avec beaucoup d'ardeur pour s'y préparer.

Etienne arrive ce soir et restera jusqu'à jeudi soir.

Paul est revenu hier de son voyage en Bretagne où il a passé une huitaine de jours, mais il a eu souvent du mauvais temps ce qui l'a empêché de faire des aquarelles comme il en avait l'intention.

Nous avons reçu ce matin une lettre d'Henri W. et de Laure ; cette pauvre Laure est tout à fait effrayée de la fête du 14 juillet ; elle dit qu'il y aura bien sûr une révolution dans Paris et nous engage à être prudents... S'il doit y avoir une révolution, on ne s'en douterait guère maintenant car tout est bien calme et tranquille. Papa ira sans doute à la revue cet après-midi ainsi que Paul et peut-être Etienne [63].

Tu as sans doute vu dans les journaux que Mr Dupré-Latour a donné sa démission à cause des troubles qui avaient eu lieu contre les Maristes (Mr D-L était une

---

[63] *C'est sous le 1er ministère Freycinet (1879-1880) que fût votée la loi fixant la fête nationale au jour anniversaire de la prise de la Bastille et, le 14 juillet 1880, le gouvernement fit coïncider avec cette solennité la distribution de nouveaux drapeaux à l'armée.*

des victimes des fameux décrets des 29 et 30 mars 1880 !) et que le Procureur n'avait pas voulu poursuivre. Louis, que je voyais dernièrement, me disait que sa tante ne savait pas encore si elle continuerait d'habiter Toulon, qu'elle viendrait peut-être à Paris à cause de sa petite fille quelle à l'intention de mettre à la Visitation.

Tu as donc toujours ton vilain mal de dos ? Surtout ne travaille pas trop ; si tu pouvais m'envoyer un peu d'ouvrage, je serais si contente de t'aider...

Papa a rencontré dernièrement Mr Lussigny ; il paraît que Laure (Lussigny) est tout à fait guérie ; elle a maintenant quitté les eaux et est à Dieuze chez sa tante. Il faut espérer que cette fois-ci sa guérison sera tout à fait définitive.

Elle ajoute en P.S. « quand tu verras Mme Lethierry, ce qui ne va pas tarder, car vous devez bien passer toutes vos journées ensemble pour vous dédommager de ne pas vous être vues pendant huit jours, redis-lui encore tout le plaisir que j'ai eu de passer quelques bons moments avec elle et de causer avec quelqu'un qui sait t'apprécier comme tu le mérites... ».

Mme Barbedième écrit à Jeanne combien elle a été contrariée en rentrant chez elle de trouver les cartes de Pierre et du général et d'avoir manqué leur bonne visite : « exprime bien je te prie, tous mes regrets à ces Messieurs qui n'ont même pas eu la porte ouverte ; j'avais permis à la domestique d'aller se promener pour voir Gayant... ».

Elle lui parle de la mort de ce pauvre Ernest Paix, mort à la suite d'une chute de cheval alors qu'il était allé se promener du côté de l'usine de son cousin Paul. On l'a relevé sans connaissance et il est mort ainsi au bout d'une heure et demie. Les médecins qui l'ont examiné ne lui ont trouvé ni fracture ni contusion grave ; comme il souffrait de l'estomac on se demande s'il n'est pas mort, étant à cheval, d'une crise dont on n'a pu déterminer la cause ?

Mr Puiseux donne à Mme Jannet, toujours à Bruxelles, de bonnes nouvelles de l'examen d'analyse passé par son fils André. Il n'en est pas trop mécontent « mais vous savez qu'il est sujet à se faire illusion en pareil cas et nous ferons bien d'attendre, avant de nous réjouir, qu'on lui ait fait connaître sa note officielle... Il a maintenant une dizaine de jours pour préparer la mécanique qui est la matière de son dernier examen ; j'espère qu'il va bien employé ce laps de temps et qu'il ne se laissera pas trop abattre par la chaleur excessive qui règne depuis quelques jours.

Paul Wallon nous a invités à aller à Chatou fêter chez lui la Saint Henri. J'ai accepté son invitation ; c'est vous dire que je me trouve assez bien portant. Je ne suis réveillé que deux fois ou trois au plus dans la nuit et je suis bien rarement gêné dans le jour.

J'ai maintenant à peu près tous les jours, des séances d'examen, mais elles sont ordinairement terminées à midi ; dans ces conditions, ce n'est pas trop fatigant. Le plus pénible c'est la correction des compositions qui m'arrivent par paquets de 25. J'aurai encore de mardi à samedi prochain une corvée supplémentaire ; c'est l'examen des candidats aux bourses que le Ministère alloue à un certain nombre de jeunes gens se préparant à la licence... Tout cela me fera trouver les vacances bien agréables...

Je n'ose pas trop presser votre retour, sachant quel plaisir vous avez à revoir vos amis ; permettez-moi de vous dire cependant que nous trouvons le temps bien long après vous... ».

Le même jour (17 juillet) Mme Jannet écrivait à Pierre Puiseux s'inquiétant de son silence et craignant qu'il n'ait souffert de la grosse chaleur... « Je sais que les grandes chaleurs te causent souvent du malaise... Enfin, voilà tes vacances qui approchent, mon cher enfant, et tu vas respirer à pleins poumons le bon air des montagnes... ».

Si Paris était en fête et pavoisait pour le 14 juillet on en faisait tout autant à Bruxelles : « c'est la fête du cinquantenaire de l'indépendance nationale ; elle est

inaugurée depuis 15 jours et jusqu'au mois d'octobre c'est une série continuelle de réjouissances de toutes sortes ».

Il y a une exposition industrielle, purement belge ; elle fait le plus grand honneur au pays. Elle y est allé déjà deux fois. Entre autres merveilles « elle a pu causer à 1000 mètres de distance avec un inconnu... Pourquoi n'ai-je pu le faire aussi bien avec vous ? J'aurais reconnu votre voix à tous trois. Cette épreuve de téléphone que je n'avais pu faire à Paris m'a vraiment émerveillée... » .

Que dirait aujourd'hui Mme Jannet avec son téléphone automatique installé dans son appartement ?

« Aujourd'hui nous déjeunons chez Mme Gobert pour aller ensuite à Laekan voir le monument qu'on prépare depuis 15 ans à la mémoire de Léopold 1er ; on l'inaugure mercredi officiellement.

J'aurai tant de choses à te dire sur la toute famille Vinçotte et Gobert qu'il me faut remettre cela quand nous serons réunis. Je te dirai seulement, parce que c'est tout récent, qu'Henri Vinçotte, le plus jeune des fils, ingénieur des mines, vient d'être choisi comme ingénieur aux Carrières de Porphyre de… ?; c'est une immense exploitation de pavés à quelques kilomètres de Bruxelles ; il a 6 000F d'appointements, une petite maison pour lui, chauffage, éclairage, chevaux, voiture ; c'est une très riche compagnie qui paie largement son personnel. Mr Biet, gendre de Mme Vinçotte, ingénieur mécanicien, est Directeur de la Compagnie de Saint-Raphaël pour la construction des machines à vapeur ; il a 12 000F de fixe, une part dans les bénéfices, une habitation superbe avec un parc immense, voitures, chevaux, domestiques... Il a un brevet d'invention pour un perfectionnement ; il a traité avec la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, ce qui le met dans une situation de fortune tout à fait superbe. Mr Robert Vinçotte est aussi dans une très belle situation. Ils sont tous ingénieurs et surtout tous travailleurs et pleins de courage ; c'est à eux-mêmes qu'ils doivent ces belles positions… quant à Thomas (Vinçotte?) l'artiste, il est célèbre en Belgique ; on lui confie la plupart des sculptures des monuments. Il est en très grande faveur près du Roi dont il vient de faire le buste qui sera reproduit sur les diverses médailles. Je jouis beaucoup du bonheur de mon excellente amie Mme Vinçotte qui mérite si bien toute cette prospérité et si tu voyais la collection de jolis enfants dont elle est entourée, cela demanderait un autre chapitre...

C'est samedi prochain au plus tard que je compte revenir et je serai très heureuse de vous revoir... ».

Mr Wallon ayant envoyé à sa fille Jeanne un titre de 380F de rente 3%, mis au nom de Jeanne pour être transféré plus tard à petite Bébelle, s'étonne de ne pas avoir reçu par retour un accusé de réception ? Aussi charge-t-il Marguerite de se renseigner auprès de sa sœur. Elle en profite pour confirmer la complète guérison de Laure Lussigny revenue à Chatou depuis deux ou trois jours.

Les deux fils de Mme E. Lussigny viennent de passer la 2e partie de leur bachot : Paul L. a été reçu mais son frère Emile a été refusé à cause de l'allemand.

Très pris par les examens, Mr Puiseux, écrit une dernière lettre à sa belle-mère. Il a été très touché des vœux de fête que Mme Jannet a eu la bonne pensée de lui envoyer : « Pierre et André m'ont donné, outre un superbe bouquet, un livre que Mr Talbert vient de publier dur les voyages dans les Alpes. Je crois qu'il vous intéressera et qu'il pourra servir de matière à nos lectures à haute voix pendant les vacances ». Il a reçu une lettre de Mr Olleris lui faisant part de leur intention, à Mme Olleris et à lui, d'aller quelques jours à Orsières lorsqu'ils y seront installés... « J'ai été tellement pris tous ces jours-ci que je n'ai pu m'occuper de mes préparatifs de départ ; c'est seulement demain après-midi (23 juillet) que je commencerai à respirer ; encore me faudra-t-il trouver le temps de

corriger des épreuves qui m'attendant sur mon bureau. Mais vous savez que quand il s'agit de voyage, mes dispositions sont bientôt prises.

Je ne sais toujours pas quelle note a eu André pour son examen d'analyse ? Il m'assure qu'il travaille sérieusement la mécanique sur laquelle il doit être interrogé lundi matin. Il sortira aussitôt après cet examen et se trouvera tout à fait en vacances « .

Par un petit mot hâtif Mme Jannet annonce son retour à Paris pour le samedi 24 juillet... « Je ne me sens pas de joie de vous revoir tous trois ; on a beau être choyé par les amis, les enfants priment tout... Il est convenu, en Belgique et partout où j'ai séjourné, qu'il n'y a pas de gendre pareil à vous et que mes petits-fils sont des modèles... ».

Des Petites Dalles où Henri W. vient d'arriver avec Laure (28 juillet) pour profiter de la présence de Valentine et mieux connaître ses enfants « pour quelques uns des quels nous étions presque des étrangers, écrit Henri à sa sœur Jeanne », on espère encore y voir arriver la famille Petit... « Un changement d'air ferait du bien à tous. Il s'agirait de trouver quelque combinaison qui vous ramenât dans notre cher petit coin des Dalles. Nous la cherchons… ».

Valentine ajoute un mot à la lettre de son frère disant son espoir de revoir encore aux Dalles Jeanne et ses enfants avant son retour à Valenciennes projeté pour la première quinzaine d'août. Elle est désolée d'avoir fait ce séjour aux Dalles avec si peu de famille autour d'elle !

Henri W. toujours préoccupé à l'idée que Jeanne se privait de venir aux Dalles dans la crainte de semer autour d'elle la coqueluche, s'est ingénié à trouver une combinaison. Nous avons trouvé la solution cherchée. Mais il a fallu se décider en si grande hâte que nous n'avons pu consulter plus amplement... ; nous risquions de ne plus trouver de logement. Nous avons arrêté une petite maison fort modeste entre le boulanger et la maison d'Aglae, une des maisons de la ferme Buquet, celle qui est en façade avec un petit jardin sur la route : une cuisine et une salle à manger au rez-de-chaussée, deux chambres et un cabinet au premier avec deux grands lits et deux petits lits plus un bureau, une chambre de domestique sous les combles avec grenier, voilà tout. Cela peut-il vous suffire ? C'est juste, mais bien juste votre suffisance... ».

Adèle G. annonce elle-même à Jeanne (30 juillet) le succès de son fils au bachot : « Henri a été reçu aujourd'hui avec un bon examen, avec de bonnes notes comme lui ont dit ses examinateurs. Son grand-père est content et tu devines sans peine combien j'ai été heureuse. Un premier examen dans une famille est chose nouvelle et émouvante. Pauvre enfant ! Combien son Père eût été content ! Sachant combien vous voulez bien vous y intéresser, Pierre et toi, je vous en donne aussitôt la nouvelle [64].

Mais quelle autre bonne nouvelle aujourd'hui, ma chère Jeanne ! J'entends dire que nous te verrons aux Petites Dalles, ces vacances seraient donc encore une fois complètes par cette jouissance si grande de te voir au milieu de nous ? ».

Août 1880

Henri W. s'inquiète de ne pas avoir encore reçu de réponse à sa dernière lettre du 29 juillet. « Nous trouvons que vous prenez bien le temps de la réflexion et cela nous inquiète. Vous avez dû recevoir une lettre de Père qui a dû vous inviter à déférer à notre demande et vous confirmer l'offre qu'il vous a déjà faite de prendre à sa charge les frais du voyage. Il nous écrit qu'il est heureux à la pensée de vous retrouver ici.

Allons, que cette heureuse arrivée ne tarde plus... ».

---

[64] *Henri Guibert est reçu brillamment à son 1er bachot (29/30 juillet 1880) : c'est le 1er examen passé par la génération des petits-enfants de Mr Wallon.*

Marie Silvestre donne des nouvelles de Papa Petit (1er août). Il s'est foulé un pied. « Il va un peu mieux mais un mieux bien peu sensible ; il est bien malheureux d'être encotre atteint d'une nouvelle infirmité qui ne lui permet plus de sortir. Il n'y a, parait-il, que le repos qui puisse le guérir. Monsieur Sergeont lui a fait plusieurs visites et n'a presque rien changé au traitement. Si vous pouviez écrire à Papa, cela le consolerait un peu...

De violents orages ont causé des désastres « chez les locataires de Papa » : à Mintainville, « Brillon qui est un honnête homme, a eu ses récoltes ravagées ; il ne demande rien et est parfaitement en règle pour ses paiements ; mais il n'en est pas de même pour Valdestin à qui nous demandions sans cesse les loyers ; il doit une année (430F) et hier, dans l'après-midi, il est venu nous annoncer que toute la petite ferme était ravagée par la grêle, qu'il était ruiné... De plus, il proposait à Papa de prendre ses chevaux et ses vaches en nantissement pour se soustraire à une saisie dont il est menacé de la part d'une dame à laquelle il doit 550F pour 10 hectares de terres qu'il lui loue. Cette proposition ne nous a pas paru honnête ; aussi suis-je allé avec lui à Neauphle pour nous inspirer auprès de Me Lery, lequel ne nous a pas conseillé de prendre une mesure pareille qui serait indélicate et ne servirait pas nos intérêts... Nous nous proposons mardi d'aller voir « la Coudriette » afin de nous assurer si Valentin a bien dit la vérité. Nous croyons que depuis deux ans il doit y avoir un vice quelconque chez cet homme puisqu'il avait toujours assez bien payé et que maintenant on ne peut plus en avoir un sou ! ».

Ce brave Valentin n'a guère changé par la suite ! Il a toujours cherché à tirer des carottes...

« Papa a encore deux mauvais locataires : Misson et Prudhomme qui paient aussi fort mal...

Silvestre est toujours bien fatigué et découragé ; mon beau-père ne pourra pas continuer ses travaux au delà de la moisson ; cela est bien compréhensible à son âge ; il est même étonnant qu'il puisse être encore en activité de service ».

Enfin, Jeanne P. a répondu à l'aimable invitation de son frère Henri W. - qui en est tout heureux : « remercie pour nous Pierre de la privation qu'il s'impose et dis-lui que je ferai en sorte de passer ici tout le temps qu'il y pourra lui-même séjourner... ».

Au dos de cette lettre on retrouve au crayon les calculs faits par le Capitaine Petit pour le voyage de sa famille de Lille aux Petites Dalles soit par Amiens-Rouen et Yvetot, soit par Amiens – Motteville – Bosville et Cany. Il n'y a guère de différence… environ 130F.

Jeanne Chevau qui est allée à Lille faire une petite visite aux Petit, écrit à son retour à Douai (2 août) : » Nous avons été bien contente (sa mère l'accompagnait) de vous revoir tous, émerveillées complètement de Pierre comme peintre, mécanicien, menuisie, etc… (sans doute le fameux guignol ?). Nous comptons, en ton absence, sur de fréquentes visites de ton mari... Que ta Jeannette est donc gentille ! J'en ai rêvé de cette benjamine chérie... ».

Valentine insiste pour que Jeanne avance son voyage afin qu'elle puisse encore jouir un peu de sa présence et de celle de ses enfants, avant de repartir pour Valenciennes avec les siens, le 9 ou 10 août, à moins que Célestine ne se décide à venir la chercher, ce qui est peu probable ; dans ce cas elle pourrait prolonger son séjour aux Dalles jusqu'au 15 août. Est-il si nécessaire, avec des enfants aussi jeunes, que Jeanne se croit obligée de rester pour la distribution des prix ? Elle lui conseille de venir par Cany : « tu sais que le chemin de fer va jusqu'à Cany depuis 15 jours... ».

Adèle Guibert craignant que Pierre et Jeanne ne se fassent un scrupule d'accepter la combinaison d'Henri W ., tient à leur dire pour le leur enlever : « j'ai vu Père hier soir ; il ne t'avait pas encore écrit, ma chère Jeanne, mais comme nous parlions de ses projets : il va sans dire, ajouta-t-il, que ce que j'ai offert à Jeanne lorsqu'elle devait

venir avec Valentine, je le lui offre encore... Mais peut-être t'aura-t-il écrit aujourd'hui ? Il est occupé de la correction de ses épreuves de « La Terreur » plus qu'il ne l'a jamais été [65]. Il ne partira que vendredi soir avec Marguerite qu'il désire conserver avec lui... ».

Quant à Marguerite W. « son cœur déborde de joie » en apprenant par une lettre d'Henri W. que sa sœur Jeanne se décidait à venir aux Petites Dalles... « Mais que ces vacances vont avoir pour toi une ombre au tableau… ta chère intime que tu laisses derrière ! Ne pourrais-tu l'entraîner à ta suite ? Tu aurais alors le bonheur parfait… mais enfin tu auras ton Père et toutes tes sœurs qui t'entoureront de tant d'affection que tu n'auras rien à désirer...

J'ai vu jeudi Mr Henri de Caumont qui m'a annoncé son succès, mais malheureusement aussi l'échec de son frère. Il m'a dit qu'il ne pouvait guère me donner des nouvelles détaillées de toi, car, disait-il, elle passe maintenant toutes ses journées chez Mme Lethierry et ne vient plus à Lille... ».

Elle compte bien que Jeanne la laissera s'occuper beaucoup de ses enfants et espère qu'Henri et Pierre auront eu autant de succès que leurs cousines Guibert : Henri (4 prix – 10 accessits) – Maurice (3 prix – 2 accessits) – Joseph (4 prix – 6 accessits)… sans compter le succès d'Henri au bachot où il a été reçu avec mention.

Adèle G. est partie hier (2 août) pour les Dalles. Elle y partira à son tour avec son Père le vendredi 6.

Le voyage de Jeanne P. avec ses enfants s'est assez mal terminé ainsi qu'elle l'écrit à Pierre (8 août). Après une soirée et une nuit passée chez Henri W. à Rouen (voir ci-contre les poids de la Maman et de chacun des enfants pris au passage par Henri W. et écrits de sa main) ils sont arrivés avec du retard à Cany par une pluie diluvienne. Pas de voiture... Jeanne a fini par en trouver une qui les amène au Petites Dalles à 11 h ½ du soir au lieu de 6 h ½.

Mme Jannet dans les Alpes avec son gendre, ses deux petits-fils et Charles Rivière, écrit à son frère Henri Wallon (9 août). Mr et Mme Olleris sont venus la retrouver à Orsières. Ils sont tous montés, les dames à mulet, au lac Champaz au dessus d'Orsières « par un chemin étroit et escarpé et on y trouve pour toute auberge un chalet dénué de tout confort, mais le site est admirable... ». Ils ont eu pour commencer une pluie diluvienne pendant deux jours. « Les plus prudents, et je suis du nombre, restèrent à voir tomber l'eau par la fenêtre, mais Victor (Puiseux) qui ne peut tenir en place quand il est dans les montagnes, sortit dès 4 heures du matin pour aller explorer les alentours, rentrait les pieds mouillés et ressortait encore pour prendre de l'exercice et se réchauffer ; tous nous étions transis, n'ayant de feu qu'à la cuisine, si sombre, si incommode qu'on aimait mieux s'en passer. Le 3e jour, le temps s'éclaircit et les trois jeunes gens partirent pour Chamonix en passant par le col du Chardonnet et plusieurs glaciers de la chaîne du Mont Blanc, incorrigibles comme tu le vois !

A peine étaient-ils partis que Victor se sentit mal à l'aise du côté de la vessie, lui qui allait si bien jusque là. Il lui devint absolument impossible d'uriner comme il y a trois ans à Lectoure... Après bien des difficultés on put faire venir un médecin, celui de Bourg-Saint-Pierre, à 2 h ½ dans la montagne. La nuit fut cruelle pour Mr Puiseux. Le médecin arriva seulement le lendemain à 10 heures mais sans les instruments nécessaires... Il conseilla de faire descendre Mr Puiseux à Evian pour recourir à un spécialiste. Mr Puiseux en était incapable ce jour-là et ce n'est que le lendemain qu'il put descendre péniblement et bien lentement les 600 m. jusqu'à Orsières. Par voiture puis par chemin de fer, et enfin par bateau ils arrivent à Evian où le médecin directeur des Eaux parvint à soulager Mr

---

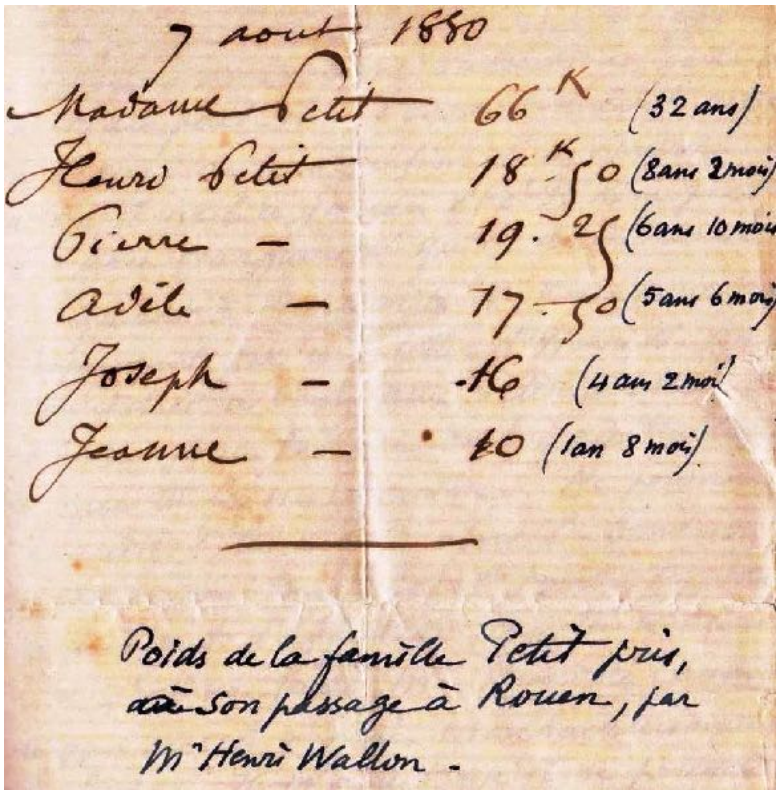
[65] *L'histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris (6 volumes) avec le journal de ses actes a paru en 1880-1882.*

Puiseux en le sondant… mais Mr P. reste fort souffrant et fort gêné. Le Dr dit que c'est une cystite de la prostate causée par la fatigue et surtout l'humidité pendant ces deux jours où nous avons séjourné dans les nuages ». Les jeunes gens auxquels on a télégraphié sont venus les retrouver à Evian. « Mr et Mme Olleris nous ont rendu les plus grands services pendant ces jours d'angoisses. Le Dr nous dit qu'il est maître de la situation et qu'après 8 jours de grands bains, l'inflammation disparaîtra. L'expérience, je l'espère, ne sera pas perdue et on ne se fixera que dans un lieu qui offrira des ressources en cas d'accident. Il allait si bien au début du voyage que Mr Olleris répétait souvent en le voyant si alerte, si infatigable : « quel rude gaillard ! ».

Le Capitaine Petit a lu avec peine le récit des tribulations du voyage de Jeanne et de ses enfants de Cany aux Dalles. « Ecris-moi, si tu n'es pas fatiguée, une lettre bien nourrie, courte et bourrée... ». Il ne prévoit pas pouvoir les rejoindre aux Dalles avant le 10 septembre ; le général Parmentier a annoncé sa visite à Lille pour le 6.

Je viens de chez Mme Mary et de chez Mme Lethierry ; je leur ai raconté ton odyssée. Mme Lethierry t'a déjà écrit... quelle amitié !! Demain, je dîne chez Mme Flamant. A bientôt, ma chère Jeanne, je t'embrasse de tout cœur. On ne connaît le prix de son trésor que lorsqu'on l'a perdu. Depuis ton départ, la maison est bien tranquille il est vrai, mais je suis comme une âme en peine et n'ai plus de goût pour rien... même pour la peinture. Je vais cependant reprendre mes pinceaux pour me délasser du service qui est bien rude en ce moment... ».

Le général Hallier par le 5 pour assister à la noce de la fille de Mr Méritte.


7 août 1880

Madame Petit 66 K (32 ans)

Henri Petit 18 K 50 (8 ans 2 mois)

Pierre — 19. 25 (6 ans 10 mois)

Adèle — 17 50 (5 ans 6 mois)

Joseph — 16 (4 ans 2 mois)

Jeanne — 10 (1 an 8 mois)

Poids de la famille Petit pris, à son passage à Rouen, par Mr Henri Wallon.

7 août 1880 pesée de la famille à son passage à Rouen.

Le temps est redevenu superbe aux Dalles. Chaleur accablante. Les enfants tourmentent leur mère pour prendre des bains mais elle ne veut pas y consentir sans savoir si le Docteur l'autorise après les coqueluches. Elle demande à Pierre d'aller voir le Dr Halley à ce sujet. « J'ai reçu aujourd'hui une bonne petite lettre de Mme Lethierry… elle t 'a devancé ! ».

Le Dr Halley, consulté, est d'avis que les enfants qui n'étaient pas dans la période aigüe de la coqueluche et sans fièvre pouvaient prendre des bains de mer, mais avec des précautions pour éviter le refroidissement après le bain.

« J'ai vu Mme Mary et Mme Lethierry (11 août) qui m'ont chargé pour toi de mille amitiés. Mme Lethierry m'a invité devant son mari qui a approuvé par son silence... J'attendrai une approbation plus explicite ! Je ne tiens pas d'ailleurs à passer toutes mes soirées chez eux ; l'un est trop taciturne, l'autre trop exubérante. La conversation est difficile quand Mme ne parle pas et fatigante quand elle y prend part... C'est une série de cascades et de propos discordants que l'on a peine à soutenir longtemps de suite... ».

Jeanne rassure Pierre sur sa santé. Elle ne s'occupe guère des enfants que pour le lever et le coucher. Il y a assez de cousins et de cousines – surtout les enfants d'Adèle très complaisants – pour la débarrasser du souci de les surveiller dans la journée.

« Tous ces petits enfants ont pris une mine superbe. Vraiment le général ne pourra plus me convaincre que l'air de la mer ne vaut pas mieux qu'un autre ! Nos enfants suivent le bon exemple ; ils sont déjà très brunis, ce qui est naturel, mais ils ont des couleurs ; Joseph est rouge à croire qu'il en aura un coup de sang... ».

Valentine, bien que Célestin n'ait pu venir, reste huit jours de plus ; elle ne partira que le 17 « pour jouit un peu de notre réunion de famille qu'elle va quitter le cœur un peu gros... ».

Elle raconte un drame qui heureusement n'a pas eu de dénouement tragique ; une barque retournant à Fécamp ayant à bord quatre personnes et un mousse, par suite d'une fausse manœuvre de la voile, chavira brusquement et coula à à pic alors qu'elle n'était pas encore très éloignée de la plage. Deux maîtres baigneurs avec leur barque et le Père Cène avec sa barque à voile arrivèrent à temps pour repêcher les trois qui savaient nager et les deux autres qui avaient pu se cramponner aux avirons flottants. « Ils l'ont échappé belle. Un peu plus Père montait dans la barque qui partait à leur secours mais ses petits-enfants se sont si bien cramponnés à lui qu'ils l'ont empêchés de partir ; il y avait du reste assez d'hommes sans lui... ».

Pendant qu'il est seul à Lille, le Capitaine ¨Petit est souvent invité à déjeuner ou à dîner à droite ou à gauche. « Malgré ces petites distractions, la vie m'est assez insupportable et j'ai hâte d'arriver à la fin de cette séparation. Je rentre à la maison tous les soirs à 5 h et m'occupe soit à ranger soit à faire les décors. Tu pourras dire aux enfants que la toile du fond est terminée. Je vais commencer les coulisses... ».

Il a passé une soirée agréable chez Mr Canissier (propriétaire d'une tannerie non loin de notre maison). Il espère pouvoir prendre sa permission le 10 ou 12 septembre.
Jeanne s'inquiète de la demande de dispense de frais d'études à faire pour Henri qui, à la rentrée, va aller au Lycée. Elle consulte son Père ; Pierre n'a qu'à voir le Proviseur du Lycée pour la marche à suivre. Une fois la demande faite, Mr Wallon se chargera de l'appuyer au Ministère.

Valentine de retour à Valenciennes écrit à son Père (22 août) qu'ils n'ont pu se décider, Célestin et elle, à acheter une maison qui était en vente, la distribution ne convenant pas au rez-de-chaussée, pour y installer l'étude de son mari. La seule chose qu'elle regrette c'est le jardin magnifique. Elle a vu Pierre et regrette qu'il n'ait pu revenir le dimanche suivant ; elle avait ce jour-là la visite de la tante Barbedième, de Jeanne Ch., de

Frédéric et de sa femme... « J'ai trouvé que cette jeune femme avait bien meilleure mine qu'avant son mariage ; elle s'est fortifiée. Elle est rès simple et très aimable...

La fièvre muqueuse règne toujours un peu ici. Tu sais que la fille d'Emilie Caffiaux, Henriette en est malade depuis une quinzaine de jours ; on a même eu au début de l'inquiétude car le caractère typhoïde s'est manifesté un moment, mais maintenant elle va beaucoup mieux.

Ma tante François Caffiaux est également retenue non dans son lit mais sur son fauteuil. Il y a quelques années elle a été, dit-elle, piquée à la jambe près du pied par un insecte ; depuis lors, sans jamais en souffrir, l'endroit était resté un peu noir. Voici une quinzaine de jours qu'elle en souffre un peu et le médecin a jugé bon de la cautériser et lui a prescrit le repos ce qui l'ennuie bien, elle si active. Espérons que ce ne sera rien et qu'elle en sera quitte pour quelques jours de tranquillité [66] ».

Le Capitaine Petit est allé dîner à Douai chez la tante Barbedième. Il s'y est retrouvé avec Pierre Belin « qui est un charmant garçon... » et le samedi soir « j'avais fait une partie de whist chez Mme Lethierry qui est furieuse de ne pas recevoir de toi le sermon habituel. Il paraît que tu lui envoies des épîtres à la manière de Saint Paul aux Corinthiens. Cela ne l'empêche pas d'être très gaie et de raconter les plus drôles d'histoires en présence de son mari bien entendu. C'est ainsi que samedi elle a fait le récit de sa première nuit de noces qui nous a tous vivement intéressés... même Mr Lethierry ! J'étais invité à dîner dimanche chez Mme Mary, mais je n'ai pu accepter à mon grand regret...

Tu ne me dis rien dans ta dernière lettre de ta santé. Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet ; j'espère cependant que tu ne tarderas pas à m'annoncer quelque chose de nouveau...

Je vais aller trouver aujourd'hui ou demain le proviseur du Lycée et prendre diverses informations pour l'entrée d'Henri au Lycée. Je redoute l'hiver pour le pauvre petit... ; il est cependant à propos de lui faire commencer ses études... maudite instruction !

Je te demanderai de m'envoyer à la fin du mois des renseignements sur ce qui te reste d'argent pour que je puisse établir le budget de la fin de l'année... ».

D'ici au mois d'octobre, il n'a à toucher que 491F et il y a environ 380F de dettes... « La situation n'est pas très prospère et je déplacerai si ne pouvons faire autrement. C'est bien la peine d'avoir reçu de l'instruction pour ne pas pouvoir faire vivre sa famille à 40 ans, quoiqu'on fasse ! Si un tel avenir attendait mes enfants je préférerais qu'ils restassent dans l'ignorance et qu'ils prissent un métier pouvant au moins les faire vivre d'une façon qui soit en rapport avec leur situation ».

Encore une affreuse migraine qui a retenue Jeanne P. toute la journée au lit sans pouvoir écrire... « je n'ai vomi qu'une fois, mais j'ai beaucoup souffert ; il y avait longtemps que je n'avais été prise de la santé ; il m'a été même impossible d'aller dîner chez Père le soir avec Adèle et tous ses enfants...

Bébelle et Joseph ont pris leur premier bain ; il faisait si chaud que j'ai trouvé le temps favorable. Henri et Pierre ne s'y sont pas décidés. Quant à Joseph, il n'a poussé qu'un petit cri et paraissait très content après ; j'en ai été étonnée, car c'est la première fois qu'il tâte de la mer.

On a décidé, entre parents, de jouer une comédie de Labiche « La poudre aux yeux »... « il y a beaucoup de personnages et on m'a attribué un rôle très long et très difficile ; j'espère m'en décharger sur une autre car je me méfie de mon talent d'abord et

---

[66] *La tante François Caffiaux (née Victoire Beaux en 1799) est morte cette année-ci (1880). Est-ce de cette infection ?*

de ma mémoire ensuite... Elle ne se jouera que dans le courant de septembre ; tu en auras sans doute les primeurs et on te rejouera « la grammaire » (rôles tenus par les enfants) ce qui te promet une ou deux soirées où tu riras de bon cœur... J'espère, mon cher Ami, que tes vacances se passeront agréablement et que tu n'auras plus de vilains jours comme l'année dernière. Henri (W.) et Laure s'arrangeront du reste pour être ici en même temps que toi et ce sera beaucoup plus gai.

Henri est revenu avant-hier de Rouen chargé de mille choses comme toujours : des concombres, des artichauts de son jardin, des petites caisses de raisin que les enfants apprécient fort.

Nous attendons Etienne demain ; il a commencé ses vacances par un petit tour sur les bords du Rhin dont il paraît être très content et est retourné ensuite à Reims pour le congrès scientifique qui est terminé maintenant ».

Après sa visite au proviseur du Lycée de Lille avec lequel il a longtemps causé, le Capitaine Petit pense qu'Henri doit entrer en huitième. « Le proviseur m'a dit qu'une seule chose était importante : l'orthographe, comme je le pensais. Je te conseille donc, sans faire trop travailler Henri, de lui faire faire surtout des dictées et des analyses verbales de façon qu'il n'oublie pas le peu qu'il sait et même qu'il se perfectionne un peu... ».

Quant à la dispense de frais d'études, il suffit d'écrire directement au Ministère. Le proviseur pense que l'intervention de Mr Wallon ferait obtenir cette dispense facilement. Mais comme les frais d'externat sont de 120F par mois (seulement 4F de plus que la pension de Melle Hudelo), ne vaudrait-il pas mieux d'attendre que Pierre entrât au Lycée pour faire cette demande ? « Je te soumets la question ; parles en à Père et si tu crois qu'il y a lieu de faire la demande pour la question de principe, je la ferai, bien qu'il m'en coûte de solliciter la faveur de l'Etat... »

Le général Parmentier étant tombé malade ne pourra pas continuer l'inspection générale ; ce sera sans doute le général Hallier qui sera désigné pour le remplacer et, dans ces conditions, le Capitaine Petit se demande s'il pourra aller aux Dalles.

En l'absence de son ordonnance Prophète, le Capitaine Petit a accepté l'offre du général Hallier de le recevoir chez lui... « Le séjour à Lille me fait apprécier tout ce qu'il y a d'agréable à être logé près de son bureau... Je n'en ai plus, Dieu merci, que pour un an et demi, mais si nous devions faire un nouveau bail à Lille, je crois que je renoncerais à tous les avantages de la campagne pour me rapprocher du bureau ».

Cette longue solitude finit même par le déprimer... « je n'ai pas le courage d'entreprendre un travail quelconque et j'ai même abandonné la peinture des décors... Je ne retourne à la maison que pour constater que rien n'a bougé et je la quitte rapidement tant le séjour dans des chambres vides et la vue de tes vêtements accrochés au mur me sont insupportables...

Tu ne saurais imaginer l'accueil cordial que je reçois chez Flamant et quelle est la bonté de sa femme. Je comprends bien l'affection qu'elle a inspiré au général pour lequel la bonté et la cordialité sont des qualités les plus précieuses...

Je t'ai dit que Mme Lethierry était partie pour Le Crotoy en me disant qu'il était inutile que tu lui écrivisses parce que tes lettres pourraient s'égarer. J'ai toujours été bien reçu chez Mr Lethierry chaque fois que j'y suis allé et toujours invité par Mme Lethierry à venir avant le dîner mais sans date déterminée. Le Mr ne disant rien et moi, d'autre part, ne tenant pas à passer une soirée entière dans la maison, je n'ai pas accepté l'invitation. Vendredi dernier je devais aller y passer la soirée mais je suis resté à Lille et, depuis, je n'ai pas fait de visite.

Je crois que si ta liaison avec Mme L. n'était pas si avancée, il faudrait ne pas la nouer tant à cause de son mari que d'elle-même... C'est une de ces personnes qui mettent

de l'exagération dans le moindre sentiment et avec lesquelles il est bien difficile de se tenir sur un pied convenable... La religion, l'amour, l'amitié, tout cela fait un chaos indescriptible et je ne pense pas qu'il y ait beaucoup à profiter pour toi dans cette relation...

Mme Mary est d'un caractère bien différent, mais il n'est pas possible d'avoir l'une sans l'autre, car Mme L. serait jalouse certainement et passerait de l'extrême amitié à la haine. Il n'y a pas de milieu pour ces tempéraments mal équilibrés !

Je t'envoie ci-joint la demande au Ministre. Père pourrait l'adresser au ministère après l'avoir apostillée ? Je suppose que tout y est... y compris l'aveu de notre misère ce qui n'est pas un mensonge certainement !... ».

Jeanne est un peu attristée de ne pas avoir plus souvent de lettres de Pierre – le découragement qu'il éprouve dans sa solitude en est sans doute la cause ? « tu m'écris de moins en moins et tu n'es plus exact du tout ; quoi, pas seulement une bonne parole d'amitié à m'écrire, vilain, je t'aime tant et tes lettres me font tant de plaisir... ».

Voilà déjà presque trois semaines qu'ils sont séparés « quand me viendras-tu ? Voilà la question que je me pose toute la journée ; c'est long, bien long !... ».

Septembre 1880

Mr Puiseux est allé d'Evian à St Gervais-les-Bains (Haute-Savoie) avec Mme Jannet pour achever de s'y soigner. Il répond (1er septembre) à une lettre reçue de sa belle-soeur Francine (Mme Léon Puiseux). Il lui dit se sentir beaucoup mieux et « se regarde comme à peu près guéri ». Il espère que « le mal aux genoux d'Adeline ne sera pas de longue durée et que la prochaine année sera, pour votre pauvre malade, meilleure que la précédente ».

Pendant ce temps là ses fils font des ascensions : « Il y a huit jours, voyant que je commençais à aller mieux, ils nous ont quittés pour une semaine nous donnant rendez-vous à Mme Jannet et à moi à Saint-Gervais. Après avoir gagné Chamonix par le col difficile de la Tour Salière (au S.E. de la Dent du Midi), ils ont profité du beau temps pour monter au sommet de Mont Blanc. Ils ont exécuté cette ascension dans les meilleures conditions, sans le moindre accident et avec une rapidité exceptionnelle, les premiers français qui soient montés sans guide au Mont Blanc ; des anglais l'avaient fait avant eux. Avant-hier, quoique le temps fut peu favorable, ils ont voulu tenter l'escalade de l'aiguille du Tacul située entre les deux branches de la Mer de Glace ; ils sont arrivés presque en haut mais la difficulté des derniers rochers et la bourrasque de neige qui est survenue les ont obligés à rétrograder. Peu s'en est fallu qu'ils ne fussent réduits à passer la nuit dehors. Enfin, ils ont pu revenir à Chamonix à 9 ou 10 heures du soir et se trouver ici le lendemain avant notre arrivée.

Tout cela, vous le pensez bien, n'amuse que médiocrement Mme Jannet dont l'imagination fort vive grossit à plaisir le danger de ces courses de glaciers... ».

Son fils Pierre (Puiseux) doit être de retour à Paris le 15 septembre, date à laquelle expirera son congé ; Mme J. et lui ne quitteront sans doute pas Saint-Gervais avant le départ de Pierre.

Le Capitaine Petit attend toujours la réponse du général Parmentier pour savoir s'il peut partir aux Dalles... « Ta lettre que je viens de recevoir, écrit-il à Jeanne (3 septembre), me montre que tu as accueilli très bien les diverses réflexions au sujet de Mme L.. C'est une connaissance qu'il ne faut pas quitter évidemment mais avec laquelle il ne faut pas trop s'engager. J'ai toute confiance dans ton habileté à te conduire suivant les circonstances ». Ne lui ayant écrit qu'assez brièvement, il lui reparle le lendemain 4 septembre de leur fils Henri et de la décision à prendre à son sujet, répondant à une lettre de Jeanne lui disant qu'on pourrait peut-être attendre encore un an avant de le

mettre au Lycée ? A son avis, il ne serait pas prudent de le laisser plus longtemps chez Melle Hudelo et l'école Saint-Gabriel ne lui paraît pas offrir non plus assez de garanties. Du moment qu'ils sont appelés à quitter Lille et à voyager, la meilleure solution est de prendre l'enseignement universitaire et il vaut mieux commencer à suivre dès le début à suivre le programme des études universitaires plutôt que d'obliger l'enfant à changer de méthode d'ici un ou deux ans.

Les objections qui peuvent être faites à l'enseignement universitaire subsisteront l'an prochain et l'année suivante et nous serons obligés de subir l'enseignement de l'Etat. Il est à présumer d'ailleurs que ce programme d'études, quels que soient ses inconvénients, se généralisera puisque c'est l'Etat qui, en définitive, tient les diplômes. Quant aux dangers que tu crains au sujet de l'éducation, je crois qu'ils sont à redouter surtout pour un interne et peu pour un externe qui se retrempe chaque jour dans la vie de famille. La seule considération qui pourrait me faire hésiter est celle de la santé ; Henri sera-t-il capable de faire cet hiver 4 fois le voyage de Lille ? Dans ce cas, il n'y aurait pas à hésiter à le laisser à Saint-Maurice mais c'est la seule raison qui pourrait m'empêcher de le mettre au Lycée... Nous reparlerons de cela d'ailleurs dans quelques jours si, comme je l'espère, je puis aller te voir prochainement ».

Nous avons recopié ces lignes pour montrer avec quel souci nos parents examinaient les conditions les meilleures pour notre instruction et notre éducation. Evidemment les récents décrets de mars 1880 sur l'enseignement secondaire leur rendaient plus difficile le choix de l'établissement dans lequel il convenait de faire commencer à leur aîné des études sérieuses.

Le Capitaine Petit engage vivement Jeanne à écrire à Mme Flamant pour la remercier de l'affectueux accueil qu'elle lui a réservé pendant qu'il était seul. Il ne se réjouit qu'à moitié de voir Jeanne accepter un rôle dans une comédie, craignant la fatigue pour elle. « Je ne doute pas d'ailleurs de la distinction avec laquelle tu joueras ta partie et me fais une fête de découvrir chez toi de nouvelles perfections... ».

Le général Hallier doit rentrer demain après avoir assisté au mariage de Melle Méritte. Il fait toujours une chaleur étouffante à Lille.

Mme Jannet encore toute émue de l'expédition de ses petits-fils au Mont Blanc écrit à son frère Mr Wallon : « Tu peux t'imaginer quelle semaine d'angoisse j'ai passée n'ayant pour calmer mon imagination que deux télégrammes datés de Chamonix n'expliquant absolument rien sur ce qu'ils faisaient là-bas ! Je ne doutais pas qu'ils n'eussent tenté des entreprises périlleuses ; mes pressentiments ne me trompaient pas ! Ils ont fait le vendredi et le samedi l'ascension du Mont Blanc seuls, sans guides [67] ; elle a parfaitement réussi sans accident. Le temps était favorable.

Il n'y a que quelques anglais qui aient déjà tenté, sans guide, cette ascension. Ils sont les premiers français qui aient tenté cette grosse aventure, je dirais cette grave imprudence ! Après avoir couché le vendredi aux Grands Mulets, ils sont arrivés au sommet en 5 heures ; on en met ordinairement sept. La descente s'est faite heureusement et tout Chamonix a été occupé de cela. La mauvaise humeur des guides se manifestait autour des hôtels ; un de ceux-là les a interpellés en leur disant qu'ils n'étaient pas allés jusqu'au sommet. Il a fallu que les jeunes gens leur disent les petites particularités qui se trouvent sur la calotte, comment étaient placées quelques perches et bouteilles pour les convaincre...

---

[67] *Fin août 1880, Pierre et André Puiseux font, seuls, sans guides l'ascension du Mont Blanc ; ils sont les premiers français à avoir fait cette ascension dans ces conditions ; quelques anglais l'avaient faites avant eux, sans guides également.*

Le Père, Mr et Mme Olleris ont pris un plaisir extrême à entendre le récit de leur équipée. J'étais si peu en harmonie avec eux que cela me faisait pleurer. Enfin, grâce à Dieu, je les revois sains et saufs et j'espère que c'est la fin de ces courses aventureuses, car Pierre repartira pour Paris le 10 ou le 12 et André, étant seul, se bornera aux charmantes excursions que l'on peut faire autour de St Gervais...

Mr et Mme Olleris sont enchantés de leur séjour avec eux, faisant autour de Saint-Gervais les excursions que leur a indiqués Mr Puiseux. Ils pensent rester avec eux jusqu'au départ de Pierre, puis iront en Italie. Il me paraît à peu près certain, comme Victor a repris sa bonne santé, que nous les accompagnerons jusqu'au lac d'Orta... C'est là que nous les quitterons, eux pour poursuivre leur voyage, nous pour revenir à Paris ».

On se souvient du séjour fait par Mr Puiseux, en juin, au lac d'Orta, ses impressions malgré le mauvais temps et du désir qu'il avait alors manifesté d'y ramener sa belle-mère pour lui faire admirer en particulier les merveilles du Monte Sacro.

Enfin le capitaine Petit obtient du général Hallier, l'arrivée du général Parmentier ne pouvant toujours pas être indiquée d'une façon précise, l'autorisation de prendre sa permission quitte à être rappelé par dépêche s'il y a lieu. Il arrive aux Petites Dalles le 7 septembre.

Il reçoit une dernière lettre de Jeanne (6 septembre). Elle le tient au courant du travail d'Henri qui fait force dictées – son point faible. Mais il fait déjà moins de fautes et prend l'habitude qu'il n'avait pas encore d'écrire plus rapidement, comme il devra le faire en 8e au Lycée. Jusqu'ici, à la pension Hudalo, on ne lui dictait que lentement, mot par mot, en répétant même les mots... Jeanne s'est lancée dans des visites : Madame Chaine, Madame Simonnet « qui parle de toi avec une affection toute particulière et paraît désireuse de te revoir. Mr Simonnet a dû arriver ce matin pour faire l'ouverture de la chasse... ». Mme Henri Chaine n'est pas venue cette année ; le bord de la mer lui est formellement interdit ; elle va assez bien, dit-on, ses deux enfants aussi... enfin Mme Cronier chez laquelle elle est restée un bon moment et une visite d'arrivée à Mme Chaillaux « qui voulait bien jusqu'à présent se contenter de mes visites sur la plage... ».

Henri de Caumont et son frère sont venus de Lion-sur-Mer, où ils villégiaturent avec leur Mère, faire une petite visite à Jeanne et à la famille aux Petites Dalles.

Paul Wallon en séjour à Saint-Brieuc pour des travaux particuliers (général Le Flo, Mr de Triveneuc) donne des nouvelles à son Père. Il fera son possible pour venir passer un dimanche aux Dalles.

Mr Puiseux remercie Mr Wallon (12 septembre) de la lettre qu'il lui a écrite il y a plus d'un mois pour le rassurer sur la solidité de la maison du boulevard Saint-Michel (la maison qu'ils habitent au n° 81 devant laquelle s'était produit un sérieux effondrement, dans la rue, effondrement qui avait fait craindre un moment l'évacuation de l'immeuble. Il s'excuse d'avoir laissé Mme Jannet y répondre pour lui, étant à cette époque « dans un assez triste état et à peu près incapable d'écrire ». Après les soins d'un habile médecin d'Evian, il est arrivé à Saint-Gervais à peu près complètement guéri.

Pierre P. a dû rentrer avant-hier à Paris. Mme Jannet, son fils André et lui vont accompagner Mr et Mme Olleris en Italie jusquy'au lac d'Orta. Ils partent demain et y resteront une dizaine de jours pour revenir ensuite à Paris par le Simplon.

Mr Puiseux écrit d'Orta à son frère Léon (16 septembre). Le temps n'est pas fameux. Ils sont arrivés par une pluie diluvienne. Profitant d'un rayon de soleil, il est parti avec André pour le Motterone, montagne de 1 450 mètres qui domine à la fois le lac Majeur et le lac d'Orta. « Nous ne sommes pas allés tout à fait jusqu'au sommet, un nuage épais étant venu l'envelopper pendant que nous montions ; mais du point où nous nous sommes arrêtés nous embrassions dans un splendide panorama les deux lacs et les plaines du

Piémont et de la Lombardie qui s'étendaient à perte de vue. Quant au Mont Rose et aux autres sommités neigeuses que nous aurions dû voir admirablement, elles étaient entièrement voilées... Je suis en état, comme tu le vois, de faire sans fatigue des courses de montagne de 6 à 7 heures ; c'est te dire que je suis revenu à mon état de santé habituel.

Dès la semaine dernière j'avais fait sans en éprouver aucun mal (bien au contraire) une excursion de même longueur pour aller endre visite à Mr Mollard, l'instituteur qui, en 1878, a aidé Pierre à retirer son frère du glacier de Trélatête (on trouvera le récit de cce sauvetage plus haut, à l'année 1878) ; j'ai eu un plaisir infini à revoir ce brave homme à qui je garde une reconnaissance que tu dois comprendre... ».

Profitant d'un après-midi de pluie... « depuis trois heures et plus une pluie torrentielle inonde la campagne », André Puiseux écrit à son frère Pierre (17 septembre) d'Orta. Il lui raconte l'excursion faite avec son Père au Monte Mottarone. « Je me suis acheté à Novarre un bel album où j'ai déjà croqué 7 ou 8 points de vue des environs. La chose est facile ; à tous les tournants des chemins, on a de charmantes échappées sur le lac, la presqu'île d'Orta ou l'île San Giulo. Je te montrerai cela à mon retour ».

Mme Jannet lui écrit à son tour. Elle est montée au sanctuaire de Saint-François d'Assise, sur le Monte Sacro ; ils ont pu moyennant une gratification du gardien traverser les magnifiques jardins d'une villa particulière qui grimpent presque jusqu'au sommet de ce mont. Elle ne redonne pas la description des 27 chapelles curieuses faite déjà par Mr Puiseux à son dernier voyage à Orta. Elle trouve magnifique ces rivages du lac avec ses villas, ses jardins merveilleusement beaux... « malgré ta prédilection pour les glaciers et les lieux sauvages, je suis sûre que tu apprécierais l'art exquis qui préside à la disposition de ces jardins ravissants... Vois si dans les lettres de faire-part il est question de la naissance d'un second enfant de Madame Henry (Gréard). Mes plantes ont-elles résisté à la catastrophe de la maison ? Je voudrais le savoir ».

Mr Puiseux ne sentant décidément plus de fatigue est reparti faire une excursion avec André : traversée du lac d'Orta par le bateau jusqu'à Pella, montée au col de Varello d'où ils ont (enfin!) une vue magnifique sur le Mont Rose, sans le plus léger nuage... Cette excursion dont André fait le récit à Pierre (21 septembre) les a ramenés le soir à Orta. Le lendemain, ils repartaient pour une excursion de trois jours à Macugnaga (jeudi 22 septembre) d'où Mr Puiseux écrit à Mme Jannet restée à Orta avec les Olleris, après avoir promis de le faire pour qu'elle ne s'inquiète pas de sa santé. Il lui fait une description intéressante de tout ce qu'ils ont vu et fait jusqu'à Macugnaga.

Le dimanche 26 septembre, Mr Puiseux écrit à Pierre qu'ils vont enfin se rapprocher de lui, partant le lendemain matin d'Orta pour Pallenga. Ils quitteront là Mr et Mme Olleris, iront coucher à Domo d'Ossola pour passer le Simplon le mercredi jusqu'à Brigue. Ils iront jusqu'à Lausanne et seront à Paris le vendredi 1er octobre.

Un petit mot, daté de Saint-Just (22 septembre), envoyé par Anne Henry (?) apprend à Jeanne Petit que son amie Mme Chrétien (la femme d'un officier du Génie avec laquelle elle s'était très liée à Marseille) a eu le malheur de perdre sa fille le 11 septembre. Trop abîmée dans sa douleur, elle l'a chargée de cette triste mission et prie Jeanne, de la part de Mme Chrétien, d'en informer le général Hallier.

Mr Flamant répond lui-même à Jeanne P. (23 septembre) au nom de sa femme qui est au lit, souffrante, sans que ce soit grave heureusement, et ne peut répondre elle-même. Il la charge de rassurer son mari sur l'arrivée du général Parmentier qui n'est pas encore annoncée . « Vous pouvez donc jouir en toute tranquillité de ces derniers beaux jours et profiter jusqu 'au bout de la présence de votre mari qui vous est surtout nécessaire maintenant à cause de votre sixième enfant (Madeleine D. ?) que nous espérons voir arriver à bon port avec les autres, ses cousins.

Notre petit Pierrot est toujours en parfaite santé et ne nous donne jusqu'ici que des satisfactions ».

Une lettre du 26 septembre du Capitaine Petit donne à Mr Wallon de bonnes nouvelles de leur retour à Lille (25 septembre). Au passage à Valenciennes, ils ont remis à Valentine sa petite Madeleine qu'elle avait laissée aux Dalles.

« A Amiens, nous avons été reçus à la gare par Mr et Mme de la Gillardaie qui nous ont apporté un dîner succulent et copieux et un tapioca chaud pour la petite Jeanne qui s'en est bien régalée... ».

Enfin à la gare de Douai ils ont vu aussi Mme Barbedième et Jeanne Chevau... Au milieu du bruit que font les enfants, à l'étroit dans la maison et dans le petit jardin après les deux mois en plein air au bord de la mer, avec le souci de déballer les nombreux colis et de mettre de l'ordre sans l'aide de sa femme au lit avec la migraine, le Capitaine Petit s'excuse de ne donner que de brèves nouvelles...

En P.S. Il ajoute : « j'ai trouvé à mon bureau une lettre du Ministère de l'Instruction publique me faisant connaître que ma demande de dispense de frais d'études pour Henri que vous avez bien voulu apostiller a été renvoyer, pour être instruite, au Recteur de l'Académie de Douai ».

Marguerite W. trouve les Petites Dalles bien vides, sans sa sœur Jeanne et ses enfants : « Si ton départ a causé bien des regrets aux Petites Dalles, ton arrivée à Saint-Maurice (faubourg de Lille où habitent les Petit) a dû être accueillie par une grande joie et je suis sûre que tu dois être assaillie de visites qui t'empêcheront peut-être de penser à nous comme nous pensons à toi... ». Il fait un temps magnifique qui ferait croire à un commencement de vacances si les départs multiples (familles Bardy, Soutré, Lorquet, Batard, Chaine,…) n'en signalaient malheureusement la fin. Il ne reste aux Dalles avec eux que les familles Cronier, Daudet et Chauveau. Henri et Laure sont partis. Etienne part demain (1er octobre) ayant à passer un jour ou deux à Paris avant de retourner à Reims.

Octobre 1880

Après l'affectueuse et confortable réception que Mr et Mme de la Gillardaie avaient eu la pensée de leur réserver à la gare d'Amiens, Jeanne n'avait pas manqué d'écrire à Céline de la G. pour lui exprimer combien son mari et ses enfants en avaient été touchés. Mais Céline de la G. a presque envie de gronder son amie « de me remercier si fort du modeste dîner que nous avions été si contents de vous porter à la gare, petite compensation au plaisir que nous aurions eu tous deux à vous recevoir... ».

Elle rappelle cette semaine passée aux Dalles si bien et si intimement en famille ; elle a contribué à resserrer les liens de si solide affection qui les unissent. « Nos maris en ont pris leur part et je serais bien contente que ces occasions puissent se renouveler souvent. J'aime à voir vos enfants grandir et ne pas oublier leur tante Céline ; vous savez que je les aime comme une vraie tante et parce qu'ils sont vos enfants, ma chère Jeanne, et parce que vous avez bien voulu me donner un filleul... ».

Elle lui donne quelques indications sur une grande nouveauté à cette époque : les tapis en linoléum... « ce tapis n'est pas inusable, mais excellent : il s'appelle Linoléum. Il ressemble un peu à de la toile cirée... A l'occasion faites bien toutes mes amitiés à Valentine ; vous irez sans doute bientôt assister à son installation et pendre une fine crémaillère (Célestine D. s'était décidé à acheter une maison à Valenciennes) ».

Marguerite W. s'inquiète (11 octobre) des débuts au Lycée de son cher petit neveu Henri P. « il nous tarde bien d'en avoir des nouvelles et de savoir s'il a bien commencé et s'il prend goût à sa nouvelle vie...

Nous avons trouvé ma tante et mon cousin (Mme Jannet et Victor Puiseux) bien portants et très contents de leur voyage. Les travaux qu'on fait pour consolider leur maison (81 boulevard Saint-Michel) sont loin d'être achevés ; la porte d'entrée est complètement interceptée ; on est obligé de passer par la maison voisine dans la cour de laquelle on a abattu un pan de muraille et c'est par là qu'on passe. Il paraît que cela durera jusqu'au mois de janvier ».

Les Paul Wallon sont toujours à Chatou où ils reçoivent avec plaisir tous ceux de la famille qui veulent bien venir les voir. Marguerite y est allée avec Adèle « nous avons trouvé très bonne mine à Sophie ainsi qu'à ses enfants qui ont encore grandi ; Charles sait maintenant bien lire mais je crois que le désir de Sophie de voir marcher Henri avant son retour à Paris, à la fin du mois, ne sera pas accompli... ».

Elles sont allées voir aussi ces dames Lussigny ; Laure paraît beaucoup mieux ; on craint bien qu'Henri (Lussigny) ne soit pas reçu à l'Ecole Centrale. Madame Emile L. va bien mais elle vient d'avoir tous ses enfants souffrants de la petite vérole volante puis des oreillons.

Madame Colin qu'elles ont vue peu de jours après leur retour des Dalles est tout heureuse du succès de son fils à Saint-Cyr où il est reçu 82e « ils ne s 'attendaient pas à un si beau rang ».

Elle et Geneviève ont repris leurs leçons d'anglais avec Hélène (Colin) ainsi que leurs leçons de piano.

Elle a fait les commissions dont Jeanne l'avait chargée au Bon Marché « qui s'est agrandi ; il y a maintenant une parfumerie rivalisant avec celle du Louvre... ».

« Au revoir, ma chère Jeanne, tu sais qu'Etienne a manqué d'être nommé au Lycée de Lille ? Mais lorsqu'il a demandé la place, elle venait d'être donnée ; si on l'avait réclamée plus tôt rien n'aurait été plus facile que d'y nommer Etienne. Geneviève me charge de bien t'embrasser ; ne m'oublies pas auprès de Mme Lethierry ; sa petite rancune contre toi doit bien sûr être passée depuis longtemps... ».

Jeanne après avoir remercié son Père des bonnes vacances qu'il leur a fait passer aux Dalles, lui donne de bonnes nouvelles des débuts de son fils Henri au Lycée de Lille. « Son Père en est très content et ce n'est pas peu dire... Enfin il met beaucoup d'ardeur et souvent nous le trouvons tout habillé quand nous nous réveillons tellement il a peur de n'être pas prêt pour la classe... ».

Elle regrette bien que son frère Etienne n'ait pu obtenir cette place de professeur au Lycée de Lille. « Je le regrette d'autant plus que je sais sûrement maintenant qu'Etienne en eût été satisfait ; j'avoue que je m'imaginais qu'il aimait mieux rester dans le voisinage de Paris... ». Or, il s'est trouvé que le professeur qu'Etienne aurait pu remplacer habitait à Saint-Maurice, non loin du Capitaine Petit et qu'il aurait prévenu ce dernier de son changement pensant que la place pouvait intéresser son beau-frère. Le Capitaine Petit avait donc signalé sur le champ cette vacance à Etienne mais on avait déjà disposé de la chaire lorsqu'Etienne, alerté, avait fait des démarches pour l'obtenir.

Elle a eu des nouvelles de Valentine par la couturière venue à Lille. Sa sœur est fort occupée par son déménagement qu'elle compte effectuer dans une dizaine de jours. « J'attends qu'elle soit installée pour aller la voir... ».

Marguerite W. est bien contente d'apprendre le succès de son neveu Henri au Lycée de Lille. « Je suis sûre que cela va l'encourager et qu'il va être dès le commencement, un très bon élève ». Elle a profité du beau temps pour aller avec Adèle et ses enfants faire visite à Mme Devismes [68] à Saint-Cloud « qui se trouve en ce moment chez sa fille que nous avons seule rencontrée ; nous avons été ensuite faire une belle promenade dans le parc de Saint-Cloud et sommes revenus prendre le bateau au Point du Jour pour retourner tous à l'Institut... ».

Etienne Wallon qui avait un certain talent de dessinateur surtout au crayon, envoie au Capitaine Petiot (28 octobre) des croquis de cabines de plages, demandés par ce dernier « quant à la vue de l'entrée des Dalles avec les falaises et la tour (Fiquet) je n'ai pas pu trouver de point de vue convenable surtout pour ce que tu voulais... ». Nous supposons que ces croquis étaient demandés comme modèles pour les décors peints par notre Père pour le Guignol qu'il avait construit pour nous distraire ? Car j'ai le souvenir de décors (toile de fond et portant) représentant une vue des Petites Dalles prise de la plage ? Il regrette, lui aussi, d'avoir été prévenu trop tard du changement de son camarade Damien, professeur de physique au Lycée de Lille, nommé à la Faculté. Mais il a su qu'on avait fait la nomination du successeur de Damien en même temps que la sienne. « J'aurais été bien content de me retrouver auprès de vous et je regrette bien que les choses ne se soient pas arrangées. Peut-être l'occasion se représentera-t-elle ? Mais ce ne sera pas d'ici quelque temps et je n'aurai plus alors les mêmes raisons de demander Lille, puisque probablement vous n'y serez plus... ».

Marie Guibert, la fille aînée d'Adèle G., en envoyant à sa tante Jeanne P. une capeline pour Bébelle qu'elle s'excuse de ne pas avoir envoyée plus tôt ; « en voyant le froid qu'il faisait ces jours derniers, j'étais toute contrariée... » lui donne des nouvelles de ses frères et sœurs : sa Mère a décidé de mettre Anna demi-pensionnaire à partir de novembre – ses trois frères ses sœurs travaillent très bien « nous avons tous appris avec bien du plaisir les premiers succès d'Henri ; il est si intelligent que du moment où il s'y mettra de tout son cœur, il réussira toujours ; et, comme il est l'aîné, tous les autres ne manqueront pas de suivre son bon exemple. C'est ce qui arrive en ce moment pour Henri, mon frère ; il travaille tant et de si bon cœur que cela rejaillit sur Maurice et Joseph qui suivent nécessairement le courant.

Novembre 1880

Pour les fêtes de la Toussaint, Henri W. et Laure viennent à Paris ainsi que Céline de la Gillardaie amenée par son mari, Martial de la G., qui consent à l'y laisser huit jours chez sa belle-soeur Adèle G., à la grande joie de cette dernière et de ses enfants.

Le Capitaine Petit va à Grignon revoir son Père et sa famille. Malgré cette courte absence, Jeanne P. s'empresse de lui donner (1er novembre) des nouvelles de toute sa bande. « Les enfants sont assez sages mais très bruyants (c'est le refrain habituel ; nous étions bien gentils mais un peu trop plein de vie pour notre pauvre mère, surtout quand notre père n'était pas là !) ; je fais un peu travailler Henri mais j'avoue que je trouve si bon pour lui ces quelques jours de repos que je n'en abuse pas... J'ai ri en voyant le programme que tu lui avais tracé pour son travail : il y a bien pour huit jours de travail ! ... ».

---

[68] *Mme Devismes Paul (née Julie Vannier – 1823 – 1889) était la fille de Julie Caffiaux (1790-1871) sœur de Féfé, notre grand-mère, et de Victor Vannier. Mme Paul Devismes a eu 3 enfants : Victor – Julia-Pauline et Paul-Joseph. C'est de Julia qui a «épousé Léon Lacollonge, officier, dont parle ci-dessus Marguerite Wallon.*

Sous la dictée de Bébelle, Jeanne ajoute un mot pour son « Cher Papa » pour lui dire (comme toujours) qu'elle est obéissante, qu'elle est bien sage ainsi que ses frères et sœurs.

Le Capitaine Petit écrit à Jeanne (2 novembre) les regrets de sa sœur Marie et de Silvestre de ne pas l'avoir vu, ainsi que les enfants, à leur retour des Dalles. Il a eu une journée de dimanche à Paris bien remplie par des visites : chez Mme Derbanne avec Henri et Laure qu'ils n'ont pas trouvée, chez Adèle G. qui avait auprès d'elle Mr et Mme de la Gillardaie... « Adèle souffre un peu de maux d'estomac qui ne l'ont pas arrêtée jusqu'à présent mais pour lesquels elle est obligée de se soigner ».

A Grignon, il a trouvé son Père en bonne santé, mais Silvestre un peu fatigué du travail que lui donne l'augmentation de la comptabilité... Il pense être de retour à Lille après-demain soir.

« J'ai laissé espérer à Marie et à Silvestre qu'aux vacances de Pâques tu pourrais peut-être venir à Paris ? A bientôt, ma chère Jeanne, j'ai hâte de vous retrouver tous ; les cris des enfants me manquent... ».

Marguerite W. après le passage de Pierre à Paris, écrit à sa sœur (8 novembre) : « je pense que Pierre t'aura donné à son retour toutes sortes de nouvelles détaillées de la famille ? Nous avons été bien heureuses de son apparition trop courte ; il se montre toujours si bon et si affectueux pour nous ; mais notre plaisir «était troublé en pensant que tu étais toute seule ces jours-là avec tous les enfants en vacances... J'espère bien pourtant que tu n'en as pas été trop fatiguée ? Comment vont tes migraines ? Je voudrais bien apprendre qu'elles diminuent un peu... Pierre nous disait que ces derniers temps tu en avais presque continuellement ! Je voudrais bien être auprès de toi pour t'empêcher de tant travailler... ».

Adèle G., poussée par Céline de la G., s'est décidée à aller voir un médecin pour ses maux d'estomac ; il lui a donné des remèdes qui lui font un peu de bien sans la soulager cependant entièrement...

« Nous avons vu mercredi Mme Bayard que je redoutais toujours de voir arriver depuis notre retour ; elle nous a demandé de venir prendre nos leçons d'anglais , les jeudis seul jour libre de Mr Bayard. C'est très ennuyeux car c'est une après-midi sacrifiée ; mais, tous les quinze jours, nous avons aussi notre cours de piano et ce sera une raison pour ne pas rester l'après-midi ce que je ne désirais pas du tout car ces demoiselles, tout en étant très gentilles, n'ont pas le même genre d'éducation que nous. Elles ont pourtant compris que la lecture qu'elles nous avaient faite la première fois, ne nous avait pas convenu car nous avons été passer encore une après-midi avec elles aux Petites Dalles et elles ont pris de tout autres livres... ».

Au sujet de cette première lecture qui avait choqué Marguerite et sa sœur Geneviève, Marguerite en avait déjà parlé à sa sœur Jeanne.

« Papa est toujours bien occupé, surtout dans ce moment, par des examens à l'Ecole des Chartes et l'approche de la séance de l'Académie qui doit avoir lieu vendredi. C'est demain la rentrée des Chambres et il doit y avoir plusieurs interpellations sur les dernières expulsions dont tu as sans doute vu les détails dans les journaux [69].

Mr Henri Alpy vient de donner sa démission, ce qui lui a beaucoup coûté ; nous avons vu sa femme hier, elle en était aussi très émue.

Elle était à Paris pour quelques jours mais maintenant ils vont y revenir définitivement ; nous avons vu son petit garçon qui est un bien beau et fort bébé et, comme tous les premiers-nés, l'idole de sa famille... ».

---

[69] *Ce sont les suites de l'application des décrets de mars 1880 sur les congrégations religieuses. Autre conséquence : démission de notre cousin Henri Alpy.*

Dans une autre lettre (26 novembre), Marguerite raconte à Jeanne la réception de Mr Labiche à l'Académie française à laquelle elle a assisté avec Adèle G. et sa fille Marie. Son discours a été très fin, très spirituel et extrêmement applaudi, mais celui de Mr John Lemoinne était loin d'être aussi intéressant. Il y avait comme toujours beaucoup de monde ; grâce à Mme Gréard (femme du Recteur de l'Université de Paris) placée derrière nous et qui connaît la plupart des personnes qui entraient, nous avons vu Mme Hériold et Mme Jules Ferry ; elles sont bien mieux qu'on pourrait le croire.

Mme Cronier est à Paris depuis deux ou trois jours et va y rester à peu près trois semaines ; nous l'avons vue avant-hier ; elle nous a donné de bonnes nouvelles d'Henri et de Laure qui, pourtant, s'enfonce de plus en plus dans ses idées noires... ».

Mr Wallon écrit comme d'habitude à la suite de la lettre de sa fille, quelques lignes hâtives, dans les marges ou dans un coin resté libre pour s'informer de la santé des uns et des autres et surtout recommander à Jeanne de ménager sa santé. Cette fois, il ajoute : « j'ai envoyé la demande de Pierre au Ministère. J'espère bien que le résultat sera le même et que petit Pierre va rivaliser avec Henri. Se trouvant ensemble dans le Lycée, sinon dans la même classe, ils se sentiront moins isolés. C'est Joseph qui maintenant va aspirer à être lycéen ! Et nos deux chères petites filles, est-ce aussi pour elles qu'on va faire des lycées ? J'espère bien que non ! ... ».

Ainsi donc, le Capitaine Petit et Jeanne avaient décidé de mettre aussi le petit Pierre au Lycée avec son frère Henri, dès cette année... C'était plus simple pour les allées et venues à Lille, plutôt que d'être obligé d'en conduire un au Lycée et l'autre chez Melle Hudelo.

Décembre 1880

En adressant à Jeanne P. ses bons vœux de fêtes, Adèle pense qu'Etienne, parti dans le Nord pour y passer ses vacances du jour de l'an, aura été les voir et leur apportera de bonnes nouvelles de tous... « Aura-t-il trouvé ma tante François (Caffiaux) encore en vie ? Quelle agonie longue et pénible ! Voici quelques jours que Valentine ne nous en a donné des nouvelles [70]…

J'ai été bien contente de penser que tu avais pu aller voir Valentine dans sa belle et grande maison ; son installation se complétera petit à petit et c'est un des charmes de la résidence en province et du chez soi.

Hier nous dînions chez Paul (Wallon). On y est toujours très gai ; la jeunesse a même dansé et, comme c'est un plaisir qui leur va bien à tous, on se propose de recommencer encore pendant les vacances du jour de l'an, alors qu'Etienne sera là, que Céline tiendra le piano etc...

Quand je vois cette gaîté, cet entrain, ce bonheur de se trouver ensemble dans cette petite génération dont j'ai les aînés, je jouis à la pensée de ce qu'il y aura en effet de plaisir, de contentement, de bonne harmonie entre tous ; sans compter les satisfactions que chacun nous donnera à son heure. Nous serons dédommager bien largement, même en ce monde, de tout le mal et des soucis que nous auront donnés leurs premières années, n'en doutons pas !

Dans le groupe, les moins joyeuses ne sont pas Marguerite et Geneviève. Le caractère de Geneviève qui a toujours eu beaucoup de bon, gagne bien ce qu'il y avait à gagner et j'entends souvent mes enfants lui dire : « Geneviève, tu as trop bon

---

[70] *Mort de la tante François Caffiaux (née Victoire Beaux – 1799 – 1880), belle-soeur de notre arrière grand-mère Féfé. La lettre d'Adèle G. étant datée du 27 décembre, cette mort est donc arrivée dans les derniers jours de décembre 1880. Son mari était mort en 1875. Ce ménage n'avait pas d'enfant.*

caractère... ». Marguerite se porte mieux ; elle a pu te le dire et la pauvre enfant commence à jouir un peu des réunions qu'elle sait parfaitement animer elle-même. Tu peux être tranquille, si tu ne l'es déjà, à propos des craintes que Paul avait exprimée à son sujet l'année dernière... A tout instant, dans sa manière d'être, son besoin de la vie de famille et même dans ce qu'elle dit, on peut voir que ces idées ne sont plus siennes en supposant qu'elles l'aient jamais été, (son frère Paul avait cru comprendre, sans doute à tort, que Marguerite avait le désir de se faire religieuse).

A quoi bon, me disait-elle il y a quelques jours, prendre des leçons d'accompagnement et tant faire pour la musique ? Quand on se marie, on laisse tout là !... Elles ont demandé à mon Père, pour leurs étrennes, des broches dans le genre de celle que Marie a reçu de Laure l'année dernière et Marguerite le désir tout autant que sa sœur.

Ce n'est pas à dire, me reportant à ce que je disais en commençant qu'il était inutile d'appeler l'attention de son entourage sur une disposition d'esprit qui aurait pu exister à l'état d'illusion et s'emparer de son imagination, alors qu'une Mère n'était plus là pour la guider. C'était au contraire très sage. Et nous ne pouvons qu'être très heureux, en tout cas, de la disposition actuelle qui paraît être sérieuse, réfléchie et qui, je ne crois pas me tromper, deviendrait résolution, le cas échéant. Et puis, j'ajoute encore, je suis extrêmement heureuse de leur bon et aimable caractère à l'une et à l'autre. Marie et elles sont de vraies amies...

Mon cousin Puiseux est souffrant depuis dix jours ; c'est toujours la même affection de la vessie. Le médecin l'a tenu couché pour amener un soulagement plus prompt. On pensait qu'il se lèverait aujourd'hui.

Nous avons eu, tu le sais, le plaisir de voir Mme Cronier pendant quelques temps à Paris. Elle est repartie vendredi. Mon Père lui avait procuré la veille des billets pour la réception de Mr Maxime du Camp ; nous l'avons vue enchanté du discours de Mr Caro. Le soir même nous dînions avec elle et ma tante Jannet à l'Institut. Père est toujours très occupé. Cependant il a bien voulu, avant-hier, être de notre promenade. Le second volume de son ouvrage vient de paraître [71].

Je suis toujours assez contente du travail de mes enfants. Henri est celui qui travaille le plus sérieusement et je puis dire très sérieusement. Maurice se fait moins à sa classe de rhétorique qui ne lui dit pas grand chose. Je l'ai remis à la gymnastique autant que ses études le permettent. J'en ai fait autant pour Marie, selon ton conseil. Ils s'en trouvent l'un et l'autre très bien. André et Jean se portent à merveille ; ils travaillent convenablement mais, je crois, sans excès ; ce qui n'empêche pas qu'André me disait l'autre jour, en passant devant l'Ecole de Médecine qu'il « lui serait très facile d'y entrer plus tard puisqu'on lui apprenait déjà l'histoire naturelle, le corps de l'homme et tout ce qu'il y a dedans, des choses qu'on n'apprenait avant qu'en philosophie ». Jean est toujours bon enfant, mais très diable ; sa turbulence est excessive ! Le soir, à l'heure des bonnes résolutions, Marie lui fait un peu de morale. Et comme un jour elle lui disait : « Tu es insupportable, mon pauvre Jean, qu'on serait quelquefois tenté de te battre » - « Mais il faut le faire, reprit-il très doucement et sérieusement ». Et comme Marie s'étonnait : « Mais si, il faut le faire ; tu te rappelles ce qui est arrivé au grand-prêtre Héli ? »

Inutile de te dire, ma chère Jeanne, que mes enfants doivent vous écrire dans quelques jours et que je vous renouvellerai, avec eux, mes souhaits de bonne année ».

Jeanne envoie à son Père ses vœux (29 décembre) : « Hier, Pierre est allé à Valenciennes pour l'enterrement de ma tante François. La pauvre tante a eu une longue agonie et elle ne désirait qu'une chose, c'était de mourir... J'aurais voulu la revoir avant sa

---

[71] *Publication (décembre 1880) du 2e volume de l'Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris par Mr Henri Wallon.*

mort mais les indispositions de l'un ou de l'autre m'ont retenue ici. Pauvre tante, elle n'a pas survécu beaucoup à ma tante Etienne (Caffiaux – morte quelques mois avant) pour laquelle elle s'est montrée si pleine de soins et de prévenances. Elle était la dernière de la génération de notre chère grand-maman et on la voit disparaître avec peine... ».

Il ne reste en effet plus personne des nombreux frères et sœurs, beaux-frères et belles-soeurs de Madame Alexandre Wallon. Ces deux dernières belles-soeurs sont d'ailleurs mortes très âgées : Madame Etienne Caffiaux, à 90 ans, et Madame François Caffiaux, qui vient de mourir avait 81 ans .

« Pierre, continue Jeanne, m'a rapporté de bonnes nouvelles de Valentine et des siens. Valentine maigrit beaucoup, paraît-il, mais elle se porte très bien ; pour peu que nous continuions toutes deux, on nous prendra pour des jeunes filles. Ses enfants vont très bien ; Magdeleine est encore sous l'influence des bienfaits des bains de mer ; elle grossit beaucoup.

Mes enfants continuent à supporter assez bien la vie dure de collège, je dis dure parce que, demeurant loin, le trajet est assez pénible et le temps pour faire les devoirs un peu court vu leur longueur. Mais les places s'améliorent. Petit Pierre a même été 4e en récitation ; nous avons été d'autant plus contents que la première partie de la composition avait été apprise alors qu'il n'allait pas encore au collège et qu'il a du rattraper tout cela en sus des leçons de chaque jour. Eu égard à cette circonstance j'avais promis un chemin de fer mécanique désiré depuis au moins deux ans ! Il a fallu m'exécuter et j'attends avec impatience qu'il rentre pour voir sa joie. Je crois qu'en alliant les encouragements à la sévérité, nous aurons de meilleurs résultats.

Je vois que Marguerite et Geneviève ont maintenant une vie bien intéressante ; notre bonne Adèle se met en quatre, comme toujours, pour leur permettre de suivre au moins une des leçons si intéressantes de la Sorbonne. J'ai reçu une longue lettre d'Adèle hier ; elle me dit mille bonnes choses de mes sœurs qui me font le plus grand plaisir...

Je t'envoie donc tous mes voeuix, mon cher Père, puisse ta belle santé se conserver bien longtemps et puissions-nous tous, enfants et petits-enfants, te donner du bonheur par toute notre affection et notre dévouement... ».

Ces vœux se sont heureusement réalisés et bien réalisés. Le Capitaine Petit ajoute ses vœux à ceux de Jeanne. Parlant à Mr Wallon de l'enterrement de la tante François auquel il vient d'assister, il écrit à propos de la succession de cette vieille tante quelques lignes qu'on aurait trop souvent l'occasion d'écrire, même dans les familles les plus unies, cette sale question d'argent menaçant toujours de ternir cette union dans de telles circonstances !...

Célestin (Deltombe) pourra vous raconter le détail de toutes les petites intrigues qui se sont agitées autour du lit de la mourante et qui ont abouti à faire faire trois testaments successifs... D'après le dernier, la fortune serait partagée en parties à peu près égales entre Mr Rudaux et les différentes branches de la famille de notre oncle François ; la branche de Valenciennes représentée par Mr Henri Caffiaux serait avantagée particulièrement [72] ».

Lorsque Laure Wallon écrivait à Jeanne le 29 décembre pour lui envoyer ses vœux et lui annoncer l'arrivée d'une caisse contenant les belles étrennes, qu'elle et Henri ne manquaient jamais d'envoyer aux enfants, elle ne se doutait pas du terrible incendie

---

[72] *Les Rudaux étaient neveux du côté de Victoire Beaux (Mme François Caffiaux), Mr Rudaux était peintre et graveur. Il y a des gravures de lui, notamment « lesTravailleurs de la mer » aux Petites Dalles. Son fils, peintre de la marine, s'est lancé dans … l'astronomie et possède, paraît-il, un observatoire dans la Manche. Il vit encore (1939).*

qui allait détruire en grande partie l'usine de son mari dans cette même nuit du 29 au 30 décembre.

Les dernières lettres de l'année : celle de Sophie à Jeanne, le mot rajouté par Adèle aux affectueuses lettre de ses enfants, la lettre de Marguerite à Jeanne, disent la consternation de la famille en apprenant le malheur.

Paul Wallon au reçu de la dépêche est parti de suite à Rouen auprès de son frère Henri avec son Père « pensant, a dit Marguerite à Jeanne, que leur présence ferait du bien à Henri dans un moment aussi pénible... Papa revient à l'instant (31 décembre) et nous a donné des détails que nous étions bien impatientes de connaître. Papa nous disait qu'Henri était moins abattu qu'hier et que le moral de Laure était bien meilleur qu'il n'aurait pu le croire. Ils étaient heureusement assurés dans quatre maisons différentes mais, malgré cela, Henri évalue la perte à 150 000F et pendant tout le temps que demandera la reconstruction des bâtiments, il risque de perdre bon nombre de ses clients.

Comme les malheurs arrivent vite ! L'incendie s'est déclaré à 4 h du matin et en moins de deux heures tout était consumé ! Paul doit encore rester jusqu'à ce soir... ».

Mr Wallon ajoute un mot donnant à Jeanne des détails sur cet incendie. Il ajoute : »J'ai vu dans le Journal Officiel de ce matin cinq nominations de Chefs de Bataillon du Génie. J'espère que le tour de Pierre avance... »